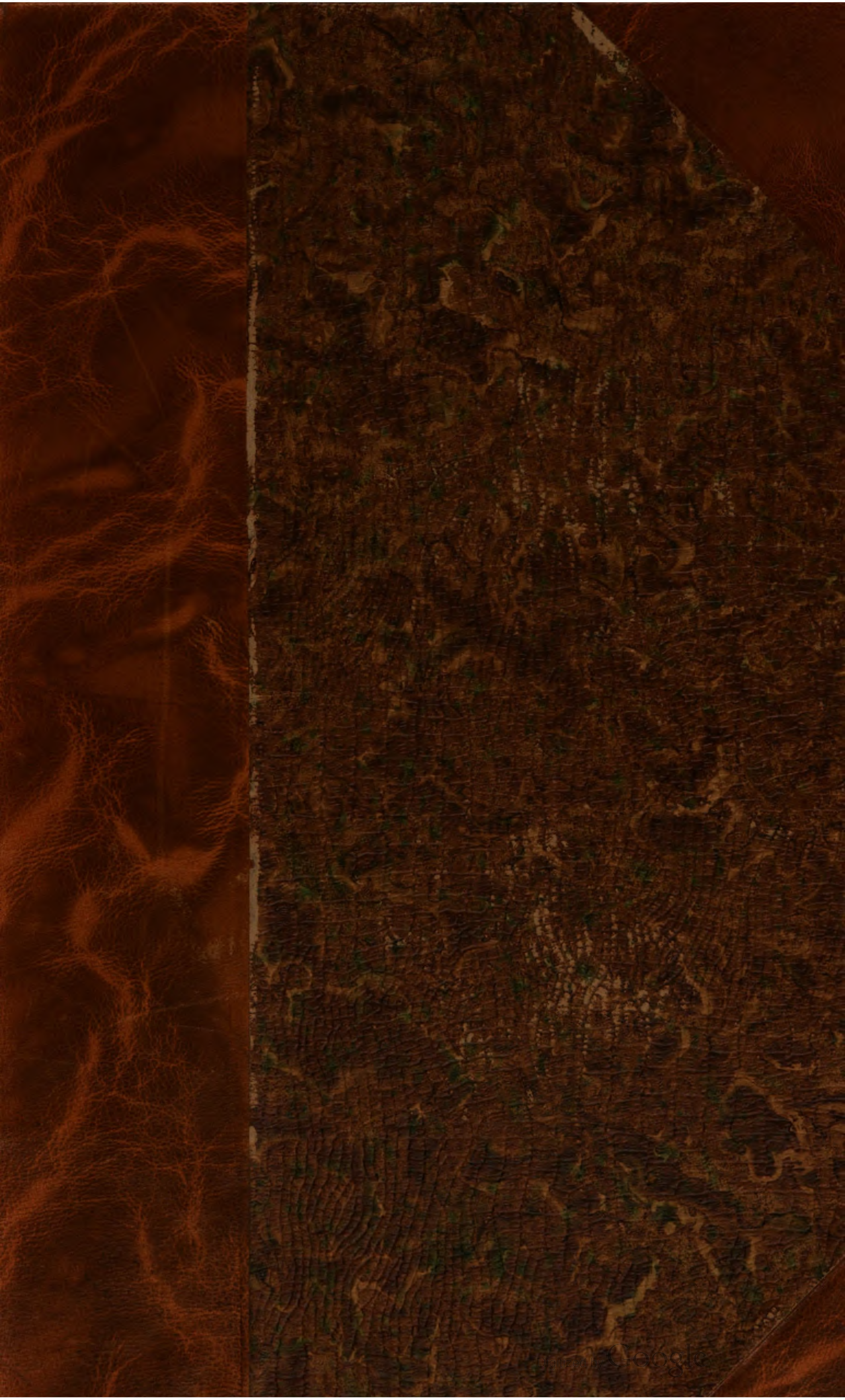
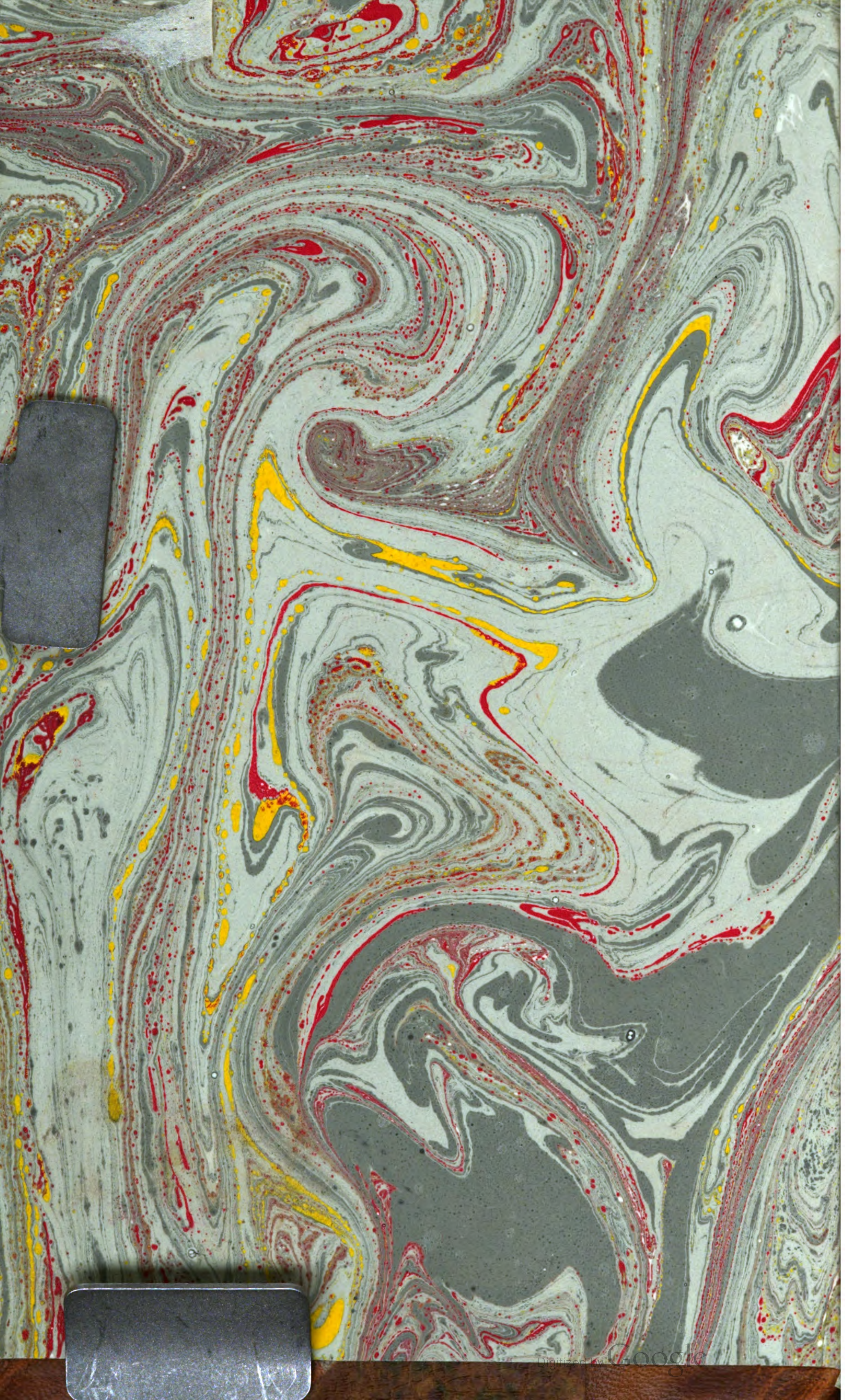
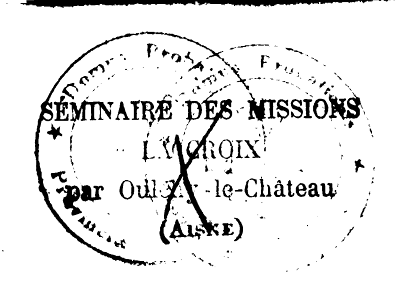










LA

GRANDE VIE

DE

JÉSUS-CHRIST

PARIS — TYPOGRAPHIE RENOU ET MAULDE, RUE DE RIVOLI, 144.

LUDOLPHE LE CHARTREUX

LA

GRANDE VIE

DE

JÉSUS-CHRIST

TRADUCTION NOUVELLE ET COMPLÈTE

PAR

DOM MARIE-PROSPER AUGUSTIN

TOME CINQUIÈME

VIE SOUFFRANTE

I



PARIS

C. DILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, Rue de Sèvres, 15

1865

LA

GRANDE VIE

DE

JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE PREMIER

EXHORTATION AUX SOUFFRANCES A L'EXEMPLE DU SAUVEUR

Jésus-Christ, déjà dans plusieurs circonstances particulières, avait prédit à ses disciples le mystère de sa passion, mais il voulut encore les en entretenir publiquement, et en présence du peuple, nous apprenant par là que si nous voulons parvenir à la gloire éternelle, nous devons l'imiter dans sa passion par la pénitence volontaire ou par le martyre, et supporter patiemment, et pour l'amour de lui, tous les maux et toutes les épreuves de la vie présente. Il leur dit donc ouvertement : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me

suive. Analysons ici chacune des paroles de notre divin Maître : Si quelqu'un, dit-il, *si quis*, nous indiquant par là le petit nombre de ceux qui marchent à sa suite, veut venir après moi, c'est-à-dire s'il y consent, s'il le désire, *si vult ;* ce n'est pas un ordre formel qu'il nous impose, c'est un conseil qu'il nous donne; il laisse à chacun sa pleine et entière liberté, afin qu'il soit à la fois et plus agréable à Dieu et digne de plus grandes récompenses. Admirons, dit à ce sujet saint Chrysostôme (*Homil.* 56, *in Matth.*), la bonté et la douceur de Notre-Seigneur Jésus-Christ; il ne veut à sa suite que des hommes de bonne volonté, et qui sachent même se montrer reconnaissants de ce qu'il daigne les admettre à son service; il ne contraint personne et ne cherche à nous attirer à lui que par la persuasion et par ses bienfaits. Si l'on faisait briller aux yeux des hommes les trésors, les richesses et la fortune, chacun ne s'empresserait-il pas de courir pour les atteindre? et nous, chrétiens, nous resterions froids et insensibles à la vue des biens éternels qui nous sont offerts?

Le Sauveur ajoute ensuite : qu'il se renonce lui-même, *abneget semetipsum*, c'est-à-dire que non-seulement il abandonne ses biens, ses parents, ses amis, mais encore qu'il se dépouille de ses propres sentiments, de ses affections les plus chères ; et qu'il porte sa croix, *et tollat crucem suam*, en mortifiant sa chair et ses sens, en compatissant aux souffrances et aux misères de son prochain, et en supportant même s'il le faut les tourments du martyre; puis alors qu'il me suive, *et sequatur me*, moi, sa lumière contre les piéges du monde ; moi, son guide contre les embûches du démon son ennemi ; moi, sa récompense contre les fallacieuses promesses d'un siècle corrompu et

corrupteur. Si donc quelqu'un veut venir après moi et arriver à la perfection de la vie chrétienne, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. Ce sont là les trois points ou les trois degrés qui seuls rendent le chrétien parfait. Le premier degré, qui consiste dans le renoncement à tout et à soi-même, impose à tout chrétien qui veut être parfait trois grandes obligations : la première, d'abandonner volontiers et sans murmure, les biens, les richesses et toutes les choses extérieures, quelles qu'elles soient, selon cette parole de l'Évangile : Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne saurait être mon disciple ; la seconde, de quitter sa famille, ses proches, ses plus chers amis, selon cette autre parole : Si quelqu'un vient à moi et qu'il ne haïsse pas son père et sa mère, il n'est pas digne d'être mon serviteur; la troisième, enfin, de se renoncer lui-même, comme il est dit ici, c'est-à-dire de dépouiller le vieil homme, d'abandonner ses mauvaises habitudes, de cesser d'être ce qu'il était pour devenir ce qu'il n'était pas, renoncement plus difficile sans doute, mais aussi plus méritoire que tous les autres. Que servirait à l'homme, dit saint Prosper, d'abandonner les richesses, les trésors et tous les biens de ce monde, s'il ne renonce pas à sa propre volonté et à ses inclinations mauvaises pour n'agir qu'en vue de Dieu et de sa gloire, en sorte qu'il puisse dire avec Jésus-Christ : Je ne suis pas en ce monde pour faire ma volonté, mais pour accomplir en tout la volonté de celui qui m'a envoyé.

Le second degré de la perfection chrétienne consiste à porter sa croix, *tollat crucem suam*. Or, le chrétien peut porter cette croix de trois manières : en mortifiant sa chair et

ses sens; en compatissant aux maux et aux souffrances de son prochain, et en supportant le martyre. Nous devons, dit saint Hilaire (*Canon* 16 *in Matth.*), suivre Jésus-Christ et porter avec lui sa croix, sinon effectivement, du moins par le désir que nous en avons et par les bonnes dispositions de notre volonté. Dans le christianisme, dit saint Maxime, il y a deux manières de se mortifier et de porter sa croix : la première, qui est corporelle, consiste à se soustraire courageusement à toutes les séductions extérieures, à toutes les occasions qui pourraient nous entraîner au mal; la seconde, qui est spirituelle et plus excellente, consiste à réprimer les passions et les mauvaises inclinations de l'âme en leur faisant une guerre continuelle et de tous les jours pour les dompter et les soumettre à la saine raison. C'est ce martyre spirituel que doivent subir les religieux et les chrétiens parfaits. C'est de ce martyre que parle saint Paul quand il dit : Le monde est crucifié pour moi et je suis crucifié pour le monde ; comme s'il disait : Les plaisirs et les concupiscences du monde n'ont plus aucun empire sur moi; le monde de son côté ne tient plus aucun compte de moi, et je suis fort contre lui. Remarquons ici qu'il y a trois choses dans le monde, selon saint Jean, pour lesquelles nous devons être crucifiés, et qui doivent être crucifiées pour nous : la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie; ce sont là aussi les trois choses qui sont immolées et sacrifiées par les trois vœux de religion : la pauvreté volontaire, la chasteté et l'obéissance; de sorte que les religieux qui sont fidèles à l'état qu'ils ont embrassé sont de vrais martyrs spirituels. Ainsi, concluons qu'il y a trois espèces de martyre : le premier, qui consiste à renoncer

volontairement aux biens et aux avantages temporels ; le second, à combattre courageusement contre les plaisirs et les concupiscences de la chair, et plus la lutte aura été grande et pénible, plus aussi la victoire sera glorieuse ; le troisième, à renoncer à soi-même et à sa propre volonté. Par l'obéissance, dit saint Grégoire (*in cap.* XV *I Regum*), nous immolons notre propre volonté, tandis que par le sacrifice, nous n'offrons que la chair des animaux ; c'est pourquoi Dieu nous dit qu'il préfère l'obéissance au sacrifice.

Enfin, le troisième degré de la perfection chrétienne consiste à suivre Jésus-Christ et à marcher sur ses traces, c'est-à-dire à imiter ses exemples et à conformer notre vie à la sienne. Or, nous devons suivre, imiter Jésus-Christ dans les trois grandes vertus qu'il a voulu pratiquer lui-même le premier, à savoir : dans sa pauvreté, dans son humilité et dans ses souffrances. A son entrée en ce monde par son Incarnation, il se soumit au dénûment le plus absolu et à la plus extrême indigence ; pendant sa vie mortelle, il pratiqua l'humilité la plus profonde et, enfin, à sa mort, il supporta sur la croix les supplices les plus cruels et les plus affreuses angoisses. Ce sont là les trois principales circonstances que nous devons imiter dans la vie du Sauveur ; aussi, de peur que nous ne les mettions en oubli, il nous invite lui-même par son prophète à les avoir sans cesse devant les yeux, en nous disant par la bouche de Jérémie : Rappelez souvent à vos cœurs ma misère, mes humiliations, le fiel et le vinaigre dont j'ai été abreuvé sur la croix.

Remarquons que ces trois points essentiels, dans lesquels tout chrétien qui veut être parfait doit imiter Jésus-Christ,

se rapportent aux trois dons principaux que nous avons reçus de sa libéralité infinie à notre égard, savoir : les biens extérieurs de cette vie, notre corps et notre âme. Ce sont là les trois choses auxquelles nous devons renoncer, à l'exemple de notre divin modèle, si nous voulons être ses fidèles imitateurs. Le chrétien parfait doit donc, en premier lieu, renoncer d'affection à tous les biens, à toutes les richesses de ce monde, à tous les avantages temporels auxquels il doit préférer le service de Dieu, et il y parviendra en embrassant la pauvreté volontaire que le Sauveur a pratiquée pendant toute sa vie mortelle. En second lieu, il doit renoncer à son propre corps, et cela de trois manières : en le macérant par les jeûnes, les veilles, les longues prières, de peur qu'il ne s'élève contre l'esprit, qui seul doit le gouverner et le régir ; en lui refusant toutes ses aises, car l'esclave traité trop délicatement devient orgueilleux et rebelle ; en supportant volontairement les afflictions, les maux, les douleurs de cette vie, à l'exemple des apôtres et des martyrs qui ont tout enduré pour l'amour de Jésus-Christ. En troisième lieu, il doit renoncer à son âme, c'est-à-dire à sa propre volonté, en se conformant en tout au bon plaisir de Dieu, ne voulant, ne désirant rien qu'il ne veuille, qu'il ne désire lui-même. N'est-ce pas là aussi ce qu'a pratiqué le Sauveur, comme il nous l'apprend lui-même par ces paroles : Je ne suis pas venu en ce monde pour faire ma volonté propre, mais pour accomplir en toutes choses la volonté de celui qui m'a envoyé. C'est cette volonté sainte qui doit être la règle et le but de toutes nos pensées, de tous nos désirs, de toutes nos actions, et nous ne devons souhaiter rien tant que de voir Dieu en nous et dans toutes ses créatures.

Sachons aussi que nul ne peut vivre de la vie de Jésus-Christ, s'il ne meurt également de la mort de Jésus-Christ. Or, de même que notre divin Sauveur, par un effet de son amour infini pour les hommes, a bien voulu quitter la gloire de son Père, venir en ce monde, se revêtir de notre mortalité et s'anéantir jusqu'à mourir pour nous sur la croix ; ainsi, tout chrétien qui veut arriver à la perfection doit s'abaisser par l'humilité, se mépriser lui-même en se regardant comme un vil néant, et ne vivre que pour Dieu seul. Qu'il pense que tout ce qui vient de lui n'est que misère et que péché, et que s'il possède quelque chose de bon, il le doit à la seule libéralité de Dieu, en sorte qu'il puisse dire avec saint Paul : Ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. C'est en parlant de ces âmes parfaites et véritablement mortes à elles-mêmes que le grand Apôtre disait : Vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Dans ce monde, en effet, l'union de l'âme avec Dieu ne saurait être parfaite à cause des exigences de la vie corporelle, mais un jour viendra où cette âme pourra jouir sans interruption de celui qui seul ici-bas fait l'objet de son amour ; aussi saint Paul ajoute : Mais lorsque Jésus, qui est votre vie, apparaîtra, vous paraîtrez également avec lui dans toute sa gloire. Remarquons, toutefois, que cette mort spirituelle ne s'acquiert que par degrés ; ainsi, le chrétien doit se regarder lui-même comme le plus vil et le plus méprisable de tous ; le penser sincèrement au fond de son cœur et l'avouer ouvertement ; souffrir avec résignation qu'on le lui dise à lui-même ; supporter avec patience et de bon cœur les mépris, les humiliations ; enfin, aimer même ceux qui l'insultent et qui l'accablent d'injures. Ce sont là les différents

degrés d'abnégation que le Sauveur a parcourus pendant sa vie mortelle ; marchons sur ses traces et imitons ses exemples. Voulez-vous suivre véritablement Jésus-Christ ? Soyez soumis et obéissants à la volonté de Dieu ; aimez votre prochain comme vous-mêmes ; que toutes vos actions, que toutes vos souffrances se rapportent à la gloire de Dieu et à son amour ; éviter le mal, pratiquer la vertu : telle est la voie dans laquelle Jésus-Christ a marché, c'est celle aussi que vous devez suivre en marchant sur ses traces, et vous parviendrez avec lui aux joies de l'éternelle patrie. Mais, hélas ! s'écrie saint Bernard (*Serm.* 21, *in Cantic.*), combien peu de chrétiens consentent à suivre Jésus-Christ, lorsque tous cependant désirent arriver avec lui ! Ils voudraient régner avec lui, mais avec lui ils ne veulent pas souffrir ; ils se mettent peu en peine de chercher ce qu'ils désirent obtenir ; ils voudraient bien partager les récompenses des justes, et ils ne veulent pas prendre part à leurs travaux et à leurs tribulations.

Le Sauveur, non content d'avoir excité ses disciples à souffrir le martyre pour la défense de leur foi, veut encore leur faire connaître les divers obstacles qu'ils devront surmonter, et les moyens de les vaincre. Le premier obstacle est le trop grand amour de soi-même ; et à cet égard il leur dit : Celui qui voudra en ce monde conserver son âme, c'est-à-dire sa vie mortelle, en fuyant les afflictions et les souffrances corporelles, et qui aura préféré offenser Dieu par le péché plutôt que de mourir et de s'immoler pour son amour, la perdra pour l'autre monde ; ou en d'autres termes : pour conserver une existence éphémère et momentanée, il méritera de mourir éternellement. Celui au contraire qui en ce monde perdra la vie du corps en

s'exposant au martyre et à la mort plutôt que d'offenser Dieu, et qui aura mortifié sa chair par les saintes rigueurs de la pénitence, trouvera dans l'autre monde une vie immortelle et glorieuse. Malheur à la chair, dit Cassiodore, qui n'aura pas été domptée et affligée en ce monde; ce n'est qu'autant qu'elle aura passé par les épreuves et par les souffrances de cette vie, qu'elle méritera d'être couronnée dans l'autre. N'est-il pas plus prudent, dit saint Bernard (*Serm.* 30, *in Cantic.*), de perdre sa vie en ce monde afin de la conserver éternellement dans l'autre, que de la conserver ici-bas pour la perdre éternellement? Que pouvez-vous répondre ici, lâches chrétiens, vous qui prenez tant de soin de nourrir vos corps avec délicatesse, et qui vous mettez si peu en peine de vos âmes et de la pratique des vertus? Hippocrate et son école vous disent qu'il faut avoir soin de sa vie en ce monde; Jésus-Christ et ses disciples, au contraire, nous enseignent que nous devons savoir en faire le sacrifice: lequel des deux, je vous le demande, voulez-vous écouter et suivre, le Maître ou le serviteur?

Le second obstacle à la perfection chrétienne et au martyre est le trop grand désir des biens et des richesses de la terre, et c'est contre cet obstacle que s'élève Jésus-Christ en disant : Que sert à l'homme de gagner tout le monde d'où il n'emportera rien, sinon ses péchés et ses crimes, s'il vient à perdre son âme en la privant de sa gloire et en l'exposant à des peines éternelles? Comme s'il disait: L'homme en acquérant les biens et les richesses de ce monde ne fait rien pour le salut de son âme, au contraire, il perd ce qu'il avait en lui d'immortel et de divin. Notre âme est immortelle, nous devons donc la préférer à

tout ce qui est corruptible et passager; elle est créée à l'image de Dieu, elle doit donc être plus précieuse à nos yeux que tous les trésors éphémères de ce monde. Qu'il est insensé l'avare qui aime plus son argent que son âme, et qui, pourvu qu'il amasse des richesses périssables, ne craint pas de l'exposer à des tourments éternels. Que dis-je? il est pire même que le démon, car ce dernier aime plus les âmes que tous les trésors de la terre, comme il le prouve lui-même en disant au Sauveur : Si en vous prosternant vous m'adorez, je vous abandonne ce monde et toutes les richesses qu'il renferme. Quand il s'agit, dit Origène (*Tractat.* 2, *in Matth.*), ou de perdre le monde ou de perdre notre âme, sachons sauver notre âme en renonçant au monde. Gardons-nous bien, dit saint Ambroise, de négliger le salut de notre âme pour courir après les richesses et les plaisirs; que nous servirait de gagner des biens temporels si nous perdons les biens éternels? Si vous étiez réduit à la plus extrême indigence, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 56, *in Matth.*), et que vous vissiez de loin vos serviteurs se livrer aux délices de la bonne chère, quel avantage, je vous le demande, vous reviendrait d'être appelé leur seigneur et leur maître? De même aussi, quelle consolation peuvent procurer à l'âme la joie et les richesses de cette vie, lorsqu'elle n'a en perspective que les abîmes de l'enfer où elle sera précipitée à cause de ces mêmes biens?

Si du moins la perte de cette âme pouvait être réparée! Mais non; qu'est-ce que l'homme pourrait donner en échange de son âme? Ainsi, tous les biens, tous les trésors de ce monde ne sont pas suffisants pour délivrer l'âme quand une fois elle est éternellement damnée. Si, dans cette vie, on vient à perdre ses biens, ses

richesses, on peut encore espérer d'en acquérir de nouveaux; si, pour l'amour de Dieu, nous sacrifions la vie présente, nous en serons dédommagés par une vie immortelle après la résurrection générale; mais quand l'âme, pour ses crimes, est perdue éternellement, rien ne saurait la retirer de l'abîme. Sachons donc, dit saint Augustin, aux biens fugitifs de ce monde, qu'il nous faudra quitter un jour, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, préférer les biens durables et éternels. Si l'on vous faisait cette proposition : Vous serez, pendant tout un mois, riche et puissant, vous ferez tout ce que bon vous semblera, vous nagerez au milieu de toutes les joies, de toutes les douceurs, de tous les plaisirs de ce monde ; mais, ce temps écoulé, on vous arrachera les yeux, on vous enlèvera toute consolation, et vous serez condamné à passer le reste de votre vie dans les douleurs de la faim et de la soif, dans la misère et dans les tourments de toute sorte ; accepteriez-vous, je vous le demande, de pareilles conditions ? Et pourtant quelle est toute notre vie, quelque longue qu'elle soit? Moins qu'un mois, moins qu'un jour, moins qu'une heure en comparaison de l'éternité malheureuse à laquelle sera condamnée l'âme pécheresse, et où elle souffrira des tourments que la bouche de l'homme ne saurait exprimer. Quand vous pourriez réunir en vous seul, dit saint Isidore de Séville, toute la sagesse de Salomon, la beauté d'Absalon, la force de Samson, les richesses de Crésus, que vous serviraient tous ces avantages, si, à la suite, votre corps doit être abandonné aux vers et votre âme livrée au démon pour être éternellement tourmentée avec celle du mauvais riche dans le feu de l'enfer? Vivons-nous au temps des persécutions, nous devons alors être prêts à souffrir

les tourments, la mort même s'il le faut plutôt que de renier notre foi en Jésus-Christ. Vivons-nous dans le calme et dans la paix, nous devons combattre nos passions, nos inclinations mauvaises, user avec modération et en vue de Dieu des biens de ce monde. Veillons avec soin sur nous-mêmes; ne nous laissons ni abattre par le malheur, ni élever par la prospérité, ni entraîner par les séductions du monde; ayons sans cesse la loi du Seigneur présente à l'esprit pour nous animer à la pratique de toutes les vertus et à la fuite de tout péché.

Le troisième obstacle à la perfection chrétienne est le respect humain. Souvent, dit saint Grégoire (*Homil.* 32, *in Evangel.*), la honte des hommes nous retient et nous empêche de manifester extérieurement les bons sentiments intérieurs dont nous sommes animés. Quelques-uns disent : Nous ne rougissons pas de Dieu, et nous ne craignons pas de professer hautement la foi que nous avons en Jésus-Christ, et pourtant, ne les voit-on pas souvent craindre d'être méprisés des autres, supporter avec indignation les injures, et, dans les offenses, refuser de faire les premières démarches? C'est ce troisième obstacle que le Sauveur s'efforce de détruire dans le cœur de ses disciples en leur disant qu'il confessera et reconnaîtra lui-même devant son Père au jour de la grande manifestation, ceux qui l'auront confessé et reconnu devant les hommes, et qu'il rougira de ceux qui auront rougi de lui en ce monde. Que tout vrai chrétien s'arme donc de courage, et qu'au milieu des persécutions, comme parmi les railleries ou les injures, il ne craigne pas de professer ouvertement sa foi et sa religion, pour lesquelles il doit être prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Cependant le Sauveur, pour ne pas trop attrister ceux qui l'écoutaient, et ne pas les détourner ainsi de porter sa croix et de se renoncer eux-mêmes, après leur avoir parlé des peines et des tourments à subir, leur présente les récompenses qui en doivent être la suite. Le Fils de l'homme, leur dit-il, à la fin des siècles, viendra plein de gloire et de majesté, environné de ses anges pour juger tous les hommes. Jésus-Christ, à son premier avénement, est venu en ce monde au milieu des abaissements et des humiliations ; dans son second il apparaîtra dans toute sa gloire et dans toute sa puissance. Alors il rendra à chacun selon ses œuvres, dans la plus stricte justice et sans acception de personnes : aux justes, les honneurs et la gloire dont ils se seront rendus dignes ; aux pécheurs, les tourments et les ignominies qu'ils auront encourus par leur faute. C'est ici-bas le temps des mérites et des travaux ; alors ce sera le temps des récompenses et de la gloire. Marchons donc avec ardeur pendant que nous avons la lumière, de peur que les ténèbres ne nous saisissent avant le temps. Souffrons, s'il le faut, la mort en ce monde pour l'amour de Dieu, et nous recevrons dans l'autre la véritable vie. Ne vous laissez point abattre, les joies viendront après la tristesse. Vous craignez la mort? Jetez les yeux sur la gloire de Jésus triomphant. La croix vous épouvante? Écoutez les anges qui vous animent au combat et qui vous offrent leur appui. Méditez encore ces paroles de saint Bernard (*Serm. de quadruplici debito*) : Voulez-vous savoir ce que vous devez à Jésus-Christ? Vous lui devez votre vie, puisque pour vous sauver, il n'a pas craint de mourir sur la croix.

CHAPITRE II

DU PARFUM RÉPANDU SUR LA TÊTE DE JÉSUS-CHRIST

Le temps auquel Notre-Seigneur avait résolu de souffrir approchait; il se rendit donc lui-même près du lieu où il devait mourir, nous montrant par là que sa passion et sa mort n'étaient ni forcées ni contraintes, mais libres et volontaires de sa part. Conformément à la loi de Moïse, dit saint Théophile, les Juifs, le dixième jour du mois de mars, choisissent l'agneau qu'ils doivent immoler à la fête de Pâques, et le neuvième, qui est précisément le sixième avant la Pâque, ils préludent à cette grande solennité en se livrant à la joie et à de grands festins qu'ils se donnent entre eux. C'est à cette occasion que Jésus vint en Béthanie, où il avait été convié. Le Sauveur se rend en Béthanie afin de rappeler à la mémoire de tous le grand miracle de la résurrection de Lazare, pour confondre les Juifs et les rendre inexcusables, eux qui osaient tramer la perte de

celui qui, par sa puissance, rendait la vie aux morts, et aussi pour exciter de nouveau l'admiration du peuple et l'engager, par le souvenir de cette éclatante merveille, à le recevoir triomphalement le lendemain, lors de son entrée à Jérusalem, selon que l'avait annoncé le prophète Zacharie par ces paroles : Réjouissez-vous, filles de Sion, et vous, filles de Jérusalem, tressaillez d'allégresse, voici votre roi qui vient à vous plein de douceur, etc. Jésus était à Béthanie dans la maison de Simon le lépreux, non pas qu'il fût encore lépreux, mais on lui avait conservé ce nom en mémoire de sa guérison miraculeuse; de même qu'on disait toujours Mathieu le publicain, non qu'il le fût encore, mais parce qu'il l'avait été. Apprenons de là à ne jamais oublier les péchés que nous avons eu le malheur de commettre, même après qu'ils nous ont été pardonnés; ayons-les sans cesse présents à l'esprit afin de les pleurer de plus en plus. Quelques auteurs prétendent que ce Simon le lépreux fut par la suite évêque du Mans, sous le nom de Saint-Julien; les pèlerins l'invoquent en récitant le *Pater noster*, afin d'obtenir par son intercession une bonne hospitalité.

Ce souper offert à Jésus-Christ eut lieu dans la maison de Simon; Marthe servait et Lazare, son frère, était assis à table avec les autres convives. Nous devons croire pieusement que ce repas fut sans faste, simple et sans éclat, puisqu'il était offert à celui-là même qui est venu en ce monde pour nous enseigner la sobriété et la tempérance. Marthe était venue chez Simon pour aider au service, parce qu'elle demeurait dans le voisinage, comme cela se pratique ordinairement entre voisins et amis; elle y avait été également attirée par la présence du Sauveur, à cause du

respect et de l'affection qu'elle avait pour lui. Lazare était à table pour attester ouvertement l'évidence de sa résurrection et confondre l'incrédulité des Juifs à cet égard, selon saint Augustin (*Tractat.* 15, *in Joan.*); car, comment les autres convives auraient-ils pu croire à un fantôme, en le voyant boire, manger et converser avec eux? Jésus-Christ en se rendant à Béthanie, dont le nom signifie maison d'obéissance, voulait nous montrer par avance et la cause et les effets de sa mystérieuse passion; la cause, car selon l'apôtre saint Paul, il fut obéissant à la volonté de son Père jusqu'à la mort, et à la mort de la croix; les fruits, puisque ceux-là seulement y peuvent participer qui se montrent dociles et soumis à sa volonté sainte. Le Sauveur, dit saint Jérôme (*in cap.* XIV *Marci*), sur le point de souffrir et de verser son sang pour le salut de toutes les nations, vint et demeura en Béthanie, qui veut dire maison d'obéissance, pour nous apprendre que comme il s'est montré obéissant à son Père jusqu'à la mort, de même aussi nous devons nous soumettre entièrement à sa volonté. En venant au lieu même où Lazare mort avait été ressuscité, il nous enseigne que, dans la maison d'obéissance, ceux qui sont morts par le péché peuvent être rendus à la vie de la justice. Marthe qui dans cette sainte maison s'empresse avec ardeur de servir les autres, nous représente les prélats et les ministres de l'Église qui sont chargés du soin des âmes, et Lazare assis à table est la figure de ces heureux pénitents qui se réjouissent en Dieu avec ceux qui ont contribué par leur zèle à les ramener dans le chemin de la vertu.

Cependant Marie, sœur de Marthe et de Lazare, s'approchant du Sauveur, comme de celui qui est la source des

miséricordes et qui seul peut nous guérir de toutes nos infirmités, brisa ou plutôt ouvrit un vase d'albâtre qu'elle portait et qui renfermait un parfum de grand prix, puis le répandit sur sa tête pendant qu'il était à table, et en frotta ensuite ses pieds sacrés et les essuya avec ses cheveux, se rappelant avec reconnaissance qu'autrefois, dans une attitude semblable, elle avait obtenu de ce bon maître la rémission de tous ses péchés. La maison tout entière fut remplie de l'odeur de ce parfum rare et précieux et qui ne valait pas moins de trois cents deniers. Cette liqueur renfermait tout à la fois la vertu de rafraîchir et de fortifier les membres, de les délasser de toutes fatigues, de les protéger contre les ardeurs du soleil et les intempéries des saisons et de guérir plusieurs maladies. Nous voyons par là combien ce parfum était précieux, et aussi combien étaient grandes la piété et la dévotion de Marie, qui, compatissant aux travaux et aux fatigues du Sauveur, n'hésita pas un instant à le répandre sur sa tête et sur ses pieds. Apprenons, à son exemple, que quand il s'agit du service de Dieu, nous devons être prêts à sacrifier tout ce que nous avons de plus cher et de plus précieux en ce monde. Cette femme avait déjà autrefois répandu l'huile sur les pieds du Sauveur, lorsqu'elle n'était encore que pécheresse repentante, et alors elle était l'image des chrétiens imparfaits qui commencent d'entrer dans la vie spirituelle; en ce jour, poussée par l'ardeur de sa tendresse, elle verse ce parfum sur sa tête et sur ses pieds et devient ainsi le modèle des âmes véritablement parfaites. Celui qui se contente de marcher sur les traces de Jésus-Christ et qui le sert dans ses membres, ne répand le parfum que sur ses pieds; celui au contraire qui fait toutes ses actions pour

Dieu et qui n'a d'autre but que son amour et sa gloire, celui-là verse le parfum et sur ses pieds et sur sa tête. Le zèle et l'ardeur de Marie à servir le Sauveur, dit le vénérable Bède (*in cap.* XIV *Marc.*), nous représente la foi et la piété de la sainte Eglise; en proclamant hautement la puissance et la gloire de sa divinité, elle verse sur sa tête le précieux parfum, et elle le répand sur ses pieds, quand elle confesse ouvertement son humanité sainte dont il voulut bien se revêtir pour vivre au milieu de nous. L'odeur du parfum qui remplit la maison de Simon est la bonne odeur de la sainteté et des œuvres miraculeuses dont Jésus a rempli le monde et qui attirent à lui tous les hommes. Quiconque, dit Origène (*Tractat.* 35, *in Matth.*), distribue son bien aux pauvres, s'occupe des œuvres corporelles, s'applique sans cesse à procurer à ses frères les besoins et les nécessités de la vie, celui-là oint les pieds du Sauveur; mais quiconque s'étudie avec soin à conserver la sainte vertu de pureté, qui se livre aux jeûnes, aux mortifications, à la prière et qui pratique toutes les autres œuvres qui tendent directement à la gloire de Dieu, celui-là répand le parfum sur la tête de Jésus. Les cheveux qui naissent de la tête et avec lesquels Marie essuie les pieds du Sauveur, signifient les diverses pensées naissant aussi de notre entendement et que nous devons rapporter à Dieu en les soumettant à sa volonté et en les utilisant à son service. O ma bien-aimée, dit Jésus dans le Cantique des cantiques en s'adressant à l'âme fidèle, ô ma bien-aimée, vous avez blessé mon cœur par un seul de vos yeux, par un seul des cheveux qui flottent sur votre cou; c'est-à-dire la simplicité de vos regards avec lesquels vous me contemplez, la pureté de vos pensées qui s'élèvent continuellement vers

moi, m'ont enflammé d'amour pour vous. Ce sont là les sentiments dont se sert l'âme dévote pour essuyer les pieds de Jésus, les délasser, afin que rien ne puisse l'arrêter et qu'il vienne promptement fixer en elle sa demeure.

Cependant Judas Iscariote, ému d'indignation à la vue de ce qui venait de se passer, murmurait hautement en disant : A quoi bon une telle perte ! Il regardait comme perdu ce parfum qui avait été répandu pour l'honneur de son Maître, parce qu'il n'en avait pas recueilli le prix. Ce reproche de Judas ne s'adressait pas seulement à Marie qui avait sacrifié le parfum, mais encore à Jésus lui-même qui l'avait permis. Hélas ! n'est-ce pas là aussi ce que nous voyons tous les jours parmi nous ? Combien de chrétiens regardent comme perdu le temps que les religieux emploient à la prière, à l'oraison et aux autres exercices de piété, plutôt que de l'employer au service du prochain ? De même quand on voit quelqu'un entrer en religion, on le regarde comme un insensé, mais on loue sa sagesse et sa prudence, s'il embrasse dans le monde un état ou un emploi. Aussi, à la vue d'une personne faible, infirme, délicate, on dit habituellement qu'elle est bonne à faire un clerc ou un religieux. Ce parfum, ajoute Judas, aurait pu être vendu trois cents deniers et le prix en être distribué aux pauvres. Jésus-Christ, selon quelques interprètes, avait l'habitude de faire distribuer aux pauvres la dixième partie de ce qu'il recevait; d'autres pensent que Judas, en sa qualité d'administrateur, avait pour lui la dîme de tout ce qui était donné au Sauveur, c'est pour cela qu'il eût préféré que ce parfum fût vendu, afin de recevoir pour lui trente deniers, ou le dixième de trois cents; alors dans son mécontentement il forma l'infâme projet de livrer son

Maître moyennant trente pièces d'argent, afin de se dédommager de cette perte. Quelques-uns croient que les trente pièces d'argent, prix de la trahison de Jésus-Christ, équivalaient à trois cents deniers; alors Judas aurait reçu le prix entier du parfum. Il allègue, il est vrai, l'intérêt des pauvres, mais ce n'est là qu'un prétexte dont il se sert pour couvrir son avarice. C'est aussi la conduite ordinaire de la plupart des calomniateurs qui, sous prétexte de zèle et de piété, s'efforcent de noircir les bonnes actions de leurs frères dans la foi. Quelques autres apôtres murmuraient également de cette perte, mais seulement par intérêt pour les pauvres; et comme souvent ils avaient entendu dire à leur bon Maître qu'il aimait mieux la miséricorde que le sacrifice, ils auraient préféré voir vendre ce parfum et le prix en être distribué aux indigents. Plusieurs disciples, dit saint Théophile, blâmaient cette femme, mais seulement en considération des pauvres que Jésus leur avait appris à aimer et à soulager; Judas au contraire ne parlait que par avarice et en vue de ses propres avantages; c'est pourquoi, dans son récit, saint Jean ne fait mention que de Judas, pour nous inspirer par là l'horreur de la cupidité. Judas était chargé de porter la bourse qui renfermait ce que l'on donnait à Jésus-Christ et de distribuer l'argent aux pauvres; comme il était larron, il en retenait une partie pour lui, et, selon saint Augustin (*Tractat.* 50, *in Joan.*), il remettait à sa femme et à ses enfants ce qu'il pouvait détourner. Hélas! combien encore de nos jours ne voyons-nous pas de pareils abus? Parmi ceux qui sont chargés d'administrer les biens de l'Église, plusieurs ne cherchent-ils pas à s'enrichir eux-mêmes de l'argent qu'ils devraient employer à l'honneur de Dieu et à la solennité de

son culte ! Combien n'en voit-on pas, qui, par une cruauté sacrilége, ravissent l'argent destiné au soulagement des pauvres pour le dissiper en vaines superfluités ou en divertissements plus criminels encore ? Nous lisons que les enfants et les femmes des prêtres de Bel venaient pendant la nuit manger ce qui avait été placé sur l'autel, et que le roi, abusé par les discours de ces ministres infidèles, croyait que le dieu avait mangé. N'est-ce pas là ce que font plusieurs ministres de l'Église qui enrichissent leurs parents des biens commis à leur garde et confiés à leurs soins pour en faire un tout autre usage ? Qu'ils rentrent donc en eux-mêmes et qu'ils changent de conduite; s'ils marchent sur les traces de Judas, comme lui et avec lui ils seront précipités dans les abîmes éternels pour y subir les châtiments dus à leurs crimes.

Sans doute Jésus-Christ, qui était venu en ce monde pour nous enseigner la pauvreté et nous en donner l'exemple, ne mettait pas d'argent en réserve pour lui-même, mais il conservait les offrandes des fidèles pour subvenir aux besoins de ses disciples et aux plus pressantes nécessités des indigents, traçant par avance la conduite que devait tenir son Église. Notre-Seigneur, dit saint Augustin (*ibidem*), avait de l'argent en réserve, et conservait les offrandes des fidèles afin de les employer aux besoins de ses disciples et au soulagement des pauvres, établissant par sa propre conduite la légitimité des biens de l'Église, et nous apprenant en même temps que son précepte de ne pas nous inquiéter du lendemain, ne consiste pas dans l'imprévoyance, mais consiste seulement à ne pas servir Dieu en vue des biens temporels et à ne pas renoncer à la vertu et à la justice par la crainte de les perdre. Et le Pape

Nicolas III, dans l'approbation de la règle des Frères Mineurs, s'exprime en ces termes : Le renoncement à tous les biens et à tous les avantages de ce monde, en général comme en particulier, est saint et méritoire; c'est là le vrai chemin de la perfection que Jésus-Christ nous a enseigné par ses paroles et par ses exemples. N'allez pas m'opposer ici que notre divin Maître avait de l'argent en réserve; si le Sauveur, par condescendance pour la faiblesse humaine, a voulu quelquefois se ravaler au niveau des imparfaits comme nous pouvons le remarquer dans sa fuite et dans cette réserve d'argent, ses œuvres n'en étaient pas moins parfaites en toutes choses; seulement il voulait montrer aux faibles ainsi qu'aux forts la véritable voie qui conduit au salut.

Mais, allez-vous dire, pourquoi Jésus-Christ qui connaissait l'avarice et les mauvaises dispositions de Judas lui confiait-il le soin de la bourse ? N'était-ce pas lui fournir ainsi l'occasion de malfaire ? A cela je vous répondrai d'abord que Judas, au moment de sa vocation à l'apostolat, était bon; ce ne fut que plus tard qu'il se laissa aller à ses propres passions et se livra au mal. En second lieu, je vous dirai que le Sauveur, malgré la connaissance qu'il avait de ses mauvaises dispositions et de sa future avarice, ne craignit pas de le revêtir de cet emploi et de lui confier cette charge; il avait plusieurs raisons pour en agir ainsi. Il voulait premièrement montrer à son Église qu'elle doit en toute patience supporter les mauvais chrétiens; celui-là en effet n'est pas véritablement bon, qui ne sait pas endurer les défauts des autres. Secondement, en le mettant à même de satisfaire son avarice, il espérait le détourner de son infâme trahison en vue de quelques pièces d'argent. Il vou-

lait nous apprendre en troisième lieu que dans l'Église, on peut confier aux imparfaits l'administration des biens temporels, mais que celle des biens spirituels ne doit être remise qu'aux mains des plus avancés en vertu et des plus parfaits. Quatrièmement enfin, il voulait nous faire voir par là, combien il faisait peu de cas de l'argent puisqu'il en confiait la garde à un voleur et à un larron; quand au contraire il s'agit des clefs de son Église, il ne les confie qu'à saint Pierre, et encore après l'avoir éprouvé pendant longtemps. Par là aussi, il blâme et réprouve la conduite de tant de chrétiens qui ne craignent pas de confier le soin de leurs âmes ou de celles des autres à tel ou tel ministre, entre les mains duquel ils ne voudraient pas même remettre le moindre de leurs intérêts temporels. Nous voyons également ici que Jésus et ses disciples pratiquaient exactement la pauvreté et qu'ils ne vivaient que des aumônes et des offrandes des fidèles.

Jésus alors prenant la défense de Marie et répondant pour elle : Pourquoi, leur dit-il, tourmentez-vous cette femme, et murmurez-vous ainsi contre elle sans motif? en agissant ainsi, elle a fait une bonne œuvre envers moi; l'en blâmer, ce serait aller contre la justice. Laissez-la donc en paix; elle a fait tout ce qu'elle a pu, tout ce que son amour pour moi lui a inspiré de faire en prévision de ma prochaine sépulture. Vous aurez toujours parmi vous des pauvres auxquels vous pourrez faire du bien et vous réparerez ainsi la prétendue perte d'aujourd'hui, mais pour moi, vous ne m'aurez pas toujours vivant au milieu de vous dans mon humanité. Jésus ne parle ici que de sa présence corporelle, car spirituellement, il est toujours au milieu de nous; il y est par la foi, par les sacrements, et surtout

par l'auguste Sacrement de l'autel, comme il le dit lui-même dans une autre circonstance : Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Marie, dit saint Théophile, par une sainte inspiration du ciel, répandit ce précieux parfum sur le corps du Sauveur en prévision de sa prochaine sépulture, et confondit ainsi l'audace de l'infâme disciple qui devait le trahir et qui cependant murmurait contre elle. Jésus en effet ne semble-t-il pas dire à Judas : De quel droit blâmez-vous la conduite de celle qui n'agit ainsi qu'en vue de ma sépulture prochaine, lorsque vous ne rougissez pas vous-même du dessein où vous êtes de me trahir et de me livrer à la mort? Quoi d'étonnant qu'elle répande ce parfum sur mon corps et qu'elle me réjouisse de la bonne odeur de sa foi, lorsque moi-même je vais répandre mon sang et donner ma vie pour elle?

Puis le Sauveur ajouta : En vérité, en vérité, je vous le dis, partout où mon Évangile sera prêché en ce monde, partout aussi l'action de cette femme en mon honneur sera louée et applaudie. Jésus, dit saint Théophile, nous prédit par là deux grandes merveilles : Que son Évangile sera annoncé dans l'univers entier, et que l'action de cette femme y sera louée de tous. Et nous voyons clairement aujourd'hui que cette double prédiction s'est réalisée. Ainsi, de même que Marie, dit le vénérable Bède (*in cap.* XIV, *Marc.*), par sa tendre dévotion et sa bonne œuvre envers Jésus mérita d'être louée et glorifiée dans tous les lieux du monde où l'Évangile a pu parvenir, de même l'infâme disciple qui par sa malice infernale chercha à dénigrer son action, devint, à cause de sa perfidie, un objet de haine et d'horreur aux yeux de Dieu et des hommes. Mais Jésus qui, en prédisant la gloire de Marie, voulait récompenser son dé-

vouement, ne voulut pas, par un effet de sa grande bonté, révéler la honte éternelle qui serait attachée au nom de cet impie. Eh quoi! ce malheureux disciple, en entendant ainsi son bon Maître exalter l'action de Marie, n'aurait-il pas dû être couvert de confusion, rentrer en lui-même, concevoir une profonde horreur de son crime et y renoncer à jamais? Nullement; il en devint encore plus indigné, plus furieux, et prit dès lors la résolution de le trahir et de le livrer au plus tôt entre les mains de ses ennemis.

De la conduite de Marie, apprenons que quelquefois il est bon et avantageux d'abandonner une action meilleure pour en accomplir une moindre, surtout quand cette dernière ne peut plus se présenter à l'avenir. Apprenons également de là que telles œuvres que nous n'aurions pas conseillées avant leur exécution, ne sont pas pour cela blâmables, pourvu qu'elles ne soient pas contraires à la volonté de Dieu, sous le simple prétexte qu'on aurait pu en faire de meilleures. Si Marie Madeleine, dit à ce sujet saint Chrysostôme (*Homil.* 81, *in Matth.*), eût consulté Jésus-Christ avant de répandre sur lui ce précieux parfum, nul doute qu'il lui aurait plutôt conseillé d'en donner le prix aux pauvres; mais quand le fait fut accompli, il l'approuva en disant : Laissez cette femme en paix, puisqu'elle a fait une bonne œuvre. De ces paroles du Sauveur : Vous aurez toujours des pauvres parmi vous, mais pour moi, vous ne m'aurez pas toujours, nous devons conclure que les riches doivent traiter les pauvres avec bonté, avec égard, avoir pour eux une grande douceur et une grande déférence, car en ce monde les pauvres sont plutôt pour l'avantage des riches que les riches pour celui des pauvres.

Saint Anselme, écrivant à sa sœur au sujet de ce festin offert par Simon à Jésus-Christ, s'exprime en ces termes : Transportez-vous en esprit à ce divin banquet; considérez, examinez avec soin les emplois de chacun; Marthe servait avec empressement, Lazare était assis à table, Marie répandait le parfum sur la tête et les pieds du Sauveur; c'est là votre véritable fonction. A son exemple, brisez le vase de votre cœur; tout ce qu'il renferme d'amour, d'affection, de saints désirs, répandez-le sur la tête de votre céleste Époux, en adorant tout à la fois son humanité dans sa divinité et sa divinité dans son humanité sainte. Si Judas en murmure, si les disciples en sont mécontents, ne vous en préoccupez point; remettez votre cause entre les mains de Jésus, il répondra pour vous, il vous excusera, il prendra en main votre cause contre tous vos accusateurs, car vous faites une bonne œuvre en vaquant uniquement à son service. Que Marthe travaille avec ardeur, qu'elle se livre avec zèle à tous les soins du logis, qu'elle donne à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif, des vêtements à ceux qui sont nus et qui ont froid; Marie, elle, ne voit que Jésus seul; Jésus est tout pour elle; tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle sent, tout ce qu'elle éprouve, tout ce qu'elle peut, elle le donne à son céleste époux; elle peut donc aussi espérer avec confiance obtenir de lui tout ce qu'elle désire. Et nous aussi, transportons-nous dans la maison de Simon le lépreux, contemplons notre divin Sauveur assis à table, conversant tendrement avec ses amis et tous les convives, et leur consacrant une partie du peu de temps qui lui reste avant sa passion. Considérons-le surtout dans la maison de Marthe; c'est là qu'il se retirait le plus habituellement, c'est là qu'il prenait ses repas et qu'il

se reposait avec ses disciples. C'est là aussi que se retirait sa sainte Mère avec ses sœurs, respectée, aimée, honorée de toutes et surtout de Marie Madeleine qui ne la quittait jamais. Lazare, Marie Madeleine et Marthe étaient nés de parents fort riches et qui leur avaient laissé de grands biens. La portion échue à Lazare était située dans la ville même de Jérusalem ; celle de Marie était en Galilée, à deux lieues environ de Bethsaïde, du côté du midi, et à deux milles du lac de Génézareth ; celle de Marthe était située en Béthanie ; mais comme cette dernière était mieux entendue dans les soins du ménage, son frère et sa sœur étaient venus demeurer avec elle ; c'est pour cela que quelquefois dans la réception faite à Jésus-Christ, l'évangéliste ne nomme que Marthe seule, sans mentionner Lazare et Marie. Jetons aussi des regards de tendresse sur la Sainte-Vierge, en proie aux plus cruelles inquiétudes sur le sort de son divin Fils qu'elle ne veut plus abandonner un instant. De quel glaive de douleur son cœur ne fut-il pas percé quand elle l'entendit dire que le parfum répandu par Marie était le présage de sa sépulture prochaine ; pouvait-il en effet parler plus ouvertement de sa mort ? Les disciples et les autres convives en étaient également attristés et se communiquaient entre eux à voix basse leurs craintes et leurs anxiétés comme le font ordinairement ceux qui se croient menacés d'un grand malheur. Associons-nous à tous ces amis de Jésus et compatissons à leur douleur.

Les Juifs qui s'étaient rendus de toute part et en grand nombre à Jérusalem à l'occasion de la fête de Pâques, ayant appris par la rumeur publique tout ce qui s'était passée en Béthanie, ce qui d'ailleurs n'était pas difficile, puisque cette petite ville n'est éloignée de Jérusalem que

de deux milles, s'y portèrent en foule, non-seulement pour voir Jésus, mais encore pour voir Lazare qui avait été ressuscité. Il est dans la nature même de l'homme de courir après tout ce qui est merveilleux et de désirer sonder les secrets d'outre-tombe ; or, la résurrection d'un mort est un fait des plus étonnants ; d'un autre côté, ils espéraient apprendre de Lazare quelque chose de l'autre monde, nous ne devons donc pas être surpris de leur empressement. Sans doute ce n'était pas l'amour pour Jésus, mais bien plutôt la curiosité qui conduisait leurs pas ; cependant cette curiosité n'était ni criminelle, ni même blâmable, puisqu'elle pouvait devenir pour eux une occasion de salut. Les princes des prêtres et les chefs de la loi voyant ainsi s'accroître la gloire de Jésus devinrent de plus en plus jaloux et furieux ; ils formèrent même le dessein de tuer Lazare, afin de faire disparaître les traces du miracle ; c'était en effet cette résurrection qui attiraient les Juifs vers Jésus et les portait à croire en lui. Nous voyons par là combien ces docteurs de la loi étaient opposés à Jésus-Christ et aux desseins de Dieu même, puisqu'ils voulaient mettre à mort celui qu'il avait ressuscité. Concluons aussi de là combien l'envie est abominable et funeste, puisqu'elle aveugle ainsi le cœur de l'homme et le porte à toute sorte d'injustices et d'inhumanités. O Juifs aveugles et insensés, s'écrie à ce sujet saint Augustin (*Tractat.* 50, *in Joan.*), Jésus a ressuscité Lazare ; si vous le tuez, pensez-vous qu'il ne puisse le ressusciter de nouveau? Vous pouvez ôter la vie à cet homme, mais pouvez-vous ravir à Jésus sa puissance? Non, sans doute. Croyez-vous donc qu'il soit plus difficile de rappeler à la vie un mort qui a été assassiné qu'un mort ordinaire? Eh bien! Jésus a fait

l'un et l'autre; il a ressuscité Lazare et il s'est ressuscité lui-même. La résurrection de Lazare, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 65, *in Joan.*), rendait, plus que tous les autres miracles, les Juifs furieux contre Jésus; ce miracle, en effet, était le plus étonnant; il avait été opéré devant un grand nombre de témoins; comment croire qu'un mort de quatre jours pût, sans miracle, sortir du tombeau, marcher et parler comme auparavant?

CHAPITRE III

JÉSUS-CHRIST ASSIS SUR UNE ANESSE S'AVANCE VERS JÉRUSALEM

Le jour approchait où le Sauveur devait, par l'effusion de son sang, opérer le salut du monde; les saintes Écritures allaient être accomplies et les oracles des prophètes réalisés. Le lendemain donc, qui était un dimanche, Jésus, dès le grand matin, se disposa à se rendre à Jérusalem d'une manière toute nouvelle et inaccoutumée pour lui, se conformant ainsi à ce qui avait été prédit à ce sujet. Selon la loî de Moïse, dit le vénérable Bède, les Juifs devaient, le dixième jour de la lune du premier mois qui est le mois de mars, choisir dans tout le troupeau un agneau ou un chevreau, le séparer des autres et le conserver dans leur maison jusqu'au quatorzième jour où il devait être immolé vers le soir. De même, Jésus-Christ, ce véritable agneau sans tache, qui devait être immolé pour la sanctification du peuple, vint à Jérusalem cinq jours avant la Pâque,

pour montrer que la vérité allait succéder aux figures, prouvant par là qu'il se livrait volontairement à ses ennemis et qu'il était prêt à subir les plus grandes humiliations, la mort même la plus cruelle pour le salut des hommes. Cependant sa sainte Mère, effrayée du danger qu'il allait courir, et ses disciples, qui connaissaient la conspiration tramée contre lui, mettaient tout en œuvre pour le détourner de son dessein, tant ils l'aimaient et redoutaient pour lui le moindre accident fâcheux; mais ils ne purent y réussir. Jésus, altéré du salut du monde, en avait, dans sa sagesse, décidé autrement. Il se mit donc en route, suivi de la petite troupe de ses fidèles disciples qui l'accompagnaient. Bientôt ils arrivèrent à Betphagé, petit village situé sur le penchant de la montagne des Oliviers du côté de Jérusalem, à un mille de Béthanie, et par conséquent au milieu du chemin qu'ils avaient à parcourir. Ce village appartenait aux prêtres de la loi. Dans le partage des terres, les prêtres, il est vrai, n'avaient obtenu aucunes possessions pour les faire valoir, ils avaient cependant des maisons pour y nourrir leurs troupeaux et pour habiter eux-mêmes pendant le temps où ils n'étaient pas retenus dans le temple par leurs fonctions sacrées, fonctions qu'ils remplissaient alternativement. En venant à la montagne des Oliviers, Jésus voulait nous apprendre qu'il se rendait au lieu de sa passion, non forcément mais de bon gré et par amour pour les hommes. Cette montagne, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 37, *Operis imperf.*), est appelée tout à la fois montagne des olives, montagne d'onction et montagne de lumière, signifiant, par cette triple dénomination, les trois grands effets de la passion du Sauveur, puisqu'elle produisit en même temps la ré-

mission des péchés, l'onction de la grâce et l'éternelle splendeur de la gloire.

Quand Jésus fut arrivé en cet endroit, il s'y arrêta et envoya devant deux de ses disciples en leur disant : Allez à ce château (*castellum*) que vous apercevez contre vous ou devant vous, vous y trouverez une ânesse attachée et son poulain auprès d'elle. Ces deux disciples, selon la Glose, étaient saint Pierre et saint Philippe, parce que le premier amena à la foi Corneille le centurion, qui était païen et représenté par le poulain; le second, parce qu'il convertit les samaritains figurés par l'ânesse. Pierre est interprété *connaissant*, et Philippe *bec de lampe*, d'où nous devons conclure que ceux-là seuls sont aptes à la prédication qui possèdent la connaissunce de la vérité par leur science et qui brillent par la sainteté de leur vie. Ces deux disciples que le Sauveur envoie devant lui, dit saint Jérôme (*in cap.* XI, *Marc.*), d'accord en cela avec le vénérable Bède (*in cap.* XI, *Luc.*), nous représentent la double humilité de cœur et de corps que doit avoir tout chrétien, et la double charité envers Dieu et envers le prochain dont il doit être animé. Ou bien, selon saint Chrysostôme (*Homil.* 37, *Operis imperf.*), les deux grands commandements de la loi : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et votre prochain comme vous-mêmes ; car l'accomplissement de ce double précepte éloigne de nous tout péché, et établit en nous toute justice, ainsi que ces deux autres : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, au contraire, faites aux autres ce que vous désireriez qu'on fît pour vous. Ces deux disciples désignés par le Sauveur, ajoute encore saint Rémi, nous marquent les deux ordres de prédicateurs envoyés vers les

Juifs et vers les gentils, ou bien les deux grands préceptes de la charité chrétienne, ou les deux Testaments, l'ancien et le nouveau, ou enfin le double sens, littéral et spirituel, des saintes Écritures. Ce château, que le Sauveur dit être en face ou à l'opposé de ses disciples, n'est autre que la ville de Jérusalem, située au pied de la montagne de Sion, et où plus tard ils devaient trouver tant de contradictions et de mauvais traitements. Il ne lui donne pas le nom de ville, et cela pour plusieurs raisons; d'abord parce qu'elle avait perdu ce titre, étant désormais soumise à la domination des Romains, et que spirituellement, elle était dans l'esclavage du péché; et ensuite parce que ses habitants, entre lesquels régnait la discorde, semblaient ne plus être les citoyens d'une même ville. A l'entrée de ce château, vous trouverez une ânesse attachée, et auprès d'elle son poulain, que personne n'a encore monté. Dans ces contrées régnait une vieille coutume qui consistait à garder à l'entrée de chaque ville plusieurs bêtes de somme destinées aux besoins et au service des pauvres. Ces bêtes étaient nourries aux frais de la ville; cependant ceux qui s'en servaient étaient obligés de les nourrir pendant le temps qu'ils les employaient et de les ramener au lieu où ils les avaient prises. Jérusalem, comme nous le voyons ici, avait conservé cet usage. Déliez-les et me les amenez. Telle va être, s'écrie saint Chrysostôme (*Homil.* 37, *Operis imperf.*), la noble monture de celui qui est le Roi des rois et le souverain Maître des empires; il va, monté sur le plus vil des animaux, faire son entrée à Jérusalem en présence de tout le peuple. Et si quelqu'un vous dit quelque chose, répondez que le Maître en a besoin et on vous les laissera emmener. Sans doute, dit encore saint Chrysostôme (*ibi-*

dem), Jésus, par sa vertu toute-puissante, avait disposé le cœur du gardien pour qu'il confiât à des hommes qu'il ne connaissait pas des animaux dont il était responsable.

Dans le sens spirituel et mystique, ces deux apôtres sont la figure et l'image de tous les prédicateurs de la foi; le château nous représente le monde qui n'aime que les richesses, les honneurs et les plaisirs, et qui, dès lors, est sans cesse en opposition avec ces prédicateurs qui ne parlent que de pauvreté, d'humilité et de mortification. L'ânesse, par sa stupidité, nous représente le peuple juif, et l'ânon vagabond et dissolu, le peuple païen vivant sans frein, sans règle et sans mœurs. Jésus, s'adressant à ses prédicateurs, leur dit : Allez annoncer les mystères de mon Évangile et porter les grâces de mes sacrements à ce peuple ennemi de Dieu et luttant sans cesse contre lui par l'erreur des impies, les mensonges des hypocrites, la débauche des voluptueux, l'ambition et la convoitise des orgueilleux et des avares; à ce monde qui est aussi contre vous par son endurcissement dans le crime, par ses menaces et ses mauvaises dispositions à votre égard. Allez vers ces pécheurs devenus semblables à des bêtes de somme et vivant dans l'esclavage honteux du péché; vous les trouverez aisément, car le nombre en est infini. Jésus, dit saint Chrysostôme (*ibidem*), compare ici les hommes à ces vils animaux et ce n'est pas sans motif; ceux en effet qui ne connaissent pas Dieu et qui vivent éloignés de la foi chrétienne ne sont-ils pas descendus au niveau de ces bêtes immondes, grossières et stupides? Ils sont, comme elles, enchaînés par leurs mauvaises et criminelles habitudes, et ce lien est plus fort que tous les autres. Les liens ordinaires et matériels, en effet, s'usent en vieillissant et

finissent par ce rompre, mais le lien du péché se fortifie de plus en plus ; et plus ils vont, comme l'animal indompté, moins aussi ils veulent obéir. Déliez-les par vos bons avis, par vos conseils salutaires, par vos touchantes exhortations en les retirant de l'erreur, en les délivrant de leurs péchés, et amenez-les-moi, afin qu'affranchis désormais de toutes entraves, ils puissent me suivre. L'oiseau dans sa cage ne peut s'élancer sur sa proie ; le chien attaché ne saurait poursuivre le gibier qui s'offre à lui ; de même le pécheur, enlacé dans les filets de ses crimes, ne peut marcher à la suite du Sauveur. Si quelqu'un vous dit quelque chose et veut arrêter vos efforts, dites-lui que le Seigneur en a besoin et qu'il réclame leur service, non pour lui mais pour leur propre avantage, car si Dieu désire notre conversion, c'est uniquement en vue de notre salut. Ne vous rebutez pas, ne perdez pas courage, et vos efforts seront couronnés du succès.

Moralement, ce château opposé à Dieu, à ses saints et à tous les dons de ses grâces, est le cœur du pécheur qui, pour résister aux bonnes inspirations et à toutes les exhortations charitables, se retranche derrière mille raisons et mille vains prétextes, se fortifie, en s'environnant de son endurcissement et de son orgueil ; l'ânesse attachée et l'ânon qui court çà et là, sont la figure de l'âme enlacée dans les liens du péché et assaillie sans cesse par ses mauvaises inclinations et ses penchants criminels. Les deux disciples détachant l'ânesse et la couvrant de leurs vêtements pour y faire asseoir leur divin Maître, sont la crainte et l'amour pur qui délivrent l'âme des liens affreux qui l'enchaînent et répandent en elle les grâces de Dieu et le germe de toutes les vertus. L'âme, dit saint

Chrysostôme (*Hom.* 37, *Operis imperf.*), dès qu'une fois elle a été séduite par le démon et qu'elle est tombée dans ses piéges, n'est pour ainsi dire plus libre de faire ce qu'elle voudrait. L'homme sans doute avant son péché est maître de son franc arbitre, et n'est pas contraint d'obéir à la volonté du démon, mais si en se laissant aller au mal, il s'est rendu l'esclave de son ennemi, il ne peut plus désormais, par ses propres forces, briser les chaînes qui le retiennent captif. Le vaisseau qui a perdu son gouvernail flotte au gré de la tempête qui l'agite, de même l'homme qui a perdu la grâce, et qui, par le péché, s'est séparé de Dieu, n'agit plus que selon la volonté du démon qui est devenu son maître, et reste ainsi jusqu'à la mort, si le Seigneur par un effet de sa grande miséricorde ne vient à son aide et ne la retire de l'abîme où il s'est précipité lui-même. L'homme avant le péché conserve son libre arbitre et peut à son gré s'engager ou ne pas s'engager sous le drapeau du démon, mais quand une fois il s'est soumis à son empire, il ne peut plus s'y soustraire; sa première volonté et ses habitudes deviennent pour lui une nécessité. N'est-ce pas là ce que nous voyons tous les jours? Lorsque nous exhortons les mondains et les pécheurs à secouer le joug qui les accable et à revenir à la vertu ; nous voudrions bien, nous disent-ils, être justes et saints ; quel est l'homme qui n'éprouve pas un pareil desir, mais nous ne le pouvons plus. Ils disent vrai en cela, et pourtant ils n'en sont pas plus excusables ; ils pouvaient dès le principe, puisqu'ils étaient libres, ne pas se soumettre à la domination du démon, leur ennemi; dès lors qu'ils y ont consenti librement, nul ne saurait les arracher si ce n'est Dieu lui-même, et Dieu seul par l'effet de sa grâce toute-puissante. Saint Bernard à ce sujet est

parfaitement d'accord avec saint Chrysostôme quand il dit (*Serm., de triplici misericordia*) : Celui qui commet le péché devient l'esclave du péché, et il ne saurait s'affranchir de ce malheureux esclavage sans le secours de la puissance divine; c'est cette bonté infinie de Dieu qu'implorait le Prophète-roi par ces paroles : Ayez pitié de moi, Seigneur, selon l'étendue de votre grande miséricorde.

En tout cela Jésus voulait nous donner un exemple frappant de sa profonde humilité, et en même temps aussi l'accomplissement de tout ce qu'avait annoncé de lui le prophète Zacharie, en disant : Dites à la fille de Sion qui désigne ici la ville de Jérusalem ou plutôt ses habitants : Ne craignez point, voici le roi qui vient à vous plein de douceur, assis sur une ânesse et sur le poulain de celle qui est sous le joug. Par ces dernières paroles le prophète entend les païens qui en effet reçurent des Juifs les lumières de la foi. Les peuples, d'ordinaire, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 67, *in Matth.*), redoutent la venue d'un nouveau roi, qui le plus souvent occasionne des guerres ou des discordes civiles, produit de nouvelles exactions et nécessite de nouveaux impôts, mais, ô Jérusalem, sois sans inquiétude, il n'en est pas de même ici, ce roi se présente à toi non pas avec le glaive et entouré d'armées belliqueuses, mais avec douceur et humilité, environné d'une foule de gens soumis et pacifiques. Jérusalem est appelée fille de Sion, parce que cette dernière montagne forme la partie la plus élevée de la ville du côté du midi ; sur le haut est située la tour de David, de laquelle pendent mille boucliers et qui semble défendre et protéger la ville comme une mère protége son enfant. Cette prophétie de Zacharie était connue de tout le peuple, aussi répétait-on de toutes parts que le Messie

devait venir à Jérusalem dans la plus grande pauvreté, assis sur une ânesse et sur son ânon. Les docteurs de la loi voyaient à ne pouvoir s'y tromper l'accomplissement de tout ce qui avait été annoncé par le prophète, mais, poussés par leur malice et par leur orgueil, ils ne voulurent pas reconnaître ce roi plein de douceur, et le poursuivirent à outrance et jusqu'à la mort. Zacharie, comme pour ôter aux Juifs toute excuse sous prétexte d'ignorance, entre dans les plus petits détails. Ne semble-t-il pas leur dire : A ces signes, reconnaissez votre roi. Il vient à vous non par la force des armes comme autrefois Nabuchodonosor et Antiochus pour détruire votre nation, mais avec bonté et avec douceur pour vous sauver; il ne vient pas pour vous enlever votre royaume terrestre et périssable, mais pour vous procurer un royaume céleste et éternel; il ne vient pas pour vous emmener captifs sur une terre étrangère, mais pour vous rendre la liberté que vous avez perdue. Le prophète, dit saint Chrysostôme à ce sujet (*Homil.* 37, *Operis imperf.*), connaissant par avance toute la malice des Juifs et les contradictions qu'ils devaient opposer à Jésus-Christ à son entrée dans le temple, leur dépeint toutes les marques auxquelles ils pourront le reconnaître : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur et assis sur une ânesse et sur le poulain de celle qui est sous le joug; ne le repoussez pas dans votre orgueil insensé; reconnaissez-le pour votre chef, et ne dites pas : Nous n'avons d'autre roi que César. Si vous l'acceptez avec joie, il vous sauvera et vous soumettra toutes les puissances ; si vous le rejetez, il se tournera alors contre nous, il vous perdra, et donnera votre place à d'autres. Voulez-vous reconnaître sa douceur et sa bonté, jetez les yeux sur sa marche triomphale. Le voyez-vous assis sur un

char couvert d'or et de pourpre, ou monté sur un coursier fougueux, emblème de la guerre et des combats ? Nullement; il est assis sur une ânesse, amie du calme et de la tranquillité. Vous ne voyez pas autour de lui étinceler les épées, briller les armes, s'agiter les divers appareils des combats ; qu'apercevez-vous ? des branches d'arbres, des rameaux verdoyants, emblèmes de la concorde, de l'union et de la paix ; il vient à vous non dans l'éclat de sa puissance pour se faire craindre, mais en manifestant sa bonté et sa douceur pour se faire aimer.

Les deux disciples cependant, malgré la répugnance qu'ils auraient pu éprouver à remplir une mission aussi abjecte et aussi méprisable en apparence, dociles à la voix de leur Maître, exécutèrent ce qu'il leur avait commandé, amenèrent l'ânesse et son ânon, puis les couvrant de leurs propres vêtements, firent asseoir le Sauveur dessus. Apprenons de là, dit saint Basile, à exécuter avec soin et avec ardeur les ordres que nous recevons de nos supérieurs; il n'y a rien de petit dans le service du Seigneur ; les actions les plus viles, les fonctions les plus basses et les plus méprisables, quand nous les remplissons en vue de Dieu et pour son amour, peuvent nous mériter le royaume des cieux. Les apôtres, en étendant leurs vêtements sur l'ânesse et en préparant ainsi un siége à leur divin Maître, nous montrent que, par leurs instructions et leurs bons exemples, ils devaient de même disposer les cœurs des Juifs et des gentils à recevoir Jésus-Christ, qui ne consent à descendre dans les âmes qu'autant qu'elles sont éclairées par la foi et ornées de toutes les vertus. S'il ne convenait pas, dit saint Bernard (*Serm.* 27, *in Cantic.*), que le Sauveur montât à dos nu sur cette bête de somme, à plus forte raison ne peut-

il consentir à habiter dans une âme dépouillée de toute bonne œuvre et plongée dans les ténèbres de l'ignorance. Le Sauveur s'asseyant alternativement sur l'ânesse, puis sur l'ânon, et retournant ensuite à la première, nous montre qu'il s'adressa d'abord aux Juifs soumis au joug de la loi mosaïque, puis aux gentils insoumis et indomptés, mais qu'à la fin il retournera de nouveau vers le peuple d'Israël, afin que tous puissent avoir part au salut qu'il est venu procurer à tous les hommes. Saint Mathieu, dans son récit, mentionne l'ânesse et l'ânon, tandis que les trois autres évangélistes ne parlent que de l'ânon seul; la raison de cette contradiction apparente est bien simple : c'est que saint Mathieu, s'adressant aux Juifs, voulait leur apprendre que la connaissance de Jésus-Christ passerait du peuple hébreu aux gentils, tandis que les autres évangélistes ne parlant qu'aux païens, n'avaient pas besoin de s'occuper de ce qui concernait les Juifs ; d'ailleurs il arrive souvent qu'un évangéliste passe sous silence ce qu'un autre a relaté avant lui.

Ces deux disciples du Sauveur, conduisant à leur Maître l'ânesse et son poulain, nous représentent ces vrais pénitents qui chaque jour immolent à Dieu leur propre chair par les mortifications et les jeûnes, et leur âme par les larmes d'un repentir sincère de leurs péchés passés. Voulez-vous suivre les traces de votre divin modèle, sachez comme lui apporter en toutes choses, dans vos habits, dans votre table, dans vos ameublements, la modération, la simplicité, l'humilité dont il vous a donné l'exemple. Ce bon maître connaissait la faiblesse de certains chrétiens qui ont besoin d'être aidés dans leur marche ; il a voulu par sa propre conduite leur apprendre qu'ils doivent se contenter du né-

cessaire, mais ne pas chercher le superflu. S'il en est ainsi, que devons-nous penser de ces prélats, de ces princes de l'Église qui ne se présentent en public qu'environnés des pompes et des grandeurs du siècle, et qui dissipent en vaines somptuosités les biens, les trésors de Jésus-Christ et des pauvres? Si Dieu, dans le Deutéronome, défend ce vain étalage de luxe aux rois et aux grands de ce monde, à plus forte raison aux évêques et aux clercs qui sont ici-bas les représentants de celui qui pour nous s'est fait humble et pauvre : O hommes insensés, s'écrie saint Chrysostôme (*Homil.* 67, *in Matth.*), vous croyez-vous donc plus élevés parce que vous êtes montés sur un char magnifique traîné par de superbes coursiers? Mais ces mêmes animaux ne traînent-ils pas aussi le bois, les pierres et le fumier? Êtes-vous plus grands parce que vous êtes revêtus de soie, d'or et de pourpre précieuse? Hélas! vous ressemblez à l'herbe des champs; le matin elle brille dans tout l'éclat de sa fraîcheur, mais fanée le soir, elle devient la pâture des vils animaux. Regardez ce pauvre, couvert de bure et de haillons, mais dont le cœur est enrichi de toutes les vertus, il ressemble à ces arbres féconds couverts de fruits abondants qui réjouissent les yeux et qui se conservent.

Contemplons ici notre divin Sauveur et suivons un instant sa marche; n'est-il pas le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Maître souverain de la terre et des cieux? N'est-ce pas à lui et à lui seul que sont dus tous les honneurs et toute la gloire? et pourtant il s'avance en toute modestie, en toute simplicité, monté sur une ânesse; il voulait par là nous enseigner l'humilité en nous en donnant lui-même l'exemple; mais, hélas! combien peu s'appliquent à marcher sur ses traces! L'histoire rapporte qu'Héraclius,

empereur très-chrétien, revenant de la guerre dans laquelle il avait remporté une victoire éclatante sur Chosroës, roi de Perse, voulut entrer avec tous les honneurs du triomphe dans la ville de Jérusalem et par la porte même qui autrefois avait donné entrée à Jésus-Christ. Couvert du manteau impérial et monté sur un superbe coursier richement caparaçonné, il s'avance ; mais, ô prodige ! tout à coup les pierres qui forment le cintre de la porte se détachent, s'abaissent et forment un mur qui lui barrent le passage. Au même instant apparaît sur le sommet un ange du Seigneur tenant en sa main le signe sacré de la rédemption des hommes en s'écriant : Lorsque le Roi des cieux, Jésus-Christ, est passé par cette porte en allant accomplir le mystère douloureux de sa passion, il n'était pas vêtu d'habits royaux, mais simplement monté sur une ânesse, laissant ainsi à tous les chrétiens l'exemple de la plus profonde humilité. En achevant ces mots l'ange disparut. Héraclius, couvert de confusion et fondant en larmes, jette au loin son manteau, se dépouille de ses riches vêtements, et pieds nus, portant sur ses épaules la croix de Jésus, s'avance humblement en gémissant sur sa faute. Les pierres alors retournant à leur première place, livrent un libre passage à l'empereur et à toute sa suite. Jésus-Christ, nous dit saint Remi, renouvelle encore chaque jour son entrée mystérieuse à Jérusalem en dirigeant l'Eglise en général et chaque âme dévote en particulier. Il les conduit à son gré et selon son bon plaisir dans le chemin de cette vie, et les fait arriver heureusement au port du salut, c'est-à-dire à la vision béatifique de la céleste patrie.

CHAPITRE IV

ENTRÉE GLORIEUSE DE JÉSUS-CHRIST A JÉRUSALEM

Jésus cependant, accompagné de ses disciples et de la foule du peuple, qui l'avaient suivi depuis Jéricho, et qui chemin faisant, étendaient sur la route et leurs vêtements et des branches d'arbres de toute sorte, tant pour lui faire honneur que pour faciliter la marche de l'ânesse sur laquelle il était monté, arriva au pied de la montagne des Oliviers. Les Juifs, qui, pour obéir à la loi de Moïse, s'étaient réunis à Jérusalem à l'occasion de la fête de Pâques, apprenant l'arrivée de Jésus, se portèrent en foule à sa rencontre. Ils le joignirent bientôt à l'endroit même où il s'était arrêté, et, les mains armées de branches d'arbres et de rameaux d'oliviers, ils l'escortèrent jusqu'à Jérusalem en chantant en son honneur des hymnes et des cantiques de louange et en criant : Gloire à vous, Christ, qui êtes notre Roi et qui venez en ce monde pour nous

sauver. La divine Providence en avait ainsi disposé pour montrer par avance au monde étonné la grande et noble victoire que Jésus-Christ, par sa croix et sa passion prochaine, allait remporter en triomphant de la mort et du démon, prince de la mort. Profitons ici de la leçon que veut bien nous donner notre divin Maître ; il avait bien prévu les honneurs et les respects que le peuple allait lui rendre, mais pour nous apprendre à pratiquer l'humilité et à n'avoir qu'un souverain mépris pour toutes les grandeurs humaines, il paraît aux yeux de ses admirateurs monté sur la bête la plus vile et la plus méprisable. C'était surtout la résurrection de Lazare qui avait excité cet enthousiasme parmi le peuple; ce miracle, en effet, dit saint Augustin (*Tractat.* 50, *in Joan.*), était le plus grand de tous ceux que le Sauveur avait opérés, jusqu'à ce jour, et il semble l'avoir réservé en dernier lieu afin d'attirer à lui, par ce nouveau prodige, ceux qu'il n'avait pu encore convaincre par ses discours.

Cependant ceux qui étaient venus de Jérusalem marchaient devant, Jésus se tenant au milieu, les autres le suivaient derrière, et tous ensemble ils criaient : Hosanna au fils de David. Ce mot *hosanna* exprime tout à la fois l'allégresse, la louange et la prière. Voici, semblent-ils dire, voici le fils de David qui nous a été promis et que nous attendons; c'est lui qui doit être notre vie et notre salut. Sauvez-nous, ô fils de David, en vous sont toutes nos espérances. Soyez béni et glorifié, vous qui seul, exempt de toute tache et de toute souillure, pouvez effacer les péchés du monde. Soyez béni, vous qui, revêtu de notre humanité, êtes venu en ce monde au nom de Dieu votre Père et le nôtre. Béni soit le royaume de David que vous

allez rétablir selon cette parole du prophète Isaïe : Le Seigneur Dieu le fera asseoir sur le trône de David, son père. Les Juifs, en effet, croyaient que Jésus-Christ devait régner sur eux temporellement, les délivrer de la servitude des Romains et rétablir le royaume d'Israël ; mais le Sauveur cherche lui-même à les détromper en déclarant ouvertement devant Pilate que son royaume n'est pas de ce monde, et ils prononcent eux-mêmes leur propre condamnation en souscrivant quelques jours après à l'arrêt de sa condamnation. O Juifs, s'écrie saint Augustin à ce sujet (*Tractat.* 51, *in Joan.*), croyez-vous donc procurer beaucoup d'honneur à Jésus-Christ en le proclamant roi d'Israël, lui qui est le Maître du monde entier et le Roi des cieux ? Non, son royaume n'est pas temporel, mais spirituel ; il n'est pas roi pour lever des impôts, pour marcher à la tête des armées, pour triompher de ses ennemis et les réduire en servitude ; il est le roi des âmes pour les gouverner, les diriger dans le chemin de la vertu et les conduire au séjour de l'éternelle félicité. S'il veut bien souffrir d'être proclamé roi, ce n'est pas pour son avantage, mais pour le nôtre ; que peut-il acquérir qu'il ne possède déjà, lui qui dans le ciel règne sur les anges ? Regardez-le des yeux de la foi et ne vous laissez point abattre si vous le voyez attaché ignominieusement sur la croix ; son sang doit être le prix de notre rédemption et nous mériter à jamais la gloire et le bonheur de la céleste patrie.

Le peuple, en répétant deux fois cette parole *hosanna*, sauvez-nous, nous vous en conjurons, nous montre que Jésus nous a sauvés tout à la fois et par la puissance de sa divinité et par les mérites de son humanité ; puis quand il ajoute *in excelsis*, il proclame hautement, malgré son

ignorance à cet égard, qu'il n'y a point de vrai salut en ce monde où l'on ne trouve que peines, que misères et que dangers, mais seulement au ciel, *in excelsis;* qu'il ne faut pas chercher la vie et le bonheur dans les biens et les plaisirs terrestres, mais uniquement dans les choses célestes et divines. De ces paroles des Juifs, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 65, *in Joan.*), nous devons conclure qu'ils reconnaissaient hautement la divinité du Sauveur, car il n'appartient qu'à Dieu et à Dieu seul de donner le salut et la vie éternelle dans les cieux.

Suivons un instant la marche glorieuse de notre divin Sauveur, considérons la diversité des services qui lui sont rendus par ceux qui l'entourent et qui l'accompagnent, et nous y trouverons un exemple frappant des différentes grâces accordées aux chrétiens, des divers mérites qui sont dans l'Église et qui distinguent entre eux les serviteurs de Jésus-Christ. Chacun doit considérer en cette vie, son état, sa vocation et la grâce particulière qu'il a reçue de Dieu, et selon qu'en se conformant à cet état, à cette vocation, à cette grâce particulière, il se sent porté à telle ou telle œuvre, il doit s'y livrer avec ardeur pour l'avancement et le plus grand bien de son âme. Chacun, dans la vie spirituelle comme dans la vie matérielle, n'est pas apte à toutes choses et ne peut pas tout faire. Les uns reçoivent une grâce, les autres en reçoivent une différente; et souvent ce qui est avantageux pour celui-ci, deviendrait nuisible pour celui-là. De même, à la suite du Sauveur sur la route de Jérusalem, ceux qui l'accompagnent ne remplissent pas tous les mêmes emplois. Les uns lui amènent l'ânesse sur laquelle il doit monter, les autres la couvrent de leurs vêtements; ceux-ci étendent leurs habits le long du

chemin, ceux-là coupent des branches d'arbre qu'ils sèment devant lui, tandis que d'autres se contentent de faire entendre des hymnes et des cantiques de joie et de triomphe en son honneur. Ceux donc qui étendent leurs vêtements sur l'ânesse afin que le Sauveur soit mieux assis, nous représentent les apôtres et les docteurs qui, par leurs discours, leurs saintes exhortations, s'efforcent de retirer les hommes de l'habitude du vice où ils sont plongés, de les ramener à la pratique de la vertu, et de disposer ainsi leurs âmes à recevoir Jésus-Christ, qui ne désire rien tant que de venir en elles pour s'y reposer et y fixer sa demeure. Ceux qui, pour faciliter la marche du Sauveur, étendent leurs habits le long du chemin, sont l'image de ces saints martyrs qui, pour l'amour de Dieu et pour sa gloire, ne craignent pas d'exposer à tous les tourments, à la mort même, leurs propres corps, qui ne sont d'ailleurs que l'enveloppe grossière de leurs âmes ; eux, par l'effusion de leur sang, enseignent aux simples et aux ignorants la véritable voie par laquelle ils pourront arriver à la Jérusalem céleste. Ou bien encore ils nous désignent ceux qui, à l'exemple des martyrs, crucifient leur chair par les jeûnes, les mortifications de toute sorte et préparent ainsi leurs cœurs à recevoir saintement Jésus-Christ en eux. Ces vêtements étendus sur le chemin devant le Sauveur, nous représentent encore, si vous voulez, les différentes vertus dont le chrétien donne l'exemple à ses frères. Heureux celui qui par la pratique du bien peut coopérer à retirer les autres des vices et des mauvais penchants dans lesquels ils sont plongés ! Ceux qui coupant des branches d'arbre les dispersaient çà et là sur le chemin en signe d'honneur et de triomphe, nous représentent ces saints confesseurs qui,

recueillant les sentences renfermées dans les divines Écritures, et les bons exemples rapportés dans les vies des saints Pères qui les ont précédés, les publient et les annoncent au peuple, et décorent par là, pour ainsi dire, le chemin qui conduit à la céleste patrie. Ceux qui portent dans leurs mains des branches d'oliviers nous figurent les chrétiens qui se livrent aux œuvres de charité et de bienfaisance, car l'olivier est l'emblème de la miséricorde; et ceux qui portent des branches de palmier nous représentent tous ceux qui, luttant avec force contre leurs inclinations mauvaises et les suggestions du démon, leur ennemi, sortent triomphants du combat; la palme, en effet, n'est-elle pas l'emblème de la victoire ? Dans cette marche de notre divin Sauveur, dit saint Bernard (*Serm.* 1, *in Ramis palmarum*), trois sortes de services lui sont rendus : le premier de la part de l'ânesse sur laquelle il est monté et qui le transporte à son gré là où il veut ; le second, par ceux qui étendent leurs vêtements sur le chemin ; le troisième, par ceux qui cueillent des branches d'arbre et les élèvent ou les sèment sur la voie en son honneur. Ces derniers sont les prélats et pasteurs de l'Église qui, dans l'exercice de leurs fonctions, rappellent aux fidèles la foi et l'obéissance d'Abraham, la chasteté de Joseph, la douceur de David, les exemples de tous les saints patriarches, et les exhortent à pratiquer comme eux toutes les vertus; les seconds sont les hommes du monde, qui, eux aussi, étendent leurs vêtements devant le Sauveur, chaque fois que de leur superflu et de leurs biens extérieurs qui ne sont que leurs vêtements, ils répandent d'abondantes aumônes dans le sein des indigents. Les premiers sont les religieux qui, selon la parole du grand Apôtre, portent Jésus-Christ dans leur corps.

Ils peuvent dire avec le prophète royal : Je suis sans cesse devant vous, Seigneur, comme une bête de somme, toujours prêt à exécuter vos commandements. Les prélats et les gens du monde ne donnent à Dieu, il est vrai, que de leur superflu ou du moins de leurs biens extérieurs, tandis que les religieux s'immolent, se sacrifient tout entiers à son service; cependant si chacun, fidèle à son devoir, remplit la mission qui lui a été confiée, tous marchent véritablement à la suite du Sauveur et tous avec lui entreront dans la sainte Cité. Le prophète, dans son langage mystique, nous décrit trois degrés différents parmi ceux qui doivent arriver au salut, et ces trois degrés, il nous les peint sous la figure des trois patriarches Noé, Job et Daniel. Noé nous représente les prélats occupés à couper les arbres pour la fabrication de l'arche; Job nous figure les bons laïques sacrifiant leurs biens et leurs richesses pour la gloire de Dieu et le soulagement des pauvres; Daniel, lui, par ses mortifications et ses jeûnes, nous représente les religieux qui s'immolent intérieurement et dans leurs corps et dans leurs âmes pour le service de Dieu. Quels sont les plus près du salut et de la gloire? Il n'est pas difficile de le supposer.

La foule du peuple qui accompagnait le Sauveur, tant ceux qui marchaient devant lui que ceux qui le suivaient, représentait les fidèles de l'ancien et du nouveau Testament, car tous ils proclamaient le Christ comme le vrai médiateur entre Dieu et les hommes, et tous, unis dans les mêmes sentiments de foi, d'espérance et d'amour, faisaient entendre cet admirable cantique : Hosanna au fils de David; béni soit celui qui vient à nous au nom du Seigneur ! Ceux qui marchaient devant, dit saint Chrysos-

tôme (*Homil.* 37, *Operis imperf.*), représentent les patriarches, les prophètes et tous les autres justes qui vécurent en ce monde avant l'avénement du Sauveur, mais qui, éclairés des lumières de la foi, espéraient qu'un jour cet Homme-Dieu, par ses souffrances et par sa mort, viendrait les délivrer de leurs maux et opérer leur salut. Ceux qui le suivent sont la figure de tous les saints du nouveau Testament, les apôtres, les martyrs, les confesseurs qui, après la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ, prêchèrent partout sa morale et sa doctrine. Tous donc, tant ceux qui allaient devant que ceux qui suivaient, unis dans les mêmes sentiments de foi et d'amour, quoique séparés par la distance des siècles, criaient d'une voix unanime : Hosanna au fils de David; béni soit celui qui vient à nous au nom du Seigneur! Ceux qui vont devant, dit encore saint Bernard (*Serm.* 2, *in Ramis palmarum*), sont les prélats et les pasteurs de l'Église qui doivent précéder les simples fidèles afin de leur montrer par leurs propres exemples le chemin qui conduit au ciel et de préparer leurs âmes à la venue de Jésus-Christ. Ceux qui marchent derrière sont les simples fidèles qui, convaincus de leur insuffisance et de leur peu de lumière, se contentent de marcher sur les traces de ceux qui les ont précédés dans la voie de la vertu. Les disciples, comme des serviteurs fidèles et dévoués à leur Maître, se tiennent à ses côtés et ne le quittent pas, toujours prêts à exécuter ses moindres volontés; ce sont les religieux qui, retirés dans leur cloître, ne perdent pas un instant Dieu de vue, et sont sans cesse disposés à tout faire pour son service et pour son bon plaisir. Ceux enfin qui, sans se préoccuper des hommages extérieurs que la foule s'empresse de rendre à Jésus-Christ,

se contentent de répéter à sa louange ce chant d'allégresse et de triomphe : Hosanna, salut au fils de David, nous représentent ces chrétiens contemplatifs, qui, détachés de toutes les choses du monde et foulant aux pieds tous les biens de la terre, ne se plaisent que dans la prière et dans la méditation des choses divines. Levez-vous donc, filles de Jérusalem, âmes véritablement dévotes; jetez les yeux sur ce nouveau Salomon qui vient à vous plein de douceur; allez à sa rencontre; joignez-vous à l'Église naissante qui s'empresse de lui rendre les honneurs et les hommages qui lui sont dus; marchez à sa suite en pratiquant toutes les œuvres de miséricorde, signifiées par les branches d'olivier ; et en triomphant de toutes les tentations du démon, votre ennemi, vous porterez ainsi les palmes de la victoire. O chrétiens, s'écrie saint Anselme, considérez le Maître souverain de la terre et des cieux assis modestement sur une ânesse; joignez-vous à ceux qui marchent à sa suite, et dans votre admiration pour tout ce qu'il a daigné faire en votre faveur, unissez vos voix à celles du peuple qui proclame hautement ses grandeurs, et, du fond de votre cœur, entonnez avec eux ce cantique d'allégresse : Hosanna, gloire au fils de David; béni soit celui qui vient à nous au nom du Seigneur!

La ville de Jérusalem, vers laquelle s'avance le Sauveur, est interprétée *vision de paix ;* elle est ici la figure de l'âme fidèle vers laquelle Jésus-Christ est disposé à venir à toute heure ; allons donc au-devant de lui avec les sentiments d'un sincère regret pour toutes les fautes que nous avons eu le malheur de commettre envers lui; chantons ses louanges, en confessant hautement et sans détour tous nos péchés ; portons dans nos mains des branches d'arbre en

son honneur, en mortifiant nos corps par une entière satisfaction ; étendons nos vêtements sur son chemin, en distribuant aux pauvres nos biens temporels; semons des fleurs sous ses pas, en pratiquant les œuvres de miséricorde et en nous adonnant à toutes les vertus; chantons sa gloire, en lui témoignant notre vive reconnaissance pour tous les bienfaits dont il nous a comblés ; enfin, proclamons-le notre roi et notre seigneur, en faisant toutes nos actions pour son amour.

Les pharisiens, cependant, témoins de tout ce qui se passait et de plus en plus animés contre le Sauveur, se disaient entre eux : Nous avons beau faire et conspirer contre cet homme, vous le voyez, nous n'avançons à rien ; voici que tout le monde court après lui. Sans doute ils exagéraient en disant que tous allaient après Jésus, mais, sans le savoir, ils prophétisaient ce qui devait arriver un jour, que le monde entier reconnaîtrait le Sauveur. Ces paroles, dit saint Augustin (*Tractat.* 51, *in Joan.*), étaient dictées aux pharisiens par l'envie qu'ils portaient à Jésus, car ils étaient furieux de le voir ainsi honoré; les insensés! de quoi pouvaient-ils être étonnés! Est-il donc surprenant que le Créateur du monde attire tout le monde après lui? Les pharisiens qui parlaient ainsi, selon saint Chrysostôme (*Hom.* 65, *in Joan.*), croyaient véritablement en Jésus-Christ, mais la crainte des Juifs les empêchait de l'avouer ouvertement et ils s'efforçaient de les détourner de leur mauvais dessein en leur disant : Pourquoi vous obstiner à le poursuivre ainsi? plus vous le persécutez, plus sa gloire augmente, cessez donc de vous déclarer contre lui et de chercher à lui nuire. Quelques-uns des pharisiens cependant ne pouvant souffrir les louanges qu'on

lui donnait, s'adressèrent à Jésus lui-même en lui disant : Maître, reprenez vos disciples et le peuple, et empêchez les de proclamer ainsi vos louanges. O triste et déplorable aveuglement des Juifs, s'écrie le vénérable Bède (*in cap.* XIX *Luc.*), ils ne craignent pas de l'appeler Maître, parce qu'ils savent bien qu'il n'enseigne que la vérité, et toutefois ils osent blâmer et reprendre ses disciples, qu'il a instruits lui-même, se croyant plus avancés en science et en vertus ! Trois grands motifs excitaient surtout la haine et la fureur des Juifs contre Jésus ; d'abord parce que le peuple le bénissait, tandis qu'ils le regardaient eux-mêmes comme un pécheur digne de toutes les malédictions ; en second lieu, le peuple proclamait roi celui qu'ils méprisaient comme un homme vil et abject ; enfin, le peuple disait hautement qu'il venait au nom du Seigneur, tandis qu'eux-mêmes le rejetaient comme un suppôt de Satan.

Jésus-Christ, cependant, voulant justifier cette foule enthousiaste et s'excuser lui-même, leur répondit avec douceur : En vérité, je vous le dis, quand bien même ce peuple se tairait, les pierres elles-mêmes crieraient pour publier mes louanges. Et en cela il leur annonçait par avance ce qui devait bientôt arriver. En effet, lors de la mort du Sauveur, lorsque ses disciples et tous ceux qui croyaient en lui, saisis d'épouvante, se dispersaient de toutes parts et n'osaient avouer sa divinité, les éléments insensibles la proclamaient hautement ; la terre trembla, les pierres se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent, le voile du temple se déchira en deux, le soleil cacha sa lumière, rendant ainsi témoignage à la sainteté de celui qui expirait sur la croix et le reconnaissant pour le maître de l'univers entier et pour le Créateur de toutes choses. Ces paro-

les, expliquées dans le sens mystique, peuvent également signifier que si les Juifs, dans leur endurcissement, refusent de reconnaître et de proclamer la divinité de Jésus-Christ, les gentils eux-mêmes la reconnaîtront et la proclameront hautement. C'est ce qui arriva également à la mort du Sauveur, lorsque le centurion et ceux qui étaient avec lui, étonnés de toutes les merveilles dont ils venaient d'être les témoins, confessèrent ouvertement la sainteté et la divinité de Jésus en disant : Cet homme était vraiment juste, cet homme était véritablement le Fils de Dieu. Chaque jour encore ne voyons-nous pas des païens convertis louer et glorifier Jésus-Christ, tandis que les Juifs, endurcis dans leur funeste aveuglement, s'obstinent à ne pas vouloir le reconnaître pour le Messie envoyé de Dieu.

Mais, hélas! la faveur des masses dure peu ; le peuple est un être inconstant et mobile qui flotte au gré des vents. Cette foule enthousiaste que nous voyons aujourd'hui porter le Sauveur en triomphe, le bénir et chanter ses louanges, nous la verrons dans quelques jours se déclarer contre lui, le blasphémer et demander sa mort à grands cris. Ce même peuple, dit saint Bernard (*Serm.* 2, *in Ramis palmarum*), qui avait reçu avec tant d'honneur et d'empressement le Sauveur du monde, ne craint pas, dans le même lieu et pour ainsi dire dans le même temps, car ce fut seulement quelques jours après, de l'attacher ignominieusement à la croix. O différence incommensurable ! ce peuple avait chanté avec joie : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, et il crie maintenant : Otez-le, ôtez-le, crucifiez-le. Il avait dit : Voici le roi d'Israël, et il crie : Nous n'avons, nous ne reconnaissons d'autre roi que César. Il avait porté des palmes en son honneur, et il lui prépare

une croix; il avait semé des fleurs sur sa route, et il va le couronner d'épines; il avait étendu ses habits sur son chemin, et maintenant il lui arrache ses propres vêtements et tire sa robe au sort. O profondeur immense des péchés des hommes! ils sont donc bien horribles aux yeux de Dieu, puisque, pour les effacer, Jésus-Christ a souffert tant de douleurs, d'amertumes et d'ignominies!

Plusieurs fois, pendant sa vie, le Sauveur était venu à Jérusalem, mais jamais il n'avait voulu y être traité avec distinction ni avec honneur; il y consent en ce jour où il approche de sa passion, voulant nous apprendre par là que la mort des saints, loin de nous affliger, doit au contraire nous réjouir, et que ses souffrances devaient nous procurer une joie durable et la gloire éternelle. Sa passion fut pour lui un sujet de joie et il s'y rend comme à un jour de fête; ainsi, à son exemple, devons-nous désirer ardemment souffrir pour lui, nous réjouir au milieu des afflictions et des douleurs, fuir les honneurs mondains et les fouler aux pieds. Pourquoi donc, direz-vous peut-être, Jésus-Christ qui avait toujours refusé les honneurs de la royauté, consent-il à les accepter au moment même où il marche vers le lieu de son supplice? A cela je vous répondrai : Ce bon Maître voulait par là nous apprendre, d'abord qu'il allait souffrir de bon gré et sans l'avoir mérité; que ceux qui vivent en ce monde, dans les honneurs et dans les richesses, doivent avoir continuellement devant les yeux la mort qui les menace, et qu'alors ils n'emporteront avec eux que leurs œuvres, bonnes ou mauvaises; que ce corps mortel que nous idolâtrons, que nous flattons avec tant de soins, deviendra un jour la pâture des vers et sera réduit en pourriture; enfin, que, pour participer à la gloire de sa

résurrection, nous devons passer par les épreuves et les douleurs de sa passion. Au rapport de l'évangéliste saint Jean, dit le vénérable Bède (*in cap.* XI *Marc.*), lorsque Jésus-Christ eut nourri miraculeusement cinq mille hommes avec cinq pains d'orge et deux poissons, le peuple émerveillé d'un tel prodige voulait l'enlever et le faire roi, mais le Sauveur, pour se soustraire à leur enthousiasme, disparut à leurs yeux et se retira sur une montagne. En ce jour au contraire, où il vient à Jérusalem pour y subir les ignominies de sa passion, il accepte de bon gré les honneurs qu'on lui rend et n'impose pas silence à ceux qui le proclament hautement roi d'Israël. D'où vient cette contradiction apparente dans la conduite de notre divin Maître? C'est pour nous apprendre que son royaume n'est pas de ce monde, mais dans le ciel, et que, pour parvenir à la gloire de sa résurrection et au triomphe de son ascension glorieuse, il nous faut passer par les épreuves et les ignominies de sa passion, comme il le manifeste lui-même, lorsque après sa résurrection il se montre à ses disciples en leur disant : Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre.

CHAPITRE V

JÉSUS-CHRIST PLEURE SUR LA VILLE DE JÉRUSALEM

Jésus-Christ, dans son infinie bonté, était venu en ce monde pour sauver tous les hommes, et, afin de nous donner des preuves extérieures de sa tendresse et de sa miséricorde, il voulut mêler ses larmes à la joie et aux honneurs dont il était l'objet en pleurant sur la ruine prochaine de la ville dans laquelle il allait entrer. Les larmes sont les signes extérieurs de la tristesse et de la douleur de l'âme. L'Église pour cette raison fait lire publiquement, dans le courant du mois d'août, ce passage des Évangiles où il est question des larmes que Jésus versa sur la ville de Jérusalem, parce qu'en effet ce fut pendant ce mois que le roi Nabuchodonosor se rendit maître de cette ville, et ce fut également à la même époque de l'année que les Romains la ruinèrent de fond en comble. Notre divin Sauveur, en mêlant ses larmes aux accents d'allégresse, voulait nous

apprendre que les joies de cette vie se changent promptement en pleurs amers et que les honneurs mondains sont toujours mêlés de tristesse et de douleurs; qu'il n'y a que les joies et les plaisirs célestes qui soient purs et sans mélange d'aucuns maux. Il voulait apprendre aux prélats et aux princes de l'Eglise à ne pas se glorifier des emplois auxquels ils sont élevés; ils doivent bien plutôt s'attrister sur leur faiblesse, leur incapacité, et sur les besoins et les imperfections des peuples confiés à leurs soins. Enfin il voulait nous montrer que les joies et les honneurs de ce monde peuvent nous tromper et nous conduire infailliblement à notre perte éternelle, si nous ne savons les tempérer par une prudente tristesse. Au temps de la prospérité, dit le Sage, souvenez-vous des jours de votre détresse. Jésus donc approchant de Jérusalem jeta des regards de compassion sur cette ville infortunée, car il voyait par avance les crimes affreux qui se tramaient dans son sein, et les terribles châtiments dont la justice divine devait les punir. Il se prit à pleurer en disant : Oh! si tu connaissais comme moi les maux dont tu es menacée et les malheurs qui sont prêts à fondre sur toi, tu joindrais tes larmes à mes larmes et tu ne t'abandonnerais pas ainsi à une joie insensée. Le Sauveur pleurait amèrement, non sur la ruine prochaine dont les murs de cette ville étaient menacés, mais bien plutôt sur la perte des âmes de tous les habitants. Maintenant que tu es dans la paix et que tu jouis des prospérités temporelles, tu ne veux pas comprendre mes paroles. Les pécheurs, en effet, quand ils sont favorisés de la fortune, ne connaissent plus de bornes dans leurs excès; l'impunité augmente leur audace; semblables au fer, dit un philosophe païen, qui se rouille d'autant plus

qu'il est moins souvent mis en usage. Mais un temps viendra, et ce jour approche, où tes ennemis, c'est-à-dire les Romains, viendront fondre sur toi; ils te cerneront et t'environneront de toutes parts, et tes angoisses seront si grandes que tes citoyens seront obligés de se nourrir de la chair même de leurs propres enfants; ils détruiront tes murailles, ils abattront tes maisons, ils raseront tes tours, tes forteresses, ton temple même, dans lequel tu mets toute ta confiance; ton peuple sera mis à mort ou traîné en esclavage, et il ne restera pas de toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas voulu reconnaître l'heure à laquelle le Seigneur a daigné te visiter. Dieu mon Père m'a envoyé vers toi pour te sauver, mais tu m'as rejeté loin de toi, tu n'as pas voulu me reconnaître pour ton Sauveur, tu seras forcée de me reconnaître pour ton juge. En effet, si les Juifs eussent voulu reconnaître Jésus-Christ et croire en sa divinité, ils auraient évité tous les maux auxquels ils ont été en proie.

La ville de Jérusalem est la figure de l'Eglise, qui, elle aussi, au temps de l'antechrist et vers les derniers jours du monde, sera soumise aux angoisses, aux tribulations de toute sorte, à ce point que les justes eux-mêmes en seront ébranlés et oseront à peine manifester leur croyance. Jésus cependant les visitera pour les consoler, les encourager, les animer de plus en plus à la pratique de la vertu; mais, hélas! la plupart des hommes se montreront sourds à ses exhortations, Dieu permettant ces terribles épreuves et ces persécutions afin d'achever de purifier les bons et de confondre à jamais les méchants. Cette ville est encore ici l'image de l'âme pécheresse. Le Sauveur, touché de compassion à la vue de sa misère, verse des pleurs sur le mal-

heureux sort dont elle est menacée. Si cette âme perverse comprenait son état et considérait attentivement les maux prêts à fondre sur elle, sans doute elle unirait ses gémissements et ses larmes aux larmes et aux gémissements de Jésus; mais les joies et les délices qu'elle goûte dans le péché, lui ôtent le souvenir de la mort qui approche et qui la saisira au moment où elle y pensera le moins, lui enlevant la crainte des justes jugements de Dieu et l'appréhension des peines éternelles de l'enfer. A la mort tout changera de face; les terreurs et les angoisses l'étreindront de toutes parts; les démons l'environneront de tous côtés sans lui laisser la moindre issue pour échapper à leur poursuite; les illusions qui l'avaient jusqu'alors bercée dans l'espoir d'une longue vie, des honneurs et des richesses, s'évanouiront; il ne restera plus en elle pierre sur pierre, car toutes les vaines pensées qu'elle avait entassées l'une sur l'autre, toutes les espérances trompeuses qu'elle avait conçues se dissiperont comme une fumée légère qui ne laisse aucune trace de son passage, parce qu'elle n'a pas voulu connaître le temps auquel Dieu l'a visitée, qu'elle a refusé de se corriger de ses défauts et de revenir à la pratique de la vertu.

Ce que Jésus-Christ fit une fois pendant sa vie mortelle, à l'égard de la ville de Jérusalem, dit saint Grégoire (*Homil.* 39, *in Evang.*), il le renouvelle chaque jour dans l'Église par le ministère de ses élus. Il gémit, il verse des larmes amères sur les pécheurs endurcis, qui, loin de gémir eux-mêmes, se réjouissent et triomphent dans leurs péchés. S'ils pensaient aux tourments dont ils sont menacés, sans doute ils uniraient leurs larmes aux larmes des justes; mais parce qu'ils sont en paix et que rien ne vient

troubler leurs plaisirs, ils oublient aisément les supplices qui les attendent. Qu'il n'en soit pas de même de nous; au milieu des joies de cette vie, rappelons-nous toujours le jugement qui doit en être la suite. Un jour viendra, jour de vengeance et de supplice, pour ces malheureux pécheurs qui n'auront pas voulu reconnaître le temps auquel Dieu les a visités. En effet, Dieu visite l'âme pécheresse chaque jour par sa loi, il se présente à elle, quelquefois par de bonnes inspirations ou par les afflictions et les chagrins, d'autres fois même par des miracles, afin de l'éclairer par la connaissance des vérités qu'elle ignore, la vaincre par ses bienfaits et lui inspirer la honte des crimes dans lesquels elle est plongée. Le pécheur orgueilleux méprise ces avertissements salutaires; aussi, à la mort, il sera livré entre les mains de ses plus cruels ennemis pour être tourmenté éternellement. Pour nous, pensons souvent à notre dernière heure, ayons-la continuellement présente à l'esprit; à ce terrible moment, toutes les joies, tous les plaisirs, toutes les satisfactions de cette vie s'évanouiront; nos péchés seuls se dresseront alors contre nous, et il ne nous restera plus que la douleur de les avoir commis et les châtiments éternels qui devront en être la punition.

L'Évangile mentionne quatre circonstances particulières dans lesquelles, pendant sa vie mortelle, notre divin Sauveur voulut verser des larmes, manifestant par là toute sa bonté à notre égard et le désir sincère qu'il éprouvait de nous purifier ainsi de toutes nos iniquités. Jésus pleura donc d'abord au moment de sa naissance comme tous les autres enfants, selon cette expression du livre de la Sagesse : Sa première parole en entrant dans ce monde fut un cri de douleur; et l'Église elle-même, dans l'office de

Noël, chante : L'enfant pleurait étant couché dans la crèche. En second lieu, le Sauveur, ému d'un sentiment d'affection et de tendresse, versa des larmes à la mort et à la résurrection de Lazare qu'il aimait. Troisièmement, nous le voyons ici pleurer de compassion sur la ruine prochaine dont la ville de Jérusalem est menacée. Enfin, au moment de sa passion, pendant qu'il est attaché à la croix, il mêle ses larmes aux prières qu'il adresse à Dieu son Père pour le salut du monde. Quatre grands motifs ont provoqué les larmes de Jésus-Christ, et ce sont aussi ces mêmes raisons qui doivent nous engager à mêler nos larmes à ses larmes qu'il a d'ailleurs répandues pour nous et pour notre propre instruction. Premièrement, il pleure en entrant en ce monde à la vue des misères de la vie présente ; l'enfant, dit saint Augustin (*Serm.* 26, *de Verbis Apost.*), commence sa vie par des pleurs ; ces larmes sont le pronostic des peines et des misères qui l'attendent ; il ne peut encore parler et déjà il prophétise. Et nous, ne devon-snous pas gémir sur toutes les afflictions, sur toutes les infortunes et toutes les épreuves auxquelles nous sommes condamnés ici-bas? Secondement, le Sauveur verse des larmes de componction sur la croix, pour nous apprendre que ceux qui veulent par la pénitence obtenir leur pardon doivent gémir amèrement sur leurs péchés. Qu'il a le cœur dur et coupable, dit encore saint Augustin (*ibidem*), celui qui verse des larmes sur la mort d'un ami, sur la perte de certains avantages temporels, et qui refuse de pleurer sur ses propres iniquités ! Troisièmement, Jésus pleure sur la ruine future de Jérusalem pour nous montrer que nous aussi nous devons compatir aux maux de notre prochain, soulager nos frères dans leurs afflictions, dans leurs dé-

tresses et surtout gémir sur la perte de leur âme. Enfin, le Sauveur verse des larmes sur Lazare au moment même qu'il allait le rappeler à la vie, parce que, en le ressuscitant, il éloignait pour lui la possession de la véritable gloire. Ne devons-nous pas également soupirer sans cesse après la céleste patrie, gémir de nous en voir éloignés et nous écrier avec le prophète-roi : Pourquoi donc, ô mon Dieu! mon exil est-il si longtemps prolongé? Si notre divin Maître a éprouvé tant de douleur, a manifesté tant d'afflictions pour nous, qui pourrait parmi nous avoir le cœur assez dur pour refuser d'unir ses larmes et ses gémissements aux gémissements et aux larmes du Sauveur? Six grands maux sont continuellement suspendus sur la tête du pécheur, et s'il voulait y réfléchir sérieusement, il ne pourrait retenir ses larmes : la mort qui viendra le dépouiller de tous les biens extérieurs qui l'environnent, car il n'emportera rien avec lui au-delà du tombeau; la vue des démons qui viendront alors à sa rencontre pour se saisir de lui et l'entraîner dans les abîmes éternels; le souvenir du temps perdu et qui désormais lui sera refusé pour faire pénitence et obtenir miséricorde; la grande confusion dont il sera couvert; toutes ses actions, toutes ses pensées les plus secrètes seront alors dévoilées, découvertes aux yeux de tous, et Jésus-Christ lui reprochera son ingratitude pour tous les bienfaits dont il aura été comblé; sa terrible séparation d'avec les élus dont il sera à jamais éloigné; la perte irréparable de la gloire éternelle, et enfin les peines et les tourments affreux des enfers où il sera précipité pour toujours. Si ces pensées ne suffisent pas encore pour exciter ses larmes, que le pécheur considère de plus les suites funestes du péché. Par le

péché, en effet, l'homme offense la majesté infinie de Dieu; il perd tous ses droits à la société des anges et des saints; il se prive des suffrages de l'Église; il donne la mort à son âme; il se livre entre les mains du démon, son plus cruel ennemi, et se précipite lui-même dans le gouffre de l'enfer. Contemplons notre divin Maître pleurant, gémissant sur la ville de Jérusalem, gémissons et pleurons avec lui. Il pleure sur la ruine prochaine dont ses murailles sont menacées, mais bien plus encore sur la mort spirituelle de ses malheureux habitants. A son exemple, gémissons sur nous-mêmes, gémissons aussi sur le malheur de nos frères, sur la mort même de nos plus grands ennemis. Ne nous dit-il pas : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient? Pleurons d'autant plus qu'ils sont assez aveugles pour ne pas gémir eux-mêmes sur leur malheureux sort. Cette compassion, ces larmes seront plus avantageuses pour nous que les grandes aumônes; celui qui pleure les péchés d'autrui obtiendra infailliblement pour lui-même grâce et miséricorde.

Cependant Jésus-Christ, accompagné de cette foule de peuple qui chantait ses louanges, et au milieu des pompes et des honneurs dont il était l'objet, entra dans Jérusalem par la porte Dorée, située auprès du temple, du côté de la vallée de Josaphat. Le Sauveur, dit saint Chrysostôme, agissait ainsi non par ostentation, mais pour accomplir les prophéties, et en même temps pour consoler ses disciples attristés par la pensée de sa mort prochaine, leur montrant qu'il n'allait souffrir que parce qu'il le voulait bien. Lors donc que Jésus fut entré, la ville entière fut en émoi, et

chacun disait : Quel est donc celui qui vient ainsi à nous ? Image, dit Origène (*Tract.* 15, *in Matth.*) de ce qui se passa à l'entrée de Jésus-Christ dans la Jérusalem céleste, lorsque toutes les vertus et toutes les puissances des cieux, frappées d'admiration, disaient entre elles : Quel est ce Roi de gloire ? Les Juifs disaient donc : Quel est cet homme ? est-il si grand qu'on doive lui rendre de pareils honneurs ? Ils étaient étonnés de le voir suivi d'une si grande multitude, et, sans le connaître, ils allaient à sa rencontre en chantant ses louanges. Les Juifs, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 38, *Operis imperf.*), étaient surpris, et avec raison, de voir une chose si extraordinaire ; un homme était glorifié comme Dieu, mais Dieu était glorifié dans cet homme ; sans doute ils ne connaissaient pas celui qu'ils exaltaient ainsi, mais le Saint-Esprit, à leur insu, se servait de leur ministère pour proclamer une vérité qu'ils ignoraient eux-mêmes. A la vue des honneurs et des respectueux hommages rendus à Jésus-Christ, les princes des prêtres et les chefs de la loi furent saisis d'indignation ; c'est pour ce motif que l'évangéliste dit que la ville entière fut troublée, car partout et toujours ce sont les riches et les puissants qui forment l'opinion d'une cité et non les petits et les pauvres. Le peuple cependant, pour rendre compte de sa conduite, disait hautement : C'est Jésus, ce prophète de Nazareth en Galilée, ou plutôt ce maître, ce chef des prophètes ; celui, selon saint Jérôme (*in cap.* XXI *Matth.*), que Moïse nous a promis autrefois en nous annonçant que le Seigneur, un jour à venir, nous enverrait un prophète semblable à lui. Lorsque le Sauveur fut entré à Jérusalem, il renvoya l'ânesse et l'ânon à l'endroit où on les avait pris.

Dans l'office du dimanche des Rameaux, l'Église rappelle à notre souvenir deux circonstances de la vie de Jésus-Christ qui, quoique très-rapprochées l'une de l'autre, sont bien différentes entre elles. La première, lorsque le peuple juif accompagne le Sauveur depuis le mont des Oliviers jusqu'à la ville de Jérusalem, comme nous venons de le voir, en portant devant lui, en signe d'honneur et de respect, des palmes et des rameaux d'olivier, en faisant entendre des hymnes et des chants d'allégresse. La seconde, lorsque, quelques jours après, ce même peuple conduit Jésus de Jérusalem à la montagne du Calvaire au milieu des injures, des outrages et des ignominies pour le crucifier. En mémoire de la première, l'Église a institué une procession solennelle au commencement de l'office de ce jour, dans laquelle le clergé et les fidèles, portant tous dans leurs mains des rameaux bénits se rendent à une croix élevée en dehors du temple, au pied de laquelle chacun dépose par respect une partie des rameaux qu'il porte, puis on rentre dans le temple en chantant des hymnes de triomphe et de joie. En mémoire de la seconde, elle fait chanter à la messe de ce même jour l'évangile où sont relatées toutes les particularités de la passion et de la mort du Sauveur. Dans ces deux circonstances si opposées, nous pouvons remarquer également la mobilité et l'inconstance aveugle du peuple juif; en effet, dans la première, les Juifs placent Jésus sur l'ânesse avec respect et avec amour; dans la seconde, ils l'attachent impudemment sur le bois infâme de la croix. Dans la première, ils étalent par respect leurs habits sur son chemin; dans la seconde, ils le dépouillent lui-même de ses propres vêtements. Dans la première, ils portent devant lui des branches d'arbre et des rameaux

d'olivier; dans la seconde, ils lui mettent sur la tête une couronne d'épines. Dans la première, ils lui donnent le titre de roi ; dans la seconde, ils reconnaissent hautement n'avoir d'autre roi que César. Dans la première, ils le proclament leur Sauveur en criant : *Hosanna!* sauvez-nous, nous vous en prions ; dans la seconde, ils l'insultent en disant : Comment pourrait-il sauver les autres, puisqu'il ne peut se sauver lui-même ? Dans la première, ils s'écrient : Béni soit celui qui vient à nous au nom du Seigneur ; dans la seconde, ils le maudissent comme un malfaiteur, digne par ses forfaits des plus grands supplices. O aveugle et coupable inconstance des Juifs qui traînent dans la fange de l'ignominie celui que quelques jours auparavant ils avaient élevé au faîte des honneurs! Pourquoi donc, s'écrie saint Bernard (*Serm.* 2, *in Ramis palm.*), notre divin Sauveur a-t-il voulu que sa passion suivît de si près son entrée triomphale dans la ville de Jérusalem ? C'était sans doute afin d'augmenter encore les ignominies de sa croix. Ce n'était pas sans motif, dit le même saint Bernard dans un autre endroit (*Serm.* 1, *in Ramis palm.*), que Jésus-Christ voulut ainsi rapprocher sa mort ignominieuse de son triomphe ; c'était pour nous apprendre que nous ne devons pas nous laisser séduire par les honneurs et les joies trompeuses de cette vie qui sont toujours suivis de deuil et de tristesse ; qu'aux jours de la prospérité, nous devons nous rappeler les jours de la détresse ; que la gloire de ce monde ressemble à l'herbe des champs, qui, brillante le matin, le soir est desséchée et jetée au feu. Par son triomphe, il nous montrait le but vers lequel nous devons tendre, qui est la gloire éternelle ; par sa passion, le chemin qui doit nous y conduire, c'est-à-dire les peines,

les chagrins, les tribulations de cette vie. La vue de la victoire doit adoucir pour nous les fatigues de la lutte, car, pour un cœur qui aime sincèrement, rien ne paraît difficile.

CHAPITRE VI

JÉSUS-CHRIST CHASSE LES MARCHANDS DU TEMPLE

A son arrivée à Jérusalem, Jésus alla directement au temple où il entra. Remarquons ici que ce mot : le temple, pris dans son acception rigoureuse, signifie la maison de Dieu proprement dite, et qui se divisait en deux parties, l'une appelée le lieu saint, *Sanctum*, où se trouvaient l'autel des sacrifices tout couvert d'or, la table de proposition et le chandelier d'or; là, les prêtres seuls pouvaient entrer pour offrir l'encens et vaquer aux divers sacrifices; l'autre partie était appelée le Saint des saints, et renfermait l'arche d'alliance et les deux chérubins; le grand prêtre seul avait droit d'y entrer, et encore ne pouvait-il y pénétrer qu'une fois chaque année. Dans un sens plus étendu, on comprenait aussi, sous le nom de temple, une grande place carrée, entourée de murs, mais non couverte, où était l'autel des holocaustes; les prêtres et les lévites seuls y

entraient pour accomplir leurs diverses fonctions relatives aux sacrifices; le peuple se présentait à la porte pour livrer aux mains des prêtres les objets qui devaient être offerts. Enfin, il y avait en outre une quatrième partie où le peuple pouvait entrer pour prier. Ce dernier lieu était divisé en deux compartiments : l'un réservé aux femmes, l'autre aux hommes qui venaient pour prier ; on donnait à cette partie également le nom de temple. C'est là que Jésus entra, de même que saint Pierre et saint Jean, dont il est dit au livre des Actes des Apôtres, qu'ils montèrent au temple pour prier. Jésus entra donc dans le temple, et cela, dit le vénérable Bède (*in cap.* XXI *Matth.*), pour trois motifs : premièrement, pour nous enseigner, par son exemple, que quand nous entrons dans une ville nous devons d'abord, et avant tout visiter l'église afin d'offrir à Dieu nos prières, et lui recommander nos personnes et le succès de nos entreprises ; secondement, parce que ce lieu étant public, on le trouverait aisément ; nous montrant par là qu'il allait souffrir volontairement et non pas malgré lui ; en troisième lieu, pour nous apprendre que les prêtres, par leur mauvaise conduite, étaient la cause de la ruine de Jérusalem, sur laquelle il avait pleuré amèrement : ce qu'il manifesta d'une manière plus évidente encore, en chassant du temple ceux qui vendaient et qui trafiquaient honteusement dans la maison du Seigneur. Les prêtres, en effet, aveuglés par leur avarice, avaient établi à chacune des portes du temple des changeurs et des marchands qui vendaient tous les objets qui pouvaient être offerts en sacrifice, en sorte que ceux qui ne présentaient rien à ces prêtres indignes, ne pouvaient alléguer aucun prétexte, ne pouvaient même s'excuser sur le manque d'argent : car il y avait là des

gens disposés à leur prêter sur une simple reconnaissance, cachant ainsi le crime d'usure défendu sévèrement par la loi. Hélas! combien de chrétiens encore aujourd'hui, sous le voile spécieux de la charité, cachent leur usure et leur avarice ! Jésus-Christ, en venant au temple, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 37, *Operis imperf.*), se conduit en enfant bien élevé. N'est-ce pas en effet le devoir d'un bon fils de visiter d'abord la maison paternelle, et de rendre ses hommages à l'auteur de ses jours? Suivons son exemple ; quand nous entrons dans une ville, allons avant tout à l'église ; elle est la demeure de notre Père céleste. Jésus-Christ était venu pour guérir la ville de Jérusalem ; en sa qualité de médecin, il remonte à la source et à l'origine du mal. Si, en effet, tout bien vient du temple ou de l'église, c'est aussi du temple ou de l'église que sortent tous les maux. Quand un médecin visite son malade, il examine d'abord avec soin l'estomac, et s'efforce de le rétablir ; car, quand il est en bon état, tout le corps est en santé ; si au contraire il est atteint d'une indisposition grave, tout le corps est en souffrance. De même si le clergé est pur et sans tache, l'Église entière est dans la prospérité; si, au contraire il est corrompu, la foi languit et la vie tend à s'éteindre. Le cœur et l'estomac représentent le sacerdoce qui communique à tout le peuple la vie spirituelle. Le cœur est le siége de la sagesse ; les prêtres sont les vases destinés à conserver les grâces spirituelles pour être répandues ensuite sur les fidèles. De même que l'estomac reçoit les aliments, les digère et en distribue ensuite les heureux effets aux autres membres, ainsi les prêtres puisent les connaissances spirituelles dans les saintes Écritures, les élaborent par la réflexion, par la médita-

tion, et les distribuent ainsi toutes préparées aux fidèles confiés à leurs soins. O prêtres ! veillez donc attentivement sur toutes vos paroles, sur toutes vos actions. Si un membre est blessé, l'estomac n'est pas pour cela en souffrance ; mais si l'estomac est malade, tous les autres membres s'en ressentent. Si un laïc tombe dans quelque faute grave, les prêtres ne sont pas coupables pour ce péché et n'en sont point répréhensibles ; mais quand le prêtre pèche, tous les fidèles sont entraînés au mal par son exemple. Aussi, au tribunal du souverain Juge, le simple fidèle rendra compte de ses propres fautes ; le prêtre, lui, rendra compte de ses péchés et de ceux des autres. Le cultivateur, quand il voit les branches d'un arbre pâlir et se dessécher, pense que quelque ver malfaisant ronge ses racines ; de même quand vous voyez un peuple rebelle et irreligieux, dites que le clergé qui le dirige est corrompu. Oh ! que la chute d'un prêtre est déplorable ! Elle entraîne après elle la ruine de beaucoup d'autres. Rien n'est plus funeste à l'Église de Dieu qu'un clergé qui vit dans le désordre.

A la vue de tous ces excès, de toutes ces profanations dont était souillée la maison de son Père céleste, Jésus-Christ, ému d'une sainte colère, prit des cordes dont il fit un fouet, et chassa honteusement du temple les vendeurs et les acheteurs, avec tous leurs bestiaux, renversa les siéges et les tables des changeurs, dispersa les colombes, et ne voulut y laisser porter aucun vase à moins qu'il ne fût nécessaire et consacré au service divin. Le Sauveur, dit le vénérable Bède (*in cap.* II *Marc.*), en proscrivant du temple tout vase qui n'était ni dédié, ni destiné à l'usage du culte, voulait nous apprendre qu'au grand jour du jugement, il expulsera de son Église, c'est-à-dire du ciel, tous

les vases, c'est-à-dire les hommes qui n'auront pas été employés à son service et leur en interdira à jamais l'entrée en les précipitant dans l'éternelle damnation. Il voulait nous montrer également qu'il était venu en ce monde pour purifier les consciences des pécheurs repentants non-seulement en leur pardonnant les péchés commis, mais encore en les préservant par sa grâce de toute rechute dans le mal, et en les aidant à persévérer jusqu'à la fin dans la pratique des vertus chrétiennes. Le Sauveur, dit saint Théophile, avait déjà, au commencement de sa vie publique, chassé ainsi les marchands du temple, et les Juifs n'avaient pas voulu se corriger; il renouvelle en ce jour et d'une manière plus rigoureuse et plus éclatante encore, ce premier avertissement, afin de les ramener à résipiscence; mais, ajoute saint Chrysostôme (*Homil.* 68, *in Matth.*), ces insensés s'obstinèrent dans leur funeste aveuglement, et en devinrent plus criminels et plus inexcusables. Jésus, la première fois, n'avait chassé du temple que les vendeurs, se contentant de les appeler des marchands, négociateurs indignes; aujourd'hui il chasse également les acheteurs, qui étaient certes en plus grand nombre, et les traite tous de voleurs et de larrons. Il voulait, par son exemple, montrer aux pasteurs des âmes qu'ils doivent user de plus de sévérité à l'égard des péchés de rechute. En effet, le pécheur de rechute est plus coupable que la première fois, même toutes choses égales, puisqu'à son nouveau péché il joint le vice de l'ingratitude. Nulle part dans l'Évangile, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 5, *Operis imperf.*), nous ne voyons que Jésus-Christ se soit laissé aller à la rigueur et à la sévérité, si ce n'est dans cette circonstance. Supporter avec patience et résignation les injures que l'on

reçoit, c'est une action louable; souffrir sans mot dire celles qui s'attaquent à Dieu, c'est une impiété. Notre divin Maître supporte, lui aussi, avec douceur et en toute humilité les injures dont on l'abreuve, mais il ne peut dissimuler celles qui s'adressent à Dieu son Père. Cette action du Sauveur avait été figurée autrefois dans la personne d'Héliodore : ce guerrier audacieux avait osé pénétrer à main armée dans le temple afin de s'emparer de ses trésors; deux anges, envoyés du ciel, le renversent à terre, le meurtrissent de coups, et le laissent presque mort sur la place en punition de son crime. Héliodore est châtié pour avoir voulu dépouiller le temple; les Juifs sont châtiés pour avoir dissimulé leur avarice et leurs infâmes usures.

De cette conduite de notre divin Maître, nous devons tirer cette conclusion morale : Dieu chaque jour entre dans son saint temple; il nous y voit, il nous y entend, il pénètre jusqu'aux plus secrètes pensées de notre cœur; veillons donc attentivement sur nous-mêmes et sur tout notre extérieur; ne nous laissons point aller à des rires ridicules, à des conversations inutiles, à des pensées quelquefois criminelles, à des regards indiscrets, de peur qu'au moment où nous y songerons le moins, il ne vienne nous chasser de son Église, c'est-à-dire de son royaume, et que, selon la pensée de saint Augustin (*Tract.* 10, *in Joan.*), nous n'entendions ces terribles paroles : Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures.

En chassant ainsi de la maison de Dieu les bœufs, les brebis, les changeurs et les vendeurs de colombes, Notre-Seigneur a voulu enseigner aux prélats et aux chefs de l'Église qu'ils doivent sans cesse s'élever avec force contre

les hypocrites, qui se couvrent de la peau des brebis pour abuser les simples; contre les riches et les grands du monde, qui, comme les bœufs avec leurs cornes, cherchent à écraser de leur puissance les petits et les pauvres; contre les avares et les simoniaques qui ne craignent pas de vendre les dons et les grâces du Saint-Esprit, représentés par les colombes. Il blâmait également par là la conduite de ces clercs et de ces religieux, qui abandonnent les exercices spirituels pour se livrer à des occupations séculières ou à un commerce incompatible avec leur état, et qui s'attirent ainsi l'indignation de Dieu et méritent d'être ignominieusement chassés de l'Église. Combien, hélas! ne voyons-nous pas aujourd'hui dans l'Église d'abus indignes que le Seigneur aurait punis sévèrement s'il les eût rencontrés dans le temple de Jérusalem. Le temple, dit le vénérable Bède (*in cap.* XI *Marc.*), était destiné à la prière et aux saints sacrifices; c'est là qu'on enseignait la parole de Dieu et qu'on chantait ses louanges; il est donc à croire que l'on y vendait seulement les objets employés au culte; or, si Jésus-Christ s'éleva avec tant de rigueur contre ceux qui vendaient dans le temple ce qui devait y être offert en sacrifice et dont la vente, bonne en elle-même, était licite partout ailleurs, avec quelle sévérité ne devra-t-il pas traiter ces chrétiens indignes qui, de nos jours, se livrent dans l'église à des rires immodérés et indécents, à des conversations inutiles, souvent scandaleuses, et à des actions qui, mauvaises en elles-mêmes, ne sauraient être permises en aucun lieu?

Le temple, situé dans la partie la plus élevée de Jérusalem, est la figure de l'âme fidèle de laquelle Jésus-Christ s'approche par ses sacrements, qu'il visite intérieu-

renferment par sa grâce, et dans laquelle il ne désire rien tant que de fixer sa demeure; mais, hélas! les obstacles qu'il trouva jadis au temple de Jérusalem, il les rencontre encore aujourd'hui et jusque dans les cœurs des religieux eux-mêmes. Ces obstacles sont : premièrement, la sollicitude, l'empressement à acquérir et à conserver les biens temporels, figurés par l'argent des changeurs que Jésus dispersa de tous côtés. N'allons pas cependant conclure de là que toute sollicitude à l'égard des choses temporelles soit mauvaise et défendue; elle n'est blâmable qu'autant qu'elle est portée trop loin, surtout parmi les ecclésiastiques et les religieux, car, alors, c'est mettre la créature au-dessus du Créateur, préférer les biens fragiles et périssables aux biens solides et éternels. Secondement, le défaut de modération dans l'usage de ces biens temporels et la crainte excessive de les perdre, représentés par les bœufs chassés du temple: de même, en effet, que ces animaux sans discernement, parmi les bonnes herbes dont ils se nourrissent, peuvent aisément en manger qui leur soient nuisibles, ainsi, quelquefois il arrive que, sous le faux prétexte de n'user que du nécessaire, on tombe sans s'en douter dans le superflu. En troisième lieu, la peur désordonnée et excessive de mal faire, laquelle souvent fait avorter nos bonnes intentions et entrave nos progrès dans le chemin de la vertu; nous sommes semblables en cela à la brebis timide que le bruit du tonnerre fait avorter aussi quand elle est seule. Quatrièmement enfin, la lenteur, la négligence dans l'exécution des bons propos, des bonnes résolutions, et dont la colombe est la plus frappante figure. En effet, c'est dans le moment même où cet oiseau, indécis et tournant la tête de côté et d'autre, semble réfléchir

pour diriger son vol, qu'il est atteint par le plomb du chasseur ou saisi par le vautour. Ainsi le chrétien irrésolu, paresseux, pendant qu'il hésite à exécuter ses projets, est frappé par la mort et précipité dans les enfers. Jésus-Christ, pour chasser ces divers défauts de l'âme chrétienne, s'arme du triple fouet des mortifications corporelles, des épreuves intérieures et des salutaires inspirations, et la ramène ainsi dans la véritable voie.

Notre divin Sauveur, en chassant du temple cette foule de vendeurs, leur disait : Il est écrit dans le prophète Isaïe : Ma maison sera appelée une maison de prières et non pas un lieu de négoce, de rapine ou de vain spectacle, nous apprenant ainsi que nous devons aller à l'église avec l'entière confiance d'obtenir ce que nous demanderons; en effet, pourquoi Dieu nous aurait-il ordonné d'y prier, s'il n'était pas disposé à nous accorder l'objet de nos demandes? En disant *ma maison*, il montre également aux Juifs qu'il est véritablement Dieu, car le temple est la maison de Dieu seul. Le Seigneur, nous dit saint Ambroise (*in cap.* XIX *Luc.*), veut que son temple soit une maison de sainteté et non pas un lieu de trafic, et Origène (*tom.* II *in Joan.*) ajoute : Ceux qui entrent dans cette sainte maison doivent se livrer uniquement à la prière et non pas au commerce des choses temporelles. Quiconque pénètre dans un oratoire, dit saint Augustin (*Serm. de templi Dedicat.*), ne doit s'occuper que des actions auxquelles il est destiné, ainsi que l'indique le nom qu'il porte. Mais, hélas ! de nos jours ne pourrait-on pas appeler l'Église de Jésus-Christ une maison de dissolution et de convoitise plutôt qu'une maison de prières? Aussi Notre Seigneur ajoute-t-il : Et vous, vous en avez fait une caverne de voleurs. En

effet, de même que les voleurs réunissent dans leur repaire souterrain les fruits de leurs rapines, ainsi les prêtres de la Loi, renfermés dans le temple, au lieu de penser au culte de Dieu, ne songeaient qu'à surcharger le peuple et à s'enrichir de ses dépouilles. Combien d'ecclésiastiques marchent aujourd'hui encore sur leurs traces ; sans se mettre en peine des honneurs dus à Dieu, ils ne se préoccupent que des avantages temporels qui résultent de leurs emplois. Quand les chefs de voleurs prévoient que les passants n'offrent pas de grands avantages, ils gardent leur caverne et confient à leurs valets et à leurs subalternes le soin de les dépouiller; mais si un grand équipage ou de riches marchands se présentent, alors ils sortent eux-mêmes et vont les attaquer afin de s'emparer du butin. N'est-ce pas là aussi ce qui se passe dans l'Église? Voyez ces ecclésiastiques élevés en dignité, s'agit-il de fonctions qui doivent rapporter de gros bénéfices, ils se présentent eux-mêmes pour les remplir; mais si les émoluments ne doivent être que minimes, ils les abandonnent à leurs inférieurs et gardent tranquillement leur palais.

L'Église de Dieu a quatre grandes destinations spéciales : elle est un lieu de réconciliation pour les pécheurs, selon cette parole de la Genèse : C'est ici véritablement la demeure de Dieu et la porte du ciel; un lieu de prière pour ceux qui commencent à marcher dans le bien, comme nous le voyons ici; un lieu d'instruction pour les parfaits, selon ce langage du prophète Isaïe : Venez, montons sur la montagne du Seigneur, allons à la maison du Dieu de Jacob, et il nous instruira; enfin elle est cette maison de bénédiction où s'assemblent les fidèles pour y glorifier Dieu et chanter ses louanges, comme dit le prophète

royal : Heureux, Seigneur, ceux qui habitent votre maison; ils chanteront éternellement vos louanges. Quatre sortes de personnes en font une caverne de voleurs : les hérétiques, en altérant, en corrompant le texte des saintes Écritures; les simoniaques, en vendant les grâces de Dieu et les sacrements; les ambitieux, en achetant à prix d'argent les places et les bénéfices; enfin les voluptueux, en dissipant les biens de l'Église en plaisirs et en folles dépenses.

Lorsque Jésus fut entré dans le temple, les aveugles et les boiteux, en entendant le peuple crier de toutes parts : Hosanna, sauvez-nous, s'approchèrent de lui avec confiance et il les guérissait, réalisant ainsi par ses œuvres les louanges qu'on lui donnait. Vous avez raison, semblait-il leur dire, de me proclamer votre Sauveur, puisqu'en effet je suis venu pour vous guérir de tous vos maux. Remarquons ici que notre divin Maître, malgré les honneurs qu'on lui rend et les louanges qu'on lui prodigue, ne se relâche en rien des droits de la justice, puisque nous le voyons chasser impitoyablement les profanateurs du temple, et que, malgré tout son amour pour la justice, il ne laisse pas cependant d'exercer sa bonté et sa miséricorde, en guérissant les infirmes. Il voulait, par sa conduite, montrer aux juges et aux prélats qu'ils ne doivent jamais, malgré les éloges et les faveurs dont ils peuvent être l'objet, exercer la justice au détriment de la miséricorde, ni pratiquer la bonté et la miséricorde au détriment de la justice.

Cependant les princes des prêtres et les pharisiens, à la vue des merveilles qu'opérait le Sauveur et en entendant le peuple qui le proclamait hautement le Christ qui devait venir, furent transportés d'indignation et devinrent

de plus en plus jaloux de sa gloire. Plus le peuple, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 35, *Operis Imperf.*), glorifiait notre divin Rédempteur, plus les princes des prêtres étaient émus de colère; les méchants, en effet, sont toujours affligés de la prospérité des bons. Ils voyaient avec peine les honneurs qu'on rendait à celui que dans leur malice ils blasphémaient comme un pécheur public et comme un séducteur; chacune des louanges données à Jésus-Christ était pour eux un coup de poignard. La crainte qu'ils avaient de la multitude les empêchait de blâmer ouvertement les miracles du Sauveur et encore plus de se saisir de lui; ils se contentèrent donc de lui dire : N'entendez-vous pas ce que le peuple dit de vous ? Si vous étiez juste et bon, pourriez-vous souffrir un pareil langage ? Jésus leur repartit : Sans doute je l'entends et je dois l'entendre; tout cela est le résultat de la volonté divine annoncée par les anciens prophètes; ne lisez-vous pas dans les Psaumes : Vous vous êtes servi, Seigneur, de la bouche des enfants et des petits à la mamelle pour mettre le comble à votre gloire ? Comme s'il leur eût dit : Vous, qui êtes les docteurs de la Loi, vous devez connaître les saintes Écritures, et dès lors vous ne pouvez ni me blâmer ni me reprendre. Par cette expression, *enfants*, dont se sert l'Évangile, dit saint Chrysostôme (*ibid.*), nous ne devons pas entendre les petits à la mamelle, qui certes n'auraient pas été capables de chanter les louanges du Sauveur, mais les hommes au cœur simple, qui, hors d'état de supporter le pain des forts qui marchent dans les voies de la justice, se nourrissaient des miracles de Jésus comme d'un lait bienfaisant, proportionné à leur faiblesse.

CHAPITRE VII

DES DEUX DENIERS DE LA VEUVE ; LA PRIÈRE DU PHARISIEN ET DU PUBLICAIN

Jésus-Christ, dans le temple, s'était assis près du lieu où était placé le tronc destiné à recevoir les aumônes des fidèles, et il considérait ceux qui venaient y déposer leurs offrandes. Ce tronc était un large coffre, présentant dans sa partie supérieure une ouverture par laquelle chacun mettait à son gré ce qu'il voulait donner. Le produit de ces largesses volontaires était destiné aux réparations du temple, à l'entretien des prêtres, des ministres inférieurs, et aussi au soulagement des pauvres, des veuves et des orphelins. Parmi les riches qui venaient y déposer d'abondantes aumônes, le Sauveur aperçut une pauvre veuve qui mit dans le tronc deux deniers, fruit de son travail de toute la journée, et nécessaires à sa nourriture. Frappé

d'admiration à la vue de ce sacrifice, Jésus s'adressant à ses disciples, leur dit que cette femme avait offert plus que les autres, car elle avait donné de son nécessaire, tandis que les riches n'avaient donné que de leur superflu. Remarquons bien ici que le Sauveur ne dit pas qu'ils avaient donné leur superflu, ce qu'ils auraient dû faire, mais seulement de leur superflu, c'est-à-dire une simple partie de ce qu'ils avaient en abondance. Les prêtres de la loi, qui étaient très-avares, enseignaient publiquement alors que plus on donnait, plus aussi on avait de mérites aux yeux de Dieu; ils étaient dans l'erreur à cet égard; ce n'est pas en effet la grandeur du don qui en augmente le mérite, mais l'intention et la bonne volonté avec lesquels on le fait. Conformément à cette fausse doctrine des prêtres, les riches faisaient de grandes largesses; toutefois, selon le jugement du Sauveur, cette pauvre veuve donnait plus qu'eux tous, puisqu'elle se privait même de son nécessaire, tandis que les autres ne se désaisissaient que d'une partie de leur superflu. N'est-il pas en effet plus coûteux à un pauvre de donner un denier qu'à un riche de donner une pièce d'or; de même qu'il est plus difficile à un enfant de porter un fardeau léger qu'à un homme d'en porter un beaucoup plus lourd? Dieu, dit saint Jérôme (*in cap.* XII *Marc.*), ne considère pas la valeur de ce que nous donnons, mais bien plutôt les dispositions avec lesquelles nous donnons; et saint Grégoire ainsi que saint Chrysostôme ajoutent : Dieu n'examine pas, ne pèse pas la valeur intrinsèque des dons que nous lui présentons, mais bien les sentiments du cœur avec lesquels nous les lui offrons.

Ces deux deniers de la veuve sont la figure de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain qui triomphent de tout,

qui l'emportent sur toutes choses, et que le chrétien doit conserver avec grand soin au fond de son cœur. Ils nous représentent encore l'âme et le corps que nous devons consacrer entièrement au service de Dieu. Cette veuve de l'Évangile est aussi l'emblème de ces simples chrétiens qui, quoique dépourvus des biens temporels et de la connaissance des saintes Écritures, sont plus agréables aux yeux de Dieu par la pureté de leur vie et la ferveur de leurs prières, que les puissants du siècle et les docteurs les plus instruits. C'est dans cette pensée que saint Augustin, en entendant lire la vie de saint Antoine ermite, s'écriait (*lib.* VIII, *Confession.*, *cap.* VI *et* VIII) : Les simples et les ignorants ravissent le royaume des cieux, tandis que nous, avec toute notre science et notre vain savoir, nous sommes précipités dans les abîmes éternels. Cette veuve est encore l'image de l'âme dévote qui, elle aussi, est condamnée à la viduité tant qu'elle est privée de la présence et des doux embrassements de son céleste Époux; et de même qu'une veuve se revêt d'habits de deuil et de tristesse, l'âme doit également se revêtir de pénitence et d'humilité. Cette veuve, dit saint Théophile, nous représente le véritable chrétien qui, renonçant entièrement au démon, vient offrir à Dieu dans son saint temple les deux deniers qui sont tout ce qu'il possède, c'est-à-dire et son corps et son âme; son corps, en l'immolant par la mortification et la pénitence; son âme en l'abaissant par l'humilité; en sorte qu'on peut dire de lui comme de cette veuve, qu'il ne s'est rien réservé pour lui-même. Jésus-Christ, dit le vénérable Bède (*in cap.* XXI *Luc.*), nous enseigne par là que tout ce que nous offrons à Dieu de bon cœur, il le reçoit avec plaisir. Selon le sens allégorique, ces riches qui viennent

dans le temple offrir d'abondantes aumônes, sont la figure des Juifs qui se glorifient de leurs sacrifices et de toutes leurs cérémonies; la veuve pauvre au contraire signifie l'humilité et la simplicité de l'Église, qui est, avec raison, appelée pauvre, puisque volontairement elle s'est dépouillée de tout esprit d'orgueil, de toute concupiscence des biens temporels qui forment seuls les richesses de ce monde. Elle est également et à bon droit appelée veuve, puisque son époux est mort pour elle sur la croix. Elle dépose dans le tronc du temple les deux seuls deniers qu'elle possède : ce sont l'amour de Dieu et l'amour du prochain, sa foi vive et ses ardentes prières. Au jugement des Juifs orgueilleux, ce sont là deux bien minimes offrandes, mais aux yeux de Dieu qui les apprécie à leur juste valeur, elles sont très-méritoires. Le Juif offre de son superflu, et, rempli de présomption en sa propre justice, il se vante de n'être pas comme les autres hommes qui sont voleurs et injustes. L'Église au contraire donne tout ce qu'elle possède, même son nécessaire, et en le donnant, elle confesse sans rougir que tout ce qu'elle fait, elle le doit à la bonté de Dieu et aux mérites de la passion du Sauveur et non à ses propres vertus, et ne craint pas de dire : Ayez pitié de moi, Seigneur, car je ne suis que misère et que péché.

Jésus-Christ cependant avait remarqué que la plupart de ceux qui l'entouraient étaient des gens infatués d'eux-mêmes, remplis de vanité et d'orgueil, se reposant avec confiance sur leurs propres mérites et méprisant les autres qu'ils regardaient comme pécheurs et injustes. Il saisit de là l'occasion de leur prouver qu'ils étaient bien loin d'être justes eux-mêmes, comme ils s'en vantaient, car nul ne peut être véritablement juste, s'il n'est sincèrement humble.

Il leur proposa donc la parabole du pharisien orgueilleux et de l'humble publicain. Deux hommes, leur dit-il, dont l'un était pharisien et l'autre publicain, montèrent ensemble au temple pour prier. Le temple en effet était bâti dans un lieu élevé, et, pour y arriver, il fallait gravir quinze degrés. Ils y montèrent donc pour offrir à Dieu leurs prières. C'est là l'unique but pour lequel tout chrétien doit aller à l'église, et non pas pour voir ou pour être vu, pour s'y livrer à de vaines conversations ou se donner en spectacle. Jésus s'adressait spécialement aux pharisiens qui affectaient de paraître justes et religieux et qui se distinguaient des autres, même par leurs habits; c'est pour cette raison qu'il met en scène un pharisien, afin qu'en lui ils puissent plus aisément se reconnaître, rentrer en eux-mêmes et se corriger. Le Sauveur, dit saint Théophile, propose cette parabole contre ceux qui, dans leur vain amour-propre, s'attribuent à eux-mêmes ce qu'ils ont de bon, lorsqu'ils ne devraient le rapporter qu'à Dieu seul, et il nous apprend que la justice, qui pourtant nous rapproche de Dieu, quand elle est mêlée d'orgueil, abaisse l'homme au lieu de l'élever. L'orgueil est le mépris de Dieu; or, s'attribuer à soi-même et non à Dieu le bien qu'on fait, n'est-ce pas nier la divinité? Ce pharisien donc se vantait pour se justifier et méprisait les autres auxquels il se préférait, en disant : Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que je ne suis pas comme les autres hommes. Je jeûne deux fois la semaine, et je donne la dîme de tout ce que je possède. N'est-ce pas là en effet la marque la plus évidente de l'orgueil que Dieu réprouve? Il se vante d'avoir accompli les deux grands préceptes de la justice, qui consistent à éviter le mal et à faire le bien; le premier, puisqu'il se fait

gloire de ne pas ressembler aux autres qui sont injustes; le second, puisqu'il ajoute : Je donne la dîme de ce que je possède. L'insensé ! qu'il était loin de suivre le précepte du Sage, qui nous dit que le vrai juste commence par s'accuser lui-même ! Tout au contraire, au lieu de s'accuser, il se vante et se loue lui-même; au lieu d'adresser à Dieu ses supplications, il insulte celui qu'il prie ; au lieu de se confondre en actions de grâce, il exalte ses propres mérites; aussi, encourt-il à juste titre le blâme de Jésus-Christ. Ce langage de l'orgueilleux pharisien, dit le vénérable Bède (*in cap.* XVIII *Luc.*), peut nous servir de leçon et nous engager à pratiquer l'humilité; de même en effet que la considération des défauts d'autrui et de ses propres vertus fut pour lui une occasion d'abaissement et de ruine; de même la considération des vertus de nos frères et de nos propres misères et imperfections deviendra un sujet d'élévation et de gloire aux yeux de Dieu.

Le publicain au contraire, pénétré de crainte et de terreur, se tenait éloigné, n'osant, à cause de son indignité, approcher de Dieu; confondu par le souvenir de ses iniquités, il ne voulait pas même élever ses regards vers le ciel, mais ému par la douleur et le repentir de ses fautes, il se frappait la poitrine, car c'est le cœur qui est le siége et la source de tous les péchés, en disant avec humilité : Dieu tout-puissant, ayez compassion de moi qui ne suis qu'un misérable pécheur; ne considérez ni mon indignité ni la malice de mon cœur; rien en moi, je le sais, ne peut être agréable à vos yeux; je n'ai rien fait pour mériter mon pardon; je vous ai offensé dans toutes les parties de mon être, par mes pensées, par mes paroles, par mes œuvres; je suis la plus coupable de toutes les créatures; je ne peux

être sauvé que par un effet de votre grande miséricorde; soyez propice, ô Dieu de bonté, à un misérable pécheur. Cet humble publicain n'osait s'approcher de Dieu et se tenait au loin, mais Dieu s'approcha de lui; il craignait de lever les yeux vers le ciel, mais du haut des cieux le Seigneur daigna abaisser sur lui ses regards de miséricorde; il se frappait la poitrine en punition de ses crimes, et Dieu lui épargna tout châtiment; il confessa publiquement ses fautes, et Dieu lui en accorda le pardon. En effet, ajoute le Sauveur : En vérité je vous le dis, ce publicain descendit du temple et retourna dans sa maison après avoir été justifié, et non pas l'autre, qui persista dans son endurcissement. Le pécheur humble vaut mieux que le juste superbe; en effet, le pécheur, dès l'instant même qu'il reconnaît sa faute et qu'il s'en humilie, cesse d'être pécheur aux yeux de Dieu; le juste au contraire, dès lors qu'il se laisse aller à la vanité et à l'orgueil, cesse d'être juste. Il est plus avantageux, dit saint Augustin à ce sujet, d'avouer ses fautes que de vanter ses propres mérites, et c'est pour cela même qu'il est écrit : Les anges dans le ciel éprouveront plus de joie de la conversion d'un pécheur qui fait pénitence que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence, ou du moins qui croient n'en avoir pas besoin. Apprenons de là à réprimer en nous tout sentiment d'orgueil et à ne pas nous prévaloir de nos mérites. Quelle confiance, dit le vénérable Bède (*in cap.* XVIII *Luc.*), ne doit pas inspirer au pécheur repentant cette conduite du publicain qui, après avoir reconnu, avoué et pleuré ses fautes, obtint son pardon, et mérita de sortir justifié du temple où il était entré étant si criminel! Notre-Seigneur, dit saint Ambroise (*in cap.* XVIII *Luc.*), en

nous représentant le pharisien et le publicain réunis dans le temple pour prier, a voulu nous apprendre que l'orgueilleux, quand même il pratiquerait toutes les autres vertus, est plus réprouvé devant Dieu que celui qui, quoique dépouillé de tout autre mérite, est véritablement humble. Ne nous glorifions donc pas dans nos bonnes œuvres, dans nos mérites, quels qu'ils puissent être, mais abandonnons-nous humblement et en toute confiance à la grâce de Dieu seul. Quand vous venez dans l'église, dit à cette occasion saint Basile, pour offrir à Dieu vos prières, prosternez-vous humblement en sa sainte présence; ne demandez rien en vertu des bonnes œuvres que vous avez pu faire; si leur souvenir vous vient à l'esprit, cachez-les plutôt, et Dieu vous en récompensera au centuple; ne craignez pas au contraire d'avouer hautement vos iniquités afin d'en obtenir le pardon. Ne cherchez pas à vous justifier vous-mêmes comme le pharisien, de peur d'être condamnés comme lui et avec lui; imitez l'humble publicain, si, comme lui, vous voulez mériter grâce et miséricorde.

Notre divin Sauveur voulant ensuite faire connaître aux Juifs la raison pour laquelle le pharisien avait été condamné et le publicain justifié, leur cite cette grande maxime : Quiconque s'élève sera abaissé et quiconque s'abaisse sera élevé. Comme s'il leur disait en d'autres termes : En vérité, en vérité, je vous le dis, tout homme, quel qu'il soit, grand ou petit, riche ou pauvre, clerc, religieux ou laïc, qui se laisse aller à l'orgueil et à la gloire comme le pharisien, sera abaissé ou dans ce monde, par les tribulations et la misère, ou dans l'autre, par les peines éternelles; au contraire, celui qui, à l'exemple du publicain, se sera abaissé en cette vie par une véritable pénitence et par l'aveu sincère de ses

fautes, sera, dans l'autre élevé en gloire et en honneur. Ne dit-on pas habituellement qu'il n'y a pas de montagne sans vallée, ni de vallée sans montagne? Des deux plateaux d'une balance, l'un peut-il s'élever sans que l'autre s'abaisse, ou s'abaisser sans que l'autre s'élève? De même, selon la balance de la justice divine, n'est-il pas de toute rigoureuse équité que celui qui dans ce monde se sera par son orgueil élevé contre Dieu, soit confondu dans l'autre par la honte des supplices, et au contraire que celui qui se sera humilié en vue du Seigneur et pour son amour, soit élevé à la gloire éternelle? Or, si celui qui en rendant grâce à Dieu de toutes les bonnes œuvres qu'il a faites, est si sévèrement repris et si cruellement confondu pour son orgueil, que sera-ce de celui qui, sans avoir fait aucun bien, s'élève contre Dieu et attaque la grâce de sa puissance? O cœur orgueilleux et superbe! réfléchis sérieusement pendant qu'il en est temps encore; si tu refuses de t'abaisser ici-bas sous la puissante main de Dieu, tu seras un jour à venir, bon gré mal gré, soumis à l'empire tyrannique du démon.

Veillons donc attentivement sur nous-mêmes; ne nous laissons pas conduire par l'orgueil; c'est un mauvais génie, dit saint Augustin, et qui tôt ou tard nous précipitera dans les abîmes. Si nous considérons le superbe Lucifer précipité du haut des cieux et l'humble Jésus mourant sur la croix, le mauvais riche vêtu d'or et de pourpre, et le pauvre Lazare tout couvert d'ulcères, l'orgueilleux pharisien et le publicain pénitent, nous comprendrons plus clairement encore la vérité de cette grande maxime : Quiconque s'élève sera abaissé et quiconque s'abaisse sera élevé. C'est aussi ce qui faisait dire à un philosophe de l'antiquité :

Parmi les sages, le plus sage est celui qui est le plus humble et le plus petit à ses propres yeux.

Mais, me direz-vous peut-être, pourquoi Jésus-Christ répéta-t-il si souvent cette sentence dans son Evangile? C'est qu'il voulait, ce bon Maître, nous enseigner par là à détester souverainement l'orgueil qui déplaît tant à Dieu, et à aimer l'humilité qu'il chérit spécialement. L'orgueil, en effet, est l'origine de tous les vices comme l'humilité est la racine et la source de toutes les vertus. Soyons humbles si nous voulons être élevés en grandeur, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 6, *ex variis in Matth.*) ; rien ne déplaît tant à Dieu que l'orgueil, et il le punit avec sévérité. Pour nous en inspirer toute l'horreur qu'il mérite et l'éloigner de nos cœurs, il nous a créés sujets à la mort, aux douleurs, aux souffrances; il nous a condamnés aux peines, aux misères, aux travaux de cette vie; c'est l'orgueil qui a perdu notre premier père et qui l'a dépouillé de tous les priviléges dont il avait été comblé, parce qu'il voulut devenir semblable à Dieu; l'orgueil est un obstacle à tous les biens à venir et nous fait perdre les grâces présentes; l'humilité, au contraire, entretient en nous les grâces que nous possédons déjà et nous rend dignes d'en recevoir de nouvelles. Mettons donc tous nos soins, toute notre ardeur pour acquérir cette vertu précieuse, si nous désirons être honorés en ce monde, et posséder dans l'autre la gloire éternelle.

Selon le sens mystique, le pharisien nous représente le peuple juif, qui se glorifiait de sa sainteté, et de ce que Dieu lui avait donné la loi et les prophètes, et qui, fier de ce privilége, méprisait les païens; le publicain, lui, est la figure des gentils qui, jusqu'alors éloignés de Dieu, se montrèrent dociles à la prédication des apôtres, reconnurent humble-

ment leurs erreurs, confessèrent leurs iniquités et méritèrent de recevoir la foi de Jésus-Christ qui devait les sauver, tandis que les Juifs orgueilleux demeurèrent dans leur aveugle endurcissement. Ces deux hommes, selon le sens moral, figurent le genre humain tout entier, qui est composé des justes représentés par le pharisien, et des impies représentés par le publicain. Tous doivent monter vers le temple de Dieu pour y offrir leurs prières au Seigneur, solliciter de sa bonté, de sa miséricorde infinie, les justes, le don de persévérance dans la pratique des vertus, les impies, le pardon de leurs crimes ; la prière, en effet, selon la pensée de saint Jean Damascène (*lib.* III *de Fide*, *cap.* XXIV) et de saint Augustin, est une élévation de notre âme et des affections de notre cœur vers Dieu.

Cependant les princes des prêtres, les docteurs de la loi et les chefs du peuple, de plus en plus jaloux et furieux contre Jésus, cherchaient secrètement le moyen de le perdre, lui qui était venu à eux pour les sauver. O bon Jésus, s'écrie à ce sujet saint Bernard (*Serm.* 29, *in Cantic.*), tout le monde ne semble-t-il pas avoir conjuré contre vous? Les grands, les docteurs, tous ceux qui semblent chargés de conduire et de diriger les autres, sont les premiers à se déclarer contre vous et à vous persécuter. Pourtant ils ne trouvaient ni dans sa conduite ni dans ses paroles aucun motif plausible de le condamner à mort, car il était juste et saint, et ils étaient retenus aussi par la crainte du peuple qui aimait et admirait sa doctrine. Les Juifs, dit le vénérable Bède (*in cap.* XIX *Luc.*), cherchaient à perdre Jésus, et cela pour plusieurs raisons : parce qu'il enseignait tous les jours dans le temple et qu'il en avait chassé les marchands ; parce que le peuple, dans son enthousiasme,

l'avait porté en triomphe et proclamé roi d'Israël au milieu de ses chants d'allégresse; enfin, parce que tout le monde charmé de sa doctrine courait après lui et qu'ils étaient eux-mêmes délaissés et méprisés. Les paroles et les œuvres de Jésus-Christ, dit saint Cyrille, prouvaient évidemment qu'il devait être adoré comme Dieu ; mais les Juifs ne voulant pas le reconnaître comme tel, cherchaient à le faire mourir. Toutefois, ajoute saint Grégoire (*Homil.* 39, *in Evang.*), notre divin Sauveur, malgré leur indignité et leur ingratitude, ne voulut pas les priver de ses divines instructions, puisque, au rapport même de l'Evangile, il enseignait chaque jour dans le temple, rendant ainsi le bien pour le mal à ses propres ennemis. Plus le moment de sa passion et de sa mort approchait, plus aussi le divin Rédempteur des hommes redoublait de zèle pour l'instruction du peuple. Sa journée tout entière avait été consacrée à cette sainte mission, et il n'avait pris aucun repos, aucune nourriture. La nuit cependant était proche ; alors Jésus jeta les yeux autour de lui pour voir si quelqu'un lui offrirait l'hospitalité; mais il ne se rencontra personne pour l'inviter et le recueillir, car il n'avait lui-même ni feu ni lieu. Il les quitta donc pour venir à Béthanie, chercher dans une petite bourgade ce qu'il n'avait pu trouver dans la grande cité de Jérusalem, et il se retira dans la maison de Marthe, de Marie et de Lazare. Remarquons ici la dureté et l'ingratitude des Juifs. Parmi ce peuple, qui le matin avait reçu Jésus comme un docteur extraordinaire et qui l'avait porté en triomphe comme un roi, il ne se trouve personne pour le recevoir et lui procurer les choses les plus indispensables à la vie. Nous pouvons conclure de là, dit saint Jérôme (*in cap.* XI *Marc.*), quelle était la pauvreté

du Sauveur et combien peu aussi il était flatteur et courtisan, puisque dans une ville comme Jérusalem il ne rencontra personne qui voulût le recevoir et le nourrir et qu'il fut obligé de se retirer dans un petit bourg voisin.

Arrêtons-nous ici un instant, et contemplons avec amour notre divin Maître, cheminant en toute humilité par les rues de Jérusalem, délaissé de tous et suivi seulement du petit nombre de ses disciples, lui qui, quelques heures auparavant, avait été porté en triomphe, accompagné d'une foule immense de peuple. Apprenons de là à mépriser la gloire et les honneurs de ce monde qui durent si peu et qui se changent si rapidement en deuil et en tristesse. Considérons également la joie de ses amis quand ils le voyaient accueilli avec empressement par le peuple et porté en triomphe; quel ne fut pas leur bonheur et quelles actions de grâces ne rendirent-ils pas à Dieu, quand ils virent leur bon Maître rentrer à Béthanie sain et sauf, eux qui étaient dans des inquiétudes continuelles à son égard, à cause de la conspiration des prêtres formée contre lui ! Jésus-Christ, néanmoins, se rendait chaque jour à Jérusalem et dans le temple pour instruire le peuple qui s'y réunissait en foule, et le soir il se retirait à Béthanie, située sur le flanc de la montagne des Oliviers. Là, il se reposait, se livrait à la prière, instruisait ses disciples et consolait ses amis en relevant par sa présence leur courage abattu. Il donnait ainsi un exemple salutaire aux prédicateurs de l'Evangile, qui, eux aussi, après avoir enseigné tout le jour, doivent pendant la nuit, vaquer à l'oraison, afin d'attirer sur eux et sur leurs paroles, les grâces et les bénédictions du ciel, et d'acquérir par de saintes méditations la connaissance des vérités qu'ils pourront le lendemain distribuer aux fidèles.

Que nous soyons, en effet, dans l'éclat de la prospérité figurée par le jour, ou dans les ténèbres de l'adversité représentée par la nuit, nous devons sans cesse nous instruire, prier et faire tout le bien dont nous sommes capables. Semez votre semence dès le matin, dit le sage dans l'Ecclésiaste, et ne cessez de le faire quand le soir est venu, car vous ne savez laquelle des deux doit réussir; si elles croissent toutes les deux, tant mieux pour vous. De même nous devons toujours faire le bien, dans la prospérité comme dans les tentations et dans les épreuves, car nous ignorons ce qui doit tourner à notre avantage. Et ce bien, nous devons le faire en vue du prochain, représenté ici par la montagne des Oliviers, car nul ne peut obtenir de Dieu miséricorde, s'il ne se montre lui-même compatissant et miséricordieux envers ses frères. Plus approchait le moment de la passion du Sauveur, plus aussi il déployait de zèle pour annoncer sa doctrine; il blâmait ainsi ouvertement, par son exemple, la conduite de ces ministres négligents qui, quand ils ont vieilli dans les travaux, n'aspirent plus qu'à vivre en paix, lorsqu'ils pourraient encore s'occuper utilement de la sanctification des peuples. Notre-Seigneur, dit le vénérable Bède (*in cap.* XXI *Luc.*), voulut confirmer par ses exemples ce qu'il nous avait appris par ses paroles. Ne vous embarrassez pas dans les soins inutiles de la vie présente, nous avait-il dit, mais veillez et priez sans cesse; le moment de votre mort approche, et cette mort sera suivie du jugement. De même, plus approche l'heure de sa passion, plus il redouble d'ardeur pour instruire et gagner à Dieu ceux-là mêmes qui devaient le faire mourir. Marchons sur ses traces; efforçons-nous, pendant qu'il est jour, de travailler utilement au salut du

prochain, et par nos instructions et par nos bons exemples, afin que quand le soir sera venu, nous puissions aller nous reposer avec lui sur la montagne sainte, et goûter les joies et les consolations spirituelles qui nous sont préparées dans la céleste patrie.

CHAPITRE VIII

DU FIGUIER MAUDIT, DU GRAIN DE FROMENT ET DU PRINCE DE CE MONDE

Le lendemain, qui était un lundi, le Sauveur, comme un ouvrier vigilant allant à la conquête des âmes pour les amener à Dieu son Père, sortit de grand matin du petit bourg de Béthanie, se rendant de nouveau dans la ville de Jérusalem. Chemin faisant, il eut faim, selon que le pensèrent ses apôtres ; cette faim pourtant n'était point ordinaire ni naturelle, puisque Jésus avait mangé la veille au soir et que l'heure habituelle du repas n'était pas encore venue ; elle désignait seulement le grand désir qu'il avait du salut des hommes. Entre Betphagé et la montagne des Oliviers, il aperçut un figuier planté le long du chemin ; n'y trouvant que des feuilles et aucun fruit, il le maudit en disant : Puisses-tu ne jamais porter de fruits, et aussitôt

l'arbre se dessécha. Jésus-Christ, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 36, *in Matth.*), maudit ce figuier, non parce qu'il n'y trouva aucun fruit pour manger, car il savait bien que ce n'était pas alors la saison où cet arbre donne ses fruits, mais uniquement pour consoler ses disciples, les fortifier dans la foi et leur prouver qu'il devait de même confondre les desseins des Juifs, ses ennemis, les anéantir et les réduire au silence. Ce figuier est l'image de la synagogue. De même que la figue, sous une seule enveloppe, contient un grand nombre de graines, ainsi la synagogue renfermait un peuple nombreux vivant sous la même loi. Le figuier était près de la voie et non pas dans la voie ; Jésus-Christ est la véritable voie près de laquelle aussi étaient les Juifs, mais dans laquelle ils ne voulurent point entrer en refusant de croire en lui. Le Sauveur était venu à eux par sa doctrine, par ses miracles, par ses exemples, espérant leur faire produire de bonnes œuvres de salut ; mais ne trouvant en eux que de vaines paroles et des promesses trompeuses, il les charge à la fin de sa malédiction. Ce figuier est encore l'emblème de ces hypocrites qui se contentent d'étaler extérieurement toutes les apparences de la sainteté, mais qui à l'intérieur ne produisent aucun fruit de vertu et de justice ; Dieu les maudit, et ils restent toujours arides et sans séve. Le religieux, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 39, *Operis imperf.*), qui par son état et son habit s'est engagé au service de Dieu, est ce figuier couvert de feuilles ; mais il ne pourra produire de fruits qu'autant qu'il s'appliquera à remplir avec soin les devoirs de sa profession. Jésus-Christ, dit le vénérable Béde (*in cap.* XI *Marc.*), voulait nous instruire par cette parabole. Pourquoi, en effet, serait-il venu vers ce figuier pour y

chercher des fruits lorsqu'il savait bien qu'il n'en trouverait pas dans cette saison, sinon pour apprendre au peuple qui l'écoutait qu'il ne faut pas se contenter de paroles et de belles promesses, mais agir et produire des œuvres de vertu. On ne juge pas d'un arbre par ses feuilles, mais par ses fruits; de même on ne doit pas estimer un homme d'après sa grande réputation et ses beaux discours, si en même temps ses actions ne viennent lui rendre témoignage. Tremblez donc, ô vous qui, comme le figuier, ne brillez que par vos paroles et vos superbes promesses, mais qui ne produisez aucun fruit de vertu, car déjà la cognée est à la racine de l'arbre infructueux pour l'abattre, et il sera jeté au feu éternel.

Jésus étant arrivé à la ville, se rendit, selon sa coutume, directement au temple pour rendre à Dieu son Père l'hommage qui lui est dû. Or, parmi le grand nombre d'étrangers qui étaient venus à Jérusalem pour la fête de Pâques, se trouvaient plusieurs gentils, attirés par la grande renommée et la sainteté du temple. Ces derniers avaient beaucoup entendu parler des miracles et des prédications du Sauveur, aussi désiraient-ils ardemment le voir et profiter de sa doctrine. Comme ils n'osaient se présenter eux-mêmes à Jésus à cause de leur indignité, ils s'adressèrent à Philippe, qui leur paraissait facile et débonnaire, en lui disant : Nous désirons voir Jésus, le Sauveur du monde; ne pourriez-vous pas nous procurer cette faveur? Ces païens, en s'adressant à Philippe pour parvenir jusqu'à Jésus-Christ, nous montraient par avance que cet apôtre devait le premier prêcher la foi aux gentils après la résurrection, comme nous le voyons rapporté dans les Actes des Apôtres; en effet, ce fut lui qui vint annoncer

l'Évangile à Samarie et qui convertit ses habitants. Philippe alors vint trouver André en lui apprenant ce qui venait de se passer, et cela pour plusieurs raisons : d'abord parce qu'André était le premier des disciples du Sauveur et qu'il approchait de lui plus familièrement ; ensuite parce qu'il devait à André sa conversion et sa vocation à l'apostolat et qu'il ne voulait rien faire sans ses avis et sans son secours, nous montrant par là qu'en toute chose, nous ne devons agir que d'après les conseils et l'approbation de nos supérieurs. Philippe et André vinrent ensemble communiquer à Jésus le désir que les païens avaient manifesté. Le Sauveur voyant la dévotion des gentils et leurs bonnes dispositions à embrasser la foi chrétienne, profita de cette circonstance pour les entretenir de sa passion et de sa mort prochaine, après laquelle la masse des païens devait être appelée à l'Évangile. L'heure approche, leur dit-il, où le Fils de l'homme doit être glorifié. Comme s'il disait : J'ai beaucoup travaillé pour sauver les Juifs ; ils me repoussent et me persécutent ; j'attirerai donc à moi les gentils et les infidèles par lesquels je serai glorifié. L'heure de la glorification de Jésus-Christ était l'heure de sa Passion, en laquelle il fut exalté et glorifié par les miracles qui éclatèrent à ce moment. Il fut glorifié encore à l'heure de sa résurrection et de son ascension ; enfin, il fut exalté et glorifié par la conversion des gentils, puisque dans le monde entier les païens, devenus chrétiens, louent, proclament et glorifient le nom de Jésus.

Cependant, pour leur montrer par une image plus frappante que sa mort devait précéder la conversion des infidèles, le Sauveur ajoute : Le grain de froment jeté en terre, s'il ne meurt pas, reste seul et ne peut se multiplier,

mais s'il meurt, il porte des fruits abondants, car le grain ne multiplie qu'autant qu'il passe par la corruption. Comme s'il eût dit : Je suis le grain céleste descendu en terre ; si je ne meurs en mon humanité, les peuples ne reviendront point à Dieu, mais si je meurs, la foi se multipliera et le monde sera converti. Il montrait par là que les gentils qui désiraient le voir actuellement en son corps, le verraient et le connaîtraient spirituellement par la foi après sa mort. Jésus était donc ce grain précieux qui, après avoir passé par les humiliations et les souffrances, devait produire une abondante moisson et des fruits de salut qui sont la rémission de nos péchés, la conversion du monde et la gloire de l'éternelle béatitude. En mémoire de cette comparaison que Jésus-Christ fait de lui-même avec un grain de froment, l'Église a adopté l'usage de n'employer que la farine de ce grain pour confectionner le pain destiné à consacrer le corps du Sauveur au Saint-Sacrement de l'autel. Pour que le grain puisse fructifier, il ne suffit pas qu'il soit jeté sur la terre, il faut encore qu'il soit recouvert et enfoui ; de même, pour que les humiliations soient profitables au vrai chrétien, il ne doit pas chercher à les faire connaître en les manifestant, mais, au contraire, s'appliquer à les cacher et à les dérober aux yeux de tous.

Jésus ensuite, pour exciter ses disciples à marcher sur ses traces, à suivre ses exemples et à l'imiter dans sa passion, leur dit : Celui qui aime son âme, c'est-à-dire sa vie en ce monde, recherchant les richesses temporelles, vivant selon sa volonté et non pas selon la volonté de Dieu, la perdra pour la vie éternelle ; celui au contraire qui hait son âme, en ce monde, en méprisant les joies présentes, en

souffrant les contradictions et les peines, en se sacrifiant même pour l'honneur et la gloire de Dieu, si les circonstances l'exigent, la sauvera pour la vie éternelle et régnera dans la gloire. S'aimer soi-même mal à propos, dit saint Augustin à ce sujet (*Tractat.* 51, *in Joan.*), c'est se haïr; se haïr au contraire à propos, c'est s'aimer véritablement; heureux ceux qui se haïssent pour se sauver; malheur à ceux qui se perdent pour s'être trop aimés. Afin de montrer de plus en plus à ses apôtres l'obligation de l'imiter jusque dans ses souffrances, le Sauveur ajoute : Celui qui veut être mon serviteur, non-seulement de nom, mais effectivement et par ses œuvres, doit me suivre en toutes choses et marcher sur mes traces. La simple raison, en effet, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 66, *in Joan.*), n'exige-t-elle pas que le domestique suive son maître, et que le ministre accompagne celui dont il est le serviteur? Celui-là donc sert véritablement Jésus-Christ, qui, loin de chercher ses propres avantages, ambitionne uniquement l'honneur de son divin Maître, et qui applique à sa seule gloire tout le bien qu'il peut faire en ce monde. Quoique les prélats et les prêtres soient appelés par excellence les ministres et les serviteurs de Dieu, parce que seuls ils sont chargés d'administrer aux fidèles les sacrements de l'Église et de leur distribuer la parole sainte, néanmoins tout bon chrétien qui observe régulièrement tous les préceptes du Seigneur, et qui, par ses bons exemples, devient pour tous ses frères une exhortation vivante à la pratique des vertus, peut également et avec raison être appelé ministre de Dieu, selon ce temoignage du grand apôtre : Nous chrétiens, montrons-nous dans toutes nos œuvres et dans toute notre conduite comme de bons et fidèles ministres du Seigneur.

Le Sauveur voulant ensuite montrer à ses apôtres les récompenses réservées à ses fidèles imitateurs et à ceux qui le suivront dans ses tribulations et dans ses souffrances : Celui qui me suivra, leur dit-il, sera partout où je serai moi-même. Être avec Jésus-Christ, quel privilége! Quoi de plus grand, quoi de plus consolant que d'être avec Celui sans lequel on est mal en quelque lieu qu'on soit, et avec lequel on est bien partout. Et pour qu'ils ne puissent en douter, il ajoute : Celui qui me servira en exécutant toutes mes volontés, celui qui me suivra en imitant mes exemples, sera honoré et glorifié par mon Père qui est dans les cieux. Quel honneur, quelle gloire pour la créature si abaissée et si misérable en ce monde, de pouvoir parvenir à la béatitude éternelle, de devenir l'héritière de Dieu, la cohéritière de Jésus-Christ, son Fils, elle qui avait été déshéritée et chassée si ignominieusement du paradis terrestre ! Heureux l'homme que Dieu honorera ainsi ; il jouira de ces biens inestimables que l'œil n'a jamais vus, que l'oreille n'a jamais entendus, que le cœur humain n'a jamais compris. En ce monde, l'homme est honoré à cause du bien qu'il fait et des vertus qu'il pratique ; dans l'autre, Dieu honorera ses serviteurs en les récompensant de toutes leurs bonnes œuvres. Puisse la pensée de ces récompenses futures nous animer à servir Jésus-Christ et à imiter sa patience dans les épreuves et dans toutes nos afflictions. Après avoir exhorté ses disciples à supporter avec patience les peines, les tribulations de toutes sortes, la mort même s'il le faut, il voulut les prémunir contre leur propre faiblesse, car l'homme a naturellement horreur de la mort, en leur proposant son exemple. En ce moment, leur dit-il, mon âme est troublée à la seule pensée de ma passion et

de la mort que je vais subir, et pourtant je m'y soumets volontairement et de plein gré, afin d'obéir à mon Père et d'opérer votre salut. Comme s'il leur disait : Ne vous étonnez pas si, au milieu des persécutions et des angoisses de la mort, vous êtes troublés et saisis de terreur, puisque moi-même j'éprouve ces mêmes sentiments de crainte; mais alors ranimez votre courage et que la raison seule domine toutes vos affections.

Sans doute la douleur, la crainte et les autres passions de l'âme n'étaient pas en Jésus-Christ comme elles sont en nous-mêmes ; en nous, elles sont par la nécessité même de notre nature et dépendent des relations extérieures qui les produisent ; en Jésus, au contraire, elles étaient entièrement soumises à la raison ; et pourtant, il voulut les éprouver afin de nous instruire par son exemple et de nous apprendre à nous en rendre maîtres. Il était venu en ce monde non pour faire sa propre volonté, mais pour accomplir celle de son Père ; c'est pourquoi il ajoute : Que dirai-je à cette heure de trouble et d'angoisses, nous montrant par là ce que nous devons dire nous-mêmes, ce que nous devons faire et à qui nous devons avoir recours dans nos peines et dans nos tribulations ; sinon : ô mon Père, sauvez-moi, éloignez de moi, s'il est possible, ces tourments dont je suis menacé ; je suis venu en ce monde pour souffrir, je ne le refuse pas, mais alors que votre nom soit glorifié par mes souffrances. O homme ! s'écrie à ce sujet saint Augustin (*Tractat.* 52, *in Joan.*), écoute la leçon de ton divin Maître ; apprends de lui que c'est à Dieu seul que tu dois recourir dans tes peines et dans tes afflictions ; tu n'es en ce monde que pour te soumettre à ses ordres, dis-lui donc sans cesse : Seigneur, que votre

volonté s'accomplisse et non pas la mienne. Cette soumission, cette résignation pleine et entière à la volonté de Dieu nous procure trois grands avantages. Premièrement, elle adoucit nos peines et nos douleurs ; si, en effet, nous éprouvons du soulagement dans nos chagrins en les communiquant à un ami dévoué et sincère, que sera-ce si nous les versons dans le sein de Dieu même? En second lieu, elle accroît nos mérites ; en effet, si le sacrifice de quelques pièces de monnaie ou de quelque bien temporel et périssable attire sur nous les récompenses du Seigneur, à plus forte raison l'offrande que nous lui ferons de nos afflictions et de nos tourments intérieurs. Enfin, elle nous procure les consolations divines, comme nous le voyons dans la vie de plusieurs saints personnages, que Dieu daigna consoler au milieu de leurs épreuves, et comme d'ailleurs nous pouvons le remarquer ici. En effet, quand Jésus-Christ eut cessé de parler, une voix se fit entendre du ciel en disant : Je vous ai glorifié et je vous glorifierai de nouveau, c'est-à-dire je vous ai glorifié au moment de votre naissance, lorsque les anges firent entendre dans les airs ce cantique d'allégresse : Gloire à Dieu au plus haut des cieux ; je vous ai glorifié lorsque les rois mages, conduits par une étoile miraculeuse, vinrent vous adorer dans la crèche ; je vous ai glorifié dans votre baptême, lorsque le Saint-Esprit descendit sur vous sous la forme d'une colombe ; je vous ai glorifié dans votre transfiguration et dans toutes vos œuvres merveilleuses jusqu'à ce jour ; mais je vous glorifierai de nouveau en manifestant ouvertement votre divinité par votre mort où vous triompherez de l'empire du démon, par votre résurrection, par votre ascension, par la conversion des gentils ; je vous glorifie-

rai encore et surtout au grand jour du jugement universel. Quelques hommes grossiers parmi la foule ne comprenant pas ces paroles disaient que c'était la voix du tonnerre qui rendait témoignage à la sainteté du Sauveur ; d'autres, plus instruits, disaient que c'était un ange qui était venu lui parler de la part de Dieu. Ils ne regardaient Jésus-Christ que comme un homme ordinaire, c'est pour cela qu'ils pensaient que Dieu lui parlait par le ministère des anges comme il l'avait fait autrefois à l'égard des prophètes et de plusieurs grands personnages de l'ancien Testament. Cette voix céleste était la voix de Dieu le Père, formée, il est vrai, par la Trinité tout entière, dont les opérations sont indivisibles, mais ne représentant que la personne du Père. Jésus, pour les éclairer à ce sujet, leur dit : Cette voix qui vient du ciel ne s'est pas fait entendre pour moi, mais uniquement pour vous, afin de vous instruire et que vous croyiez que je suis vraiment sorti de Dieu, que je suis ce Messie promis qui doit opérer le salut du monde.

Comme cette voix divine avait fait mention de sa gloire future, le Sauveur voulut leur montrer la manière dont Dieu son Père devait le glorifier en leur disant : Voici le temps où le monde va être jugé, mais ce jugement présent ne sera qu'un jugement de choix, de séparation et non pas de condamnation ; comme s'il disait : Mon Père a ordonné et décidé que, par ma mort, le monde sera délivré de la puissance du démon en séparant les bons des méchants. En effet, cette séparation eut lieu à la mort de Jésus-Christ, puisqu'alors les bons crurent en lui, tandis que les méchants persistèrent dans leur coupable obstination. Le second jugement n'aura lieu qu'à la fin du

monde, lorsque les justes recevront le prix de leurs travaux et les méchants la juste punition de leurs crimes. Il leur montre ensuite l'effet de ce jugement quand il ajoute : A cette heure, le prince de ce monde sera détrôné et jeté dehors, c'est-à-dire que le démon qui, depuis le péché d'Adam, a régné sur les mondains et sur les impies, en leur imposant ses lois, verra s'anéantir sa puissance à leur égard ; il ne pourra plus à son gré les entraîner au mal et les empêcher d'arriver au ciel dont le Christ va ouvrir les portes par sa mort. La passion du Sauveur a procuré aux hommes la force nécessaire pour résister à ce puissant ennemi qui ne peut plus les séduire aussi aisément que par le passé et agir sur eux selon ses désirs. N'était-il pas juste, en effet, que ce prince des ténèbres, qui avait injustement causé la mort de Jésus-Christ indépendant de sa puissance, perdît lui-même son autorité sur ceux qui, précédemment, étaient soumis à sa domination ? Dieu pourtant lui permet encore de tenter les hommes, afin de les éprouver et d'accroître par là les mérites des élus. Pour montrer ensuite que ce doit être par sa mort et sa résurrection que le prince de ce monde sera détrôné et jeté dehors, le Sauveur ajoute : Lorsque j'aurai été élevé de terre et attaché à la croix, j'attirerai à moi tous les hommes ; je deviendrai leur chef ; ils seront mes membres et je les arracherai ainsi à l'empire de celui qui me les avait injustement ravis. En effet, l'amour immense que notre divin Rédempteur manifesta envers les hommes en mourant pour eux sur la croix, lui a concilié les cœurs de toutes les créatures qui, pour s'engager à son service, ont abandonné le péché, et ainsi le démon a été vaincu ; et parce qu'il s'était humilié jusqu'à la mort, et à la mort de

la croix, Dieu son Père l'a exalté aux yeux du monde. Le crucifiement de Jésus-Christ est appelé élévation ou exaltation, parce que son corps fut élevé et étendu sur la croix comme une bannière en signe du combat qu'il devait livrer contre l'ennemi du genre humain, et de la grande victoire qu'il allait remporter sur lui.

Remarquons ici que Jésus-Christ voulut mourir non dans une maison particulière ou sous un toit, mais en plein air, et cela pour trois grandes raisons. Premièrement, pour nous montrer qu'il mourait pour tous. La terre est divisible entre tous les hommes, chacun peut en avoir sa part ; chacun peut avoir son eau, son feu, sa demeure qui lui est propre, mais nul ne peut avoir son air à soi ; l'air est indivisible et reste commun pour tous ; il en est de même de la passion du Sauveur. Les saints, les martyrs, en supportant les supplices, n'ont souffert que pour eux seuls et pour leur propre avantage ; leur mort et leurs tourments n'ont été d'aucun profit pour tous les autres hommes, mais Jésus-Christ a souffert pour tous ; les fruits de sa passion ont été communs et aux anges dont elle a réparé la gloire, et aux hommes dont elle a opéré le salut. Secondement, l'air occupe le milieu entre le ciel et la terre ; de même Jésus-Christ tient le milieu entre Dieu auquel il est uni par sa nature divine et les hommes auxquels il est uni par son humanité ; de plus, il est le médiateur entre Dieu offensé et les hommes coupables qu'il réconcilie par sa mort. Troisièmement, Jésus-Christ avait sanctifié la terre par les trente années de sa vie mortelle qu'il y avait passées ; il avait sanctifié l'eau par son baptême, le feu par la présence du Saint-Esprit, il voulait aussi sanctifier l'air par sa passion. Le Sauveur voulut encore subir la mort

ignomineuse de la croix pour montrer par son exemple que nous ne devons pas craindre de supporter patiemment les affronts, la mort même la plus honteuse pour la défense de la vérité.

Malgré les preuves les plus évidentes que Jésus-Christ donnait aux Juifs de sa divinité par ses miracles et par l'éclat de sa doctrine, en pénétrant les secrets les plus cachés des cœurs et en leur révélant les choses à venir, la plupart néanmoins se refusaient à croire en lui, accomplissant ainsi, sans le vouloir, les paroles des saintes Écritures qui avaient, longtemps à l'avance, prédit leur aveuglement et leur obstination. Cependant quelques-uns parmi les chefs du peuple, les docteurs de la loi et les princes des prêtres, témoins de tant de prodiges et voyant toutes les prophéties s'accomplir en sa personne, croyaient en lui, tels que Nicodème, Gamaliel, Joseph d'Arimathie et plusieurs autres. La crainte des pharisiens les retenait et les empêchait de manifester ouvertement leur croyance. En effet, depuis la conspiration formée contre Jésus, les princes des prêtres avaient proclamé que quiconque reconnaîtrait Jésus comme le Messie, serait chassé de la synagogue. C'était alors parmi eux la punition la plus ignominieuse, comme aujourd'hui l'excommunication parmi les chrétiens. La véritable cause de leur timidité et de leur criminel silence était bien plutôt l'orgueil et l'amour d'eux-mêmes. Ils craignaient plus de perdre l'estime et la considération des hommes que de perdre l'approbation de Dieu. Les insensés! qu'ils étaient loin de cette pensée du grand apôtre : Si je plaisais aux hommes, je ne serais pas le vrai serviteur de Dieu. Hélas! combien de chrétiens de nos jours suivent le funeste exemple de ces Juifs infidèles!

Ils ne craignent pas d'exposer et leurs biens et leur vie même pour acquérir la gloire du monde; mais quand il s'agit de la gloire de Dieu, ils reculent devant le plus léger sacrifice. La foi de ces Juifs timides était donc insuffisante, car il ne suffit pas de croire de cœur, il faut encore confesser de bouche la foi en Jésus-Christ lorsque les circonstances l'exigent, et savoir fouler aux pieds les honneurs et les louanges du monde plutôt que de renier sa croyance ; il faut pouvoir dire avec saint Paul : A Dieu ne plaise que je me glorifie en toute autre chose sinon en la croix de Jésus-Christ ; c'est par elle que le monde est crucrifié pour moi et c'est par elle aussi que je suis crucifié pour le monde. Jésus-Christ, dit saint Augustin (*Serm.* 18, *de Verbis Domini*), a voulu que nous imprimions le signe de la croix sur notre front qui est le siége ordinaire de la pudeur et de la honte, pour nous apprendre à ne pas rougir de son nom et à préférer l'estime de Dieu à l'estime des hommes. De là est venue dans l'Église la coutume que celui qui chante l'Évangile se signe sur le front et tous ceux qui l'écoutent font de même, confessant ainsi publiquement leur foi en Jésus-Christ.

Cependant notre divin Sauveur, lui qui scrute les cœurs et les reins, connaissant les mauvaises dispositions et la malice de ses ennemis qui avaient conjuré sa perte, ne voulant pas leur donner occasion de se saisir de lui, parce que son heure n'était pas encore venue, s'éloigna d'eux. Ce bon Maître nous apprenait, par sa conduite, que nous devons aussi quelquefois nous soustraire à nos persécuteurs pour ne pas leur fournir l'occasion d'accomplir leurs mauvais desseins contre nous. Par là aussi, il présageait l'endurcissement des Juifs et la vocation future des gen-

tils. Le soir donc étant venu, il sortit de la ville avec ses disciples et vint en Béthanie où il parlait du royaume des cieux avec les humbles et les hommes de bonne volonté, après avoir consacré la journée entière à instruire les méchants et à les reprendre de leur mauvaise conduite, nous servant encore en cela d'exemple et de modèle.

CHAPITRE IX

PARABOLE DES DEUX FILS DONT L'UN VA TRAVAILLER A LA VIGNE DE SON PÈRE ET L'AUTRE REFUSE D'Y ALLER

Le jour suivant qui était le mardi, Jésus reprit de nouveau et dès le matin le chemin de Jérusalem, suivi de ses disciples. Comme il passait près de l'endroit où était le figuier que le Sauveur avait maudit, ils le regardèrent et furent tout étonnés de le voir entièrement desséché. La malédiction, comme un feu dévorant, l'avait brûlé jusque dans ses plus profondes racines. Arrivé à la ville, Jésus se rendit dans le temple où le peuple se réunissait d'ordinaire pour prier et pour entendre la parole sainte, et où il venait lui-même pour prier avec eux et pour les instruire par ses leçons et par ses exemples. Les princes des prêtres et les anciens du peuple qui s'y étaient rendus également, s'approchèrent alors du Sauveur, non pour profiter de ses

instructions et s'édifier par sa conduite, mais bien plutôt pour le surprendre dans ses discours et l'empêcher d'enseigner ainsi publiquement, car la jalousie et la haine les animaient sans cesse contre lui. Ils se disaient entre eux, selon la pensée de saint Chrysostôme (*Homil.* 39, *Operis imperf.*) : Nous sommes les soutiens et les colonnes du temple, et voici qu'à nos dépens toute l'assemblée des fidèles s'appuie sur cet hypocrite; nous sommes la langue, la voix, les interprètes des saintes Écritures, et maintenant tout le peuple court après cet étranger quand il parle, et nous rejette avec mépris comme des instruments vieillis et inutiles; nous sommes les pères du peuple, et tous se font les disciples de cet homme et nous abandonnent avec dédain. Ils s'adressèrent à Jésus en lui disant : Nous voudrions bien savoir de quel droit, par quelle autorité vous faites tout ce que nous vous voyons faire. Vous chassez les vendeurs et les marchands du temple; mais cette fonction n'appartient qu'aux portiers et à ceux qui en ont été revêtus par les princes; vous prêchez ouvertement dans le temple, et pourtant les prêtres et les chefs de la loi ne vous ont pas chargé de cette importante mission qu'ils se réservent à eux seuls. Comme s'ils lui eussent dit, selon saint Chrysostôme (*ibidem*) : Vous n'êtes pas de la race sacerdotale; ni le sénat, ni l'empereur romain ne vous ont investi d'une semblable puissance; c'est donc à dire que vous la tenez de Belzébuth, prince des démons? Jésus, sans répondre directement à leur demande, la détourne adroitement et cherche à les embarrasser en leur adressant lui-même une autre question à laquelle ils ne pourraient répliquer sans se confondre et s'avouer vaincus. Notre divin Maître ne voulut pas répondre clairement aux Juifs dans

cette circonstance pour nous apprendre qu'on ne doit point aux traîtres et aux méchants révéler les secrets de Dieu, mais décliner prudemment leur malice et se soustraire adroitement à leurs instances. Jésus donc les interrogea touchant le baptême de saint Jean, leur demandant s'il venait véritablement du ciel et s'il était d'institution divine, ou bien si ce n'était là qu'une invention humaine due à la supercherie d'un homme. A cette question, les princes des prêtres furent stupéfaits et très-embarrassés; car, réfléchissant en eux-mêmes, ils virent bien que, quelle que fût leur réponse, elle se tournerait contre eux et qu'ils seraient confondus. En effet, s'ils avouaient que le baptême et la prédication de saint Jean étaient institués, approuvés et autorisés de Dieu, ils seraient forcés de se reconnaître coupables, puisqu'ils refusaient de croire au témoignage de saint Jean, qui avait hautement proclamé que Jésus était le Messie promis et annoncé par les prophètes, qu'il était le Fils unique de Dieu descendu du ciel pour le salut du monde. D'un autre côté, s'il disaient que ce baptême venait purement des hommes et n'était qu'une institution humaine, ils s'exposaient eux-mêmes à être lapidés par le peuple comme d'infâmes blasphémateurs; car tous, frappés de la sainteté de sa vie et de sa doctrine, s'étaient empressés de recevoir le baptême de saint Jean, qu'ils regardaient comme un grand prophète venu de Dieu. Ils répondirent donc qu'ils ne savaient précisément d'où venait ce baptême. Ils aperçurent, dit le vénérable Bède (*in cap.* II *Marc.*), le piége qui leur était tendu, et dont ils ne pouvaient échapper, quelle que fût leur réponse, aussi ont-ils préféré mentir et parler contre leur conscience pour éviter la confusion des hommes, plutôt que de confesser la

vérité. Et moi non plus, leur répliqua Jésus-Christ, je ne vous dirai pas en vertu de quelle autorité j'agis en ce monde; vous refusez d'avouer ce que vous savez, pourquoi vous dirais-je moi-même ce que je sais? Et ces princes, confondus, furent réduits au silence. Le menteur, dit à ce sujet saint Chrysostôme (*Homil.* 39, *Operis imperf.*), quand il n'a personne qu'il puisse tromper, cherche à se tromper lui-même. Deux grandes raisons, dit le vénérable Bède (*in cap.* II *Marc.*), nous obligent quelquefois de taire la vérité : premièrement, lorsqu'elle est au-dessus de l'intelligence de ceux à qui l'on parle, conformément à ce langage de Jésus-Christ lui-même : J'ai bien d'autres choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter présentement; en second lieu, lorsque cette vérité serait exposée au mépris et à la haine des méchants et des impies, selon cette parole de l'Evangile : Ne jetez pas les perles devant les pourceaux. Notre divin Sauveur voulait aussi par son exemple nous apprendre qu'envers les gens trop fins et trop rusés, nous pouvons aussi user de ruse et de finesse. Nous devons, dit saint Chrysostôme, instruire ceux qui de bonne foi nous interrogent; mais aussi, nous devons humilier et confondre ceux qui cherchent à nous tenter et à nous surprendre.

Pour montrer aux Juifs que la vérité en vertu de laquelle il prêchait et agissait n'était point faite pour eux, mais pour d'autres, le Sauveur leur proposa cette parabole : Un père de famille avait deux fils; il dit à l'aîné : Allez travailler à ma vigne; ce fils indocile lui répondit : Je ne veux pas y aller. Pourtant un peu après, touché de repentir et honteux de sa conduite, il y alla. Il dit également à l'autre : Allez, vous aussi, travailler à ma vigne, et celui-ci

feignant l'obéissance, lui répondit : J'y vais ; mais, en réalité, il n'y alla point. Ce père de famille, c'est Dieu lui-même qui est désigné ici sous le nom de père plutôt que sous celui de maître, pour nous montrer sa bonté et son amour à l'égard des hommes dont il est le Créateur. Le fils aîné nous représente les gentils, et le plus jeune les Juifs ; en effet, les gentils dont l'origine remonte jusqu'à Noé, ont précédé les Juifs qui ne datent que du temps d'Abraham. Travailler à la vigne, c'est pratiquer la justice que Dieu mit naturellement dès le principe au cœur de tous les hommes, et qu'il prescrivit ensuite d'une manière plus spéciale dans la loi écrite. Dieu ordonna d'abord à son fils aîné, c'est-à-dire aux gentils, d'aller travailler à sa vigne, ou plutôt de vivre selon la justice et conformément à la loi naturelle qui ordonne à chacun de faire aux autres ce qu'il désire qui lui soit fait à lui-même et de ne pas faire à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît. Dieu, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 13, *ad popul. Antioch.*), a donné à tous les hommes la connaissance du bien et du mal, et quand l'homme s'abandonne à une mauvaise action, la voix intérieure de sa conscience s'élève contre lui et lui reproche son crime en lui disant : Tu as mal fait. Ces gentils insensés, n'écoutant que l'orgueil de leurs propres cœurs, répondirent insolemment à Dieu : Nous ne voulons pas, *nolo*, et se livrant uniquement au mal, au détriment du bien, violèrent la loi naturelle et abusèrent de leur libre arbitre. Mais plus tard, à l'avénement de Jésus-Christ et à la prédication des apôtres, ils reconnurent leur erreur, embrassèrent la foi chrétienne ; honteux de leur conduite passée, ils se soumirent pleinement à la loi de Dieu et se montrèrent aussi dociles qu'ils avaient été rebelles. Dieu

ordonna également à son plus jeune fils d'aller travailler à sa vigne, lorsque par le ministère de Moïse, il donna sa loi au peuple juif, qui promit d'obéir à tous ses préceptes; mais il n'en fit rien, et malgré ses promesses, abandonna honteusement le service du vrai Dieu, se livra à toute sorte de péché, et s'abandonna même à l'idolâtrie; il fit plus encore, car il refusa de reconnaître le Sauveur que Dieu dans sa miséricorde daignait lui envoyer, méprisa sa doctrine, le persécuta et le mit à mort.

Le Sauveur alors s'adressant aux princes des prêtres, leur dit : Lequel de ces deux fils, selon vous, a véritablement accompli la volonté de son père? Le premier, répondirent-ils, ne comprenant pas encore qu'ils prononçaient eux-mêmes leur propre condamnation. Mais Jésus-Christ leur montra clairement que leur conduite était semblable à celle du plus jeune des deux fils du père de famille, et que comme lui, ils méritaient d'être condamnés. Pour les confondre encore davantage, il ajouta : En vérité je vous le dis, les publicains et les femmes de mauvaise vie vous précéderont dans le royaume des cieux, c'est-à-dire dans l'Eglise militante en ce monde, par la docilité de leur foi et la sincérité de leur pénitence, et un jour à venir dans l'Eglise triomphante, par la gloire qu'ils auront méritée, tandis que vous resterez vous-mêmes dans votre incrédulité et dans votre endurcissement. Comme s'il leur disait : Non-seulement les gentils l'emporteront sur les Juifs, comme vous venez de le dire vous-mêmes, mais les plus criminels, même parmi les païens, comme sont les publicains et les femmes perdues, auront plus de mérite aux yeux de Dieu, car il vaut mieux ne pas promettre et agir que de promettre pour manquer à ses engagements. L'équité

feinte et simulée, dit saint Augustin (*in Psal.* 63), est une double iniquité, et c'est ce vice d'affreuse hypocrisie qui régnait surtout alors parmi les prêtres et les lévites. Combien de religieux aujourd'hui, ajoute Origène (*Tractat.* 18, *in Matth.*), méritent cette sentence terrible prononcée ici par notre divin Maître ! Ils ont promis beaucoup, mais ils se mettent peu en peine d'accomplir leurs promesses. Non-seulement ils violent la loi écrite, mais souvent même la simple loi naturelle, et ainsi, loin de se rendre dignes de miséricorde comme l'aîné de ces deux fils, ils encourent les châtiments infligés au plus jeune. Ces deux fils du père de famille, selon saint Chrysostôme (*Homil.* 40, *Operis imperf.*), nous représentent également et les laïcs et les prêtres. Quel est l'aîné? c'est le peuple ; en effet, le peuple n'a pas été constitué pour les prêtres, mais au contraire, les prêtres ont été établis pour conduire et diriger le peuple. dans la pratique du bien. D'ailleurs, le peuple de Dieu a commencé à Abraham, tandis que le sacerdoce n'a été institué qu'au temps d'Aaron. Le laïc, dès le moment qu'il se livre spécialement aux choses de ce monde et à la vie séculière, semble dire à Dieu qu'il ne veut pas travailler à sa vigne, tandis que le prêtre s'engage formellement au service du Seigneur, et quand même ses promesses ne seraient pas formelles et précises, dès lors qu'il accepte une charge, il s'oblige par cela même à remplir les fonctions et les devoirs qui y sont attachés. Aussi, le laïc qui, malgré sa condition, observe la loi de Dieu, est-il plus louable que le prêtre qui abandonne la vie spirituelle pour se livrer aux plaisirs mondains ; au jugement de Dieu, ce laïc sera revêtu de cette étole sacerdotale qui est promise à tout chrétien à l'heure de son baptême, tandis que le prêtre

rebelle et prévaricateur sera précipité avec les infidèles et les hypocrites dans les ténèbres extérieures. Ce fils aîné qui refuse d'abord d'obéir à la volonté de son père, mais qui rentrant ensuite en lui-même, exécute ponctuellement ses ordres, est l'image de ces pécheurs qui, en se livrant aux désordres et à toutes leurs mauvaises inclinations, renoncent ouvertement au service de Dieu et à l'obéissance qui lui est due, mais qui ensuite, touchés de repentir à la vue de leurs crimes, embrassent la vertu avec courage et y persévèrent avec constance. Le second, qui promet à son père qu'il va exécuter de point en point ses ordres, mais qui se met peu en peine de les accomplir, est la figure de ces religieux indolents et relâchés, qui après s'être engagés solennellement à garder les conseils évangéliques, n'observent pas même les préceptes qui sont de rigueur pour tous les chrétiens. Aussi, les pécheurs sincèrement repentants leur seront-ils préférés aux yeux de Dieu, selon cette parole : Les publicains et les femmes de mauvaise vie vous précéderont dans le royaume céleste. Concluons de tout cela que le pécheur, quel qu'il soit, ne doit jamais désespérer, et que le juste aussi ne doit pas présumer de lui-même, puisqu'au jugement de Dieu le repentir l'emporte sur la justice.

CHAPITRE X

PARABOLE DE LA VIGNE ET DES VIGNERONS

Notre divin Sauveur Jésus-Christ, pour confondre de plus en plus les princes des prêtres et les pharisiens, leur proposa une autre parabole sur le même sujet, à peu près en ces termes : Un père de famille planta une vigne, l'entoura avec soin d'une haie protectrice, y fit construire un pressoir au milieu, élever une tour, puis la loua à quelques vignerons pour la cultiver et en rendre les fruits en temps convenable, puis il partit pour un pays lointain. Lorsque le temps des vendanges fut venu; il envoya ses serviteurs vers les vignerons pour réclamer le vin que la vigne avait dû produire, mais ces derniers, à mesure que les serviteurs se présentèrent, les accablèrent d'injures, les maltraitèrent, les chargèrent de coups et en tuèrent plusieurs. Le père de famille irrité, pensa que ces hommes qui n'avaient eu aucun égard pour ses serviteurs, respecte-

raient au moins son héritier et il leur envoya son propre fils. Lorsque les vignerons aperçurent l'héritier venir de loin, ils se dirent entre eux : Voici l'héritier de notre maître qui vient, tuons-le, et alors la vigne sera à nous. En effet, lorsque le fils fut arrivé, ils se saisirent de lui, le jetèrent hors de la vigne et le mirent à mort. Jésus alors, s'adressant aux princes des prêtres, leur dit : Quelle sera, pensez-vous, la conduite du père de famille à l'égard de ces vignerons infidèles? Sans doute, répondirent-ils, il punira très-sévèrement ces meurtriers et louera sa vigne à d'autres vignerons qui lui en rendront les fruits en leur temps. De même, ajouta le Sauveur, le royaume des cieux vous sera enlevé, et sera confié aux nations qui rendront de bons fruits. Par cette parabole, Notre-Seigneur blâmait clairement et de diverses manières la malice et l'ingratitude des Juifs envers Dieu, qui les avait comblés de tant de bienfaits, et qui s'était toujours montré pour eux un père plein de bonté et de bienveillance. Cette vigne privilégiée du Seigneur, c'est le peuple d'Israël, formé des saints patriarches et des prophètes, qu'il retira de la servitude de l'Egypte pour les conduire miraculeusement dans la terre promise; la haie protectrice dont Dieu entoure sa vigne, ce sont les anges gardiens que le Seigneur a chargés de veiller sur eux; ce sont ces guerriers fameux qu'il a suscités du milieu d'eux pour les défendre contre leurs ennemis, comme David, Gédéon, Samson, Judas Machabée. Le pressoir, c'est la loi sainte qui leur fut donnée par Moïse pour comprimer les vices et punir les méchants. La tour, c'est le temple de Jérusalem, devenu célèbre parmi les nations, par l'éclat de sa sainteté, et qui, comme une tour puissante, offrait à tous un refuge assuré. Cette vigne,

le Seigneur la loua ou plutôt la confia pour être cultivée et entretenue à plusieurs ouvriers, qui sont les prêtres, les ministres du temple, les chefs et les princes de la loi; ils devaient en arracher les épines et les mauvaises herbes qui sont les péchés et les vices, et y multiplier les vertus en gardant la justice et en servant Dieu comme il doit être servi. Puis alors le maître partit pour un pays lointain. Non pas que Dieu s'éloigne des hommes puisqu'il est toujours et partout présent, mais il semble s'en éloigner et ne pas être témoin de leurs œuvres en les laissant agir d'après leur libre arbitre et faire ce que bon leur semble. Et, comme dit saint Ambroise (*in cap.* XX *Luc.*), quoique Dieu soit présent partout, il est cependant plus près de celui qui l'aime et qui lui obéit avec empressement, et plus éloigné de celui qui l'outrage et refuse de se soumettre à sa volonté. Lorsque le temps de la récolte fut venu, Dieu, pour recueillir les fruits de sa vigne, envoya ses serviteurs, qui sont les premiers prophètes, vers ces vignerons, c'est-à-dire vers les prêtres et les princes de la loi, pour les rappeler à la vertu et à la justice, mais ils ne voulurent pas les entendre, les chargèrent d'injures et de mauvais traitements. Dieu leur en envoya d'autres et à plusieurs reprises, mais, comme les premiers, ils furent maltraités, persécutés et mis à mort de diverses manières; enfin, il leur envoya son propre Fils par le mystère de l'Incarnation; à la vue de l'héritier de leur maître, ils conspirèrent contre lui, et, refusant de le reconnaître, ils le jetèrent hors de la vigne et le firent mourir ignominieusement en le crucifiant en dehors des murs de Jérusalem, dans l'espoir de s'emparer de son héritage, car, disaient-ils, si le peuple le reconnaît comme le libérateur, nous

perdrons nos priviléges et nous serons dépouillés de tous nos droits; tuons-le donc, et son héritage deviendra le nôtre. Dieu, pour venger une pareille injure et un si grand crime, suscita contre eux les armées romaines qui fondirent sur eux, détruisirent leurs murailles, brûlèrent et saccagèrent leur ville, renversèrent leur temple, et après avoir massacré la plus grande partie des habitants, emmenèrent le reste en captivité. Le Seigneur alors confia sa vigne, qui est maintenant son Église, à d'autres cultivateurs, c'est-à-dire aux gentils. Dociles à la voix des apôtres, ils ont, en effet, embrassé avec ardeur la doctrine de Jésus-Christ qu'ils cultivent en produisant des fruits abondants de justice et de vertu; en récompense de leur bonne volonté, ils seront un jour assis au royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob, tandis que les Juifs, devenus, par leur obstination, indignes de participer à ce céleste héritage, seront jetés dans les ténèbres extérieures pour y subir les châtiments dus à leur déicide.

Cette parabole de l'Evangile, selon le sens mystique, peut également s'appliquer à l'Église chrétienne. Ce père de famille qui plante une vigne, c'est Jésus-Christ qui a fondé son Église et l'a arrosée de son sang précieux; les ceps divers qui composent cette vigne sont les différentes vocations et les divers degrés de perfection et d'état parmi les fidèles. La haie qui l'environne de toutes parts nous représente la doctrine évangélique et la protection des saints anges gardiens; le pressoir est la mortification des pénitents et la patience des martyrs; la haute tour bâtie au milieu, c'est la Sainte-Vierge, ce sont les saints qui, du haut des cieux, nous protégent et nous défendent, ou bien encore la foi qui est l'arme puissante avec laquelle l'Eglise

combat contre ses ennemis et par laquelle elle triomphe de toutes leurs attaques. Le père de famille confie sa vigne à des vignerons pour la cultiver et lui faire produire de bons fruits; de même Jésus-Christ a remis aux mains des prélats et des autres ministres inférieurs le pouvoir de gouverner son Église et le soin de lui faire produire des fruits de justice et de vertu ; s'ils se montrent négligents dans l'accomplissement de leurs devoirs, il les avertit par ses envoyés, quelquefois par lui-même, au moyen de bonnes inspirations, mais s'ils persistent et s'obstinent dans la mauvaise voie, il leur ôtera l'administration qu'il leur avait confiée pour la donner à d'autres qui s'en montreront plus dignes et produiront de meilleurs fruits.

Cette vigne est également l'emblème de l'âme humaine, que Dieu a unie à un corps, afin que, par son entremise, elle puisse porter d'heureux fruits qui sont les pensées salutaires, les paroles d'édification et les bonnes œuvres. Cette vigne, bien cultivée, produit cinq grappes de raisin plus belles que toutes les autres; quatre de ces grappes sont pour l'avantage même de l'homme, mais Dieu se réserve la cinquième. Ces quatre premières grappes sont : la rémission des péchés, la joie du cœur, la fuite des peines éternelles et la possession de la béatitude céleste ; la cinquième est la gloire qui n'appartient qu'à Dieu et qu'il se réserve à lui seul. Cette vigne est encore l'emblème de l'état religieux dont les fondements sont les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance ; les ceps sont la règle et les constitutions ; le pressoir, la lecture et l'étude des saintes Écritures ; la tour est la prédication ; cette vigne est remise aux soins des abbés et des supérieurs; heureux ceux qui la gardent avec zèle, la conser-

vent et lui font produire des fruits de salut. Nous sommes aussi, chacun en particulier, la vigne du Seigneur; nous devons mettre tous nos soins à la cultiver comme il convient, afin que quand le temps sera venu, selon la pensée de saint Jérôme (*in cap.* XXI *Matth.*), nous puissions rendre bon compte de notre administration; veillons donc de manière à ne parler, à ne nous taire et à n'agir qu'en temps opportun.

Les princes des prêtres, les scribes et les pharisiens, comprenant que le Sauveur avait l'intention de leur appliquer à eux-mêmes cette parabole, furent transportés de colère et d'indignation; ils se seraient précipités sur lui pour le saisir et le mettre à mort, si la crainte du peuple ne les eût arrêtés. Le peuple, en effet, vénérait Jésus-Christ comme un grand prophète, ce qui pourtant n'empêcha pas que quelques jours après il ne criât : Otez-le, crucifiez-le, tant l'opinion des masses est mobile et inconstante!

Le pécheur, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 40, *Oper. imperf.*), qui ne craint pas d'exciter contre lui la colère de Dieu, qui ose fouler aux pieds ses commandements, mépriser et blasphémer son saint nom, murmurer contre sa volonté en élevant contre le ciel ses regards irrités, n'est-il pas, comme ces Juifs audacieux, disposé à se saisir de son Créateur s'il le pouvait, et même à le mettre à mort, afin de se livrer au mal avec plus de liberté et d'impunité?

Remarquons ici cette coupable obstination des prêtres et des pharisiens; loin d'écouter la doctrine et les bons avis du Sauveur, de reconnaître leurs fautes et de s'en repentir, ils s'indignent contre lui et se rendent plus coupables en

persistant dans le dessein de le faire mourir. Hélas! combien de chrétiens aujourd'hui leur ressemblent! au lieu de profiter des bons conseils qu'on leur donne et d'écouter avec patience et même avec joie les saintes vérités qu'on leur annonce, ils s'exaspèrent et s'irritent contre ceux qu désirent ardemment leur salut, et ils cherchent à leur nuire autant qu'ils le peuvent. Les princes des prêtres furent arrêtés dans leurs mauvais desseins par la crainte du peuple qui, en cela, leur donne le bon exemple, lorsque lui-même aurait dû le recevoir de ses supérieurs. N'est-ce point là l'ânesse de Balaam reprenant et corrigeant son maître? Bien des ministres de l'Église sont également arrêtés dans leurs mauvais desseins et dans leurs criminelles intentions par la crainte des bons et des fidèles chrétiens qui blâmeraient ouvertement leur conduite si elle devenait scandaleuse.

Ces princes du peuple, aveuglés par leur avarice, résistèrent à Jésus-Christ, et pour ne pas perdre les avantages temporels dont ils jouissaient, ils ne craignirent point de le mettre à mort. Les insensés! ce fut cette mort même qui les dépouilla tout à la fois et des biens temporels et des biens éternels. Rien, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 69, *in Matth.*), n'est plus propre à nous faire perdre les biens éternels que l'amour excessif des richesses périssables de ce monde; mais, au contraire, rien n'est plus avantageux pour les acquérir que de leur préférer les biens durables de l'autre vie. Notre divin Maître, en effet, ne nous dit-il pas lui-même : Cherchez premièrement le royaume des cieux, et le reste vous sera donné comme par surcroît? Ne vous préoccupez donc point de vos propres intérêts au détriment des biens spirituels; abandon-

nez-vous à cet égard avec une pleine et entière confiance à la bonté et à la providence de Dieu ; moins vous vous occuperez de richesses, plus le Seigneur aura de soins et de sollicitude pour vous, et ce pieux abandon à sa volonté sainte vous rendra dignes et des uns et des autres.

CHAPITRE XI

DES INVITÉS AUX NOCES ET DE LA ROBE NUPTIALE

Les pharisiens et les chefs du peuple avaient parfaitement compris que les diverses paraboles proposées par le Sauveur étaient dirigées contre eux; aussi, de plus en plus indignés de son langage, cherchaient-ils l'occasion de se saisir de lui et de le mettre à mort. Jésus-Christ n'ignorait pas leurs mauvais desseins, mais sans se laisser intimider par leurs menaces, il ne continuait pas moins de leur reprocher leur ingratitude et leur aveuglement. De même, quand nous voyons nos discours et nos enseignements rester sans succès, nous ne devons pas pour cela perdre courage et cesser de reprendre les pécheurs, surtout si nous avons encore l'espérance d'en convertir quelques-uns et de les ramener à la pratique de la vertu. Notre-Seigneur donc, après avoir montré aux Juifs que le royaume des cieux leur serait ôté pour être donné aux gentils, qui en feraient un

meilleur usage, leur proposa de nouveau la parabole de ceux qu'un roi avait conviés aux noces de son fils. Les uns se mirent peu en peine d'y venir; les autres maltraitèrent ou mirent à mort ceux qui étaient venus les inviter; enfin, les derniers, bons et mauvais, qui furent conviés, s'y rendirent et eurent part au festin des noces. Cette parabole prouve clairement la longanimité, la patience infinie de Dieu à l'égard du peuple d'Israël, qu'il avait préféré à tous les autres et qu'il invita le premier aux noces de son Fils lors de son union avec notre humanité dans le mystère de l'Incarnation, et plus tard avec son Église sur la terre. Les Juifs aveugles refusèrent d'embrasser la foi à laquelle ils avaient été conviés les premiers; c'est donc avec raison qu'ils furent rejetés et que les gentils furent appelés pour les remplacer au festin des noces; ils y vinrent en foule et la salle du festin fut remplie, puisque la foi chrétienne se répandit bientôt dans l'univers entier.

Simile est regnum cælorum homini regi : Les noces que cet homme-roi fait célébrer en l'honneur de son fils, sont l'image exacte de ce qui se passe ici-bas relativement à l'Église militante de Jésus-Christ. Cet homme-roi, c'est Dieu le Père; il est appelé roi, parce qu'en effet il règne au ciel par sa gloire, en ce monde par sa grâce, dans les enfers par les rigueurs de son éternelle justice. Il est appelé homme à cause des rapports, des relations qui existent entre la divinité et l'humanité entière. Dieu célébra trois grandes noces en l'honneur de son divin Fils; les premières, lors de l'union de la nature divine avec la nature humaine, et ces noces furent célébrées, selon la pensée de saint Grégoire (*Homil.* 38, *in Evang.*), dans les chastes entrailles de la Vierge Marie. Les secondes eurent

lieu en ce monde lors de l'union de Jésus-Christ avec son Église qu'il a élevée à la dignité de son épouse, et dont parle le grand apôtre en ces termes : Ce sacrement est grand, je dis en Jésus-Christ et en l'Eglise; les troisièmes ont lieu entre Jésus-Christ et l'âme fidèle à laquelle il s'unit par la foi et par la grâce. D'autres noces auront encore lieu un jour à venir, mais dans le ciel; c'est là, dit saint Augustin, que les bienheureux conviés jouiront abondamment et sans trouble de la vie, de la gloire, des honneurs, de la paix, en un mot, de tous les biens sans exception. Dieu envoya ses premiers serviteurs vers les Juifs, qui avaient été conviés aux noces de l'Incarnation, pour les avertir que l'avénement de Jésus-Christ promis par la loi, figuré par les patriarches, prédit par les prophètes approchait, et qu'ils devaient se préparer à le recevoir avec foi, avec amour et avec docilité; mais ils ne voulurent pas croire aux Ecritures, obéir aux prophéties, et refusèrent de reconnaître le Sauveur qui venait à eux revêtu de notre humanité. Dieu alors leur députa de nouveaux ambassadeurs, Jean-Baptiste et les apôtres : Allez, dites aux conviés : J'ai préparé le festin, tout est disposé pour vous recevoir, venez aux noces. Ce festin des noces royales n'est autre chose que le mystère de la sainte Incarnation du Fils de Dieu, qui est véritablement la nourriture et le soutien de l'Église et de l'âme chrétienne; ces taureaux et ces bœufs nous représentent les martyrs de l'ancien Testament; ces volailles, ce sont les martyrs et les saints du nouveau, qui tous ont souffert et ont été mis à mort pour le salut du peuple et l'utilité de l'Église. Malgré ces invitations réitérées, les Juifs se mirent peu en peine de se rendre à ce festin des noces; ils ne voulurent écouter ni la voix des pro-

phètes, ni celle des apôtres, ni la prédication de Jésus-Christ lui-même; ils refusèrent de croire que le temps de la rédemption du monde était venu et que les portes du ciel, fermées jusqu'alors, étaient enfin ouvertes aux hommes de bonne volonté ! Ils s'en allèrent, les uns à leur maison des champs afin de contenter leur ambition en agrandissant leur domaine, les autres à leurs trafics ordinaires pour assouvir leur avarice en augmentant leurs richesses. O monde infortuné et coupable, s'écrie à ce sujet saint Chrysostôme (*Homil.* 41, *Operis imperf.*), plus coupables et plus malheureux encore ceux qui courent après tes richesses et tes honneurs ! Les soins et les embarras du siècle sont les funestes obstacles qui empêchent les hommes de parvenir à la vie éternelle. D'autres, plus aveugles encore, se saisirent des serviteurs du grand Roi, les maltraitèrent et les mirent à mort, comme nous le voyons dans saint Jean-Baptiste, jeté en prison et décapité; dans saint Etienne, lapidé; dans saint Jacques et dans plusieurs autres qui souffrirent le martyre. Hélas! combien encore aujourd'hui de chrétiens insensés qui repoussent la grâce qui leur est offerte et qui, non contents de mépriser ceux qui leur annoncent la parole de Dieu, les maltraitent et les persécutent !

Lorsque le roi eut appris la conduite de ces infâmes meurtriers, il fut transporté de colère et envoya contre eux ses armées pour les châtier sévèrement de leurs crimes. Ce qui s'accomplit en effet, quand Dieu, quarante-deux ans après la mort de Jésus-Christ, pour venger le sang de son divin Fils et des apôtres, déchaîna contre les Juifs les armées romaines qui, sous la conduite de Titus et de Vespasien, fondirent sur Jérusalem, détruisirent la ville et le temple, passèrent ses habitants au fil de l'épée et mirent

tout à feu et à sang. Puis, alors, s'adressant à ses nouveaux serviteurs, qui sont les apôtres et les disciples, il leur dit : Le festin des noces est tout prêt, les mystères de l'Incarnation et de la rédemption du monde sont entièrement accomplis; les Juifs, qui y avaient été invités par la loi ancienne, par les prophéties, par les apôtres eux-mêmes, s'en sont montrés indignes; allez par les grands chemins et invitez à mon festin tous ceux que vous trouverez, c'est-à-dire adressez-vous aux gentils, qui, comme des brebis égarées, gémissent dans les sentiers de l'erreur, et amenez tous ceux que vous rencontrerez, sans distinction de sexe, d'âge ou de condition. Nul, en effet, quelque pécheur qu'il soit, n'est repoussé quand il veut sincèrement embrasser la foi de Jésus-Christ et participer à son baptême. Dociles à la voix de leur maître, les serviteurs, qui ne sont autres que les apôtres, partirent sur le champ, réunirent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais, car ici-bas dans l'Église les justes et les pécheurs sont également admis, et bientôt la salle du festin se trouva remplie, puisqu'en effet, comme nous l'avons dit tout à l'heure, la foi chrétienne se répandit promptement dans le monde entier.

Cependant le roi entra dans la salle du festin pour voir ceux qui étaient à table. Cette visite du Roi des rois s'accomplit de deux manières, ou par le jugement particulier que chaque homme subit après sa mort, ou par le jugement général, dans lequel Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. Être assis à la table du festin, c'est avoir la foi en Jésus-Christ, c'est participer aux sacrements de l'Église, aux grâces et aux bienfaits de la religion chrétienne. Le roi aperçut un des convives qui n'était pas revêtu de la robe nuptiale, comme il convenait de l'être dans cette cir-

constance. Cet homme, dépourvu de la robe nuptiale, nous représente tous les mauvais chrétiens, qui, eux aussi, sont assis au festin des noces, parce qu'ils ont la foi et qu'ils participent aux sacrements de l'Église, mais, comme lui, ils sont privés de la robe nuptiale, parce qu'ils ne font pas les œuvres qui conviennent à un vrai disciple de Jésus-Christ. Les commandements de Dieu, dit saint Jérôme (*in cap.* XXII *Matth.*), sont la robe nuptiale, et les œuvres conformes à la loi et à l'Église composent le vêtement dont doit être revêtu tout homme nouveau. Ou bien on peut dire encore que cet homme n'était pas revêtu de la robe nuptiale, parce que, s'il avait la foi, il n'avait pas cependant la charité. Or, la charité est la vraie robe nuptiale; en effet, elle couvre la turpitude de nos péchés, elle nous défend et nous protége contre les tentations, échauffe nos désirs, nous orne de toutes les vertus et nous rend agréables aux yeux de Dieu. La charité, dit saint Augustin (*Tractat.* 5, *in Epist. Joan.*), distingue les enfants du royaume des fils de perdition. La charité, ajoute saint Grégoire (*Homil.* 38, *in Evang.*), est appelée avec raison la vraie robe nuptiale, puisque c'est par elle que Jésus est venu en ce monde pour opérer notre salut, et que par elle aussi, il s'est uni à son Église. La robe s'ourdit et se tisse au moyen de deux pièces de bois superposées, dont l'une est en haut, l'autre en bas; de même la charité se forme de deux préceptes, l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Quiconque veut assister au festin des noces, revêtu de cette robe nuptiale, doit observer soigneusement ces deux préceptes, de telle sorte néanmoins que l'amour du prochain ne l'éloigne pas entièrement de la contemplation et de l'amour des choses célestes, mais aussi que son ardeur pour la contemplation

ne lui fasse pas oublier les devoirs qu'il a à remplir envers les autres. Remarquons également que cet amour envers le prochain exige de nous l'accomplissement de ces deux grandes maximes, la première est du saint homme Tobie : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même; la seconde est celle que Jésus-Christ lui-même a proclamée dans son Évangile : Faites aux autres ce que vous désirez qu'on fasse pour vous. La vraie charité consiste à aimer ses amis selon Dieu et ses ennemis pour Dieu et en vue de Dieu. Ces préceptes sont grands et élevés; ils pourront pour plusieurs paraître difficiles à pratiquer; mais sachez aussi que c'est la vraie robe nuptiale sans laquelle on ne peut assister au festin des noces; celui qui n'en sera pas revêtu court grand risque, quand viendra le Roi des rois, d'être précipité dans les ténèbres extérieures. Le roi s'adressant alors à cet homme lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale? Il le traite d'ami, parce qu'en effet il a été créé à l'image de Dieu; parce que par la foi et par les sacrements il participe à la communion des fidèles, mais parce qu'il n'en fait pas les œuvres, il n'est chrétien que de nom; la foi sans les œuvres est une foi morte. Il n'est pas vêtu de la robe nuptiale, puisqu'il n'a pas la charité, qui seule rend nos actions méritoires. Sans la charité nul n'est digne de s'asseoir au festin des noces. N'est-il pas juste, en effet, que les conviés fassent honneur à l'épouse qui, elle-même, est revêtue du vêtement de la charité? Remarquons ici que bon nombre de chrétiens viennent s'asseoir à ce festin des noces avec des habits qui ne devraient point y paraître. Les uns s'y présentent, en effet, couverts du sac de l'avarice ou de la pourpre de l'orgueil, ou du drap

d'or de la vanité; les autres sous la peau de l'hypocrisie ou avec les armes de la colère et de la vengeance; ceux-ci, sous les haillons de la paresse ou sous les lambeaux de l'envie; ceux-là, enfin, enveloppés dans les vastes plis de la paresse ou avec les superfluités de la gourmandise. Ce sont là ceux dont parle le Seigneur dans le prophète Sophonie, quand il dit : Je visiterai tous ceux qui se présenteront couverts d'habits étrangers. A cette question du Roi, ce malheureux, saisi de crainte, couvert de confusion à la vue de sa faute et ne trouvant aucune excuse, garda un profond silence. Quand la conscience du pécheur l'accuse et le condamne lui-même, que pourrait-il répondre à Dieu? Ce silence nous apprend qu'au jugement dernier il n'y aura plus pour les coupables d'excuses à faire valoir aux yeux du souverain juge.

Alors le roi dit à ses ministres, c'est-à-dire aux anges qui sont les exécuteurs de la justice divine, ou même aux démons qui sont destinés à tourmenter éternellement les damnés, car n'est-il pas juste, selon la remarque d'Origène (*Tractat.* 20, *in Matth.*), que ceux qui ont été les instigateurs de nos crimes, soient aussi les ministres de nos tourments : Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures. Les damnés, en effet, seront tout à la fois privés et de la liberté figurée par les pieds, et de la puissance, figurée par les mains, de faire aucun bien, aucune bonne œuvre pour obtenir le pardon de leurs fautes et recouvrer la grâce du Seigneur. Ils seront jetés dans les ténèbres extérieures, éloignés à jamais de la vue de Dieu et de toute espérance en sa miséricorde, en punition de ce que, pendant leur vie, ils se sont plu dans les ténèbres intérieures de l'âme. Les ténèbres intérieures, dit

saint Grégoire (*Homil.* 38, *in Evang.*), sont l'aveuglement de l'esprit et l'endurcissement du cœur, les ténèbres extérieures sont la nuit obscure de l'éternelle damnation. L'ignorance conduit infailliblement au vice, et le vice précipite le pécheur dans les ténèbres de l'enfer. N'est-il pas juste d'ailleurs que celui qui en ce monde se sera volontairement engagé dans les liens du péché, soit forcément dans l'autre enchaîné dans les tourments éternels? Pour nous apprendre ensuite quels seront les tourments réservés à ceux qui auront ici-bas refusé de vivre conformément à la loi du Seigneur, Jésus-Christ ajoute : C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents; des pleurs, comme châtiment de tant de regards lascifs et criminels; des grincements de dents en punition de tous les excès, de toutes les superfluités auxquels s'abandonnent les pécheurs. Chacun de leurs membres en effet sera assujetti au tourment spécialement opposé au vice dont il aura été l'esclave. Ces pleurs et ces grincements de dents nous désignent également tous les genres de supplices, tant de l'âme que du corps, auxquels seront soumis les damnés, qui s'indigneront contre eux-mêmes de ce que trop tard ils reconnaîtront leur erreur. Il ne suffit pas de bien commencer, l'important est de bien finir. Que nous servirait d'être conviés aux noces et de nous asseoir à la table du festin, si ensuite nous devons en être ignominieusement chassés? Et pourtant, combien peu y pensent sérieusement et s'en occupent avec soin! C'est pourquoi, comme conclusion de sa parabole, le divin Sauveur ajoute : Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Beaucoup en effet sont appelés à la foi chrétienne, et bien peu parviennent à la gloire du royaume des cieux. Beaucoup sont conviés au festin des noces, et

peu restent avec l'époux pour participer à sa joie, mais ils sont chassés dehors parce qu'ils n'ont pas la robe nuptiale, comme ce convié de l'Évangile, qui, au témoignage de saint Augustin (*Lib. contra donatistas, cap.* XX, *tom.* VII), nous représente la société des méchants beaucoup plus nombreuse que celle des justes. Pour nous inculquer de plus en plus dans l'esprit cette grande vérité, le Sauveur nous dit encore dans un autre endroit : La voie qui mène à la perdition est large, et ils sont nombreux, ceux qui la suivent, mais le chemin qui conduit à la vie est étroit et il y en a bien peu qui le trouvent. Que cette pensée est terrible, s'écrie saint Grégoire (*Homil.* 58, *in Evang.*), et qu'elle est bien propre à nous inspirer la crainte et l'humilité ! car nous ne savons jamais en ce monde si nous sommes dignes d'amour ou de haine, et si nous devons être comptés au nombre des élus. N'oublions donc jamais, ayons sans cesse présentes à l'esprit ces paroles de notre divin Maître : Il y a beauoup d'appelés, mais peu d'élus.

Unissons-nous en esprit aux saintes joies de ces noces glorieuses de Jésus-Christ avec son Église. Nous aussi, nous sommes conviés à cet heureux festin; mettons tout en œuvre pour nous préparer à y assister avec les conditions requises; purifions nos cœurs et nos œuvres, afin que rien en nous ne puisse blesser les yeux du Roi des rois quand il paraîtra au grand jour du jugement, de peur que nous n'entendions de sa bouche ces terribles paroles : Mon ami, comment êtes-vous entré ici sans être revêtu de la robe nuptiale ? Craignons d'être précipités dans les ténèbres extérieures. Nous sommes tous appelés, il est vrai, à ce banquet des noces; que nul pourtant ne se repose entièrement sur cette vocation avant qu'il ne soit arrivé au

terme. Dieu sans doute veut sauver tous les hommes, et il n'a rien tant à cœur que de les voir tous parvenir à son royaume, mais, hélas! combien peu y arrivent! Combien en voyons-nous qui, à peine entrés dans le chemin qui conduit au ciel, s'en écartent presque aussitôt! Combien d'autres qui, après avoir mis la main à la charrue, regardent en arrière et ne persévèrent pas jusqu'à la fin! Nul ne peut se dire chrétien s'il ne suit pas la doctrine de Jésus-Christ et s'il n'imite pas ses œuvres. Se vanter d'être chrétien et vivre comme un païen et comme un réprouvé, c'est insulter Dieu lui-même. Dans le monde, dit saint Augustin (*Lib. de vita Christian., cap.* I), chacun est désigné sous un nom particulier, conforme à l'état et à la profession qu'il exerce. De même pour mériter de porter le nom de chrétien, il faut pratiquer les œuvres de Jésus-Christ. Que vous servirait de porter un nom usurpé et qui ne vous est pas dû? Vous prenez plaisir à vous dire chrétien; faites donc alors les œuvres que tout bon chrétien doit pratiquer. Qui dit chrétien, dit un homme juste, bon, intègre, patient, chaste, honnête, pieux, humble, innocent en toutes choses; comment oseriez-vous vous vanter d'être chrétien, vous en qui on ne trouve aucune de ces qualités, aucune de ces vertus qui toutes doivent briller dans un vrai disciple de Jésus-Christ? Le vrai chrétien s'occupe jour et nuit du service de Dieu; sans cesse il médite sa loi sainte et ses commandements sont toujours présents à son esprit; il se montre pauvre aux yeux des hommes afin de paraître riche aux yeux de Dieu; il méprise les hommes et la gloire de ce monde pour partager avec les saints anges la gloire de l'éternité. Le vrai chrétien ne connaît ni la dissimulation ni l'hypocrisie; son âme simple et pure n'a de pensées que

pour Dieu, en qui seul elle met toutes ses espérances. Il foule aux pieds les biens terrestres et périssables et s'occupe uniquement d'acquérir les biens éternels de la céleste patrie. En vain, dit le pape saint Léon (*Serm. de humilitate*), nous vantons-nous d'être chrétiens, si nous ne sommes pas les imitateurs de Jésus-Christ; il s'est appelé lui-même la voie, pour nous apprendre que quiconque veut être son disciple doit marcher sur ses traces et passer partout où il a bien voulu passer avant nous. Nul ne peut être appelé véritablement chrétien, dit saint Cyprien (*ad Jubinian.*), s'il n'imite pas Jésus-Christ dans ses mœurs et dans sa conduite. Saint Anselme ajoute : Quiconque refuse de marcher sur les traces de Jésus-Christ, non-seulement mérite de perdre le nom de chrétien, mais encore est pire qu'un infidèle. Ne pas vivre selon la doctrine de Jésus-Christ, dit encore saint Augustin (*Tractat.* 6 *in epist. Joan.*), c'est nier son Incarnation et sa mort pour le salut des hommes; c'est ressembler à l'antechrist. La charité, dit saint Chrysostôme (*Serm. de scandalo, tom.* v), doit animer et embellir toutes nos actions; sans la charité et les vertus qui l'accompagnent, nous devenons un sujet de scandale pour les incrédules et les infidèles, au lieu de les attirer à la vérité par notre bonne conduite. Comment, en effet, pourrions-nous leur inspirer le mépris des richesses, lorsqu'ils ne voient en nous que des avares et des ambitieux; l'amour des ennemis, quand nous-mêmes nous traitons nos frères avec rigueur et avec cruauté? Comment leur prêcher la glorieuse immortalité, lorsqu'ils nous voient fuir la mort et courir après les honneurs de ce monde? Ils se moquent alors de nos beaux discours, se rient de notre conduite et demeurent dans leur incrédulité. Montrez-nous,

semblent-ils nous dire, votre foi par vos œuvres et nous croirons en vous. Sachons-le bien, nous rendrons compte à Dieu non-seulement de nos propres péchés, mais aussi des péchés de tous ceux que, par nos mauvais exemples, nous aurons portés à blasphémer son saint nom. Jusqu'à quand nous laisserons-nous donc ainsi entraîner par l'amour des richesses et des plaisirs ? Rentrons enfin sérieusement en nous-mêmes, renonçons à toutes nos mauvaises inclinations, embrassons sérieusement la pratique de toutes les vertus que nous avons négligées jusqu'à présent, si nous voulons parvenir à la bienheureuse éternité.

CHAPITRE XII

JÉSUS-CHRIST EST INTERROGÉ AU SUJET DU TRIBUT A PAYER A CÉSAR, ET AU SUJET DE LA FEMME AYANT EU SEPT MARIS

Les pharisiens forment encore le projet de tendre un piége au Sauveur dont les actions étaient irrépréhensibles. Comme seuls ils avaient été impuissants à l'embarrasser et à le compromettre, ils se joignent cette fois aux hérodiens, qui se confondaient avec les partisans de César et des Romains, dont ils étaient les agents. Ensemble les deux partis un moment réunis, convinrent de lui envoyer leurs disciples, qui s'approchèrent de lui et lui dirent, le miel dans la bouche et cachant soigneusement leur venin (*Matth.* XXII, *Marc.* XII, *Luc.* XX) : *Maître, nous savons que vous êtes véridique, et que vous ne faites pas acception de personnes; car vous n'avez pas égard à l'apparence des hommes, mais vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité.*

Est-il permis de donner le tribut à César, ou ne devons-nous pas le donner? Bien que de telles paroles fussent un piége dans la bouche des ennemis du Sauveur, elles sont un témoignage de la vérité qui était dans toute sa personne. Elles marquent non-seulement son éloignement pour le mensonge, mais son amour absolu pour la justice; car, comme le dit saint Jean Chrysostôme : On loue ici pour s'insinuer, et l'on ne s'insinue pas auprès d'une personne sensée par un éloge menteur. Ici l'éloge, quoique hypocrite, était un témoignage de ses ennemis en faveur de Jésus. Jésus donc aimait surtout la vérité et la justice, parce qu'il ne faisait pas acception de personnes, et que tous les hommes étaient égaux à ses yeux, vertu rare de nos jours, dit le même saint Jean Chrysostôme, où l'on voit des prédicateurs reprendre et confondre de pauvres pécheurs pour de légers manquements, lorsqu'ils ne désapprouvent pas, même par un signe, une parole, ou la plus légère allusion, les grands plongés dans le mal. Cependant, selon le même auteur, entre tous les péchés dont peuvent se rendre coupables les prêtres, le plus grand, c'est de faire acception de personnes et de manquer ainsi de justice et d'impartialité. Il en est qui méprisent les pauvres, quoique justes, tandis qu'ils exaltent et louent les hommes d'un certain rang, malgré leur iniquité. Et (*Homil.* 52, *Operis imperf.*) : Les envoyés des pharisiens coalisés appellent Jésus Maître, et Maître de vérité, pour mieux s'insinuer auprès de lui par cet hommage mérité; Jésus loué et honoré par eux serait tenté d'épancher les trésors de son cœur devant des hommes qui voulaient en abuser, ou qui n'en auraient usé que pour le perdre. Jésus ne l'ignorait pas, il parla ce-

pendant, et chacun sait avec quelle mesure et quelle dignité. Saint Augustin dit (*in Psal.* 69) : Il y a deux sortes de persécuteurs, les insulteurs publics et les adulateurs ; et en particulier la langue du vil adulateur est plus dangereuse pour nous que le glaive aux mains du meurtrier. Les flatteurs de notre évangile, avec des paroles de miel, feignant de vouloir régler leur conduite sur la réponse du Sauveur, lui disent : *Est-il permis de donner le tribut à César, ou ne devons-nous pas le donner ?* Cette question, née chez le peuple privilégié de Dieu, soumis depuis peu à une puissance étrangère, était captieuse. Il est bon de dire qu'il y avait deux partis qui se partageaient la nation juive : les uns disaient : Nous devons payer le tribut aux Romains en reconnaissance de la sécurité qu'ils donnent au pays et à toute la nation. Les autres disaient, et les pharisiens avec eux, qu'après avoir rendu à Dieu le culte et le tribut requis, on ne devait plus rien à personne. Il semblait difficile de ne pas être de l'un ou de l'autre de ces deux avis, et de ne pas mécontenter ainsi une des deux parties. Mais Jésus, la sagesse même, connaissant les plus secrètes pensées de leurs cœurs, répondit à une question par une autre fort simple. S'étant fait apporter une pièce de monnaie : De qui est cette image, dit-il, non qu'il l'ignorât, mais pour reprendre l'ascendant et la place qu'on voulait lui ravir : *De César, répondirent ses ennemis. Pourquoi donc me tentez-vous ? Rendez à Cesar ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.*

Selon saint Jean Chrysostôme (*Homil.* 52, *Operis imperf.*), Jésus, répondant à ses ennemis, ne prend pas le même ton qu'eux ; à des paroles de miel, il répond par des paroles amères ou de reproche. C'est qu'il regardait plus

aux intentions qu'aux belles paroles des envoyés des pharisiens. Ce mot de César, mis en général, lorsqu'il s'agissait en particulier de Tibère, qui n'était que le beau-fils de César-Auguste, montre toute l'étendue dont est susceptible la réponse du Christ. Si nos biens en bonne partie appartiennent au prince, notre âme, la meilleure partie de nous-mêmes, n'appartient qu'à Dieu et à nous. Saint Chrysostôme parle dans ce sens (*Homil.* 71, *in Matth.*) : Un tribut, dit-il, qui serait de nature à porter atteinte à la piété et à la religion, ne serait pas le tribut de César, mais le tribut offert à l'ennemi de nos âmes. C'est ainsi que nous devons rendre au monde ses honneurs, en les dédaignant ; ses délices en les fuyant comme un danger pour le corps et l'esprit ; ses richesses, en les foulant aux pieds et en vivant de notre travail. Mais à Dieu, outre nos cœurs et nos prières, nous devons la première part de ce que nous avons, dit ici saint Jérôme.

Et saint Ambroise (*in cap.* xx *Luc.*) : A César l'argent qui a reçu son empreinte, à Dieu notre âme qui a reçu son cachet divin. Le denier est à l'image de l'empereur, mais l'homme est à l'image et ressemblance de Dieu. Cette ressemblance de l'homme avec son Créateur serait parfaite sans le péché. Le même saint Ambroise dit : Pour ne pas être l'ennemi de César, à qui le monde appartient, il faut renoncer au monde et nous ranger sous la loi de Dieu. Le moyen de ne rien devoir aux puissances de la terre, c'est de tout quitter pour suivre le Christ. Au point de vue du salut, ce n'est pas sans raison que le Sauveur ordonne de rendre d'abord à César ce qui lui est dû ; car personne ne peut être le disciple du Seigneur, c'est-à-dire rendre à Dieu ce qui lui appartient, qu'après avoir renoncé au monde.

Mais souvent nous renonçons au monde en paroles, rarement en réalité. Nous renonçons, nous devons réellement renoncer au monde toutes les fois que nous nous approchons des sacrements. C'est une lourde charge pour nous de promettre à Dieu et de ne pas tenir notre promesse. Une dette de foi contractée est autrement importante qu'une échéance d'argent. Faites honneur à votre promesse pendant que vous êtes dans ce corps mortel, et avant qu'un créancier inexorable ne frappe à votre porte pour vous jeter en prison.

Saint Jérôme dit (*in cap.* XXII *Matth.*) : Donnons à César la monnaie qui porte son empreinte, puisque nous ne pouvons faire autrement, mais donnons-nous de nous-mêmes volontiers et librement à Dieu ; car c'est l'empreinte éclatante de la face d'un Dieu que porte notre âme (*Psal.* 9) et non celle de la face plus ou moins majestueuse d'un empereur. Abandonnant tout le reste au monde, faisons à Dieu l'hommage dû et volontaire de tout ce que nous avons reçu de lui : de notre corps, de notre âme, de notre intelligence, de notre volonté, de notre raison, en un mot, de toutes nos facultés, afin de pouvoir être un jour comparés à des êtres raisonnables, et non à des animaux sans raison. Selon saint Hilaire (*Canon* 33, *in Matth.*), il est juste et raisonnable de nous donner tout entiers à celui à qui nous devons tout, notre vie et notre conservation sur la terre. Il n'y a ni inconvenance ni contradiction à ce que l'homme soit sujet de son semblable dans les choses temporelles, tandis qu'il reste sujet immédiat de Dieu pour les choses spirituelles. Les deux choses même vont parfaitement ensemble, et aucune des deux ne préjudicie à l'autre. Mais celui-là est plus heureux et mieux partagé qui

est affranchi pour toujours des intérêts temporels, et qui devient sujet de Dieu seul ; il est alors vraiment libre, il est roi, plus que roi même, il ne craint ni la tyrannie de l'avarice, ni celle de son semblable.

Au point de vue mystique, nous devons à Dieu un triple tribut ou un triple compte qu'il réclame de nous : un tribut de cœur qui consiste en un amour parfait ; un tribut de bouche consistant en de fréquentes et ferventes actions de grâces ; un tribut de notre corps, et ce tribut est tout entier dans la mortification volontaire de nos sens et de nos passions. Entrons de plus en plus dans le sens mystique. Dieu réclame le denier de notre âme qu'il nous faut lui montrer au jour de notre mort. Comme juge suprême, il nous demande quelle image nous y avons gravée pendant notre vie mortelle ; ensuite, suivant la réponse de nos actions passées, vient la sentence du juge, qui ordonne de rendre cette image à qui elle appartient. Terrible demande, plus terrible examen si nous ne l'avons fait de notre vivant ! C'est alors qu'ayant perdu notre enveloppe charnelle, il s'agira de dépouiller et de mettre à nu l'homme intérieur, qui n'aura plus à son service l'ombre obscure de la dissimulation. En ce moment suprême, si Dieu a attendu en vain le pécheur pendant sa vie à résipiscence, cette sentence du Christ : Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, signifiera : Ames qui portez la sainte empreinte d'un Dieu fait homme, réunissez-vous à lui dans la gloire, et vous qui portez l'empreinte du prince du monde, allez au feu éternel.

Tous ceux qui avaient été envoyés par les pharisiens et les hérodiens réunis, ayant entendu la réponse, on ne peut plus sage, que Jésus leur avait faite, revinrent, remplis d'ad-

miration pour lui, et tout étonnés de n'avoir pu prévaloir dans cette circonstance. Saint Jérôme dit (*in cap.* XXII *Matth.*) : Les envoyés des pharisiens auraient dû croire à tant de sagesse; ils se contentèrent d'admirer la simple question et la simple réponse qui avaient rendu inutile le piége qu'ils avaient habilement tendu. Et ayant quitté Jésus, ils s'en retournèrent portant dans leur cœur la même hypocrisie et la même infidélité.

Les disciples des pharisiens ayant disparu, voici venir les sadducéens. C'était une véritable persécution de questions bien capable de harasser de fatigue et d'ennui tout autre que le divin Maître. On connaît l'orgueil des pharisiens et leur manière de vivre en public, par laquelle ils se distinguaient de tous les autres au-dessus de qui ils se mettaient. Les pharisiens étaient sujets de l'orgueil, de l'avarice et de l'hypocrisie. Les sadducéens se séparaient du reste des Juifs et même des pharisiens par la doctrine. Ils niaient la résurrection, prétendaient que l'âme était mortelle et trépassait avec le corps. Ils ne croyaient ni aux anges ni aux esprits quelconques. Ces hommes cependant recevaient les livres de Moïse. Il y avait une troisième secte chez les Juifs, c'était celle des esséniens, dont il n'est pas question ici, parce que ses membres menaient une vie retirée et presque monastique; ils vivaient en commun et fuyaient le mariage.

Les saducéens, en s'approchant de Jésus daus cette circonstance, avaient pour but de l'embarrasser au sujet de la résurrection qu'ils niaient. C'est pourquoi ils mettent en avant la fable inventée par eux d'une femme ayant eu pendant sa vie sept maris, et ils demandent à Jésus à qui elle appartiendra au jour de la résurrection; car, disent-

ils, elle ne saurait appartenir en même temps à tous ceux qu'elle a eus successivement pendant la vie, la loi de Dieu ne le permettant pas; et elle ne saurait appartenir à un seul, tous ayant un droit égal pour la revendiquer. Jésus leur dit : Vous voulez qu'il n'y ait pas de résurrection ; eh bien! vous êtes dans l'erreur; vous ignorez les Écritures, que vous admettez cependant, et vous n'avez pas une idée de la puissance de Dieu, qui a tiré l'homme et le monde du néant. Vous êtes dans l'erreur, parce que vous jugez de la vie à venir par la vie présente. Au jour de la résurrection générale, les hommes n'auront point de femmes ni les femmes de maris, mais les uns et les autres seront dans le ciel comme sont les anges de Dieu auxquels vous avez tort de ne pas croire. Le moyen, en effet, de tout expliquer, c'est de ne rejeter aucun dogme. Moïse vous parle des anges dans le Pentateuque, que n'y croyez-vous? Moïse vous parle du Dieu des vivants, pourquoi croyez-vous en un Dieu des morts? Et voilà en quelques paroles les sadducéens confondus. Saint Jérôme dit précisément dans le sens spirituel du divin Maître (*in cap.* XXII *Matth.*) : Les hommes n'épousent plus et les femmes ne sont plus épousées. L'union du ciel entre femme et mari, quelle qu'elle soit, sera d'une nature supérieure à notre nature présente, elle sera plus parfaite et plus belle. Ce sera l'union d'êtres spirituels opérée par une céleste conversation, dont le commerce des êtres spirituels sur la terre n'est qu'un prélude et une faible image. Comme ils posséderont les qualités des esprits et l'immortalité, ce ne seront pas précisément des anges en contact entre eux, mais quelque chose dont les anges peuvent nous donner l'idée. Ils seront incorruptibles et n'auront par conséquent

nul besoin de reproduction. Ayant déposé leurs défauts et leurs passions terrestres, ils garderont éternellement leurs plus belles facultés réunies; exempts de péché, ils jouiront de la vision de Dieu, dont ils partageront les célestes délices. Rien de plus juste, avec la cause disparaissent les conséquences qu'elle amène. Le mariage est établi dans un but de procréation d'êtres destinés à honorer Dieu sur la terre, jusqu'à ce que le nombre des prédestinés soit complet dans le ciel. Ainsi la terre peuplera le ciel jusqu'au jour de la résurrection. Au delà il n'y aura que cette félicité sans mélange, à laquelle nous devons aspirer dès cette vie si bornée et si malheureuse, en contemplant la permanence et la douceur de celle qui attend nos pieux efforts au delà du tombeau.

Bède (*in cap.* xx *Luc.*), expliquant ce passage au point de vue mystique, voit dans les sept maris la série des réprouvés, et dans la femme stérile, le monde qui ne procrée rien pour la véritable éternité. Il voit encore dans cette femme l'Église, successivement mariée à des prélats indignes d'elle, qui la laissent sans enfants spirituels.

Après que Jésus a répondu à l'interrogation des sadducéens et réfuté leur erreur, directement et de sa propre autorité, il établit le dogme de la résurrection par le texte des Écritures. Il prouve d'abord l'immortalité des âmes, et un passage de l'Exode apporté à propos démontre si bien la résurrection générale des corps qu'un scribe est forcé de dire : *Maître, vous avez bien répondu.* Ainsi donc, d'après toutes les autorités compétentes, l'âme et le corps seront associés un jour aux peines ou aux récompenses de la vie future. Voici ce passage sur lequel s'est posé le doigt d'un Dieu révélateur : *Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu*

d'Isaac et le Dieu de Jacob. Comme Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants, ces paroles bien entendues impliquent le dogme nié par les sadducéens. C'est pourquoi les pharisiens triomphent au fond du cœur de l'explication du divin Maître. Faisons observer que Dieu ne dit pas : J'ai été, mais je demeure le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, qui m'ont servi dans le temps et que je récompense durant toute l'éternité. Saint Jérôme ajoute (*in cap.* XXII *Matth.*) : Lorsque Dieu dit : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, nous prenons de sa bouche une première notion d'un Dieu en trois personnes ; et lorsque, reprenant, il dit que Dieu ne saurait être le Dieu des morts, il prouve lui-même cette Trinité divine s'unissant dans une seule substance. La foule entendant Jésus répondre avec tant d'autorité et de raison à ses ennemis, l'admirait en tout ce qu'il enseignait. Ce qui fait dire à saint Remi : Ce que nous voyons se présenter ici, nous le voyons tous les jours dans la vie militante de l'Église. Lorsque, par quelque inspiration divine, elle renverse les desseins coupables de ses ennemis, la foule des fidèles applaudit à son triomphe.

CHAPITRE XIII

DU PREMIER ET GRAND COMMANDEMENT DE LA LOI. — LE SECOND LUI EST SEMBLABLE

Les pharisiens, se réjouissant au fond du cœur de la défaite des sadducéens, se concertèrent entre eux et s'assemblèrent en plus grand nombre contre Jésus qu'ils voulaient perdre. Saint Chrysostôme dit à cette occasion (*Homil.* 52, *Operis imperf.*) : Ils s'assemblèrent pour vaincre ou effrayer par leur grand nombre celui qu'ils n'avaient pu surmonter par leur raison. S'armer ainsi de leur multitude, c'était se déclarer complétement dépourvus de la vérité et ses ennemis même.

On a vu dans le chapitre précédent, après les pharisiens, les saducéens; maintenant, après les saducéens, voici venir les pharisiens, faisant trêve à leurs dissentiments réciproques, pour s'acharner contre Jésus et le per-

sécuter de plus en plus de leurs questions insidieuses. Saint Jérôme observe (*in cap.* XII *Matth.*) que l'accord tacite que nous remarquons entre Ponce-Pilate et Hérode, au sujet de la mort du Sauveur, nous le voyons aujourd'hui entre les pharisiens et les sadducéens qui se réunissent et font taire leur rivalité pour lui tendre un piége en commun. L'un d'entre eux, c'était un scribe, lui dit : *Maître, quel est le principal commandement de la Loi?* Saint Chrysostôme dit, au sujet de cette question faite au Sauveur (*Homil.* 52, *Operis imperf.*) : Le scribe appelle maître celui dont il n'est pas et ne veut pas être le disciple, et il s'informe du plus grand commandement de Dieu, celui qui les foule tous aux pieds et ne s'est jamais soucié du moindre de ces commandements. En bonne justice, le contraire eût été plus convenable et moins choquant. Cependant Jésus leur répond à tous publiquement, comme s'ils cherchaient de bonne foi la vérité qu'il ne faut jamais dissimuler ni mettre sous le boisseau : *Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. C'est le plus grand et le premier commandement.* Saint Chrysostôme observe que ce commandement, dans la bouche du Christ, ne nous ordonne autre chose que de chérir et d'aimer Dieu de toutes les principales facultés de notre âme et de nous attacher ainsi à lui par l'intelligence, la volonté et la mémoire ou la sensibilité du cœur; car la crainte est le propre des esclaves, et l'amour ou la charité marque au cœur les enfants de Dieu. Saint Augustin dit (*lib.* I, *de Doctrina christiana*, *cap.* XXII) : Aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de tout son esprit, c'est, au dedans de nous, ne rien laisser en dehors de cet amour.

Pensée, intelligence, notre vie entière, tout est là; l'homme est parfait, lorsque toute son existence est dirigée vers Dieu. Saint Chrysostôme (*Homil.* 52, *Operis imperf.*) nous apprend encore ce que c'est d'aimer Dieu de tout son cœur, à peu près dans les mêmes termes que saint Augustin. Saint Bernard résume cet amour de Dieu, commandé par le plus grand de ses commandements, dans ces trois mots : Fuite du démon, fuite du monde, fuite des plaisirs charnels, pour ne s'occuper que des plaisirs spirituels. Puis, il ajoute : C'est bien là le plus grand et le premier commandement. Le plus grand en dignité, puisque son objet est Dieu lui-même; le premier par ordre, puisqu'à partir du second jusqu'au dernier, il les contient tous. Ce commandement est si important que la loi naturelle l'avait gravé dans le cœur de l'homme avant que Moïse et le Messie l'eussent inscrit en première ligne sur la table de leur loi réciproque. L'apôtre saint Paul dit (*Timoth.* 1) : *La fin de tout précepte et de tous les préceptes réunis, c'est la charité*, et par la fin, il ne faut pas entendre le terme ou l'anéantissement, mais le but ou la tendance. Le même apôtre dit encore : *L'amour est la plénitude de la loi.* Et le Psalmiste : *Ton commandement est large*, ô Seigneur, dit-il, *et en lui sont renfermés tous les autres commandements.* Plusieurs choses sont requises pour bien aimer Dieu : le souvenir des bienfaits divins en nous; une idée juste de l'objet et de l'excellence de cet amour qui se confond avec la pensée présente que Dieu est infiniment plus grand que notre cœur, et que, par conséquent, tous nos efforts et toutes nos facultés sont impuissantes à lui rendre un culte digne de lui. Glorifiez le Seigneur autant que vous pourrez, dit l'Ecclésiastique, sa

gloire est plus grande encore, et sa magnificence est au-dessus de toute admiration et de tout éloge; enfin, sont requis le renoncement au monde et la fuite absolue de tout péché au moins mortel, parce que l'amour pour Dieu ne peut exister dans le mal, et que nul ne peut servir deux maîtres. Ce qui fait dire à saint Augustin (*in Soliloquio*) : Seigneur, celui-là ne t'aime pas suffisamment, dont l'amour s'attache à la créature. Et saint Jérôme : Il faut être avare à l'excès, pour ne pas se contenter du bien si grand de l'amour de Dieu.

L'amour de Dieu ne peut marcher avec le péché. Le superbe surtout, et celui qui met la vaine gloire au premier rang de son estime, ne saurait aimer Dieu comme il mérite de l'être, puisqu'il lui préfère souvent un grain de sable. Que dire du voluptueux, qui laisse, pour un amour passager et charnel, celui de la créature, l'amour permanent qui s'attache au Créateur? Que dire enfin de l'avare, qui se fait un Dieu de son trésor et qui néglige ainsi l'Auteur de tout véritable bien?

Jésus ajoute, non pas que le second commandement est égal au premier, mais seulement qu'il lui est semblable. Ce qui n'est pas la même chose. Entre Dieu, nous et le prochain, il y a progression d'amour commandé, et sinon égal, du moins semblable. Ainsi le second commandement : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*, ne signifie pas que nous devons aimer notre prochain à l'égal de nous-mêmes, mais d'une manière tout à fait semblable. Nous devons lui souhaiter et lui procurer, comme à nous, si c'est en notre pouvoir, la justice, le salut, la grâce de Dieu en ce monde et sa gloire en l'autre, enfin la félicité à laquelle nous tendons dans notre intérêt spirituel bien en-

tendu. Mais pour éviter la confusion, et comme dans toute chose semblable un certain ordre est nécessaire, l'homme doit se préférer au prochain et lui prouver son amour en montrant précisément que ce qu'il veut pour d'autres, il le veut d'abord pour lui-même. C'est de cette manière que le second commandement est semblable au premier, qui reste le plus important selon la parole du Sauveur. L'amour que nous avons de notre prochain vient de notre amour pour Dieu qui l'a créé ainsi que nous, avec les mêmes facultés et pour les mêmes fins. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit très-bien (*Rom.* XIII) : *Celui qui aime son prochain accomplit la Loi*, mais dans ce sens seulement que toujours l'effet doit remonter à la cause qui le produit. L'amour de Dieu est la source de l'amour du prochain et l'amour du prochain est la preuve à tous les yeux de l'amour que nous portons à Dieu et son aliment. Cette explication justifie suffisamment le Sauveur d'avoir uni les deux commandements sans les confondre. Saint Grégoire dit (*lib.* VII, *Moral.*, *cap.* XI) : Notre amour pour Dieu engendre notre amour pour le prochain, et notre amour pour le prochain nourrit l'amour que nous portons à Dieu. C'est ainsi que l'amour que nous nous portons à nous-mêmes doit précéder l'amour que nous devons porter à notre prochain et lui servir de base solide. Et saint Augustin ajoute, dans le même sens (*Serm.* 48, *de Verbis Domini*) : Ce n'est qu'après avoir éprouvé que vous vous aimez réellement vous-même, qu'on pourra vous confier sans danger le prochain, qu'il vous est ordonné d'aimer de la même manière que vous.

Le même saint Augustin dit : Le mot de prochain comprend tous les hommes sans exception, parce qu'il ne nous

est permis de faire de mal à aucun de nos semblables. Celui qui aime ses semblables, doit les aimer ou parce qu'ils sont justes, ou en vue de leur justification. C'est ainsi que chacun doit s'aimer, ou parce qu'il est juste, ou dans l'espoir et l'intention de le devenir. C'est aussi de cette manière que chacun pourra aimer son prochain comme soi-même, sans crainte de péché.

Le prochain doit être aimé pour Dieu, dont il est l'image et la créature comme nous. Nous devons l'aimer et être portés à lui faire du bien matériellement, mais surtout nous abstenir de lui causer aucun dommage. Nous devons l'aimer surtout en vue de son âme et de son salut à opérer. Nous devons l'aimer comme homme, seulement à cause de sa nature semblable à la nôtre, sans qu'il soit uni à nous par des liens de parenté ou de domesticité. L'homme aimant ainsi son prochain doit s'aimer naturellement lui-même de ces quatre manières, en suivant le principe d'une charité parfaitement ordonnée. Pour marquer la progression ou l'ordre dont nous avons parlé, notons ici, avec saint Augustin (*cap.* XXVII, *de Doctrina christiana, lib.* I), qu'il nous faut aimer Dieu d'abord; puis notre âme propre; enfin l'âme de nos semblables. Notons encore que l'amour du prochain n'existe pas, ou qu'il usurpe faussement ce nom, là où il est un obstacle à l'amour de Dieu; là où ce prétendu amour nous amènerait à faire quelque chose de contraire à l'amour que nous devons à Dieu; là où il y a acception de personnes et préférence ou partialité de notre part; là enfin où se trouvent des amitiés particulières, mères d'une jalousie exclusive.

Jésus ajoute : *Ces deux commandements renferment toute la Loi et les prophètes.* En effet, le premier comman-

dement embrasse tous les commandements de la première Table de la Loi, de même que le second commandement renferme en lui tous ceux de la seconde. En effet, celui qui aime véritablement Dieu, ne prend jamais son nom en vain, et sanctifie le jour du sabbat. Et celui qui aime réellement son prochain, honore son père et sa mère; il n'est ni meurtrier, ni voleur, ni fornicateur, ni suborneur de la femme d'autrui.

Saint Jean Chrysostôme dit (*Homil.* 52, *Operis imperf. Dilectio Dei ad tria*) : De même que la haine est la source de tout mal, de même l'amour est la source féconde de tout bien. Si l'amour que nous devons à Dieu se rapporte aux trois principales facultés de notre âme, et embrasse ainsi tout notre être, l'amour que nous devons au prochain se résume en deux préceptes, l'un positif, l'autre négatif, s'adressant à toutes nos facultés tant intérieures qu'extérieures, à tous nos mouvements de vertu qui nous portent activement vers le bien, ou nous font nous abstenir de tout acte préjudiciable à nos semblables. Ainsi, précepte de faire le bien, et comme conséquence, obligation de nous abstenir du mal : voilà l'amour du prochain, sinon la charité entière qui remonte jusqu'à Dieu.

O charité! règle suprême de l'ordre des élus, loi universelle dont l'empire est partout reconnu, loi principale et antérieure à toute loi écrite, loi gravée dans le cœur de l'homme par la main de son Créateur, loi naturelle et divine tout à la fois, vertu des vertus, ordonnance suprême du Créateur pour conserver sa créature, loi qu'un Dieu a daigné promulguer, enseigner et observer personnellement sur la terre, vous êtes bien cette loi du Seigneur,

dont parle le Psalmiste, qui convertit les âmes, cette loi mère qui, contenant en germe toutes les autres lois, survivra au monde pour faire la félicité du ciel, lorsque toutes les autres auront été anéanties.

Les Juifs cherchaient à éprouver Jésus, parce qu'ils le prenaient pour un pur homme, dit saint Chrysostôme; ils se seraient abstenus de cette façon d'agir envers lui, s'ils avaient cru à sa divinité. Jésus, voulant leur prouver qu'il était Dieu, les interroge à son tour, pour les amener à prendre une juste idée du Christ qu'ils attendaient. A la veille de sa passion, il importait de détruire l'erreur des Juifs qui pensaient que le Christ serait uniquement fils de David. Et, comme le dit saint Jérôme (*in cap.* XXII *Matth.*) : S'il soulève ici une question qu'il résout, c'est pour rendre les Juifs inexcusables de l'avoir méconnu et afin que leur aveuglement ne lui puisse être imputé.

Or, les pharisiens étant assemblés, Jésus les interroge en ces termes: Que vous semble du Christ? De qui est-il fils? C'est comme s'il leur avait dit : Jusqu'ici j'ai satisfait à vos questions; il est temps que je vous interroge à mon tour.

Comme ils ne croyaient pas à la présence du Christ, Jésus les interroge non pas tant pour apprendre leur pensée sur ce point important que pour la constater et la combattre. Parce que David inspiré (*Psal.* 132) avait fait dire au Seigneur : *Je placerai sur votre trône un fils qui naîtra de vous,* les pharisiens répondirent à Jésus : Le Christ à venir sera fils de David. Le Christ, en effet, devait être fils de David, selon la chair, et ce passage le prouve. Mais Jésus leur dit : Comment donc David, dans un autre passage plein d'une inspiration non moins évidente, ap-

pelle-t-il le Christ son Seigneur, disant : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie réduit tes ennemis à te servir de marchepied.* Nul père ne peut parler en ces termes de celui qui tient de lui la vie. Si David appelle celui qui doit s'asseoir sur son trône *son Seigneur, comment est-il son fils?* Notez que, dans la pensée des Juifs, ce fils n'existait pas au moment où parlait David, et alors les paroles qui le placent d'avance à la droite de Dieu, nous le donnent comme le Fils de l'Éternel, existant de toute éternité, et signifient de loin la victoire du Christ sur l'incrédulité de toutes les nations de la terre. Comme ce que Jésus venait de leur dire était irréfragable, personne ne répondit, et nul désormais n'osa plus l'interroger dans le but de l'embarrasser ou de le compromettre aux yeux de toute la nation. C'est pourquoi, dit saint Jérôme (*in cap.* XXII *Matth.*), des paroles ils passent aux actes, ils le saisissent et le livrent, sans défense et sans motifs, aux Romains, comme l'ennemi de leur domination. Cet exemple nous prouve qu'on peut bien imposer silence à l'envie, mais qu'on ne calme pas aussi facilement son venin.

CHAPITRE XIV

ON PEUT SUIVRE LA DOCTRINE DES PHARISIENS, ON NE DOIT PAS IMITER LEUR CONDUITE

Jésus ayant imposé silence aux scribes et aux pharisiens, se tourna vers la foule des petits et des imparfaits, afin de les nourrir du pain de sa doctrine. Saint Chrysostôme dit à ce sujet (*Hom.* 43, *Operis imperf.*) : Après avoir terrassé par ses réponses la ligue de ses ennemis, Jésus se tourna du côté de la foule. Cette conduite de Jésus nous apprend qu'il ne sert de rien de confondre ses adversaires et ses ennemis, et qu'on y perd un temps qui serait mieux employé à jeter le grain de la parole dans une terre moins ingrate et plus neuve.

Jésus donc laissant des cœurs endurcis, s'adresse à la foule simple et ignorante ; il dit à ceux qui venaient l'entendre : *Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire*

de Moïse. Retenez donc tout ce qu'ils vous diront, et faites-le ; mais ne faites pas ce qu'ils font, car ils disent et ne font pas. Jésus parlait ainsi à la foule à cause de la dignité du sacerdoce qu'il faut toujours sauvegarder et respecter. Saint Chrysostôme, appliquant ces paroles du Sauveur à son temps et à son clergé (*ibid.*), reconnaît que le peuple est bien plus tôt ramené à résipiscence, qu'un docteur engagé dans le mal. Nous avons beaucoup de ministres des autels, ajoute-t-il ; mais combien en est-il de dignes? Beaucoup montent dans la chaire de vérité, mais à quoi bon? Ce n'est pas la chaire qui fait le prédicateur, mais le prédicateur qui fait la chaire. Ce n'est pas le lieu qui sanctifie l'homme, mais l'homme qui sanctifie le lieu. Tout ministre de Dieu n'est pas saint, mais un homme, s'il est saint, est toujours ministre du Dieu de sainteté. Tout homme chargé d'enseigner la vérité, s'il l'enseigne sans y conformer sa conduite, dicte d'avance à Dieu sa condamnation. Ainsi, la personne du docteur ne fût-elle pas irréprochable, dit saint Jean Chrysostôme, après le Sauveur, il ne faut pas s'y arrêter, pourvu que le docteur reste dans la vérité de son enseignement, c'est-à-dire dans une morale pure et irréprochable et dans tous les dogmes que l'Evangile consacre, lesquels ne sont contraires à aucune loi civile. C'est ainsi que David tenait en grand honneur Saül, réprouvé de Dieu et son ennemi mortel. Obéir à des dignitaires, à des docteurs indignes, mais autorisés, c'est encore honorer Dieu dont ils portent l'investiture dans leur personne. Prendre partout le bien spirituel et laisser partout le mal, que ce soit notre règle. C'est celle que recommande saint Jean Chrysostôme (*ibid.*) : Que celui qui est chargé de vous dispenser la parole de Dieu, soit irréprochable

dans sa manière de vivre, un juste juge lui en tiendra compte; pour vous, ne tenez compte que de la vérité qui vous arrive par sa bouche, sans vous charger d'un souci superflu.

Saint Augustin dit (*Serm.* 3, *de Verbis Domini*) : Un prédicateur qui ne conforme pas sa vie à son enseignement s'accuse lui-même. On peut dire de ceux dont les actions ne sont pas conformes à leurs paroles, ce que la Genèse fait dire à Isaac en présence de ses deux enfants qu'il pouvait toucher et entendre, mais qu'il ne pouvait voir : *Cette voix est la voix suave de Jacob, mais cette main est la main velue d'Esaü.* Saint Chrysostôme trouve digne d'accusation tout docteur autorisé qui transgresse la loi qu'il est chargé d'enseigner ; car sa faute est en raison de la position plus élevée qu'il occupe. C'est de ses pareils qu'on peut dire : *Ils lient des fardeaux pesants, et qu'on ne peut porter, et les placent sur les épaules des hommes, mais ils ne veulent pas les remuer du bout des doigts.* Si l'on se rappelle que les pharisiens transgressaient la Loi en la chargeant de vaines pratiques qu'ils imposaient au peuple, on comprendra mieux ces paroles de l'Evangile : *Ils lient des fardeaux pesants.*

Saint Chrysostôme applique ce passage de l'Evangile et dit : Regardons comme des pharisiens posthumes tous ceux qui du haut de la chaire recommandent au peuple la justice, sans se soucier de la pratiquer eux-mêmes, et qui prétendent se justifier par leurs discours plus que par leurs actions. Regardons aussi comme tels ces confesseurs impitoyables qui aggravent les rigueurs de la pénitence au prochain, et qui, oubliant combien ils sont pécheurs eux-mêmes, négligent de faire pénitence de leurs fautes, et

osent ainsi pour leur propre compte braver le jugement de Dieu. Supposez, dit-il, un jeune homme qui n'a pas encore toutes ses forces. Si vous placez sur ses épaules un fardeau excessif, ou il le rejettera, ou il en sera écrasé. Il en sera ainsi de l'homme à qui l'on imposera une pénitence trop rigoureuse ; il faudra nécessairement ou qu'il la rejette, ou que l'acceptant, et ne pouvant la porter, il se scandalise à son sujet et s'enfonce plus avant dans le mal. Si l'on se trompe en infligeant une pénitence, n'est-il pas préférable de se tromper par défaut que par excès de rigueur ? Où le père de famille se montre généreux et indulgent, l'économe ne doit pas se montrer d'une avarice implacable. Dieu est souverainement bon, soyons ses imitateurs, ou si nous nous montrons sévères, que ce soit pour nous seuls. Que les hommes vous voient peu exigeants pour autrui, très-exigeants pour vous-mêmes. Agir autrement, c'est se comporter comme ce répartiteur injuste qui se décharge lui-même de tout tribut, pour le rejeter sur les autres. Et encore, dit le même saint Chrysostôme : Cette inique répartition, en affranchissant de tout impôt les uns, a l'inconvénient plus grave de pressurer abusivement les autres, et de les mettre dans l'impossibilité de jamais s'acquitter. Un bon prince se comporte d'une tout autre manière ; sévère en tout ce qui le regarde, il est doux et bon pour ce qui touche ses sujets.

Saint Jérôme dit (*in cap.* XXIII *Matth.*) : Jésus s'élève ici en général contre ces docteurs qui font d'autant moins eux-mêmes, qu'ils prescrivent des choses plus difficiles aux autres. Une des causes les plus sérieuses qui soulèvent les petits contre les grands, de quelque ordre qu'ils soient, c'est l'hypocrisie des paroles révélées par des actions qui

leur sont contraires. On pourrait dire qu'ils ne savent qu'imposer des fardeaux, s'ils ne savaient en même temps s'en affranchir. Que voulez-vous que deviennent des paroles tombées de la bouche d'hommes semblables? Leurs actions parlent plus haut et les déconsidèrent. Quiconque s'intéresse à l'âme de son prochain, doit d'abord songer à la sienne propre; l'exemple que l'on donne est plus éloquent que les plus beaux discours.

Concluons de ce qui précède, que tout homme qui établit une loi, ou qui la recommande du haut d'une chaire, est tenu de l'observer, à tel point qu'il sera plus sévèrement puni de Dieu que tout autre qui la transgresserait, parce que la faute d'un supérieur est toujours plus grave à cause du scandale.

Le sage ne dit-il pas : *Subissez la loi que vous avez portée !* C'est en vain, est-il dit ailleurs, que vous voulez établir une jurisprudence pour vous, et une jurisprudence pour les autres. Il est donc évident que ce que reproche ici Jésus aux scribes et aux pharisiens, on peut le reprocher à tout supérieur laïc ou ecclésiastique qui se fait pour lui la part plus légère ou la part du lion, suivant les circonstances. Il y a tant de lois et de sentences, il y a tant de réserves dans la légalité civile et ecclésiastique, qu'il est difficile et à peine possible à quelqu'un de passer à travers ce monde périssable et d'y côtoyer la vie sans s'y briser contre l'offense ou le péché.

Saint Augustin ajoute (*de Vera Religione*) : Cette religion véritable que le Christ nous a donnée, et qui consiste en un nombre si restreint des signes de sa grâce, ou sacrements, est essentiellement libre ; il en est cependant qui veulent la charger de fers, au point de nous faire regretter

la condition des Juifs dont l'antique liberté relevait de Dieu seul. Et saint Jean Chrysostôme (*Hom.* 73, *in Matth.*) : Après que le Seigneur a accusé les scribes et les pharisiens de cruauté et de négligence envers Dieu, il les accuse d'être remplis de cette vaine gloire qui les éloigne de Dieu et qui les empêche de croire au Christ. C'est pourquoi il ajoute : *Ils font toutes leurs actions pour être vus des hommes* ou en vue des hommes. Ce qui fait qu'aux yeux de Dieu, non-seulement ils ne méritent pas de récompense, mais qu'ils sont passibles même de châtiment. En effet, en recherchant uniquement dans leurs actions la vaine gloire, ils ont oublié la gloire du Dieu qu'ils servaient, et ils ont fait ainsi du bien le mal.

Saint Chrysostôme dit dans le même ordre d'idées (*Hom.* 53, *Operis imperf.*) : De même que le ver naît du bois qu'il ronge, de même nous voyons le démon faire en sorte que celui qu'il ne peut pousser directement au mal s'enorgueillisse de sa bonne conduite, et qu'au moyen de la vaine gloire, le bien qu'il opère se change en mal pour lui. Et saint Jérôme : Celui qui fait toutes ses actions en vue des hommes est scribe et pharisien.

Voici maintenant en particulier les actions reprochées aux pharisiens par le Sauveur : *Ils élargissent leurs philactères, ornent leurs franges, et paraissent dans les lieux publics sous de longues robes pour s'y voir saluer.*

Au sujet de tous ces détails, saint Jérôme fait observer que Dieu, après avoir donné à Moïse ses commandements, lui dit : Tu les rouleras dans ta main, et ils seront toujours devant tes yeux. Le sens de cette recommandation divine était qu'il fallait en tout temps s'attacher de corps et d'esprit aux préceptes du Décalogue, la main signifiant natu-

rellement l'action de l'homme ou le corps, et les yeux ce qu'il y a de plus élevé en lui, la méditation et l'esprit. Les pharisiens prenaient cette recommandation à la lettre, et transcrivant les dix commandements de Dieu sur des espèces de parchemin, ils s'en couronnaient ensuite la tête et le front comme d'un objet d'ostentation. Mais pour eux, ce n'était pas assez de s'être couronnés des dix commandements de Dieu, ils les voulaient encore dans leurs mains pour paraître de plus parfaits observateurs de la Loi. Ces parchemins, qui prenaient chez les pharisiens une dimension de plus en plus grande, en raison de l'application qu'ils mettaient à paraître, s'appelaient philactères, c'est-à-dire écrins conservateurs de la loi. Au bord de leurs longues robes étaient des franges d'hyacinthe. Ces franges, que Moïse avait recommandé aux Juifs de mettre au bord de leurs manteaux, étaient destinées à faire distinguer le peuple de Dieu des autres peuples; elles étaient le symbole de la loi de Dieu, et leur couleur d'hyacinthe était propre à faire penser au ciel que cette couleur rappelle. Ces manteaux étaient primitivement fort simples, c'était un semblable manteau que portait Jésus, manteau qu'il suffit de toucher à la femme atteinte d'un flux de sang pour être guérie; ce fut ce manteau qui fit reconnaître à la Samaritaine que Jésus était juif. Les pharisiens, dans un but d'ostentation, avaient fait d'un vêtement simple un objet de luxe, en ajoutant toujours de nouvelles franges ou bandelettes, auxquelles cependant ils joignaient de dures épines, en signe de la mortification dont ils se dispensaient au fond ; de sorte que sous leur robe, ils conservaient l'inhumanité du mauvais riche qui se revêtait de pourpre et de fin lin. Les robes des pharisiens, ainsi transformées, étaient un

objet de déception pour la foule qui les reconnaissait pour maîtres et les saluait du nom de rabbins. Le fait est qu'ils ne pensaient qu'à leur orgueil et que tout ce qui n'était pas eux était loin de leurs pensées.

Saint Chrysostôme dit à ce sujet (*Hom.* 53, *Operis imperf.*) : Ils veulent être appelés maîtres et ne le sont pas, ils recherchent un titre dont ils négligent les fonctions. Il n'est pas défendu de paraître dans les festins, dans les synagogues et dans les places publiques ; de tout temps les hommes se sont réunis pour prier, pour traiter les affaires et pour participer à des repas. Aussi le mal n'est pas là ; il est dans l'orgueil et la vaine gloire ; l'orgueil qui s'attribue un vrai mérite qui ne lui appartient pas ; la vaine gloire qui nous empêche de vaquer à la gloire véritable consistant à opérer notre salut en faisant celui de nos semblables.

Saint Chrysostôme dit (*Hom.* 53, *Operis imperf.*) : Si avoir des pensées d'orgueil et de domination est un si grand mal, quel mal et quelle imprudence n'est ce pas de s'attacher volontairement à l'objet de ces pensées? Bède dit : Malheur à ceux qui ont hérité des vices des pharisiens, et qui dans cette vie, accordée pour faire pénitence de ses fautes, ne tendent qu'à s'élever. Loin de nous donc l'ambition, selon le même Bède, loin aussi les ambitieux qui pourraient nous entraîner dans leurs voies par leur exemple.

Jésus détourne ses disciples des pensées d'orgueil et d'ambition en ces termes . *Mais vous, ne veuillez pas être appelés maîtres, car vous n'avez qu'un seul Maître et vous êtes frères. Et n'appelez sur la terre personne votre père, car vous n'avez qu'un seul Père qui est dans le ciel.* C'est

comme s'il leur avait dit : Destinés à suivre mon exemple, ce n'est pas vous qui vous laisserez enivrer par les fumées d'un vain orgueil, si jamais on vous appelle du nom vénéré de maître. Le nom de père aussi, si on vous le donne un jour, ne sera pas de l'adulation, mais un nom de charité et d'affection pour vos semblables. Vous ne pourrez jamais oublier la prière que je vous ai enseignée, et qui vous apprend qu'il n'est qu'un seul et véritable Père, *qui est dans le ciel*, d'où il veille sur tous ses enfants et dont la filiation divine fait des frères de tous les hommes.

Saint Chrysostôme dit (*ibid.*) : *Ne vous donnez pas le nom de maître ;* cette défense du Sauveur nous est faite pour que nous n'usurpions jamais, ni pour nous ni pour d'autres, la gloire qui revient à Dieu. Les chrétiens n'ont qu'un seul maître, qui est Jésus-Christ, et un seul Père, qui est dans le ciel, d'après la prière que ce même Jésus-Christ leur a enseignée. A celui qui a un père dans le ciel, il ne convient pas d'appeler de ce nom un autre sur la terre, ou s'il le fait, parce que l'usage y oblige, il doit placer bien au-dessus du père qu'il a sur la terre, celui qui le regarde du haut du ciel. D'où il suit que, par création et par adoption, les hommes ne forment qu'une seule famille de frères, ainsi qu'il est dit ici : *Mais vous, vous êtes tous frères.* Dieu donc, en nous défendant de regarder comme notre véritable père celui que la nature nous donne, n'a qu'un but, celui de nous apprendre l'excellence du Père que la foi nous révèle. Saint Jérôme dit (*contra Helvidium, tom.* II) : Tous les chrétiens sont frères en particulier, et tous les hommes en général sont frères comme créatures d'un même Dieu dont ils sont les enfants. Dieu ne défend pas seulement les désirs ambitieux, il ordonne

l'humilité par les paroles suivantes : *Celui qui est le plus grand entre vous sera votre serviteur ; car quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé.* C'est ainsi que le Pape, dans l'exercice du souverain pontificat, se glorifie d'être le serviteur des serviteurs de Dieu, ayant appris de la bouche du divin Maître que l'humilité triomphe tôt ou tard ou de Dieu ou des hommes.

Que le vicaire de Jésus-Christ sur la terre s'associe par l'humilité à tous ceux qui font le bien dans ce monde, et qu'un ardent amour de la justice l'inspire contre ceux qui l'offensent ! Remarquons, qu'à cause de l'importance de l'humilité qui a trois degrés, le Seigneur parle en trois endroits de l'Evangile de cette vertu essentiellement chrétienne. D'abord, au chapitre XIX de saint Luc, où il conseille un modeste effacement, favorable à notre avancement même ici-bas ; au chapitre XVIII du même évangéliste, où il est question du pharisien et du publicain ; enfin, ici (*Matth.*, XXIII ; *Marc.*, XII ; *Luc.*, XX), où Jésus conseille plus directement et sans parabole l'humilité et la fuite de la vaine gloire que recherchaient les pharisiens.

CHAPITRE XV

DE LA MALÉDICTION ÉTERNELLE ET DE CEUX AUXQUELS ELLE EST RÉSERVÉE

Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans son discours sur la montagne, en parlant des huit béatitudes, avait promis les bénédictions célestes aux fidèles observateurs des préceptes évangéliques; ici, au contraire, il menace des malédictions et des châtiments éternels ceux qui refuseront de se soumettre à ces commandements, comme les scribes et les pharisiens, qui, par leur hypocrisie, cherchaient à paraitre justes au dehors, tandis que leurs cœurs étaient remplis de crimes et d'injustice. La loi mosaïque, dit Origène (*Tractat.* 25, *in Matth.*), n'offrait aux Juifs que des faveurs ou des punitions terrestres; l'Évangile, au contraire, ne présente à ses disciples que des récompenses ou des châtiments éternels. Jésus-Christ mentionne ici huit

sortes de malédictions appropriées aux diverses circonstances dans lesquelles les scribes et les pharisiens faisaient paraître plus spécialement leur fausseté et leur hypocrisie. En premier lieu, il leur reproche sévèrement leur orgueil et leur avarice : Malédiction et damnation éternelle à vous, leur dit-il, scribes et pharisiens; vous vous vantez d'être les docteurs de la loi, et les guides du peuple, et vous n'êtes que des hypocrites et des menteurs, cherchant à paraître tout autres que vous n'êtes en effet. Vous fermez le royaume des cieux aux simples en pervertissant le sens des saintes Écritures et en les scandalisant par votre mauvaise conduite et vos funestes exemples. Non contents de refuser vous-mêmes d'entrer dans ce royaume de Dieu, vous mettez tout en œuvre pour en éloigner ceux qui désireraient y parvenir.

Il y a deux manières d'interdire l'entrée d'une maison : la première, c'est d'en enlever la clef quand elle est bien fermée; la seconde consiste à l'environner de solides remparts qui en défendent l'accès. Or, selon la pensée de saint Chrysostôme (*Homil.* 44, *Operis imperf.*), les scribes et les pharisiens se servirent de ces deux moyens pour éloigner le peuple juif du royaume de Dieu. Ils avaient étudié les saintes Écritures; ils connaissaient parfaitement l'avénement du Messie promis et annoncé par la Loi et les prophètes; mais prévoyant que, si le peuple venait à reconnaître Jésus-Christ pour le Sauveur des hommes, bientôt disparaîtraient du temple les offrandes et les sacrifices qui étaient leur unique ressource et dont ils s'enrichissaient ; ils lui dérobaient avec soin la connaissance des Écritures, ou donnaient de fausses interprétations aux divers passages qui parlaient trop clairement du Messie, ôtant

ainsi au peuple le premier moyen de parvenir au royaume des cieux. De plus, ils multipliaient les obstacles sous ses pas pour le détourner de la foi en Jésus-Christ, en l'entraînant par leur conduite scandaleuse et leurs mauvais exemples dans les sentiers du vice et de l'erreur; ainsi, non contents de ne vouloir pas eux-mêmes entrer au royaume de Dieu, ils empêchaient encore les autres d'y arriver. Selon quelques autres interprètes, le royaume des cieux peut être pris ici pour la béatitude éternelle. La porte pour y entrer est Jésus-Christ, qui nous dit en parlant de lui-même : Je suis la véritable porte; quiconque entrera par moi sera sauvé. La doctrine de la vérité est la seule clef qui puisse l'ouvrir, au contraire elle est fermée par l'erreur et le mensonge. Ainsi les scribes et les pharisiens, par la fausse interprétation de la Loi et des prophètes relativement à l'avénement du Messie, fermaient aux hommes l'entrée du ciel, en les détournant de la vraie connaissance de Jésus-Christ et en les précipitant dans l'erreur. Aveuglés eux-mêmes par la haine et la jalousie qui les animaient contre le Sauveur, ils refusèrent d'y entrer, et en éloignèrent les autres, qui, pour la plupart, s'obstinèrent dans leur aveuglement et refusèrent d'embrasser la foi chrétienne.

En second lieu, le Sauveur, leur reproche leur gourmandise et leur gloutonnerie, et lance contre eux une nouvelle malédiction, parce que, sous prétexte d'honorer Dieu, ils faisaient de longues prières, non de cœur, mais de bouche seulement, afin de paraître plus pieux et plus saints aux yeux des hommes, et de s'attirer par là de plus abondantes aumônes. Ils dévoraient ainsi la substance du pauvre, par les trompeuses apparences de leur dévotion ; ils séduisaient

aisément les pauvres veuves, qui, entraînées par leur fausse piété, leur abandonnaient tout ce qu'elles possédaient. Et en cela, ils n'étaient que plus coupables, car ils abusaient de la faiblesse de celles qu'ils trompaient ainsi, et lorsqu'ils auraient dû les soutenir et les protéger, ils les dépouillaient et s'emparaient de leurs biens. Jésus-Christ, dit saint Chrysostôme (*ibidem*), en blâmant ainsi la manière d'agir des prêtres juifs, voulait apprendre aux ministres de son Église qu'ils ne doivent point avoir, avec les veuves, de relations plus fréquentes qu'avec les autres fidèles; car, malgré la droiture de leurs bonnes intentions, ils pourraient par là scandaliser les faibles, et donner lieu de soupçonner leur pureté et de critiquer leur conduite. L'hypocrisie dont ils s'enveloppaient pour opérer leur rapine les rendait encore plus criminels, car, dit le même saint Chrysostôme (*Homil.* 74, *in Matth.*), si celui qui fait le mal mérite d'être puni, quels ne seront pas les châtiments réservés à celui qui, pour faire le mal, se couvre du manteau de la religion? Aussi le Sauveur ajoute : Non-seulement pour vos rapines, mais encore pour vos dissimulations, vous subirez un jugement plus sévère et de plus grands châtiments. Jésus-Christ, selon le vénérable Bède (*in cap.* xx *Luc.*), ne dit pas seulement aux pharisiens et aux scribes, vous serez punis, mais il dit vous serez plus sévèrement châtiés, nous montrant par là que ceux qui prient par ostentation et pour être remarqués des autres, sont coupables et dignes de châtiments, mais qu'ils sont bien plus criminels encore et qu'ils encourent de plus graves punitions, ceux qui, par orgueil et par avarice, affichent au dehors la dévotion et la piété pour s'attirer les louanges et les largesses des hommes. En eux, la prière se change en

péché et devient la cause de leur éternelle damnation. Les hypocrites, dit saint Isidore, seront doublement punis, et pour leur iniquité qu'ils dissimulent, et parce qu'ils cherchent à paraître aux yeux des autres ce qu'ils ne sont pas réellement. L'équité simulée, dit saint Augustin (*in Psalm.* 6), n'est pas l'équité, mais une double iniquité, et elle sera doublement punie de Dieu.

En troisième lieu, Jésus-Christ leur reproche les peines et les soins inutiles qu'ils se donnent sous prétexte de faire le bien. En effet, parmi les princes des prêtres, plusieurs ne craignaient pas de parcourir la terre et les mers, les villes et les campagnes pour faire quelques prosélytes, c'est-à-dire pour convertir quelques païens et les amener à la religion judaïque. Ils agissaient ainsi, non par affection envers les infidèles et pour leur procurer le salut éternel, mais uniquement pour s'attirer de la gloire par leur opposition à la foi et à la religion chrétienne, et encore pour s'enrichir; afin qu'en multipliant les adeptes de leur culte, ils pussent multiplier aussi les offrandes et les sacrifices. Qu'ils étaient peu nombreux leurs prosélytes! Souvent même, et c'est en cela qu'apparaît la malice des prêtres et des docteurs de la Loi, ces nouveaux convertis, scandalisés par leurs mauvais exemples, renonçaient à la religion qu'ils avaient embrassée, pour retourner au paganisme, et devenaient ainsi plus criminels qu'auparavant; ne vaut-il pas mieux, en effet, ne jamais connaître le chemin de la vérité que de le quitter après l'avoir connu? Les religieux apprennent de là avec quel soin ils doivent veiller sur eux-mêmes et sur leur propre conduite pour ne scandaliser en rien les novices qui entrent dans leur communauté, de peur que par la légèreté de leurs conversations

et leur imprudence, ils ne les portent à quitter l'état qu'ils voulaient embrasser, et à retourner dans le siècle où ils deviendraient pires qu'auparavant. Hélas ! dit saint Jérôme à ce sujet (*in cap.* XXIII *Matth.*), il arrive souvent que nous sommes moins soigneux pour conserver ce que nous possédons, que nous ne déployons de zèle pour acquérir ce que nous ne possédons pas encore.

Quatrièmement, le Sauveur leur reproche leur folie et leur mauvaise foi qui les rendent dignes des malédictions éternelles. Les princes des prêtres, pour exciter le peuple à offrir de grands sacrifices et à répandre d'abondantes largesses dans le temple du Seigneur, traitaient avec plus de respect et de vénération les dons et les offrandes présentés à Dieu que le temple lui-même et que l'autel, et ils répétaient souvent que celui qui jurait par le temple et par l'autel pouvait, sans se parjurer, ne pas remplir ses serments, mais que celui qui jurait par l'or du temple, c'est-à-dire par l'argent qui était offert aux prêtres, ou par les hosties et les sacrifices qui étaient présentés à Dieu sur l'autel, et qui n'accomplissait pas ses promesses, devait être puni comme un infâme parjure. Les insensés ! ils se conduisaient ainsi par cupidité et par avarice, oubliant la crainte de Dieu et le respect qui lui est dû, et abusaient ainsi de la simplicité du peuple. Quoi donc ! est-ce que celui qui sanctifie n'est pas plus grand que l'objet sanctifié ? Donc le temple et l'autel, dont les oblations et les sacrifices tiraient toute leur valeur et toute leur sainteté, étaient plus grands que les objets qui étaient offerts, et, par conséquent, celui qui jurait par le temple et par l'autel et qui n'accomplissait pas ses promesses, était plus coupable que celui qui jurait simplement par les oblations et

par les sacrifices. Aussi Notre-Seigneur les traite-t-il d'aveugles qui conduisent d'autres aveugles, les entraînant avec eux dans les abîmes de la perdition. Hélas ! combien de chrétiens aujourd'hui tombent dans ce vice et dans cette erreur des Juifs ! La plupart en effet regardent comme plus grand le serment fait sur les Évangiles que celui qui est fait par le nom de Dieu; ils redoutent de jurer par les saints Évangiles, et ils ne craignent nullement de jurer par le saint nom de Dieu, comme nous le voyons trop souvent dans leur conduite habituelle. La sainteté des Évangiles ne vient-elle donc pas de Dieu seul ? Les Écritures sont faites pour Dieu et à cause de lui, et non pas Dieu pour les Écritures. Dieu donc, qui sanctifie les Évangiles, est plus grand que les Évangiles mêmes qui ne sont saints que par lui et à cause de lui.

En cinquième lieu, le Sauveur reproche aux scribes et aux docteurs de la Loi leur négligence coupable et le peu de soin qu'ils apportaient pour faire observer les commandements les plus essentiels et les devoirs les plus importants pour le salut des âmes, tandis qu'ils mettaient tout leur empressement et déployaient tout leur sollicitude pour l'accomplissement des plus petites choses et des moindres obligations temporelles. En effet, ils exigeaient avec rigueur la dîme des plus minimes récoltes et des moindres productions de la terre, mais se préoccupaient peu de faire observer la justice dans les jugements, la compassion et la miséricorde pour le soulagement des pauvres, la foi et l'obéissance envers Dieu, préceptes qui seuls renferment tous les devoirs essentiels et indispensables pour le salut. Sans doute la Loi exigeait la dîme même des plus petites choses, sans toutefois autoriser pour cela la négligence à

l'égard des principaux commandements. Il faut d'abord remplir les préceptes les plus importants, puis ensuite descendre aux moindres, de manière à pouvoir ainsi accomplir et les uns et les autres. Jésus-Christ donc les blâmait ouvertement de ce qu'ils se montraient si scrupuleux pour les plus petites fautes, et ne craignaient nullement de se souiller des plus grands crimes en violant la justice envers Dieu et envers les hommes; il les appelle des guides aveugles qui, au lieu de conduire les peuples dans le chemin de la vertu, corrompaient leur intelligence et les précipitaient dans le mal, éloignant ainsi le moindre petit moucheron, mais n'hésitant point à avaler un chameau, c'est-à-dire évitant soigneusement les fautes les plus légères et commettant sans scrupules les plus grands forfaits. Parmi les scribes et les pharisiens auxquels Jésus-Christ s'adressait, dit saint Chrysostôme (*Homil* 44, *Operis imperf.*), il y avait également des prêtres et des laïques; il n'est donc pas hors de raison de donner à ce passage une double interprétation, un double sens, l'un relatif au peuple qui paie la dîme, et l'autre aux prêtres qui la reçoivent. C'est d'ailleurs ce que le Sauveur semble nous indiquer lui-même en disant : *Væ vobis qui decimatis*, car cette expression *decimatis* désigne tout à la fois et celui qui paie la dîme et celui qui la reçoit. Or, les scribes et les pharisiens laïques se montraient très-exacts à payer la dîme des plus petites choses afin de paraître plus saints et plus parfaits aux yeux des hommes; afin qu'en les considérant chacun pût se dire : Voyez comme ils sont fidèles à exécuter les moindres ordonnances de la Loi; à plus forte raison, combien doivent-ils être attentifs à observer les commandements de Dieu. Mais, hélas! qu'ils étaient loin d'agir

ainsi ! extérieurement, il est vrai, ils évitaient avec soin les plus petites fautes, mais de gaîté de cœur ils se rendaient coupables des plus grands crimes, injustes dans leurs jugements, durs et sans pitié envers le prochain, incrédules et rebelles envers Dieu.

D'un autre côté, les prêtres eux-mêmes n'étaient pas meilleurs. Guidés par leur seule avarice, ils reprenaient avec dureté et châtiaient sévèrement ceux qui auraient manqué de payer la plus légère partie de la dîme dont ils étaient redevables, mais s'ils violaient gravement la Loi de Dieu, s'ils nuisaient à leur prochain dans ses biens ou dans sa réputation, nul ne s'occupait de les reprendre et de les corriger. Attentifs à leurs seuls intérêts, ils ne se préoccupaient nullement ni de la gloire de Dieu ni du salut des âmes. N'est-ce pas aussi ce que nous voyons parmi les ministres de l'Église ? Chacun veille avec soin à son honneur et à ses propres intérets, mais nul ne s'occupe sérieusement de l'honneur et des intérêts de Dieu et de son Eglise. Si le peuple ne paie pas avec exactitude ses dîmes et ses redevances, chacun murmure, chacun crie et s'élève contre lui avec force; s'il s'abandonne au désordre et se livre au crime, chacun garde le silence et se met peu en peine de le ramener à la pratique de la vertu. Hélas ! combien de fois ne voyons-nous pas se renouveler parmi les prélats et les chefs de communautés religieuses cet aveuglement que Notre-Seigneur reproche ici aux scribes et aux pharisiens ! Qu'un religieux manque à une cérémonie, à une pratique extérieure, il est publiquement repris et blâmé; qu'il soit rempli d'orgueil, jaloux, détracteur, brouillon, on ne lui dit rien et on le laisse en paix. S'il viole un point du règlement ou une constitution de la communauté, il est

plus sévèrement puni que pour avoir violé un précepte de Jésus-Christ ou de son saint Évangile. Les prélats et les évêques de nos jours abandonnent volontiers le soin des âmes pour s'occuper des choses temporelles. S'agit-il d'augmenter leurs biens et leurs richesses, on les verrait courir au bout du monde, mais ils ne veulent pas faire un pas pour le bien spirituel et le salut du drapeau qui leur est confié.

Sixièmement, Jésus-Christ reproche aux Juifs leur dissimulation et leur conduite mensongère, et les menace d'une nouvelle malédiction, parce qu'ils étaient plus soigneux de se purifier des souillures extérieures que des souillures intérieures, et qu'ils préféraient la pureté du corps et des vases matériels à la pureté des mœurs et de la conscience. Lorsque les pharisiens, en effet, se disposaient à monter au temple de Dieu, ils nettoyaient avec grand soin leurs vêtements et tous les ustensiles qui devaient servir à l'autel, affectant ainsi par ostentation une grande propreté extérieure pour paraître plus saints aux yeux des hommes, mais ils se mettaient peu en peine de nettoyer leurs consciences couvertes des souillures de toute sorte de péchés. Ils se trompaient grossièrement, et c'est en cela surtout qu'ils montraient leur aveuglement. Ne doit-on pas d'abord s'occuper de purifier l'intérieur avant de penser à l'extérieur, et le dehors peut-il être agréable à Dieu si le dedans lui déplaît? Combien de chrétiens aujourd'hui ressemblent à ces monceaux de fumier couverts de neige? ils sont blancs au dehors; touchez-les et vous ne trouverez que puanteur et pourriture. Ce sont ceux-là auxquels s'adresse Jésus-Christ quand il dit : Nettoyez premièrement l'intérieur du vase et le reste sera pur et

sans tache, c'est-à-dire : Purifiez avant tout votre cœur de toutes les souillures du péché, car de la pureté intérieure naît la pureté extérieure, et alors vous paraîtrez véritablement justes et saints aux yeux des hommes. Par ces paroles, dit Origène (*Tractat.* 25, *in Matth.*), notre divin Sauveur voulait nous apprendre que nous devons nous appliquer à être justes et saints et non pas à le paraître. Celui, en effet, qui n'ambitionne que les apparences de la sainteté, se contente de purifier l'extérieur sans s'occuper de la pureté de cœur et de conscience, mais, au contraire, celui qui aspire à la véritable justice commence par purifier son cœur et acquiert bientôt la pureté extérieure, qui seule paraît aux regards des hommes.

En septième lieu, le Sauveur confirme ce qu'il vient de dire et menace les pharisiens de nouvelles malédictions ; les comparant à des sépulcres qui, au dehors, paraissent magnifiques, parce qu'ils sont parés d'or ou de marbre et qu'ils brillent de diverses couleurs, mais qui, au dedans, ne renferment qu'un horrible mélange d'os et de chair en putréfaction. Tels étaient pourtant les Juifs ; intérieurement, ils étaient remplis de dissimulation, d'iniquité, de crimes de toute sorte, mais au dehors ils étalaient l'apparence d'une grande sainteté dans leurs paroles, dans leurs vêtements, même dans leur démarche, couvrant ainsi, sous le manteau d'une religion affectée, leurs vices et toutes leurs injustices. C'est avec raison, dit à ce sujet saint Chrysostôme (*Homil.* 43, *Operis imperf.*), que les corps des justes sont appelés des temples ; en effet, notre Seigneur y habite comme dans son temple et y reçoit les honneurs qui lui sont dus. Les corps des pécheurs, au contraire, sont appelés des sépulcres, parce que l'âme y est

comme morte et ensevelie, car elle ne donne plus aucun signe de cette vie spirituelle et divine qui doit l'animer sans cesse. Un tombeau, quand il est bien fermé, peut paraître éclatant et magnifique au dehors; gardez-vous bien de l'ouvrir, vous n'y trouveriez que corruption et une odeur infecte. Il en est de même des hypocrites; tant qu'ils ne sont pas connus, ils peuvent paraître aux yeux des hommes justes et vertueux; mais si vous soulevez le voile qui les couvre, vous ne trouvez plus que des gens vicieux, débauchés, vils et méprisables. O hypocrites! répondez-moi; s'il est honorable d'être mauvais et pervers, pourquoi donc refusez-vous de paraître ce que vous voulez être? Si, au contraire, il est honorable d'être bon, pourquoi donc ne voulez-vous pas être ce que vous voulez paraître? S'il est honteux de paraître pervers et corrompu, n'est-il pas plus honteux de l'être en effet, et s'il est glorieux de se montrer juste et bon, n'est-il pas plus glorieux encore de l'être effectivement et du fond du cœur? Soyez donc réellement tels que vous vous montrez ou du moins montrez-vous tels que vous êtes. Quel est l'homme en ce monde, s'écrie saint Bernard, je ne dis pas qui désirerait, mais seulement qui supporterait de paraître aux yeux des hommes tel qu'il est en réalité?

Huitièmement, enfin Jésus-Christ reproche aux Juifs d'être les enfants de pères meurtriers et homicides, et c'est pour cela qu'il lance contre eux cette dernière malédiction. Les scribes et les pharisiens, en effet, pour s'attirer les applaudissements du peuple et acquérir à ses yeux une grande réputation de justice, de dévotion et de sainteté, vénéraient avec grand respect la mémoire des prophètes que leurs pères, disaient-ils,

avaient injustement persécutés et mis à mort; ils élevaient à leur mémoire des tombeaux et des mausolées magnifiques qu'ils décoraient avec luxe et avec recherche; ils proclamaient hautement que s'ils eussent vécu du temps de leurs aïeux, ils n'auraient jamais consenti comme eux à immoler ainsi de si saints et de si grands personnages. Ils confessaient ouvertement par là qu'ils étaient réellement les enfants de ceux qui avaient mis à mort les saints prophètes; ils blâmaient, par vaine ostentation, les crimes de leurs pères et ils ne voyaient pas, les insensés, que, dans toute leur conduite, ils marchaient sur leurs traces et se montraient en tout leurs fidèles imitateurs. En effet, si leurs pères avaient été injustes en persécutant les prophètes, étaient-ils donc meilleurs, eux qui persécutaient d'une manière encore plus injuste et plus infâme Jésus-Christ et ses apôtres, eux qui se déclaraient les ennemis jurés de tous les gens de bien?

Le Sauveur ne leur reproche pas les honneurs qu'ils rendaient aux tombeaux et aux sépultures des saints; ce qu'il blâme en eux, c'est leur mauvaise intention; car s'ils agissaient ainsi, ce n'était point par amour de la justice et de la vérité, mais uniquement par vaine gloire et pour s'attirer les approbations et les louanges des hommes. Les fidèles, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 45, *Operis imperf.*), qui construisent des temples et élèvent des autels en l'honneur des saints martyrs, si d'ailleurs ils observent la justice en toute chose, s'ils évitent de faire tort au prochain, s'ils consolent et soulagent les pauvres, font, à n'en pas douter, une œuvre bonne, méritoire et agréable à Dieu; si, au contraire, ils n'agissent que par ostentation et par orgueil, si pour bâtir des églises ils ravissent le

bien des pauvres, comment pourraient-ils plaire au Seigneur? Les pauvres élèveront contre eux leur voix plaintive; ils crieront et demanderont vengeance au ciel de leur conduite. Les saints martyrs peuvent-ils se trouver honorés des dons que vous leur faites au détriment des malheureux qui gémissent dans l'indigence? Quelle est donc cette nouvelle justice de dépouiller les vivants pour honorer et enrichir les morts? enlever la substance du pauvre et de l'indigent pour en faire un sacrifice à Dieu, est-ce là, je vous le demande, le moyen de lui plaire? N'est-ce pas plutôt, pour ainsi dire, vouloir le contraindre de s'associer à notre malice, et le rendre, par l'acceptation de nos dons et de nos offrandes, participant de nos crimes? Voulez-vous construire une maison qui puisse plaire au Seigneur, nourrissez les pauvres, soulagez les infirmes et les indigents. Les hommes habitent dans des maisons de pierre; Dieu, lui, habite dans ses saints. Dépouiller autrui pour élever des édifices en l'honneur des martyrs, c'est construire la maison des hommes et détruire celle de Dieu. A quoi vous servira d'honorer les justes et les saints, si en même temps vous méprisez la sainteté et la justice? Les saints ne sauraient être les amis de ceux dont Dieu est l'ennemi déclaré. Ces orgueilleux insensés ne semblent-ils pas se tenir à eux-mêmes ce langage? Si nous faisons d'abondantes aumônes aux pauvres à quoi nous serviront-elles? peu les connaîtront pour nous en louer, et quand même elles seraient connues de tous, la mémoire s'en effacera promptement. Le temps, qui emporte tout, emportera bientôt aussi le souvenir de nos bonnes œuvres. Construisons des églises, élevons des autels qui puissent résister aux injures du temps; ces édi-

fices durables perpétueront notre mémoire de siècle en siècle; nous vivrons dans le souvenir des hommes qui nous loueront en contemplant et en admirant nos œuvres. O folie! ô aveuglement des créatures! insensés que vous êtes! à quoi bon, après votre mort, ce souvenir et ces louanges? de quoi vous servira d'être loués et glorifiés où vous ne serez plus, tandis que vous serez tourmentés là où vous serez pour toujours!

Le Sauveur, voulant ensuite leur montrer que non-seulement ils sont les fidèles imitateurs de leurs pères, mais qu'ils sont encore plus coupables, ajoute : Mettez le comble à la mesure que vos pères ont remplie, achevez ce qu'ils ont commencé eux-mêmes et dépassez encore leur malice. Par là, selon la pensée de saint Jérôme (*in cap.* XXIII *Matth.*) et de saint Chrysostôme (*Homil.* 75, *in Matth.*), Jésus-Christ ne leur commande pas, ne leur ordonne pas de malfaire; mais connaissant leurs dispositions intérieures et les intentions criminelles dont ils étaient animés, il prédit, il annonce par avance ce qui devait arriver, qu'ils se montreraient pires que leurs aïeux. Les anciens, en effet, avaient mis à mort les prophètes; ils devaient eux-mêmes mettre à mort le Maître et le Seigneur des prophètes; leurs pères avaient tué les saints, les justes, et eux, leurs enfants, devaient attacher à la croix le Christ, Dieu et homme tout ensemble. C'est pourquoi le Sauveur ajoute : Race de vipères, remplis de corruption et de malice, comment pourrez-vous fuir et éviter le terrible jugement qui vous menace à cause de vos cruelles persécutions contre moi et contre mes disciples? Vous vous vantez quand vous dites que si vous eussiez été à la place et du temps de vos pères vous n'auriez pas comme eux

persécuté les prophètes et consenti à leur mort. Eh bien ! je vous montrerai que vous n'êtes que des fourbes et des imposteurs. Moi aussi, j'enverrai vers vous des prophètes, des sages et des docteurs, qui sont mes apôtres, remplis de l'esprit de prophétie, de science et de sagesse pour vous instruire et vous enseigner toutes vérités, mais, à l'exemple de vos pères, vous les persécuterez, vous les mettrez à mort, vous les crucifierez, vous les flagellerez, vous les chasserez de vos assemblées et de vos synagogues, et vous les poursuivrez de ville en ville, mettant ainsi le comble à la malice de vos ancêtres. Mais, sachez-le bien et tremblez, car, en vérité, en vérité, je vous le dis, cette génération maudite ne passera pas avant qu'il lui soit demandé compte de tout le sang des justes qui a été répandu depuis le sang d'Abel, immolé par la jalousie de Caïn son frère, jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, alors grand-prêtre, que vous avez massacré entre le temple et l'autel. Parmi le grand nombre de justes et de saints qui avaient été victimes de la cruauté et de la barbarie du peuple juif, Notre-Seigneur n'en mentionne ici que deux, qui sont la figure de tous les martyrs de la religion chrétienne. Abel, en effet, qui était pasteur de brebis, nous représente tous ceux qui appartiennent à l'état laïque, et Zacharie, fils du grand-prêtre, ceux de l'ordre ecclésiastique.

Le Sauveur, ensuite, s'adressant spécialement à la ville de Jérusalem qui, comme la capitale du royaume, renfermait dans son sein les maîtres du peuple et les chefs de la conspiration formée contre lui : Jérusalem, Jérusalem, dit-il, toi qui massacres les prophètes et qui lapides les saints qui te sont envoyés pour t'instruire de la vérité,

te corriger de tes vices et te ramener à la pratique de la vertu, combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants dans l'unité d'une même croyance et d'un même amour, par mes miracles, par mes exhortations, par mes bons exemples, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu! Saint Chrysostôme (*Homil.* 46, *Operis imperf.*), parlant au nom du Sauveur du monde, s'exprime en ces termes : O ville ingrate et rebelle! comment pourrais-tu guérir de tes maux, puisque tu ne veux laisser approcher de toi aucun médecin pour sonder tes plaies et panser tes blessures. Je n'ai pas épargné mes plus fidèles serviteurs pour t'épargner toi-même; j'ai sacrifié la vie de mes meilleurs amis pour sauver la tienne; leurs travaux ont été vains et infructueux, ta résistance a triomphé de tous leurs efforts et tu n'as pas été guérie. Si j'avais désiré ta perte, t'aurais-je envoyé mes prophètes; si j'avais voulu t'anéantir, serais-je moi-même venu vers toi? Que puis-je faire pour te sauver, puisque toi-même tu refuses obstinément ton salut?

Notre-Seigneur se compare ici à une poule pour nous montrer plus clairement toute la tendresse qu'il portait au peuple juif, et la grande charité dont il est animé pour le salut de toutes les créatures. La poule, en effet, a plus de tendresse, de soins et de vigilance pour ses poussins que tous les autres oiseaux. Elle se proportionne à leur faiblesse; sont-ils souffrants, elle semble malade avec eux; elle les couvre de ses ailes pour les réchauffer; elle combat pour eux, les protége et les défend contre les attaques de leurs ennemis. De même, Jésus-Christ, la Sagesse éternelle de Dieu, pour nous guérir de nos misères, s'est revêtu de nos faiblesses et de nos infirmités, il nous protége en

nous abritant sous les ailes de sa miséricorde, nous défend contre les attaques du démon notre ennemi, nous conserve et nous nourrit de sa grâce divine. Néanmoins, les Juifs, rebelles et pervers, résistèrent opiniâtrément à cette tendresse maternelle de la part de Dieu et ne voulurent point obéir à ses paroles et à ses avis salutaires. Hélas! combien de chrétiens, à l'exemple de ces pharisiens obstinés, refusent de profiter ou des bonnes inspirations ou même des châtiments que Dieu leur envoie pour les appeler à lui et les faire rentrer dans le chemin de la vertu qu'ils ont abandonné. Qu'ils tremblent! car ils seront traités comme les Juifs.

Le Sauveur, en effet, indigné de leur conduite et de leur endurcissement volontaire, leur prédit les peines temporelles et éternelles qui les attendent. Il les menace tout à la fois de châtiments temporels et spirituels, quand il leur dit : Votre ville et son temple, ainsi que vos maisons, seront détruits et il n'en restera pas pierre sur pierre, ce qui fut accompli quelques années après par les armées romaines, et, vous-mêmes, vous serez abandonnés de Dieu, sans justice, sans foi aucune, sans vérité et sans la grâce du Saint-Esprit. N'est-il pas juste, en effet, dit Origène (*Tractat.* 26, *in Matth.*), que les maisons, c'est-à-dire le corps et l'âme de ceux qui auront refusé de se rassembler sous les ailes du Sauveur, soient délaissés et entièrement abandonnés de Dieu? En second lieu, il les menace de châtiments éternels, qui consistent surtout dans la privation de la vue de Dieu, en disant : Vous ne me verrez plus désormais à partir du jour de ma mort, à moins que, touchés d'un repentir sincère, vous ne disiez hautement : Béni soit celui qui vient à nous au nom du Seigneur, et

que vous ne reconnaissiez que je suis véritablement le Fils du Très-Haut. Ou bien encore : Vous ne me verrez plus désormais que quand viendra le grand jour du jugement, où je paraîtrai dans tout l'éclat de ma gloire et où vous serez forcés, malgré vous, de reconnaître que je suis le Messie envoyé de Dieu, promis et annoncé par les prophètes. Après ces paroles, le Sauveur sortit du temple avec ses disciples et quitta les Juifs. Nous sommes les temples de Dieu, dit Origène (*ibidem*), et le Saint-Esprit habite en nous ; mais si, par nos crimes, nous chassons Jésus-Christ de nos cœurs, nous devenons nous-mêmes la cause de notre perte et de notre malheur.

CHAPITRE XVI

DES SIGNES DU DERNIER AVÉNEMENT DE JÉSUS-CHRIST ET DE LA FIN DU MONDE

Jésus-Christ étant sorti du Temple, comme nous venons de le dire, promenait ses regards sur la ville, le Temple et les maisons, et semblait confirmer par ses signes et ses mouvements extérieurs la destruction prochaine qu'il venait de leur annoncer. Les disciples cependant, effrayés des paroles de leur divin Maître, lui faisaient remarquer la grandeur et la majesté extérieures du temple, non qu'il ne les connût pas, mais espérant par là fléchir sa miséricorde et l'engager ainsi à révoquer la terrible sentence qu'il venait de prononcer. Ils ne pouvaient croire que tant d'édifices, si brillants de grandeur et de magnificence, seraient détruits, anéantis et réduits en poussière. Ils ne voyaient que sa beauté extérieure, sans considérer les crimes et les

abominations qui régnaient dans le temple et dans la ville elle-même. Combien, hélas! encore aujourd'hui ne voyons-nous pas de chrétiens plus empressés d'orner les églises de peinture et de décorations extérieures, que de les embellir intérieurement par la pratique de toutes les vertus. Nous voyons, dit saint Jérôme (*Epistol. ad Nepotian. de Vita cleric.*) les autels resplendissants d'or et de pierreries, tandis que les ministres sont souillés des ordures du vice. Il n'en était pas ainsi dans la primitive Église, car si alors, selon la pensée de saint Augustin, les murailles du temple étaient viles et de peu de valeur, les cœurs des fidèles étaient saints et précieux aux yeux du Seigneur.

La beauté de l'Église ne consiste ni dans la magnificence de ses édifices, ni dans la grandeur de ses revenus, mais bien plutôt dans la piété, la bienfaisance, l'humilité et la dévotion de ses membres. Le Sauveur, cependant, pour ne pas laisser plus longtemps ses disciples dans l'incertitude, leur répondit que malgré tout l'éclat et la solidité apparente de ces édifices qui semblaient indestructibles, la ville et le temple seraient renversés et qu'il n'en resterait pas pierre sur pierre. Ce qui fut réalisé en effet par les Romains, quelques années après. Il en sera de même de tous ces palais somptueux, de toutes ces demeures magnifiques que les hommes élèvent à grands frais; un jour, il n'en restera pas pierre sur pierre. La divine providence, dit le vénérable Bède (*in cap.* XIII *Marc.*) en avait ainsi ordonné, afin que quand la vérité de la foi chrétienne serait prêchée et manifestée au monde, le temple de Jérusalem avec toutes ses cérémonies fût ruiné et entièrement aboli; en effet, s'il fût resté dans tout son éclat et dans toute sa splendeur matériels, il aurait pu devenir un sujet de chute pour plu-

sieurs, qui, faibles encore dans leur croyance nouvelle, en voyant toujours subsister ce temple magnifique, élevé par ordre de Dieu et uniquement pour sa gloire, auraient pu être tentés de retourner à l'ancienne loi des Juifs et d'abandonner la foi chrétienne. Jérusalem et son temple, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 48, *Operis imperf.*), n'étaient que le type et la figure de la Jérusalem spirituelle qui est l'Église. Si le temple eût toujours subsisté, les observances légales eussent été difficiles à abolir, mais une fois renversé et détruit, les Juifs, malgré leur désir, ne pouvaient plus accomplir la loi, célébrer la pâque ni les autres fêtes prescrites, ni même offrir leurs sacrifices à Dieu. Les ombres et les figures de la loi ancienne disparaissaient pour faire place à la réalité de la nouvelle loi et des vrais mystères de l'Évangile.

Le même jour, Notre-Seigneur se retira avec ses disciples sur la montagne des Oliviers et il s'y assit pour se reposer, le visage tourné vers le temple, à l'endroit même où depuis on a fait construire une église. Ses apôtres profitèrent de cette circonstance pour lui adresser diverses questions, les unes relatives à la destruction prochaine de la ville et du temple de Jérusalem, les autres touchant les signes précurseurs de son second avénement et de la consommation des siècles; les disciples du Sauveur, en effet, s'imaginaient que la fin du monde devait suivre immédiatement la ruine du temple et de la ville. Ce n'est donc pas sans raison que tout ceci se passa sur la montagne des Oliviers, puisque de là on voyait aisément la ville et le temple de Jérusalem, dont la ruine fait le sujet de diverses questions, et aussi puisque, selon l'opinion de plusieurs, le jugement dernier dont il s'agit également doit avoir lieu dans les environs

de cette montagne. Jésus-Christ, dans sa divine prudence, en répondant aux diverses demandes de ses apôtres, leur révèle uniquement ce qui pouvait être utile et nécessaire à leur instruction et à la nôtre, sans leur manifester les autres détails qui n'offraient pour eux comme pour nous aucun avantage. Il leur fait donc connaître les signes qui doivent précéder son dernier avénement, pour les préserver de toute erreur, sans toutefois leur en préciser l'époque. Cette incertitude du temps et de l'heure où doit venir le souverain Juge est bien propre à nous entretenir dans une crainte perpétuelle et doit nous engager à nous y disposer avec soin et à nous tenir toujours prêts à paraître devant lui.

La plupart des signes dont il est fait ici mention se rapportent indistinctement à la ruine du temple et de la ville de Jérusalem aussi bien qu'à la fin du monde et au jugement dernier; Jésus-Christ lui-même, selon la pensée de saint Chrysostôme (*ibidem*), n'a pas voulu en faire l'application spéciale et particulière, mais les confondre ensemble afin que nous puissions les appliquer nous-mêmes indifféremment à l'un et à l'autre de ces deux grands événements. Cependant comme aujourd'hui nous savons que la ville et le temple de Jérusalem ont été détruits de la manière dont Notre-Seigneur l'avait annoncé, nous pouvons, pour notre propre instruction, les rapporter tous à la fin du monde et au dernier jugement. Et si notre divin Maître les révéla à ses apôtres, ce n'est pas qu'ils dussent vivre jusqu'à la consommation des siècles et en être les témoins; mais en eux il voulait instruire tous les chrétiens qui assisteront à la fin du monde. Jésus-Christ, dit encore le même saint Chrysostôme (*Homil.* 76, *in Matth.*), avant de répondre

aux questions de ses apôtres relatives à la destruction des Juifs et à son second avénement, les avertit des maux dont ils étaient eux-mêmes menacés, afin qu'ils se tiennent prêts à combattre et ne se laissent pas séduire. Plusieurs faux christs, leur dit-il, et plusieurs faux prophètes apparaîtront alors et se proclameront le véritable Messie annoncé et par la Loi et par les Écritures; ils en séduiront un grand nombre par leur fausse doctrine, par l'apparence trompeuse de leur sainteté et par leurs prodiges extraordinaires. Dans chacune des hérésies qui s'élèvent, dit saint Anathase (*Orat. prima contra Arian.*), le diable n'est-il pas là qui semble dire: C'est moi qui suis le vrai Messie; en moi seul réside la vérité. Ne tiennent-ils pas aussi le même langage et ne semblent-ils pas se proclamer de vrais Messies, ceux qui exigent que leurs préceptes et leurs volontés soient exécutés de préférence aux commandements et à la volonté de Dieu. Ne nous alarmons point, Notre-Seigneur ne viendra que quand les signes qu'il a voulu annoncer lui-même auront été entièrement accomplis. Il nous les a fait connaître afin de nous inspirer le mépris du monde, de nous prémunir contre les tentations à venir, de nous conserver dans la crainte de sa justice et de nous apprendre que nous devons être toujours prêts à paraître devant lui.

Jésus-Christ mentionne d'abord les signes généraux qui sont les guerres et les combats au dehors, les troubles et les séditions au dedans; puis venant ensuite aux divers signes particuliers, il en distingue sept principaux qui sont: la division parmi les peuples, car les nations s'élèveront contre les nations; la discorde parmi les princes, alors les royaumes s'élèveront contre les royaumes; les tremble-

ments de terre; la peste causée par des maladies inconnues; la famine; des prodiges extraordinaires se montrant dans les airs; la frayeur et la consternation parmi tous les hommes. Ces signes divers sont l'emblème et l'image des maux dont aujourd'hui est affligée l'Église de Dieu, et qui sont: la division parmi ses membres, les attaques des hérétiques, les persécutions des mondains, les exemples pervers des mauvais chrétiens, l'absence des bons et fervents docteurs pour les instruire; les foudres et les excommunications dont elle est obligée de frapper ses ennemis; enfin le trouble et la discorde parmi ses chefs qui se disputent au sujet des places et des bénéfices. Tous ces maux précéderont l'avénement de Jésus-Christ, afin que cette parole du sage soit accomplie : Le monde entier s'élèvera contre les méchants qui n'auront pas craint de s'élever eux-mêmes contre leur Créateur. N'est-il pas convenable, en effet, par un juste jugement de Dieu, que ceux qui auront abusé des créatures pour l'outrager, soient châtiés par les créatures elles-mêmes dont ils se seront servi pour faire le mal! Tous ces maux, toutes ces tribulations, qui ne sont que le prélude et la figure des châtiments éternels, viendront fondre sur ce monde, et Dieu qui sait tirer le bien du mal même, s'en servira pour punir les méchants et pour éprouver les justes. Néanmoins, malgré leur accomplissement, nous ne devons pas conclure que la fin du monde aura lieu immédiatement après, car Dieu seul en connaît l'heure et le moment.

Le Sauveur ensuite, pour montrer à ses apôtres le but et la fin que Dieu se propose en envoyant sur la terre ces signes et ces tribulations, leur dit : O vous, qui êtes mes disciples, armez-vous de force et de courage; vous aurez

de grandes persécutions à endurer. Le monde vous haïra et vous maltraitera à cause de moi; on se saisira de vous, on vous jetera dans les cachots, on vous fera souffrir toute sorte de supplices et vous serez mis à mort pour l'amour de mon nom et pour la défense de la vérité; mais ne vous effrayez point, vous ne perdrez point le moindre cheveu de votre tête. Bienheureux ceux qui sont trouvés dignes de souffrir persécution pour Jésus-Christ! Quelles sont glorieuses les ignominies dont Dieu seul est l'objet et la fin! Sans doute il est impossible, il est difficile de soutenir les persécutions, de souffrir la mort, mais le Sauveur n'abandonne pas ceux qui combattent pour lui, il les soutient et les encourage. Et puis, n'avons-nous pas l'espérance de la glorieuse immortalité et du bonheur éternel où nous trouverons jusqu'au moindre cheveu de notre tête? Dieu, dans l'autre vie, dit le vénérable Bède (*in cap.* XXI *Luc.*), ne nous tiendra pas seulement compte de nos grandes actions, des fruits abondants de salut qu'auront opérés nos instructions et nos discours; mais les moindres bonnes pensées qui naissent du cœur, comme les cheveux naissent de la tête, trouveront également leurs récompenses; de même aussi, les mauvaises seront punies rigoureusement.

Après avoir montré à ses disciples toutes les épreuves et les tribulations auxquelles ils devaient être exposés pour la foi et la gloire de son saint nom, le Sauveur, pour les encourager de plus en plus, les exhorte à la patience. La patience est nécessaire, indispensable dans les adversités; c'est par elle seule que nous pouvons posséder nos âmes. Elle est la gardienne de toutes les vertus, et par elle, la raison nous préserve de tout emportement et nous rend maîtres de nous-mêmes; celui au contraire qui se laisse emporter par la

fureur n'est plus à lui. Nous sommes créés de Dieu, dit encore le vénérable Bède (*ibidem*), de telle sorte que la raison doit dominer l'âme, et l'âme à son tour doit dominer et régir le corps qu'elle anime. Lors donc que l'âme refuse de s'assujettir à la raison, elle perd ses droits sur le corps. Ainsi, la patience est la gardienne de tout notre être ; par elle nous possédons nos âmes et nous sommes maîtres de nous-mêmes. Sans la patience on perd son âme, par elle on la conserve. Saint Grégoire (*Homil.* 38, *in Evang.*), faisant l'éloge de cette vertu, s'exprime en ces termes : La patience est la source et la gardienne de toutes les vertus ; elle est plus excellente que le pouvoir de faire des miracles. L'homme patient, dit le Sage, l'emporte sur le guerrier valeureux ; n'est-il pas plus beau en effet de se vaincre soi-même, que d'emporter une ville d'assaut ou de conquérir des provinces? Nous ne devons pas, dit Sénèque, désirer les tourments, mais, s'ils nous arrivent, nous devons les endurer avec patience ; c'est là en quoi consiste la vertu: Celui qui souffre patiemment possède toutes les vertus, car la patience les renferme toutes. Les injures, dit saint Chrysostôme (*Homil. Quod nemo læditur nisi a seipso*), ne font aucun tort à celui qui les supporte avec patience ; elles lui fournissent au contraire l'occasion d'acquérir de grands mérites.

Comme les disciples étaient simples et timides, et qu'ils auraient pu s'alarmer, ne sachant ce qu'ils répondraient aux terribles menaces de leurs persécuteurs, Jésus-Christ les rassure et leur promet de leur inspirer lui-même ce qu'ils auraient à dire et de leur mettre les paroles à la bouche, de telle sorte qu'ils confondraient leurs adversaires et que nul ne pourrait leur résister ni les contredire.

Ne craignez point, leur dit-il, le Saint-Esprit sera en vous et parlera par votre bouche. Au milieu de ces troubles et de ces persécutions, plusieurs seront scandalisés, c'est-à-dire renieront leur foi et embrasseront l'erreur, soit par crainte, soit par la violence des tourments, ou se laisseront séduire par de vaines promesses ou par l'apparence trompeuse de faux prodiges. Et parce que l'iniquité se multipliera parmi les mauvais chrétiens, la charité par là même, c'est-à-dire l'amour envers Dieu et envers le prochain, se refroidira. A mesure, en effet, dit saint Remi, que le mal croît dans une âme, il est nécessaire que la charité s'affaiblisse et elle finit par s'éteindre entièrement. Celui-là seul sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin et dans la foi et dans la pratique de toutes les vertus. Il ne suffit pas de bien commencer; il faut bien finir; la persévérance seule remporte la couronne.

Lorsque l'Évangile du royaume des cieux, ajoute le Sauveur, aura été publié dans l'univers entier, en témoignage à toutes les nations et afin que nul ne puisse s'excuser sur son ignorance, alors aura lieu la fin du monde, et le Fils de l'homme viendra rendre à chacun selon ses œuvres. Un des signes du dernier avénement de Jésus-Christ, dit saint Jérôme (*in cap.* XXIV *Matth.*), est la publication de son saint Évangile dans le monde entier, afin que nul ne puisse alléguer son ignorance pour excuser son incrédulité et son manque de foi. Or, ce signe est déjà entièrement accompli ou du moins le sera bientôt; je ne pense pas, en effet, qu'il y ait une seule contrée dans cet univers qui n'ait entendu parler de Jésus-Christ; et supposé même qu'aucun apôtre n'ait pu pénétrer jusque-là, toutefois il est à croire que les autres peuples qui environnent cette contrée

lui ont fait connaître la foi et la religion chrétienne. En parlant des signes qui doivent précéder le dernier avénement du Sauveur, saint Chrysostôme (*Homil.* 76, *in Matth.*) s'exprime en ces termes : C'est une chose bien incertaine et que nous ignorons complétement, si de notre temps arrivera le grand jour de la fin du monde, et si nous verrons apparaître dans tout l'éclat de sa majesté, le Juge suprême quand il viendra publiquement demander à chacun compte de sa conduite. Plusieurs des signes qui doivent précéder ce triste événement sont déjà accomplis ; l'Évangile a été publié à peu près dans l'univers entier ; nous avons vu les guerres et les combats, les tremblements de terre, la peste et la famine qui ont été annoncés, et pourtant rien n'apparaît encore. Ne nous rassurons pas pour cela ; rentrons bien plutôt sérieusement en nous-mêmes, et préparons-nous de plus en plus à paraître devant Dieu, car si le grand jour du jugement universel est encore éloigné, toutefois le jugement particulier pour chacun nous menace ; la mort est pour ainsi dire suspendue sur nos têtes, et jeunes ou vieux, elle peut à chaque instant fondre sur nous.

La source et la cause de tous les maux qui affligent et qui désolent l'univers sont produits par l'orgueil et la présomption. Que voyons-nous, en effet, de nos jours ? entraînés par un fol orgueil, les peuples se soulèvent audacieusement contre leurs rois ; le clergé contre ses évêques et ses supérieurs, les religieux contre leurs abbés, les fils contre leurs pères, les jeunes gens contre les vieillards. C'est l'orgueil qui, autrefois, précipita du haut des cieux dans les abîmes, des légions d'anges ; c'est l'orgueil aussi qui sera la cause de la ruine et de la destruction du monde présent. Pierre Damien écrivant à un religieux, se

félicite en ces termes d'avoir quitté le siècle pour vivre dans un cloître : Rendez à Dieu de grandes et de continuelles actions de grâces de ce qu'il a daigné vous retirer de ce monde, où de plus en plus il devient difficile de se sauver. Il me semble voir de nos jours s'accomplir à la lettre ces terribles paroles du prophète Osée : La vérité, la miséricorde, la connaissance du vrai Dieu s'exileront de la terre pour faire place au mensonge, à l'homicide, au larcin, à l'adultère qui régneront partout en souverains; ou ces autres du prophète Isaïe : De la plante des pieds au sommet de la tête, ce n'est plus que plaie et corruption. Ce n'est plus le temps où un homme véritablement vertueux, rempli de l'amour de Dieu et de la justice, pourrait se charger de gouverner l'Église ; chacun veut vivre à sa guise et selon ses penchants et ses mauvaises inclinations. Les cloîtres sont abandonnés et restent déserts ; l'Évangile semble fermé pour tous; les ecclésiastiques, au lieu de méditer les oracles des saintes Écritures, se livrent à l'étude des lois humaines et des ordonnances civiles; l'Église est en butte aux persécutions de ses propres enfants qui ne pensent qu'à faire valoir impérieusement leurs droits et à tirer vengeance des injures qu'ils reçoivent; s'ils éprouvent quelque honte, c'est de ne pas s'être vengés avec assez d'éclat. A la vue de tant d'excès et de tant de crimes, pouvons-nous douter que l'antechrist ne soit arrivé parmi nous et qu'il ne commence à régner par les œuvres de ses ministres.

CHAPITRE XVII

DE L'AVÉNEMENT DE L'ANTECHRIST ET DE SES PERSÉCUTIONS

A la suite des troubles, des séditions, des guerres et des autres signes dont nous venons de parler, apparaîtra l'antechrist. La paix a précédé l'avénement de Jésus-Christ ; la discorde et les dissensions marcheront devant son antagoniste. La fumée, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 49, *Operis imperf.*), annonce le feu, le combat précède la victoire, de même les persécutions de l'antechrist précéderont la gloire et le triomphe du Fils de Dieu. Aussi, le Sauveur dit à ses disciples : Lorsque vous verrez, vous ou vos successeurs, l'abomination de la désolation qui a été prédite par le prophète Daniel, se montrer dans le lieu saint, c'est-à dire dans le temple du Très-Haut, alors que celui qui lira cette prophétie comprenne bien ce qu'il lira, et qu'il sache qu'elle va s'accomplir et que la fin du monde approche. Daniel, en effet, dit que cette désolation durera

jusqu'à la consommation des siècles. Cette prophétie fut accomplie lorsque l'empereur Adrien voulut faire élever sa statue dans le temple, à l'endroit même où était l'arche d'alliance; ce fut là le signal de la ruine de Jérusalem et de la destruction du temple. Cette prophétie peut s'appliquer également à l'antechrist, qui est appelé à juste titre abomination à cause de son orgueil avec lequel il osera se comparer à Dieu et s'attribuer à lui-même les honneurs qui ne sont dus qu'à la divinité. Il est nommé abomination de la désolation, parce qu'en effet, quand il viendra, les élus seront plus que jamais dans l'affliction en voyant le culte de Dieu détruit et les justes persécutés ; car alors, comme dit l'apôtre saint Paul : L'homme de péché, le Fils de la perdition chassera Dieu de son temple pour y régner à sa place, et se fera invoquer au lieu même où le Seigneur recevait les prières de ses fidèles adorateurs et exauçait leurs vœux.

Moralement, le prélat indigne et corrompu est une idole d'abomination et de désolation, car, comme dit le prophète Zacharie, le pasteur qui abandonne son troupeau n'est plus qu'une idole vaine et méprisable. Il est, et avec raison, appelé abominable, il n'est plus, en effet, qu'un objet d'exécration aux yeux de Dieu par la corruption de son cœur, par l'impiété de ses œuvres et par l'indignité de ses sacrifices. Il est également un objet d'affliction pour le peuple dont il perd les âmes par son peu de soin dans l'accomplissement de ses devoirs, par ses mauvais exemples et par sa négligence à les secourir dans leurs besoins corporels et spirituels. Néanmoins, malgré tous ses vices, il siége dans le lieu saint, il trône sur la chaire de vérité, mais ce n'est qu'une vaine idole; que dis-je, c'est un monstre, un

représentant de l'antechrist dont il est le ministre. Hélas! combien aujourd'hui d'antechrists dans l'Eglise de Dieu! Quand nous voyons, dit le vénérable Bède (*in cap.* XIII *Marc.*), l'abomination de la désolation pénétrer dans le lieu saint, c'est-à-dire le vice et l'erreur régner parmi ceux qui sont appelés spécialement à nous instruire des sublimes mystères de notre sainte religion; quand nous voyons ces ministres fourbes et trompeurs, ces hommes de sang, objet d'horreur aux yeux de Dieu même, commettre l'iniquité et prêcher le mensonge, alors que ceux parmi nous qui sont en Judée, c'est-à-dire qui professent la foi de Jésus-Christ, ne se laissent point entraîner aux vanités du siècle ou aux plaisirs charnels, mais bien plutôt qu'au milieu des crimes dont ils sont environnés de toute part, ils s'efforcent de plus en plus d'avancer dans la pratique du bien et de parvenir au sommet de toutes les vertus.

C'est pour cela que notre Seigneur ajoute : Que ceux qui seront alors dans la Judée, car c'est en ce pays que l'antechrist paraîtra d'abord et qu'il commencera à exercer ses persécutions, s'enfuient sur les montagnes et dans des lieux retirés et déserts, afin que par cette fuite, dit saint Hilaire (*Canon.* 35, *in Matth.*), ils puissent se soustraire à la violence des disciples de l'antechrist, à la séduction de leur doctrine perverse et de leurs mauvais exemples. Que ceux aussi qui sont sur les toits, ou plutôt que ceux qui sont parvenus à la perfection et à la contemplation des choses divines, ne descendent pas pour emporter quelque chose de leurs maisons, c'est-à-dire ne se laissent pas attirer et séduire par l'appât des biens terrestres et périssables qui souvent ont causé la chute et la ruine des plus grands

saints. Que ceux qui sont dans les champs, c'est-à-dire, qui par la pratique de la vie active se livrent aux bonnes œuvres et à l'édification du prochain, ne retournent point pour prendre leur tunique, ou plutôt ne s'embarrassent pas de nouveau dans les vaines occupations du siècle qui ne sont que péchés et qui les entraîneraient infailliblement à leur perte. Selon le sens purement littéral, Jésus-Christ veut nous apprendre qu'à ce moment l'excès des maux et des angoisses présentes, ainsi que l'appréhension de ceux qui devront suivre, ôteront alors aux hommes tout loisir de s'occuper des biens temporels ; chacun songera plutôt à sauver sa propre vie qu'à sauver ses trésors, et ne pensera qu'à se disposer avec soin à paraître en la présence du grand juge qui approche. Que celui, dit saint Augustin (*Epistol.* 80), qui éprouve des peines et des afflictions d'esprit, se garde bien d'abandonner ses exercices spirituels pour se livrer aux occupations temporelles et aux choses de ce monde ; ce serait retourner en arrière en quittant le sentier de la vertu dans lequel il était entré.

C'est avec raison qu'il est dit ici que nous ne devons pas retourner en arrière, mais persévérer avec constance dans le bien quand une fois nous l'avons embrassé ; pour nous en faciliter la pratique par un exemple, le Sauveur ajoute : Souvenez-vous de la femme de Loth, qui pour avoir regardé en arrière fut sévèrement châtiée. Elle avait échappé aux piéges de Satan et à la ruine de Sodome, mais sa curiosité la perdit; pour avoir regardé derrière elle, elle fut punie de mort et changée en une statue de sel. La femme de Loth, dit saint Augustin (*lib.* XXII, *contra Faust.*, *cap.* XLI), nous représente ceux qui dans les peines et dans les persécutions regardent en arrière et qui, perdant les espé-

rances qu'ils avaient en la bonté de Dieu et en ses saintes promesses, retournent au mal qu'ils avaient quitté. Pourquoi donc, se demande le même saint Augustin, cette femme de Loth fut-elle si sévèrement châtiée pour avoir jeté un seul regard sur la ville de Sodome, tandis qu'Abraham, qui avait fait comme elle, ne fut pas puni? C'est que, répond-il, Abraham, en considérant Sodome, applaudissait au juste jugement de Dieu; cette femme au contraire se complaisait au souvenir des crimes et des iniquités de ses habitants.

Notre-Seigneur ensuite, pour animer de plus en plus ses disciples à persévérer dans la pratique du bien et pour leur apprendre qu'ils devaient être prêts à affronter les persécutions, les tourments, la mort même s'il le fallait, plutôt que de trahir la vérité et la justice, leur dit : Quiconque aime son âme, c'est-à-dire la vie présente au point de la préférer à la conservation de la foi et de la piété, la perdra en s'exposant par sa mauvaise conduite à la damnation éternelle; quiconque au contraire perdra son âme qui est la vie du corps, en la méprisant, au milieu des persécutions et des supplices, et qui la sacrifiera pour la défense de la foi et de la justice, la sauvera véritablement pour l'éternité bienheureuse qui lui sera donnée en récompense de ses travaux et de ses souffrances. Malheur cependant aux femmes qui seront enceintes ou qui allaiteront leurs enfants ces jours-là; les embarras, en effet, dont elles se trouveront environnées, rendront leur fuite plus difficile et les empêcheront d'échapper aux maux dont tout le monde alors sera menacé. Ces femmes enceintes nous représentent moralement ceux qui conçoivent dans leur cœur la pensée et le désir du mal; celles qui nourrissent leurs enfants nous représentent

ceux qui, une fois livrés au péché, y persistent de plus en plus; les uns et les autres sont également maudits de Dieu. Ou bien encore, les premières sont l'image de ces chrétiens qui, après avoir formé le dessein, le bon propos de se corriger et de se convertir, se mettent peu en peine de l'exécuter; les secondes sont l'emblème de ces pécheurs, qui se rassurant par l'espérance d'une longue vie, arrivent avant leur conversion aux portes du tombeau et meurent dans l'impénitence finale.

Les femmes enceintes, dit saint Augustin (*Tractat.* 5, *in Epistol. Joan.*), sont la figure de ces chrétiens qui conçoivent dans leur cœur la bonne résolution de faire le bien, mais qui craignent de mettre la main à l'œuvre; les nourrices sont ceux qui, après avoir embrassé la vertu, se découragent bientôt et ne persévèrent pas jusqu'à la fin. Malheur aux uns et aux autres! car sous le règne de l'antechrist ils seront vaincus sans peine et succomberont aisément aux attaques de leurs ennemis.

Le Sauveur nous exhorte encore à nous adresser à Dieu et à le conjurer instamment de ne pas permettre que notre fuite arrive au jour du sabbat ou pendant l'hiver, en d'autres termes, que ce jour ne nous surprenne pas vides de toutes bonnes œuvres et remplis d'iniquités; ce sont là, en effet, deux grands obstacles pour échapper aux poursuites de l'antechrist; de même que la vertu nous approche de Dieu, ainsi, en sens contraire, le péché nous rapproche de son ennemi. Par là aussi, notre divin Maître veut nous enseigner que nous ne devons pas différer de jour en jour à quitter le péché et à faire pénitence, et attendre imprudemment jusqu'à ce qu'il ne soit plus temps de nous corriger et de nous repentir; c'est dans ce but qu'il parle du

sabbat et de l'hiver; en effet, la loi mosaïque défendait d'entreprendre de longs voyages le jour du sabbat et pendant l'hiver, les courses lointaines sont difficiles. En ces jours-là, les tribulations seront plus grandes que jamais il n'y en eut et qu'il n'y en aura jamais. Tous les maux, tous les genres de persécution seront réunis à la fois de la part des infidèles, des hérétiques, des tyrans et des faux frères, selon la figure que nous en donne saint Jean dans l'Apocalypse par les quatre vents et par les quatre bêtes qui combattaient dans la mer. Alors la plus extrême désolation, les tourments, les supplices les plus cruels, fondront en même temps sur tous les fidèles dispersés dans le monde entier, mais plus spécialement encore dans la contrée où Notre-Seigneur a été crucifié et mis à mort.

Cette affreuse persécution, dit Haymon dans son *Commentaire sur l'Apocalypse*, ne viendra pas successivement dans les diverses contrées de l'univers, mais se déclarera au même instant dans le monde entier. Tous les démons que la puissance de Dieu aura comprimés jusqu'alors, seront déchaînés et feront à l'Eglise tous les maux que bon leur semblera. L'antechrist se montrera le plus barbare de tous les tyrans qui l'ont précédé, mais aussi les martyrs de ce temps-là seront les plus grands de tous. En ces jours, l'affliction sera si extrême, que si elle durait longtemps, nul ne serait sauvé, la faiblesse, la fragilité humaine n'étant pas capable de supporter de semblables tortures. Dieu abrégera ces jours en faveur des élus. La persécution de l'antechrist, selon la prophétie de Daniel, ne durera que trois ans et demi, juste l'espace de temps qu'employa sur la terre à prêcher son saint Evangile notre divin Sauveur, en qui seul nous devons mettre toutes nos espérances.

C'est lui seul, en effet, qui peut animer notre courage, fortifier notre faiblesse contre les attaques de nos ennemis, confondre nos adversaires et nous rendre vainqueurs dans ce terrible combat en abrégeant dans sa miséricorde la durée de la lutte dans laquelle, sans sa grâce, nous succomberions infailliblement. Plus la persécution de l'antechrist, selon la pensée de Raban-Maur, sera terrible dans ses affreuses cruautés, plus aussi la durée en sera abrégée, car Dieu ne permettra pas ces afflictions et ces cruelles épreuves pour perdre ses amis, mais seulement pour purifier son Eglise, pour séparer la paille du bon grain, afin que le froment pur et bien nettoyé puisse être recueilli dans le grenier du père de famille, c'est-à-dire que les élus, purifiés par là de toutes souillures, soient introduits sans délai dans les tabernacles éternels de la céleste patrie.

Si quelqu'un vous dit : Le Christ est ici ou il est là, ne le croyez point et ne vous empressez pas de courir après lui pour embrasser sa doctrine et vous mettre au nombre de ses disciples, car s'élèveront alors plusieurs faux Christs et plusieurs faux prophètes qui, pour séduire les fidèles et les entraîner à leur perte, ne craindront pas de se faire passer pour le Christ promis de Dieu et annoncé par les saintes Écritures ; qui se vanteront audacieusement d'être les amis du Seigneur auxquels il a révélé les secrets cachés de l'avenir, et qui, pour appuyer leur imposture, feront par la puissance du démon, des prodiges extraordinaires et d'éclatants miracles, capables de séduire les élus eux-mêmes s'ils pouvaient être induits en erreur. Mais les décrets de Dieu sont immuables et ceux qu'il a prédestinés à la vie éternelle ne sauraient périr. Ne soyons pas surpris si, dans ces jours, les méchants opèrent de si grandes mer-

veilles, Dieu le permettra pour éprouver les saints et confondre les pécheurs En ces jours, dit saint Augustin (*lib.* XX, *de Civitate Dei*, *cap.* XIX), par la permission de Dieu, le démon sera déchaîné sur la terre ; il mettra tout en œuvre pour séduire les chrétiens au moyen des miracles mensongers qu'il opérera par le ministère de l'antechrist et de ses fidèles adeptes.

Quelles terribles épreuves, s'écrie saint Grégoire (*Homil.* 35, *in Evang.*), n'auront pas à subir les saints martyrs, lorsqu'au milieu des plus cruels supplices, ils verront leurs propres bourreaux opérer à leurs yeux les plus étonnants miracles ! De même, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 77, *in Matth.*), que Jésus-Christ et ses apôtres, pendant leur vie mortelle, ont fait de grands miracles, ainsi l'antechrist et ses disciples opéreront, par la puissance du démon, des merveilles surprenantes pour séduire les justes. En conséquence, Notre-Seigneur, dans sa bonté infinie, prévient ses apôtres en leur disant : Tenez-vous sur vos gardes ; voici que je vous annonce par avance tout ce qui doit arriver ; veillez donc sur vous-mêmes, afin que vous ne soyez pas surpris par les maux qui vous menacent. Par ces paroles, ajoute le même saint Chrysostôme (*ibidem*), le Sauveur nous manifeste toute sa miséricorde à notre égard, et nous montre l'ardent désir qu'il a qu'aucun de nous ne périsse, puisqu'il nous avertit des dangers que nous avons à courir, afin que nous puissions nous mettre en mesure de les éviter quand ils se présenteront à nous. Concluons aussi de là, que nous ne devons point ajouter foi à tous ceux qui dans leur délire veulent nous annoncer l'époque du dernier avénement de Jésus-Christ, et nous préciser le moment où aura lieu la fin du monde présent ; l'heure n'en est connue

que de Dieu seul, et nul autre que lui ne peut en avoir connaissance.

Vous me demandez, ajoute Jésus-Christ, quand viendra le royaume de Dieu, et moi je vous dis que le royaume de Dieu est déjà au dedans de vous. En effet, le règne de Dieu n'est autre chose que le don de ses grâces, et par elles Dieu règne et habite véritablement en nous, lorsque toutes les facultés et toutes les puissances de notre âme lui sont entièrement soumises et obéissent à sa seule volonté. Comme s'il leur disait : Cessez de m'interroger sur ce qu'il ne vous appartient pas de connaître, c'est-à-dire sur le moment où Dieu viendra établir son royaume glorieux sur le monde entier, mais demandez bien plutôt qu'il vienne établir en vos cœurs son règne par sa grâce, à laquelle vous devez vous disposer sans cesse par la foi agissante et par l'amour. Remarquons ici que Dieu règne de trois manières différentes : il règne en ce monde, au dehors de nous dans son Église militante, dont nous sommes les membres ; il règne en nous par sa grâce en dominant nos cœurs, dont il est le maître souverain ; il règne au-dessus de nous par sa gloire dans la céleste patrie, environné de ses anges et de ses saints. Ou bien encore : le royaume de Dieu est Dieu lui-même régnant dans le cœur de tous les chrétiens. Jésus-Christ, selon le vénérable Bède (*in cap.* XVII *Luc.*), dit avec raison que le royaume de Dieu est établi dès ce monde parmi les fidèles ; en effet, celui qui doit un jour venir juger tous les hommes à la fin des siècles, règne dès à présent dans le cœur de tous les chrétiens. Puisque Dieu, dit saint Anselme (*in Epist.* 1, *ad Corinth.*), habite en nous comme en son saint temple, selon l'expression de l'apôtre, et qu'il a établi en nous son royaume, veillons

avec soin à ce que tous nos sens et tous nos membres soient dignes de l'hôte divin qui veut bien fixer en nous sa demeure. Abandonnons-lui entièrement l'empire sur notre cœur; que toutes nos pensées, que tous nos désirs, toutes nos paroles et toutes nos actions soient pour lui seul et uniquement consacrés à sa gloire ; que tout en nous soit soumis à sa volonté sainte et à son bon plaisir ; nous serons ainsi véritablement le royaume de Dieu; il demeurera en nous et nous demeurerons en lui. Vous êtes, nous dit saint Paul, le corps de Jésus-Christ et les membres de ses membres. Conservons donc dans notre corps toute la pureté qui convient au corps de Notre-Seigneur et maître. Nos yeux sont les yeux de Jésus-Christ, gardons-nous donc de les profaner en les arrêtant à contempler les vanités du siècle. Notre bouche est la bouche même de Jésus-Christ; évitons avec soin de la faire servir, je ne dis pas au mensonge, à la médisance, à la calomnie, mais aux paroles même purement oiseuses et inutiles; elle ne doit être employée qu'à glorifier Dieu et à édifier le prochain. Et ainsi de tous nos autres membres, quels qu'ils soient, que Notre-Seigneur a confiés à notre garde et à notre vigilance.

Le Sauveur ajoute encore: S'ils vous disent: Le Christ est dans le désert vivant comme un anachorète et fuyant le monde, ne sortez point pour le voir et pour imiter sa conduite, car ils cherchent à abuser de votre crédulité sous les vaines apparences d'une sainteté simulée. De même, s'ils vous disent : Le Christ est dans le lieu le plus secret, le plus retiré de la maison, ne les croyez pas davantage, car ils veulent vous tromper, sous prétexte de connaître les mystères les plus cachés de la divinité elle-même. Ou bien comme si Jésus disait, selon saint Jérôme (*in cap.* XXIV *Matth.*) :

Si l'on vous affirme que la vérité du Christ réside dans les vaines opinions des païens et des philosophes, ou dans les systèmes ténébreux des hérétiques, qui prétendent connaître les secrets les plus intimes de la divinité, ne le croyez point. Si Jésus-Christ, dans son premier avénement en ce monde, s'est caché aux yeux des hommes, lorsqu'il est venu s'incarner dans le sein d'une vierge, il n'en sera pas de même dans son second, lorsqu'il viendra pour rendre à chacun selon ses œuvres ; alors au contraire, il se manifestera ouvertement à tous et en tous lieux à la fois. Jésus-Christ, dit saint Augustin (*in Psalm. nonum*), s'est dérobé pour ainsi dire à la vue de tous, quand il est venu pour être jugé et condamné par les hommes, mais quand il viendra pour les juger et les condamner, lui-même à son tour va se manifester ouvertement de manière que nul ne puisse douter un instant de sa venue. Et pour démontrer plus clairement ce qu'il vient de dire, il ajoute : De même que l'éclat du soleil parti de l'Orient se montre tout à coup en Occident et se manifeste au même instant dans tous les lieux à la fois sans se faire précéder ni annoncer, de même le Fils de l'homme, quand il viendra pour juger le monde, apparaîtra à tous au même moment dans l'éclat de sa divine majesté. Comme l'éclair, parti du haut des airs, dit saint Ambroise (*Serm.* XXVIII), brille au même instant dans toutes les parties du globe, de même Jésus-Christ, dans son dernier avénement, se manifestera au même moment dans tous les lieux. N'est-ce pas lui, en effet, comme il le dit lui-même, qui remplit le ciel et la terre de sa sainte présence ? De même, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 49, *Operis imperf.*), que les yeux des hommes ne peuvent soutenir la lumière trop vive du soleil, ainsi ne pourront-ils

pas supporter la vue de Jésus-Christ, brillant de tout l'éclat de sa divine majesté.

Après avoir montré à ses disciples la manière dont il doit se manifester au monde lors de son second avénement, le Sauveur veut encore leur apprendre le lieu où il apparaîtra, c'est pourquoi il ajoute : Là où sera le corps, là aussi les aigles se rassembleront. Le corps, c'est Jésus-Christ lui-même, dans son humanité glorieuse en laquelle il viendra juger le monde; les aigles sont les saints qui s'élèveront pour voler à sa rencontre. Le Sauveur se désigne par le nom de corps, pour attester la réalité de la chair qu'il a prise dans le sein de la Vierge Marie sa mère, et faire entendre que, revêtu de cette chair glorieuse, il se montrera aux yeux de tous. Par les aigles sont signifiés les élus, qui comme des aigles auront renouvelé leur jeunesse par la résurrection, et parce que, comme ces rois des airs, ils pourront d'un regard ferme et assuré contempler le vrai Soleil de justice dans tout l'éclat et toute la plénitude de sa lumière. Tout aiglon, dit saint Chrysostôme (*ibidem*), qui ne peut supporter l'éclat du soleil sans fermer les yeux, est méconnu et rejeté de sa mère; de même, tout chrétien qui ne reçoit pas de bon cœur les paroles de la justice éternelle, doit être regardé comme un infidèle et un suppôt du démon. Puisque l'avénement de Jésus-Christ doit être ainsi public et manifeste quant au mode et quant au lieu, il n'est pas nécessaire qu'on vienne nous dire : Le Christ est ici ou il est là; nous devons donc regarder comme des imposteurs ceux qui nous adressent un pareil langage, et ne pas croire à leur parole.

CHAPITRE XVIII

DES REMÈDES CONTRE LES TENTATIONS SPIRITUELLES QUE LES VRAIS CHRÉTIENS ÉPROUVERONT DANS LES DERNIERS TEMPS

Plusieurs faux Christs et plusieurs faux prophètes, comme nous venons de le voir, précèderont le dernier avénement de Jésus-Christ, et s'efforceront, sous l'apparence d'une feinte piété et d'une vertu trompeuse, de séduire même les plus parfaits. Nous avons donc cru qu'il était utile de signaler ici quelques remèdes contre ces tentations spirituelles dont se sert le démon, même de nos jours, pour tromper les élus et les disposer ainsi à recevoir l'antechrist dans leurs cœurs. Or, ces tentations naissent de deux sources principales : premièrement des illusions du démon qui cherche à abuser les hommes dans la conduite qu'ils doivent tenir à l'égard de Dieu et de son culte; secondement, de la doctrine corrompue et des mauvais

exemples de ceux qui se sont laissé entraîner à de semblables abus. Nous signalerons ici les diverses précautions que tout chrétien doit prendre pour se garantir de toute chute dans sa manière d'agir vis-à-vis de Dieu et du prochain. Le premier remède contre les obstacles que l'ennemi du genre humain s'efforce d'élever dans les cœurs de ceux qui veulent sincèrement se donner à Dieu par l'oraison, par la contemplation et la pratique des bonnes œuvres qui peuvent conduire l'âme à la perfection, consiste à ne pas désirer ces faveurs exceptionnelles, ces révélations extraordinaires, ces douceurs spirituelles qui sont au-dessus de la nature et dérogent à l'état habituel des fidèles chrétiens qui aiment et craignent véritablement le Seigneur. Ce désir, en effet, naît le plus souvent de la présomption, de l'orgueil, d'une vaine curiosité qui nous porte à pénétrer les secrets cachés de la divine Providence. Aussi Dieu, pour punir l'âme de ses vains désirs, l'abandonne aux illusions dans lesquelles elle se complaît, et se retire d'elle en la laissant dans l'erreur. C'est ainsi que le démon, même de nos jours, séduit la plupart des personnes dévotes qui, par leur présomptueuse vanité, deviennent les messagers de l'antechrist. Comprenez bien que ces révélations, que ces douceurs spirituelles ne sont ni l'effet d'un pareil désir, ni le fruit de votre zèle et de votre application aux choses divines, mais dépendent entièrement de la volonté et de la bonté de Dieu seul, qui les donne à qui bon lui semble et quand il lui plaît. Ayez donc soin de vous tenir toujours dans une grande humilité, dans la crainte et dans un profond respect à l'égard du Seigneur, et dans la pratique des bonnes œuvres si vous voulez obtenir de pareilles faveurs; si, au contraire, vous vous

laissez aller à la présomption et à l'orgueil, vous mériterez d'être abandonnés de Dieu et de devenir le jouet de votre ennemi.

Le second remède consiste à ne pas vous abandonner, dans l'exercice de la contemplation et de l'oraison, aux consolations intérieures, quelles qu'elles soient, grandes ou petites, lorsque vous présumez qu'elles ne sont fondées que sur l'estime de vous-même et de vos propres mérites, et qu'elles entretiennent en vous le désir de votre propre gloire en cette vie ou en l'autre. L'âme qui s'abandonne à de telles contemplations, tombe insensiblement dans l'erreur et dans le mal; car alors Dieu, par un effet de sa justice, permet au démon d'augmenter et d'accroître ces consolations dans cette âme et de l'entraîner ainsi dans de vaines illusions qu'elle prend pour des révélations véritables qui la conduisent infailliblement à sa perte. Hélas ! combien d'âmes dévotes ont été ainsi trompées ! Veillez donc avec soin pour ne pas vous abandonner aisément à ces consolations intérieures, à moins qu'elles ne soient solidement fondées sur la connaissance de votre imperfection et de votre propre néant, sur la grandeur de Dieu, sur le respect, l'honneur et la gloire qui lui sont dus. Ce que nous venons de dire des consolations divines peut s'appliquer également au désir de la perfection.

Le troisième remède consiste à fuir avec horreur toutes ces visions, tous ces sentiments sublimes, quelque divins qu'ils vous paraissent, s'ils vous entraînent dans quelque opinion opposée à la foi et aux bonnes mœurs, et surtout s'ils sont contraires à l'humilité et à la sainte pureté, car alors ils viennent infailliblement du démon. Et quand même ces visions, selon vous, viendraient évidemment de Dieu et

conduiraient à ce qui peut lui être agréable, vous ne devez pas vous y arrêter et vous y complaire. — Le quatrième remède, c'est d'éviter avec soin toute personne, quelque docte, quelque sage qu'elle paraisse, qui ne marche pas droit dans la voie des conseils évangéliques et qui ne conforme pas sa conduite aux préceptes des divines Ecritures et aux maximes des saints docteurs qui nous ont précédés. Ne craignez point, en méprisant leurs avis et leurs conseils, de pécher par présomption et par orgueil, car vous n'agissez alors que par amour de la vérité. — Le cinquième remède consiste à fuir toute familiarité et tout commerce avec ceux qui répandent de tels systèmes et de semblables illusions; à éviter même les personnes qui les soutiennent et les prônent, à ne pas s'arrêter à écouter leurs vains discours et à ne pas chercher à scruter leur conduite, car, si vous voulez les croire, ils vous montreront par leurs belles paroles et par leur manière d'agir qu'ils sont dans la voie de la véritable perfection, et vous entraîneront bientôt à votre perte en vous rendant comme eux vicieux et corrompus.

Quant à ces faux dévots qui se plaisent à tromper les âmes simples et candides, voici les principaux remèdes auxquels vous devez avoir recours pour vous garantir de leurs piéges. Le premier, c'est de ne tenir aucun compte de leurs visions et de leurs prétendus ravissements; de plus, si vous remarquez dans leurs paroles quelque chose qui puisse être contraire à la foi, aux saintes Ecritures, aux bonnes mœurs ou aux maximes des saints, regardez alors leurs illuminations prétendues comme de la folie, et leurs ravissements comme des hallucinations mensongères. Toutefois, si leurs discours sont conformes à la loi de Dieu et ne blessent en rien les mœurs chrétiennes, ne les

méprisez pas, ce serait vous exposer à mépriser Dieu lui-même qui se plaît souvent à opérer de grandes merveilles par l'entremise de ses plus faibles créatures. Tenez-vous cependant toujours dans une sage défiance, parce que souvent le mensonge se cache sous le voile de la vérité, et le mal sous l'apparence du bien, afin que le démon puisse plus aisément séduire les faibles mortels. Le parti le plus sûr, c'est de chercher à plaire à Dieu sans se préoccuper de ces voies extraordinaires qui le plus souvent couvrent le mensonge et la fausseté. Pourtant, si ces visions se manifestent dans des personnes connues par leur humilité et la sainteté de leur vie, au point qu'on ne puisse les soupçonner d'erreurs et d'illusions, on peut ajouter foi à ces révélations comme venant de Dieu, pourvu toutefois qu'elles ne blessent en rien la vraie foi et les saintes Ecritures. — Le second remède, c'est de n'accepter aucune interprétation nouvelle des saintes Ecritures, à moins qu'elles ne soient en tout conformes à la vie et à la conduite de Jésus-Christ et des saints. Je vous dis cela pour vous prémunir contre les piéges de ces disciples de l'antechrist, qui, pour pallier et excuser leurs erreurs et leur conduite plus qu'équivoque, se permettent d'interpréter les Écritures selon leur fantaisie, les adaptant à leurs sentiments propres et à leur manière de voir, et qui allèguent, pour justifier leurs actes, les exemples extraordinaires de quelques saints privilégiés de Dieu, exemples qui sont proposés plutôt à notre admiration qu'à notre imitation.

Troisièmement, si par quelque révélation intérieure ou quelque grand désir, vous sentiez votre cœur entraîné vers une action extraordinaire en dehors de vos habitudes; si vous n'avez pas la certitude que cette action puisse être

agréable à Dieu; si, au contraire, vous pouvez raisonnablement en douter, alors vous devez ne pas agir aussitôt, mais attendre, examiner avec soin les diverses circonstances et surtout la fin que vous vous proposez, afin de connaître si cet acte plaira au Seigneur; ne jugez pas cependant en cela d'après votre propre opinion, mais d'après le témoignage certain des Écritures et les exemples des saints que nous pouvons imiter. Je dis que nous pouvons imiter, car selon saint Grégoire, nous lisons dans les *Vies des Saints* certains actes que nous devons, sans nul doute, vénérer et admirer en eux, mais que nous ne devons pas imiter.

Si, par vous-mêmes, vous ne pouvez parvenir à connaître la volonté et le bon plaisir de Dieu, adressez-vous alors aux personnes plus avancées que vous dans la voie de la perfection, et conformez-vous à leurs bons avis. — Quatrièmement, si vous n'avez jamais éprouvé de pareilles tentations spirituelles, ou si les ayant éprouvées vous en avez été délivrés, ayez soin d'en témoigner à Dieu votre très-humble reconnaissance, attribuant cette faveur à la grâce et à la bonté divine et non à vos vertus et à votre mérite, parce que, selon le langage des saints, l'ingratitude est la véritable cause pour laquelle Dieu retire à l'homme ses grâces et l'abandonne aux illusions du malin esprit. — Cinquièmement, si, le cœur agité par des tentations spirituelles, vous êtes dans le doute relativement à telle ou telle œuvre extraordinaire, n'agissez pas alors sous l'impression de votre propre volonté et selon vos désirs; tenez-vous plutôt dans une grande humilité et dans la crainte de Dieu et attendez que le Seigneur daigne éclairer votre intelligence à ce sujet; autrement, si vous agissez d'après vos propres

sentiments et vos inclinations, vous arriverez difficilement à bonne fin.

En sixième lieu, lorsque vous ressentez ces tentations, n'interrompez pas pour cela vos bonnes pratiques de piété, et surtout continuez de prier Dieu, de vous confesser, de vous appliquer aux œuvres d'humilité, quand même vous n'y éprouveriez aucun goût, aucune consolation. Le Sage ne nous dit-il pas de semer dès le matin et de ne pas cesser de semer aussi le soir, c'est-à-dire de pratiquer les bonnes œuvres quand nous sommes dans la prospérité et la grâce de Dieu, et de ne pas les interrompre au milieu même des adversités et des tentations? — Septièmement, lorsque des doutes, de folles imaginations, des pensées contraires aux vérités de la foi viennent agiter votre esprit et tourmenter votre cœur, combattez-les avec ardeur, éloignez-les, chassez-les autant que possible de votre mémoire; appliquez en toute humilité votre intelligence aux exemples des saints et à l'étude des divines Écritures; c'est là seulement que vous trouverez les lumières qui vous éclairciront les incertitudes dont vous êtes agités. C'est la pratique à laquelle doit avoir recours quiconque est tourmenté de tentations, non-seulement relatives aux principaux articles de la foi chrétienne, mais encore aux autres vérités qui s'y rapportent.

Le huitième remède consiste à mettre en Dieu votre confiance et votre espoir, en pensant qu'il ne permet ces tentations que pour éprouver votre vertu, exercer votre humilité et qu'il saura bien les faire servir à sa gloire et à votre propre avantage. Toutefois, cette confiance en Dieu ne doit pas vous entraîner au relâchement; vous devez au contraire faire tous vos efforts pour en sortir, pensant qu'elles ont été occasionnées en vous par votre propre

faute et pour abaisser votre orgueil. — Neuvièmement, lorsque vous éprouvez ces tentations spirituelles, ne cherchez pas à les tenir secrètes ; communiquez-les bien plutôt à votre confesseur, s'il est un homme discret et expérimenté ; sinon, adressez-vous à des personnes connues pour leur prudence consommée et leur longue expérience dans la vie spirituelle, qui pourront par leurs bons avis et leurs conseils salutaires vous éclairer et vous aider à vaincre vos ennemis. C'est le remède que tous les saints recommandent plus spécialement comme le plus efficace pour sortir de ces tentations. Nous lisons en effet dans les *Vies des Pères*, que plusieurs personnages, remarquables par leurs grandes austérités et parvenus à un haut degré de vertu, sont tombés dans l'erreur et dans le mal pour n'avoir pas voulu se soumettre aux conseils et aux avis de leurs frères, tandis que d'autres, dans leur simplicité humble et docile, sont par ce moyen devenus de grands saints. — Le dixième remède, c'est d'élever humblement, au milieu de vos troubles et de vos agitations, votre cœur et votre intelligence vers Dieu, en implorant son secours avec ferveur ; de vous abandonner en toute confiance à sa volonté sainte, il sait mieux que vous ce qui convient à sa gloire et à votre salut ; d'être enfin dans la disposition de supporter ces épreuves aussi longtemps qu'il lui plaira, pourvu qu'il vous préserve de toute offense envers lui. — Enfin, et en dernière analyse, si vous ne pouvez triompher de ces tentations ni vous y soustraire de quelque manière que ce soit, il faut alors vous efforcer de les oublier, ne vous en préoccuper nullement, en pensant qu'elles ne viennent pas de l'ennemi de votre salut, et qu'elles ne sont que l'effet de la faiblesse et de la fragilité de votre

nature, commune d'ailleurs à tous les hommes et à tous les états.

Notre divin Sauveur, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, nous exhorte à veiller sans cesse et à nous tenir complétement sur nos gardes, afin que nous soyons toujours prêts à paraître devant lui quand l'heure sera venue, et cette heure est incertaine. Afin donc de vous animer de plus en plus à marcher dans le chemin de la vertu et dans la pratique des bonnes œuvres, j'ai cru utile de vous présenter ici quelques considérations particulières à ce but; si vous les méditez avec soin, vous comprendrez combien ce que vous avez pu faire jusqu'à présent est peu de chose et combien en conséquence vous êtes éloignés encore de cette perfection à laquelle il faut nécessairement parvenir pour arriver aux récompenses éternelles. Ces considérations sont au nombre de quatorze et je les offre successivement et par ordre à vos sérieuses réflexions.

Premièrement, si vous considérez combien Dieu mérite d'être servi, aimé et honoré à cause de sa bonté et de sa sagesse infinies et de toutes les autres perfections qu'il possède sans nombre et sans limites, vous comprendrez aisément que tout ce que vous avez fait jusqu'à présent pour sa gloire n'est absolument rien en comparaison de tout ce qui lui est dû. Je place ce motif au premier rang, parce qu'en effet dans toutes nos œuvres nous devons avant tout et par-dessus tout nous proposer la gloire et l'honneur de Dieu, qui seul est digne de la vénération, du respect et de l'amour de toutes les créatures.

En second lieu, si vous voulez rappeler à votre mémoire toutes les humiliations et les ignominies, les privations et

les jeûnes, les travaux, les peines et les souffrances que le Fils unique de Dieu a bien voulu endurer pour vous et pour votre amour, vous verrez facilement que tout ce que vous vous imaginez avoir fait pour lui en retour de si grands sacrifices est bien peu de chose, ou plutôt n'est rien comparativement à ce que vous deviez faire. Cette considération est la plus élevée, la plus parfaite de toutes celles qui suivent, c'est pour cette raison que nous la mettons avant toutes les autres.

Troisièmement, considérez le haut degré d'innocence et de perfection que le Seigneur exige de toutes ses créatures; rappelez-vous également que nous devons aimer Dieu de tout notre cœur et de toutes les facultés de notre âme, et à votre honte, vous reconnaîtrez votre misère, votre indigence complète à cet égard, et combien vous êtes éloignés de cette perfection requise dans les élus.

En quatrième lieu, repassez en votre mémoire tous les dons, toutes les grâces, tous les bienfaits tant corporels que spirituels que vous avez reçus de la bonté infinie du Créateur et vous verrez combien peu vous avez fait jusqu'ici, en reconnaissance de tant de faveurs dues à sa divine libéralité.

Cinquièmement, considérez la grandeur des récompenses, l'immensité de la gloire dont Dieu couronnera dans l'autre vie les chrétiens véritablement vertueux; pensez que la grandeur de cette gloire sera proportionnée à la grandeur des vertus qu'ils auront pratiquées en ce monde, et vous verrez que jusqu'ici vous n'avez rien fait pour vous en rendre dignes; alors vous vous sentirez animés d'une nouvelle ardeur pour le bien.

Sixièmement, contemplez un instant la beauté admirable

de la vertu, et toute la noblesse dont elle embellit l'âme qui la pratique; d'un autre côté, jetez les yeux sur le péché et sur la honte qui l'accompagne et qui déshonore celui qui en est souillé; alors, si vous êtes sages, vous ferez tous vos efforts pour fuir à jamais le vice et pour acquérir toutes les vertus.

En septième lieu, méditez sérieusement la vie et la conduite des saints qui vous ont précédés, la haute perfection à laquelle ils sont parvenus par leurs constants efforts; alors vous serez convaincus que jusqu'à présent vous n'avez rien fait pour les imiter et pour marcher sur leurs traces.

Huitièmement, considérez le nombre et la grandeur des péchés dont vous vous êtes rendus coupables envers Dieu, et vous verrez que toutes les pénitences que vous avez pu vous imposer, toutes les bonnes œuvres que vous avez pu pratiquer jusqu'ici pour mériter votre pardon, ne sont rien en comparaison de vos offenses et de sa justice.

Neuvièmement, jetez les yeux sur les dangers qui vous environnent du côté de la chair, du côté du monde, du côté du démon votre ennemi déclaré; alors, saisis d'épouvante, vous ferez tous vos efforts, vous mettrez tout en œuvre pour vous préserver de tant de périls et pour acquérir les vertus qui seules peuvent vous soutenir dans le chemin de la justice.

En dixième lieu, représentez-vous le jugement dernier, ce moment terrible où il vous faudra paraître devant le souverain juge pour y rendre compte de toutes vos pensées, de toutes vos paroles, de toutes vos actions en présence des anges et des saints; pensez à la grande pureté dont vous devrez être revêtus pour vous présenter aux

yeux de celui qui découvre des taches et des imperfections même dans le soleil sorti de ses mains ; alors, saisis d'une sainte frayeur, vous comprendrez que le peu de bien que vous avez pu faire jusqu'à présent n'est rien, et vous vous hâterez de reparer vos négligences passées.

Onzièmement, considérez la brièveté de la vie présente, l'incertitude de la mort qui vous menace à chaque instant, le peu de temps qui vous reste pour faire pénitence de vos péchés et pour acquérir des mérites; alors vous vous sentirez pressés du désir de mettre à profit les courts instants qui vous sont accordés pour vous repentir et pour faire le bien.

En douzième lieu, si vous considérez qu'il ne suffit pas de bien commencer, mais qu'il faut sans cesse marcher devant soi dans le chemin de la perfection, et que celui qui se laisse aller à la tiédeur et à la négligence, s'expose au danger de tomber dans de grandes fautes, nul doute que cette pensée ranimera votre ardeur et vous portera à progresser de plus en plus dans la voie de la vertu et dans la pratique des bonnes œuvres.

Treizièmement, rappelez-vous que souvent, par un juste mais terrible et impénétrable jugement de Dieu, plusieurs chrétiens, après avoir persévéré longtemps dans la sainteté et dans la perfection, ont été tout à coup abandonnés de la grâce, en punition de certaines fautes cachées qu'ils ne connaissaient pas ou dont ils n'avaient pas cherché à se corriger, et sont tombés dans d'horribles péchés ; cette pensée salutaire vous rendra plus attentifs à éviter les moindres fautes, à vous rapprocher de plus en plus de Dieu par de nouveaux sentiments d'affection et de crainte, afin de vous garantir à jamais d'un pareil châtiment.

Enfin, et en quatorzième lieu, représentez-vous les supplices affreux réservés aux damnés dans les enfers où, en punition de leurs crimes, ils gémiront éternellement, sans espoir de pardon ni de miséricorde, ni d'adoucissement à leurs souffrances; cette réflexion vous fera regarder comme légères toutes les pénitences, quelque rigoureuses qu'elles puissent être; vous serez disposés alors à supporter avec joie et pour l'amour de Dieu toutes les humiliations, les injures, les souffrances même les plus horribles en ce monde, pourvu que par un effet de la bonté du Seigneur, vous puissiez échapper à de pareils tourments.

J'aurais pu m'étendre plus longuement sur ces diverses considérations que je n'ai fait qu'effleurer ici, mais le peu que j'en ai dit suffira, si vous les méditez sérieusement et avec l'intention d'en profiter. Remarquez cependant que si vous désirez en tirer quelque avantage, vous ne devez pas vous contenter de les graver dans votre esprit, mais les imprimer profondément dans votre cœur et dans votre volonté. Sachez également que chacune de ces considérations proposées doit avoir pour corollaire un double résultat : le premier, qui consiste dans le sentiment de votre misère et de votre propre néant; le second, dans le désir que vous formerez de parvenir à la perfection et dans les efforts que vous ferez pour y arriver. L'un sans l'autre deviendrait complétement inutile. Que vous servirait en effet, de connaître votre faiblesse et votre misère, sans le désir et la volonté d'en sortir en pratiquant la vertu; et vous vous efforceriez en vain d'arriver à la perfection si vous n'êtes avant tout bien convaincus de votre misère et de votre néant.

CHAPITRE XIX

DE LA PRIÈRE, DE L'ATTENTE DU JUGEMENT DERNIER ET DE QUELQUES SIGNES QUI DOIVENT LE PRÉCÉDER

Notre divin Sauveur, après avoir annoncé à ses disciples les dangers dont ils étaient menacés, leur propose les remèdes auxquels ils devaient avoir recours pour s'en garantir, et dont le plus puissant et le plus efficace est la prière continuelle. En effet, quand nous n'avons plus aucune ressource, est-il écrit au livre des Paralipomènes, la seule qui nous reste, c'est d'élever nos regards vers le ciel et de nous adresser à Dieu. Jésus-Christ donc, après avoir parlé de son second avénement, dont nul ne connaît ni le jour ni l'heure, nous avertit de nous tenir sur nos gardes, de peur d'être surpris au moment où nous y penserons le moins. Or, un des moyens les plus sûrs pour nous préparer dignement à paraître devant lui en ce jour redoutable,

c'est la prière, mais la prière humble, fervente, assidue, laquelle seule peut fléchir la rigueur de notre Juge et attirer sur nous sa miséricorde. La prière du juste qui s'humilie, dit le Sage, pénétrera les cieux, et le Seigneur l'exaucera infailliblement; l'orgueil, au contraire, sera repoussé de Dieu. Prier, c'est avouer humblement sa faiblesse et son impuissance, et c'est à quoi l'orgueilleux ne veut pas consentir. Nous devons toujours prier, selon le conseil de notre divin Maître, et ne jamais cesser de le faire, parce que la prière de l'homme juste est toute-puissante auprès de Dieu. Mais, me direz-vous peut-être, quel est donc l'homme qui peut toujours prier? A cela je vous répondrai que cette expression *toujours* ne doit pas être prise ici à la lettre pour la continuité du temps, ce qui n'est pas possible à cause des besoins et des exigences de notre faible nature, comme dormir, boire, manger et autres nécessités semblables; mais nous devons l'entendre dans le sens de la ferveur avec laquelle nous devons nous adresser à Dieu en temps convenable. Et d'ailleurs, toutes les actions, toutes les paroles de l'homme juste, quand elles ont Dieu pour principe et pour fin dernière, sont autant de prières adressées à la majesté divine. Le juste qui fait toujours bien prie sans cesse, et il ne cesse de prier que quand il cesse d'être juste.

La prière ne consiste pas uniquement dans les paroles que notre bouche adresse à Dieu, mais elle consiste surtout dans les sentiments de notre cœur, dans la pureté de nos désirs, dans la bonté et la droiture de nos actions, sans lesquelles la prière vocale serait à peu près inutile. C'est ainsi que nous pouvons toujours prier. L'homme, dit saint Augustin (*in Psalm.* 47), ne peut pas toujours et

sans interruption louer le Seigneur de bouche, mais il peut le louer sans cesse par sa bonne conduite. Les larmes unies à la prière sont puissantes et Dieu les exauce toujours. Lorsque tu priais avec larmes, dit l'ange au saint homme Tobie, c'est moi qui présentais tes instances au Seigneur. Dieu lui-même ne dit-il pas au roi Ezéchias, par la bouche de son prophète : J'ai vu couler tes larmes et j'ai exaucé ta demande? La prière, dit saint Jérôme, calme et apaise le Seigneur, les larmes lui font violence. O douces et précieuses larmes, s'écrie saint Bernard, que vous êtes puissantes! vous pénétrez sans crainte en la présence du souverain Juge, vous changez la sentence qu'il était sur le point de prononcer en confondant les accusateurs; vous triomphez de celui qui seul est invincible, vous enchaînez le Tout-Puissant.

Pour nous démontrer d'une manière plus précise l'efficacité de la persévérance dans la prière, Notre-Seigneur propose la parabole de ce juge inique qui, sans crainte de Dieu et sans respect pour les hommes, refusait obstinément de rendre justice à une pauvre veuve contre ses ennemis et ses persécuteurs, mais qui, pour se délivrer de ses importunités, consentit enfin à faire droit à sa demande. Hélas! combien de juges aujourd'hui sont pires encore que celui dont il est ici question, et qui, comme lui, sans crainte de Dieu et sans respect pour les hommes, ne se laissent même pas, comme lui, vaincre par les importunités des malheureux qui réclament en vain la justice qui leur est due! Si donc, conclut Jésus-Christ, cette femme, par ses importunités, obtint d'un juge inique ce qu'elle demandait, que ne pourront pas obtenir de Dieu, qui est la vraie source de la justice et de la miséricorde,

les chrétiens qui l'implorent avec ferveur et persévérance? Si vaincu par les instances de cette femme, ce juge pervers la venge de ses ennemis, à plus forte raison, Dieu vengera-t-il ses amis qui, nuit et jour, crient vers sa Majesté toute-puissante pour qu'elle daigne les délivrer de leurs persécuteurs.

Remarquons cependant que les justes et les saints, en ce monde, ne demandent pas à Dieu de punir leurs persécuteurs par les châtiments éternels, mais de les éclairer de sa divine lumière, de les rappeler à la vérité et à la justice, afin qu'ils cessent d'être mauvais. Ou bien encore, ils conjurent le Seigneur de leur enlever la puissance dont ils abusent pour persécuter les justes. Les châtiments temporels sont des peines médicinales qui peuvent corriger les impies et les rappeler à la pratique de la vertu; c'est en ce sens que les saints demandent à Dieu vengeance de leurs ennemis, non par colère, mais par amour de la justice, et en cela ils ne sont nullement opposés à ces paroles de notre divin Maître : Priez pour ceux qui vous persécutent.

Le Sauveur, après avoir entretenu ses disciples de la prière, leur parle aussi de la foi, en leur disant : Croyez-vous que, quand le Fils de l'homme viendra sur la terre pour juger le monde, il y trouvera beaucoup de foi? voulant montrer par là qu'il en trouvera bien peu, surtout de cette foi animée de la vraie charité. Il parle de la foi après avoir parlé de la prière, parce que sans la foi la prière disparaît. Comment, en effet, invoquer Dieu, si on ne croit pas en lui? Conjurons donc le Seigneur de conserver en nous cette foi indispensable à la prière. Si Jésus-Christ adresse cette question à ses disciples, ce n'est certes pas

par ignorance, puisqu'il connaît tout, mais pour se procurer l'occasion de leur montrer le grand nombre de fidèles que l'antechrist séduira et entraînera dans le mal, et combien peu persévéreront jusqu'à la fin dans la vérité et dans la foi chrétienne. Alors, en effet, selon le vénérable Bède (*in cap.* XVIII *Luc.*), les justes seront si rares, que le grand nombre des impies, et la négligence, l'engourdissement des mauvais chrétiens forceront le Seigneur de hâter la destruction du monde, afin de le purifier de toutes ses iniquités.

Jésus-Christ avait prémuni ses disciples contre les piéges, les séductions de l'antechrist et de ses faux prophètes ; il les avait exhortés à prier sans cesse au milieu des peines, des tribulations de toute sorte, dans l'attente incertaine du jugement général ; il veut de plus les consoler par l'espérance de son prochain avénement. Nous devons remarquer que le Sauveur vient à nous de trois manières différentes. Il vint d'abord en ce monde par le mystère de son Incarnation ; il vient chaque jour en nos âmes par sa grâce, et il viendra à la fin du monde pour juger tous les hommes. Les deux premiers avénements doivent faire naître en nous la confiance et l'amour, le troisième doit nous inspirer la crainte et la terreur. L'Église, dans son office, avant la grande fête de la Nativité du Sauveur, rappelle à notre mémoire le souvenir du jugement général qui aura lieu à la fin du monde, afin que, pénétrés de terreur, nous nous préparions avec plus de soin à célébrer ce premier avénement de Jésus-Christ dans sa chair. Elle célèbre ensuite la solennité de Noël, afin qu'à l'occasion de cette fête, nous puissions concevoir spirituellement dans nos cœurs le Verbe éternel de Dieu, et cette conception spirituelle est la

plus grande de toutes les grâces ordinaires que l'âme chrétienne puisse recevoir en ce monde. C'est ce qui fait dire à saint Augustin (*Tractat.* 10, *in Joan.*) : La glorieuse Mère de Dieu fut plus heureuse de concevoir spirituellement Jésus-Christ dans son cœur que de le concevoir selon la chair dans ses chastes entrailles. La crainte, ajoute le même saint (*Tractact.* 9, *in Epist. Joan.*), nous dispose à l'amour; c'est pour cette raison que l'Eglise, en célébrant le premier avénement de Jésus-Christ dans sa chair, et son second avénement spirituel dans nos âmes par sa grâce, qui sont deux mystères d'amour, rappelle, dans son office, son troisième avénement, qui est un mystère de terreur et d'effroi, afin que cette crainte salutaire produise en nous l'amour et la charité par lesquels nous pouvons mériter de recevoir le Sauveur spirituellement dans nos âmes, de sorte qu'en le possédant ainsi dans nos cœurs, nous lui disions avec le prophète : La crainte de vos jugements incompréhensibles, ô mon Dieu, a engendré en mon âme l'esprit du salut.

Le Sauveur cherche donc à consoler ses disciples par l'espérance de son avénement prochain. En effet, peu de temps après les grandes persécutions qui dureront trois ans et demi, et après la mort de l'antechrist lui-même, apparaîtront les signes précurseurs du jugement dernier. Cependant, avant la manifestation de ces signes, il y aura un court délai, environ quarante jours, délai qui sera accordé de Dieu pour que les justes puissent se reposer un peu de leurs grandes tribulations, et que les pécheurs, les impies, les faibles chrétiens séduits par l'antechrist, puissent se repentir et faire pénitence de leurs crimes. Après ces quarante jours, la nature entière sera dans l'agitation,

le trouble et le plus affreux désordre. Or, la nature entière consiste dans quatre genres ou espèces de créatures différentes, qui sont : le ciel, les éléments, les hommes et les intelligences spirituelles. Les premiers signes de l'avénement de Jésus-Christ éclateront donc dans le ciel parmi tous les astres où se manifesteront des choses surprenantes et tout à fait extraordinaires et opposées à leur nature. Alors, dit l'Évangile, le soleil et la lune seront obscurcis, et les étoiles tomberont des cieux. Non pas qu'en réalité elles se détacheront du firmament pour s'affaisser sur la terre, ce qui est naturellement impossible, puisque la terre est plus petite que chacune d'elles, mais à cause de la grande agitation qui se fera sentir dans les airs, les astres sembleront bouleversés et tomber de toute part. Le soleil et la lune sembleront privés de leur lumière, non pas qu'ils en seront privés effectivement, puisque cette clarté leur est naturelle et inhérente, mais cette lumière sera éclipsée par une plus grande, par la majesté glorieuse et infinie de l'Homme-Dieu s'avançant pour juger le monde, et en comparaison de laquelle la lumière des astres ne sera plus que nuit et ténèbres. Au grand jour du jugement, dit le vénérable Bède (*in cap.* II *Luc.*), les astres paraîtront obscurcis, non pas qu'ils perdront leur lumière, mais ils pâliront en présence de la clarté que répandra celui qui est la vraie Lumière, c'est-à-dire du souverain Juge qui se montrera dans tout l'éclat de sa divine majesté, de celle de son Père et des saints anges. Rien pourtant n'empêche de penser que le soleil, la lune et les autres astres seront privés pour un instant de leur lumière, comme il est arrivé à l'égard du soleil au moment de la passion de Jésus-Christ, et de la lune, qui dans son plein resta cachée sous la terre.

Alors, après le grand jour du jugement, quand apparaîtra la gloire de la vie éternelle, la terre et les cieux seront renouvelés, et nous verrons se réaliser ces paroles du prophète Isaïe : La clarté de la lune surpassera la lumière actuelle du soleil, et celle du soleil lui-même sera septuplée.

Tout ceci peut, dans un sens moral, s'appliquer aux divers états des chrétiens en ce monde. Ainsi le soleil, qui par sa lumière éclaire et dirige l'univers entier, nous représente l'état des hommes parfaits qui, eux aussi, doivent par leurs lumières et leurs bons exemples conduire les autres dans le chemin de la vertu et de la perfection. La lune, qui, plus que toutes les autres planètes, influe par sa puissance sur la mutabilité des objets inférieurs, surtout sur les eaux, est l'image des *profitants* qui doivent plus spécialement s'appliquer à l'exercice des vertus extérieures et des bonnes œuvres. Enfin les étoiles nous figurent l'état des *commençants* qui doivent sans cesse pleurer leurs fautes passées et se mettre en garde pour ne plus y retomber à l'avenir ; les étoiles, en effet, par l'émission de leurs rayons, purifient l'air et en éloignent toutes les exhalaisons malfaisantes. Or, dans chacun de ces états, il doit y avoir certains signes avant-coureurs qui annoncent l'avénement spirituel de Jésus-Christ dans le cœur de ces divers chrétiens. Nous voyons dans les saintes Écritures trois grands signes qui se manifestèrent autrefois dans le soleil ; il s'arrêta à la parole de Josué, il rétrograda en faveur du roi Ezéchias, et il s'obscurcit à la mort du Sauveur.

Ces trois signes doivent également se manifester dans les hommes parfaits. Premièrement, ils doivent se fixer en Dieu seul et demeurer en lui sans se laisser aller aux dis-

tractions extérieures, selon ces paroles du Psalmiste : Jetez vos pensées en Dieu seul qui vous aidera en toutes choses. Secondement, à l'exemple du soleil qui rétrograda, ils doivent passer successivement de la vie active à la vie contemplative, et de la vie contemplative, où ils ne peuvent demeurer sans cesse à cause de la faiblesse humaine, retourner à la vie active, comme ces animaux dont parle le prophète Ézéchiel, qui allaient et revenaient sans cesse. Troisièmement, ils doivent s'obscurcir comme le soleil, en renonçant à tout sentiment de vanité et d'amour-propre, en s'anéantissant à leurs propres yeux. N'est-ce pas ce que faisait le grand Apôtre quand il disait : Je suis le plus petit de tous les apôtres; ou bien encore : Tout ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu. Quant aux *profitants*, les signes qu'ils doivent donner et qui sont représentés par la lune qui semble changée en sang, consistent dans le souvenir continuel de la passion du Sauveur, comme il nous le dit lui-même : O homme ! rappelle-toi sans cesse la pauvreté, les privations, les douleurs et les angoisses que j'ai supportées pour toi à ma mort. Et chaque chrétien doit pouvoir lui répondre : Oui, Seigneur, je m'en souviendrai sans cesse, et ce souvenir seul confond et anéantit entièrement mon âme. Enfin, quand aux commençants, ils doivent, comme les étoiles qui semblent tomber des cieux, donner des marques évidentes de leur abaissement et de leur profonde humilité au souvenir de leurs fautes multipliées et de leurs péchés sans nombre. C'est ici que nous pouvons appliquer ces paroles du Sage au livre des Proverbes : Le juste tombe sept fois le jour, mais il se relève après sa chute. L'homme, en effet, quand il a été justifié par la grâce, ne doit pas pour cela cesser de s'abaisser et de s'hu-

milier profondément en lui-même au souvenir de ses propres défauts; il doit recourir ensuite à la grande miséricorde de Dieu pour rentrer dans sa grâce par la pénitence et le regret sincère de ses péchés passés. Or, ces signes qui conviennent à chacun des états dont nous venons de parler, ne dépendent pas de notre volonté ; nous devons les demander à Dieu dont tout bien procède, et il nous les accordera infailliblement.

En second lieu, l'Évangile nous dépeint le trouble et la confusion qui se feront sentir dans tous les éléments par ces paroles : Sur la terre, les peuples seront dans la consternation à cause des bruits de la mer et de l'agitation des flots. Alors, en effet, la révolution des corps célestes ébranlera tous les éléments. La terre sera bouleversée jusque dans ses fondements; dans les airs, les tempêtes, la foudre et les vents déchaînés feront entendre des bruits épouvantables : le tonnerre éclatera de toute part avec d'horribles fracas; la tempête soulèvera les eaux de la mer jusqu'au fond de son lit, et les flots en courroux se choquant avec force, répandront partout la terreur et l'effroi. Le feu, semblable à un violent incendie, précèdera en courant la face du souverain Juge, et sa marche sera si rapide qu'en un instant la mer et le monde entier paraîtront embrasés. Les hommes frappés alors de stupeur et d'épouvante, chercheront à fuir; mais, aveuglés par les profondes ténèbres qui les environneront de toute part, ils ne trouveront aucune issue. Dans leur désespoir, et pour éviter d'être engloutis par les flots ou consumés dans les flammes, ils se précipiteront les uns contre les autres en se heurtant avec force et tomberont dans l'abattement.

En troisième lieu, l'Évangile nous décrit ce qui se pas-

sera parmi les créatures raisonnables par ces paroles : Les hommes alors sécheront de frayeur dans l'attente des maux dont ils seront menacés. En effet, saisis d'épouvante à la vue de tant de désordres dans la nature entière, et comme pétrifiés de terreur, ils ne s'entendront plus les uns les autres, et leurs langues glacées ne pourront plus articuler aucun son. Cette frayeur s'emparera tout à coup et au même instant du monde entier, et nulle contrée, nulle province, nul pays quelque petit qu'il soit, ne sera exempt de ces terribles angoisses. C'est alors que s'accomplira cette parole du prophète royal : J'ai cherché l'impie sur la terre et je n'ai pu retrouver le lieu qu'il avait habité: comme s'il disait : J'ai cherché en ce monde une retraite pour le pécheur, et je n'en ai trouvé aucune. En effet, lors du jugement général, le ciel par ses foudres, l'air par ses affreux tourbillons, la mer par ses tempêtes et ses flots mugissants, la terre elle-même par ses commotions désordonnées, repousseront loin d'eux et comme d'un commun accord l'impie consterné qui, se voyant sans refuge, pour se soustraire aux maux qui l'attendent, dans l'excès de son désespoir et de sa rage, se précipitera pour ainsi dire de lui-même dans les abîmes éternels de l'enfer. Enfin, l'Évangile nous apprend la commotion qui se fera sentir parmi les intelligences spirituelles en disant : Les Vertus des cieux, c'est-à-dire les Puissances angéliques seront elles-mêmes ébranlées.

Cette agitation produite parmi les anges eux-mêmes peut s'entendre de différentes manières : on peut dire qu'ils seront frappés d'étonnement et d'admiration à la vue de tant de prodiges inouïs jusqu'alors et contraires au cours habituel de la nature. Ou bien encore, ils seront ébranlés par

un effet de la volonté de Dieu qui se servira de leur ministère pour bouleverser l'univers et inspirer aux cœurs des hommes la crainte du souverain Juge. Ou bien ils seront ébranlés, en ce sens qu'ils s'occuperont alors à séparer les bons d'avec les méchants qu'ils précipiteront dans les flammes de l'enfer. On peut dire encore qu'ils seront eux-mêmes effrayés en assistant au jugement des hommes et de Lucifer lui-même qui a été leur chef. C'est avec raison, s'écrie saint Chrysostôme (*Homil.* LXXVII, *in Matth.*), que l'Évangile dit : Les Puissances des cieux, c'est-à-dire les anges, seront ébranlées. Comment ne le seraient-elles pas en effet, à la vue de tant de prodiges extraordinaires ; en considérant les châtiments infligés aux anciens compagnons de leur gloire, en contemplant le monde devant le tribunal du Juge suprême? Les bons anges éprouvent une certaine crainte inspirée par le respect et l'admiration lorsqu'ils contemplent la grandeur et l'incompréhensible majesté du Tout-Puissant. C'est cette crainte dont parle le livre de Job en ces termes : Les colonnes des cieux seront ébranlées et saisies de frayeur au grand jour du jugement. Que deviendront les faibles roseaux du désert, quand les cèdres du Liban seront eux-mêmes frappés d'épouvante? Ne soyons donc pas surpris si les hommes charnels et terrestres se dessèchent de frayeur, puisque les anges rassurés sur leur propre salut, sont eux-mêmes dans la stupeur.

Sous le nom de cieux nous pouvons ici, selon le sens moral, entendre les âmes saintes dans lesquelles Dieu se plaît à fixer sa demeure. C'est de ces âmes fidèles dont il parle lui-même dans le prophète Isaïe, quand il dit : Le ciel est mon trône ; l'âme du juste, en effet, est le trône de sa Sagesse incréée. Or, de même qu'à l'avénement du souve-

rain Juge, toutes les Puissances des cieux seront ébranlées ; ainsi à l'avénement du Verbe éternel dans une âme, toutes ses facultés doivent être excitées aux bonnes œuvres, à la prière, à la contemplation et à la pratique de toutes les vertus. Tous ces signes qui précéderont le jugement doivent nous apprendre combien Dieu est prompt à venger les injures que lui font les pécheurs. En ce monde, quand un grand seigneur a reçu une offense, tous les membres de sa famille s'élèvent aussitôt contre le coupable, de même toutes les créatures de Dieu se dressent contre le pécheur pour le punir. Lorsqu'un grand arbre, dit le vénérable Bède (*in cap.* XXI *Luc.*), est sur le point de tomber, on entend divers craquements et des bruits sourds, signes avant-coureurs de sa chute prochaine ; ainsi les éléments et toutes les créatures annonceront par leurs gémissements la ruine du monde entier. L'homme, dit saint Chrysostôme (*Homil.* XLVIII, *Operis imperf.*), dans les derniers instants de sa vie, est le jouet de divers fantômes qui semblent lui apparaître, et souffre d'horribles douleurs dans son âme comme dans son corps ; ainsi l'univers avant sa ruine, sera bouleversé et agité cruellement dans toutes ses parties.

Remarquons que notre divin Sauveur n'indique ici que quelques signes particuliers parmi tous ceux qui doivent précéder le grand jour du jugement général. Nous lisons, dans l'*Histoire scholastique*, que saint Jérôme découvrit, dans le livre des *Annales hébraïques*, quinze signes divers qui, à quinze jours différents, doivent annoncer le jugement dernier. L'auteur seulement ne dit pas si ces jours doivent se succéder immédiatement ou s'ils doivent être distancés par d'autres jours intermédiaires, c'est ce dont nous pouvons douter. Le premier jour, dit-il, la mer s'élè-

vera de quarante coudées au-dessus du niveau des plus hautes montagnes, et ses eaux, comme des murailles impénétrables, conserveront leurs places respectives. Le second jour, elle s'affaissera tellement, qu'à peine on pourra l'apercevoir. Le troisième, les animaux marins, comme les baleines et autres, se montreront à la surface des eaux en poussant vers le ciel des mugissements affreux. Le quatrième, la mer et toutes les eaux seront en feu. Le cinquième, les herbes des champs et les arbres des forêts se couvriront d'une rosée sanguinolente. Le sixième, tous les édifices, quels qu'ils soient, grands ou petits, s'écrouleront. Le septième, les pierres s'entrechoqueront avec fracas. Le huitième, la terre entière tremblera et sera agitée jusque dans ses fondements. Le neuvième, la terre sera aplanie et nivelée. Le dixième, les hommes sortiront des cavernes où la frayeur les avait contraints de se retirer et marcheront comme des insensés, sans pouvoir se parler les uns aux autres. Le onzième, les ossements des morts se lèveront pour se réunir à la surface des tombeaux. Le douzième, les étoiles tomberont des cieux, ou, selon quelques-uns, sembleront tomber. Le treizième, tous les hommes alors vivants mourront afin de ressusciter en même temps que tous ceux qui seront morts depuis le commencement du monde. Le quatorzième, le ciel et la terre, c'est-à-dire la superficie de l'air et de la terre, brûleront et seront réduits en cendres. Le quinzième jour enfin, après que le ciel et la terre auront été ainsi renouvelés, tous les hommes ressusciteront. O cœur humain! si, en entendant ou en lisant toutes ces merveilles, tu n'es pas attendri et entraîné à pleurer amèrement tes péchés, tu es plus dur que la pierre

et le diamant. Qu'il sera terrible, s'écrie saint Chrysostôme (*Homil.* 43, *in Matth.*), ce jugement de Dieu ! Les châtiments affreux qui devront le suivre seront inévitables. Voulez-vous cependant les éviter lorsqu'il en est temps encore, punissez-vous vous-mêmes, tirez vengeance de vos propres péchés. Suivez cet avis du grand apôtre : Si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés de Dieu ; prévenons la sentence du souverain Juge et nous arriverons à la couronne de la glorieuse immortalité. Vous me demandez, dit saint Bernard, comment vous pouvez vous juger et vous punir vous-mêmes? A cela je vous répondrai : Pleurez, gémissez amèrement ; humiliez-vous en toutes choses ; ayez sans cesse présentes à l'esprit vos iniquités passées ; regardez-vous comme indignes de vivre et plus indignes encore de paraître en la présence de Dieu. Voulez-vous connaître l'art véritable, la vraie science du salut? Arrachez de votre cœur tous les vices, remplacez-les par les vertus opposées ; par là vous attirerez sur vous la miséricorde du Seigneur, vous obtiendrez le pardon de vos fautes et vous mériterez les récompenses promises dont vous jouirez pendant l'éternité glorieuse.

CHAPITRE XX

DE L'AVÉNEMENT DE JÉSUS-CHRIST COMME JUGE DES HOMMES

Lorsque les signes dont nous avons parlé auront été accomplis, tout à coup, au moment où on y pensera le moins, puisque l'heure du jugement dernier est complétement inconnue aux hommes, apparaîtra dans les cieux ou plutôt dans les airs (que l'Écriture désigne souvent sous le nom de ciel), le signe du Fils de l'homme, qui est la croix. Celui qui, dans son humilité, a bien voulu souffrir les opprobres et les ignominies de la croix, montrera, en venant dans tout l'éclat de sa majesté, les fruits salutaires et glorieux de cet instrument de son supplice. Le Sauveur se désigne ici sous le nom de Fils de l'homme et non sous celui de Fils de Dieu, parce qu'il jugera le monde non-seulement comme Dieu, mais revêtu de son humanité sainte. La croix, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 77, *in Matth.*), apparaîtra dans les cieux plus resplendissante que le soleil;

alors les pécheurs confondus n'auront pas besoin d'autres accusateurs que leurs propres crimes qui les accuseront au fond de leurs consciences et les jugeront dignes des plus grands supplices. Cette croix, ajoute le même auteur (*ibidem*), ne sera pas cette croix de bois sur laquelle Notre-Seigneur a bien voulu subir la mort; mais une grande lumière en forme de croix, plus éclatante que le soleil même. Nous pouvons croire aussi qu'avec la croix apparaîtront également les divers instruments du supplice de Jésus-Christ, les clous, la lance, la couronne d'épines, comme les étendards glorieux de la grande victoire que le Sauveur a remportée en combattant contre l'ennemi de notre salut. Lorsqu'un roi, dit encore saint Chrysostôme (*ibidem*), veut faire dans une ville son entrée solennelle, il envoie devant lui ses armées qui portent les drapeaux et les étendards, signes de l'arrivée prochaine du monarque; de même, lorsque Jésus descendra du ciel pour venir juger les hommes, il se fera précéder des anges et des archanges qui porteront la croix, comme l'étendard de son triomphe et annonceront à la terre effrayée la venue du puissant Roi des cieux.

A la vue de tant de gloire et de tant de majesté, toutes les tribus de la terre, c'est-à-dire les pécheurs qui, à l'amour et au service de Dieu, auront préféré les biens et les plaisirs passagers de ce monde, pleureront et gémiront en reconnaissant, mais trop tard, leur folie et leurs égarements; il ne leur restera plus qu'à attendre en tremblant la terrible sentence du souverain juge. Alors, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 77, *in Matth.*), toutes les tribus de la terre seront dans les larmes et les gémissements; les Juifs et les gentils pleureront amèrement; ils pleure-

ront aussi, tous ces chrétiens indignes qui auront préféré le monde à Jésus-Christ; qui se seront attachés aux biens terrestres et périssables et auront méprisé les biens célestes et éternels. Il n'en sera pas de même des saintes tribus du Seigneur, qui seront comblées de joie et qui proclameront hautement la gloire de leur divin Maître. Les méchants gémiront sur leur malheureux sort; ils pleureront amèrement les crimes qu'ils auront commis, leur folie dont ils n'auront pas voulu se corriger, la gloire éternelle qu'ils auront perdue par leur faute, les châtiments affreux qu'ils auront mérités. Et, plus loin, le même auteur ajoute : Alors toutes les tribus de la terre, c'est-à-dire les méchants qui auront plus aimé le monde que Jésus-Christ, pleureront et gémiront en entendant de la bouche du souverain Juge ces terribles reproches qui leur seront adressés : Pour vous, et pour vous arracher aux supplices éternels, je me suis revêtu de la nature humaine en me faisant homme; pour vous, j'ai été lié, injurié, chargé d'opprobres, battu de verges et attaché à la croix, où est donc maintenant le fruit de tant d'ignominies, de tant de souffrances? Pour vous et pour la rédemption de vos âmes, j'ai répandu tout mon sang; en retour du prix de ce sang précieux qu'avez-vous fait pour moi? Je vous ai plus aimés que ma propre gloire, puisque étant Dieu, je me suis abaissé, anéanti jusqu'à me revêtir de votre mortalité, et vous, vous m'avez méprisé au-dessous des moindres biens terrestres que vous avez préférés à ma justice et à mon Évangile. Tous pleureront et gémiront, car nul alors ne pourra résister à la puissance du souverain Juge; nul ne pourra éviter son terrible regard ni échapper à sa sentence. Le temps du repentir sera passé, et, au milieu de toutes ces angoisses, il ne

leur restera plus que la honte, le regret et les larmes. Ils gémiront, et à bon droit ; le riche alors ne pourra plus recourir à son argent, afin de racheter ses péchés par d'abondantes aumônes ; le père vertueux ne pourra plus implorer la miséricorde du Seigneur en faveur d'un fils coupable et pervers ; les anges eux-mêmes n'intercéderont plus pour les hommes, comme ils le faisaient par le passé ; le temps de la miséricorde est passé, la justice seule règne en souveraine.

En son premier avénement, le Sauveur a manifesté sa douceur et sa bonté ; à son second, il fera éclater toute la rigueur de sa justice. O mes frères, s'écrie saint Éphrem, si nous comprenions bien les dangers et les maux qui nous menacent, nous serions à gémir aux pieds de Dieu en implorant sa miséricorde. Si, en effet, à la vue du souverain Juge, toutes les créatures sont dans la consternation, si les saints anges eux-mêmes sont saisis de crainte, que sera-ce de nous, si, dans le peu de temps qui nous reste, nous nous laissons aller à la négligence et à la paresse sans nous livrer au repentir et à la contrition de nos fautes ? Jésus-Christ, au dernier jour, nous demandera compte de cette indifférence et de cet oubli. Pour vous, nous dira-t-il alors, je me suis fait homme et j'ai vécu sur la terre ; pour vous, j'ai été battu de verges, méprisé, attaché à la croix, abreuvé de fiel et de vinaigre ; je vous ai ouvert les portes du paradis, je vous ai offert le royaume des cieux, je vous ai envoyé le Saint-Esprit pour vous éclairer et vous instruire ; qu'ai-je pu faire enfin pour vous que je n'aie pas fait ? Pour tant de bienfaits, je ne vous ai demandé qu'une volonté humble et soumise, ne vous contraignant en rien et vous laissant la liberté de vous sauver ou de

vous perdre à jamais. Eh bien ! pécheurs, vous qui n'êtes que des créatures passibles et mortelles, qu'avez-vous fait, qu'avez-vous souffert pour moi, votre Dieu et votre Maître, pour moi qui, malgré mon impassibilité, ai consenti à tant souffrir pour vous?

Alors, les bons comme les méchants verront des yeux du corps Jésus-Christ apparaître dans son humanité, car c'est sous cette forme qu'il jugera le monde. Au grand jour du jugement universel, dit saint Augustin (*lib.* I, *de Trinitate, cap.* XIII), le Sauveur se montrera aux réprouvés dans son humanité, en sa qualité de Fils de l'homme, car, comme Fils de Dieu et Dieu lui-même, égal à son père, il ne peut être vu que de ceux qui ont le cœur pur ; comme juge des vivants et des morts, il devait se manifester également aux uns et aux autres, puisque tous devaient se présenter devant son tribunal; c'est pour cette grande raison que le Fils de l'homme seul a été investi du pouvoir judiciaire. Jésus-Christ, dit le vénérable Bède (*in cap.* XXI *Luc.*), se montrera aux élus sous la même forme avec laquelle il se manifesta à ses apôtres au jour de sa transfiguration sur la montagne du Thabor, mais, aux yeux des réprouvés, il apparaîtra tel qu'il était sur l'arbre de la croix. Le Sauveur, dit Origène (*Tractat.* 30, *in Matth.*), au jour de son ascension, s'éleva dans les cieux transporté sur un nuage de gloire; de même, au jour du jugement général, il apparaîtra dans toute sa puissance et sa majesté. Le Fils de Dieu, dit saint Cyrille, dans son premier avénement, a voulu se montrer avec toutes les marques de notre misère et de notre faiblesse; mais à son second avénement, il viendra dans toute la grandeur de sa puissance et dans tout l'éclat de sa majesté. Il apparaîtra dans toute

sa puissance pour confondre et anéantir ses ennemis; dans toute sa majesté, pour récompenser et glorifier ses élus.

Ceux qui en ce monde, dit saint Grégoire (*Homil.* 1, *in Evang.*), n'auront pas voulu se soumettre à la doctrine de Jésus-Christ qui n'enseigne que les abaissements et les humiliations, le verront alors dans tout l'éclat de sa puissance et de sa majesté, et, pour eux, le jugement sera d'autant plus sévère qu'ils se seront montrés plus rebelles à sa volonté et à son bon plaisir. Quand un roi de la terre, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 49, *Operis imperf.*), veut se montrer à son peuple ou préparer une grande expédition, toutes les autorités sont en mouvement, les armées sont sur pied, la ville entière est en émoi; de même, et à plus forte raison, lorsque le puissant Roi des cieux se disposera à venir juger les vivants et les morts, les Vertus et les Puissances angéliques seront-elles ébranlées. La foudre et les éclairs précéderont sa marche; au lieu de trompettes, on entendra le bruit et la voix majestueuse du tonnerre qui annoncera sa venue. Les préparatifs ne doivent-ils pas, en effet, être proportionnés à la puissance et à la majesté du monarque? Ainsi, au jour du jugement, le Sauveur se montrera dans son humanité; n'est-il pas juste, en effet, que celui qui, comme homme, a été injustement jugé, vienne à son tour et en la même qualité, rétablir la justice et rendre à chacun selon ses œuvres? Il conservera dans sa chair la marque de ses plaies afin de confondre les impies qui l'ont crucifié. Jésus-Christ, dit saint Chrysostôme (*ibidem*), conservera en son corps les cicatrices de ses blessures, en témoignage de sa passion contre les Juifs et contre tous ceux qui s'obstinent à nier

que le Fils de Dieu ait jamais pu souffrir et mourir pour le salut des hommes.

En ce moment, selon saint Augustin (*lib.* XX, *de Civitate Dei*, *cap.* XXI), tous les hommes qui vivront encore, mourront et ressusciteront immédiatement, puisque, selon le grand apôtre, nul homme ne peut échapper à la mort ; mais cette résurrection générale s'opérera au même instant, sans distinction des justes et des pécheurs. Avant cette résurrection générale, Jésus-Christ enverra ses anges avec des trompettes pour appeler tous les morts au jugement.

Qu'elle sera terrible et puissante, s'écrie saint Chrysostôme (*Homil.* 49, *Operis imperf.*), la voix de ces trompettes à laquelle obéiront tous les éléments ! Elle renversera les pierres, pénétrera les plus obscures retraites, brisera les chaînes de la mort, ouvrira les portes des enfers et des plus profonds abîmes, appellera les âmes des damnés qui, de nouveau, iront se réunir aux corps qu'elles ont animés. Et tout cela en un seul instant, en un clin d'œil, comme dit l'apôtre, avec plus de rapidité que la flèche qui fend les airs. A cette voix, la terre et la mer, comme des serviteurs dociles, vomiront les débris des cadavres qu'ils renferment dans leur sein et la poussière des corps morts dispersée de toute part, se réunissant tout à coup, se changera en de nouveaux membres. Les anges rassembleront des quatre coins du monde tous les élus, leurs futurs compagnons, dont les corps légers s'élèveront aisément dans les airs, pour les présenter au tribunal du souverain Juge. Ils réuniront de même les réprouvés, dont les corps auront conservé toute leur pesanteur, et les transporteront, comme autrefois l'ange du Seigneur trans-

porta Habacuc auprès du prophète Daniel, dans la ville de Babylone.

Les justes alors, selon la pensée de saint Rémi, s'avanceront avec joie et en triomphe au devant de leur juge; les pécheurs, au contraire, dans la douleur et la confusion, se tiendront à distance. En premier lieu, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 77, *in Matth.*), tous les morts ressusciteront, et, après cette résurrection générale, les anges réuniront tous les hommes au milieu des airs, selon le témoignage du grand apôtre, au-dessus de la vallée de Josaphat, et les présenteront au tribunal du souverain Juge pour entendre la sentence qu'il devra prononcer; et tout cela se fera en un seul instant.

Le même saint Chrysostôme, dans un autre endroit (*Homil.* 2, *in Thess.*, II), en parlant du jugement dernier, s'exprime en ces termes : Hélas! quand nous entendons parler de ce grand jour, nous devrions être transportés de joie, et pourtant nous sommes saisis de frayeur et accablés de tristesse. De quels yeux, en effet, pourrons-nous considérer Jésus-Christ assis sur son tribunal? Hélas! si un enfant qui a offensé son père n'ose plus paraître devant lui, comment les pécheurs, au souvenir de toutes leurs iniquités passées, la conscience bourrelée de remords, pourront-ils soutenir la présence du Père des miséricordes qui les aura comblés de tant de bienfaits dont ils auront si peu profité? En ce jour terrible cependant, tous les hommes, bons et mauvais, justes et pécheurs, paraîtront devant le tribunal du souverain Juge, et là seront révélées aux yeux de tous et discutées avec soin toutes les pensées, toutes les paroles, toutes les actions de chaque homme qui devra rendre un compte exact de

toute sa vie. Oh! que la pensée, que le souvenir de ce grand jour est bien propre à nous éloigner du mal et à nous encourager à la vertu! Éprouvons-nous, en effet, quelques sentiments de vanité, d'orgueil ou d'avarice; nous sentons-nous abattus par la tristesse, la négligence ou le découragement; sommes-nous tentés par la vue des plaisirs et des joies de ce monde, disons-nous à nous-mêmes : Le jour de la résurrection approche; celui qui doit venir ne tardera pas; bientôt il nous faudra paraître devant le tribunal de Dieu, bons et mauvais; les pécheurs pour être couverts de honte et de confusion, les justes pour être couronnés de gloire et de splendeur. Cette pensée, ce souvenir, nous détachera à jamais des biens visibles de ce monde qui passent, et nous fera soupirer sans cesse après les biens invisibles qui seuls sont éternels. Ne provoquons donc pas la colère de Dieu; écoutons la parole de notre divin Sauveur qui nous dit : Craignez celui qui peut perdre et l'âme et le corps dans les feux de l'enfer. Ainsi, nous éviterons le malheur des damnés et nous nous rendrons dignes de partager avec les élus la gloire et les joies du royaume des cieux.

CHAPITRE XXI

DE LA JOIE DES ÉLUS A L'APPROCHE DU JUGEMENT

COMPARAISON DU FIGUIER

Notre divin Sauveur, après avoir cherché à inspirer la crainte et l'effroi aux pécheurs par la considération des maux dont ils sont menacés, veut aussi consoler les justes par la vue des récompenses qui les attendent. Si, en effet, le grand jour du jugement général doit être terrible pour les méchants, il doit au contraire être un sujet de joie pour les bons qui seront alors mis en possession de la gloire qu'ils auront toujours désirée. Jésus-Christ donc, pour ranimer le courage de ses disciples, leur dit : O vous mes élus, lorsque les signes dont je viens de vous parler commenceront à paraître et que les pécheurs seront dans l'abattement et dans la consternation, alors regardez et levez la tête; comme s'il leur disait : Ouvrez alors les

yeux de votre intelligence, ranimez tous les sentiments de votre foi, élevez vos pensées vers les choses célestes en vous détachant de plus en plus des affections et des désirs de la terre et du monde que vous n'avez jamais aimé, car après toutes les tribulations qui doivent épouvanter les pécheurs, le moment de votre rédemption approche, et cette rédemption, cette gloire qui a été l'objet de tous vos efforts, l'unique but de toutes vos œuvres, sera pour vous pleine et parfaite. Cette rédemption, en effet, sera pour les élus la complète et entière délivrance de tous les maux. Par elle, ils seront affranchis de la servitude et de l'esclavage du péché, des tentations incessantes du démon, notre ennemi acharné, des persécutions de la part des impies, des sollicitudes et des embarras de la vie présente; par elle, ils seront mis en possession de la liberté de l'âme et du corps, qui est la vraie liberté des enfants de Dieu, en sorte qu'ils pourront dire avec saint Jean dans l'Apocalypse : O Seigneur ! vous avez été crucifié et mis à mort pour nous; vous nous avez rachetés au prix de votre sang adorable, vous nous avez rendus participants de votre royaume, soyez-en béni et glorifié à jamais. Nul, ici-bas, ne peut comprendre la joie immense et toutes les consolations dont seront inondés les élus lorsqu'ils verront apparaître le souverain Juge, qui viendra les mettre en possession des éternelles récompenses qui leur étaient promises; mais aussi nul ne saurait se faire une idée de la tristesse, de la confusion, du désespoir dont seront accablés les pécheurs quand ils se verront séparés à jamais des bons et précipités pour toujours dans les supplices éternels de l'enfer. Le chrétien fidèle, dit saint Grégoire (*in 2 Psalmum pænitent.*), qui aime Dieu véritablement et par-

dessus toute autre chose, doit se réjouir à la pensée de la destruction prochaine de ce monde, car alors seulement il verra finir tous ses maux et sera mis en possession du souverain bien qui seul fait l'objet de son amour. Celui qui aime le siècle présent, selon l'apôtre saint Jacques, se déclare par là même l'ennemi de Dieu; ceux donc qui s'attristent sur la ruine de ce monde, manifestent ouvertement qu'ils ont mis en lui toutes les affections de leurs cœurs, et qu'ils n'ont aucun désir de la vie éternelle et bienheureuse qui doit lui succéder.

Le Sauveur parlait ainsi à ses apôtres, non pas qu'ils dussent vivre jusqu'à la fin du monde; mais en eux il s'adressait à tous les chrétiens, qui ne forment qu'un seul corps, vivant dans la même foi, sous le même Évangile, et devant se perpétuer jusqu'à la consommation des siècles. Nul en ce monde ne connaît le jour et l'heure du jugement général; quand les hommes cependant verront s'accomplir tous ces signes, ils devront croire que ce grand jour n'est pas éloigné. Pour confirmer de plus en plus ce qu'il vient de dire, Jésus-Christ se sert d'une parabole ou plutôt d'une comparaison tirée du figuier et des autres arbres. Quand vous voyez, dit-il à ses apôtres, le figuier ou les autres arbres pousser leurs feuilles ou leurs fleurs, vous jugez par là que l'été est proche; de même lorsque vous verrez se réaliser tous ces signes, vous devrez prévoir l'avénement prochain du souverain Juge. Notre-Seigneur, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 78, *in Matth.*), tire la comparaison qu'il emploie plutôt du figuier que des autres arbres, parce que le figuier pousse ses feuilles plus tard, et par là même annonce que la saison de l'été est plus proche; ou bien encore parce que le figuier, quand il est

mauvais, est tout à fait mauvais, et quand il est bon, est tout à fait bon; de même, le jugement dernier sera souverainement mauvais pour les pécheurs qui auront, en ce monde, abusé de leur liberté, et il sera souverainement bon pour les justes qui auront toujours conformé leur volonté à la volonté de Dieu; ou enfin parce que la douceur des fruits du figuier nous représente la douceur que goûteront les élus au milieu des joies du paradis. Par cette comparaison, dit saint Grégoire (*Homil.* 1, *in Evangel.*), le Sauveur nous apprend combien le monde doit être méprisable à nos yeux, puisque ses fruits ne sont que des fruits de mort; il ne croît que pour sa propre ruine, et n'enfante que des maux. L'homme en ce monde peut être, et avec raison, assimilé aux arbres; de même, en effet, que les arbres, après l'hiver, poussent leurs feuilles et leurs fleurs, et ne produisent leurs fruits que quand l'été est venu; ainsi le chrétien, après avoir ici-bas supporté patiemment et pour l'amour de Dieu les peines, les chagrins, les tribulations de cette vie, recueillera les fruits abondants de sa résignation et de ses bonnes œuvres lorsque viendra pour lui l'été de la vie éternelle. Le royaume de Dieu est comparé à la belle saison d'été, et cela pour plusieurs motifs : D'abord, en été le ciel est sans nuage et le soleil brille dans tout son éclat; ainsi dans le royaume éternel il n'y a plus ni trouble, ni agitation, ni obscurité ; le vrai Soleil de justice y brille dans toute sa splendeur. En second lieu, l'été est la saison des récoltes et des fruits; dans le royaume de Dieu, les justes et les saints recueilleront abondamment le fruit des vertus et des bonnes œuvres qu'ils auront semées en ce monde. Troisièmement, l'été est la saison des joies et des plaisirs; dans le royaume de

Dieu, les élus goûteront le vrai bonheur et des joies infinies sans mélange d'aucune tristesse ni d'aucun souci. Enfin, durant l'été, le temps est calme, l'air est tranquille et serein; de même du paradis seront bannis tous les chagrins, toutes les peines, toutes les tribulations, et les élus seront inondés des consolations éternelles, sans crainte de les perdre jamais.

Jésus-Christ ensuite, comme pour donner plus de poids à son langage et confirmer de plus en plus la foi de ses disciples, ajoute avec serment : En vérité, en vérité je vous le dis, cette génération ne passera point que mes paroles ne soient accomplies; comme s'il leur disait, selon le sentiment de saint Chrysostôme (*Homil.* 78, *in Matth.*) : La fin du monde présent et du genre humain ne viendra pas avant que le nombre des élus n'ait été entièrement complété; malgré les grandes persécutions suscitées par l'antechrist, la foi chrétienne ne s'éteindra pas dans tous les cœurs, et plusieurs se montreront fidèles jusqu'à la fin. O mes très-chers frères, s'écrie saint Grégoire en parlant sur ce sujet (*Homil.* 1, *in Evangel.*), ayez sans cesse présent à l'esprit le souvenir de ce grand jour du jugement dernier; toutes les peines, toutes les afflictions de la vie présente vous paraîtront légères en comparaison des angoisses de ces derniers jours; pénétrés de cette crainte salutaire, réformez votre conduite, corrigez vos mauvaises habitudes, résistez avec courage à toutes les tentatives du monde, votre ennemi; pleurez, gémissez amèrement sur toutes les fautes de votre vie passée; et sachez que plus vous aurez redouté par anticipation l'avénement futur de ce jour terrible, plus aussi vous serez rassurés quand il viendra fondre sur vous. Le ciel et la terre passeront,

ajoute le Sauveur, mais les paroles que je vous ai dites ne passeront pas sans être réalisées dans toute leur étendue. Comme s'il leur disait : Mes paroles sont fondées sur la vérité éternelle et sont comme elle infaillibles; la nature entière sera bouleversée, les créatures visibles, malgré toute leur stabilité apparente, seront détruites plutôt que mes paroles ne soient privées de leur entier accomplissement. Saint Augustin (*de Cognitione veræ vitæ, cap.* XLIII) distingue trois sortes de cieux; le ciel aérien où volent et habitent les oiseaux; le ciel éthéré, où sont suspendus les étoiles et les astres qui roulent avec tant de majesté sur nos têtes; et l'empyrée, où Dieu réside au milieu de ses anges et de ses saints. Le premier passera ou plutôt sera entièrement renouvelé non quant à la substance, mais seulement quant à sa manière d'être et sera purifié par le feu; le second passera également, c'est-à-dire que le soleil, la lune et les étoiles répandront une lumière plus vive et plus resplendissante qu'auparavant; les révolutions des cieux et les transformations des éléments, qui n'ont été instituées qu'en faveur des élus, seront abolies quand le nombre des élus aura été complété; en effet, quand la fin qu'on se propose est obtenue, les moyens établis pour y parvenir deviennent absolument inutiles.

Pour n'être pas surpris et afin d'échapper à tant de maux dont nous sommes sans cesse menacés, il faut nous tenir continuellement sur nos gardes et être toujours prêts à paraître devant Dieu; aussi le Sauveur continuant de s'adresser à ses disciples : Veillez attentivement sur vous-mêmes, leur dit-il, et prenez garde de laisser vos cœurs s'appesantir par les excès des viandes et du vin, par les soins et les in-

quiétudes de la vie présente, car ce jour terrible viendra fondre sur vous au moment où vous y penserez le moins, et comme un filet enveloppera tous les hommes. Ce jour, dit saint Théophile, surprendra à l'improviste les pécheurs qui mettent leurs affections dans les joies de ce monde et qui semblent y fixer leur demeure; les justes au contraire qui ne s'y regardent que comme dans un exil et qui se disent sans cesse : Levons-nous et marchons, ce n'est pas ici le lieu de notre repos, ne seront point surpris, et ce jour deviendra pour eux un jour de bonheur et de consolation. O folie, s'écrie le vénérable Bède (*in cap.* XXI *Luc.*), ô funeste aveuglement des hommes ! malgré les avertissements du souverain Juge, ils ne veulent pas comprendre les terribles suites des plaisirs sensuels auxquels ils s'abandonnent, et, comme des serviteurs rebelles, ils méprisent les ordres du Roi des rois. Quoi donc ! si un médecin habile et expérimenté nous disait : Abstenez-vous de telle ou telle nourriture qui renferme un poison subtil et qui vous donnerait infailliblement la mort, la crainte seule de mourir nous rendrait dociles à sa défense; et quand Jésus-Christ, qui est tout à la fois le médecin de nos corps et de nos âmes, nous dit : Gardez-vous des plaisirs des sens, de tout excès dans le boire et dans le manger, car ces excès et ces plaisirs vous conduiront infailliblement à la mort éternelle, nous ne tenons aucun compte de ses paroles et nous ne voulons pas nous imposer une pareille privation. D'où vient, je vous le demande, un semblable aveuglement, sinon de ce que nous croyons plus aisément au langage des hommes qu'au langage de Dieu lui-même? Si, en effet, nous avions la moindre foi aux paroles de Dieu, la crainte de ses menaces pénétrerait nos cœurs, et cette crainte

nous préserverait des maux qui nous attendent. Saint Chrysostôme (*Serm. de jejunio*), parlant sur le même sujet s'exprime en ces termes : Quand un médecin vous défend une nourriture qui peut vous être nuisible, malgré tout le désir que vous pouvez en éprouver, vous vous en privez cependant afin de conserver ou de recouvrer la santé du corps; et moi, quand je vous dis de jeûner, de mortifier vos sens pour conserver la vraie santé de l'âme, vous ne tenez aucun compte de mes avis et de mes conseils; d'où vient cette différence, sinon de ce que vous ne croyez pas au bonheur éternel qui doit en être la récompense? Quelle folie de tout sacrifier pour la santé du corps et de ne rien faire pour la santé de l'âme, qui est mille fois plus précieuse et dont la perte est irréparable !

Jésus-Christ, s'adressant ensuite à tous les hommes, ajoute : Soyez continuellement sur vos gardes, veillez en tout temps et avec soin sur vous-mêmes pour vous préserver de tout péché ; priez sans cesse, afin de pouvoir vous garantir de tant de maux et vous rendre dignes de paraître en la présence du Fils de l'homme quand il viendra juger les vivants et les morts. Ceux-là seuls, dit la Glose, qui seront exempts de tout péché mortel, seront sauvés et auront l'insigne privilége de paraître en toute assurance devant Jésus-Christ. Les pécheurs au contraire tomberont confondus en sa sainte présence, et ils tomberont pour ne plus jamais se relever, préférant subir les plus affreux châtiments plutôt que d'élever vers lui leurs regards. Notre-Seigneur, dit saint Augustin (*lib. II, de Consensu Evangel.*, *cap.* LXXVII), fait ici allusion à la fuite dont il avait parlé précédemment et à l'occasion de laquelle il nous avait engagés à prier Dieu pour qu'elle n'arrivât pas pendant

l'hiver ou au jour du sabbat. L'hiver, en effet, par sa tristesse, nous représente les soins et les inquiétudes de la vie présente, qui n'enfantent que chagrins et amertumes. L'excès des viandes et du vin, les joies et les plaisirs charnels, qui appesantissent les cœurs et obscurcissent l'intelligence, sont signifiés par le sabbat pendant lequel les Juifs se livraient aux délices de la table, ignorant le vrai sabbat qui est le repos spirituel. Nous devons, dit saint Jérôme (*in cap.* XIII *Marc.*), veiller avec soin sur notre cœur pendant le temps qui précède notre mort corporelle, si nous voulons nous rendre dignes de paraître sans crainte au tribunal du souverain Juge. Celui, dit le vénérable Bède (*in cap.* XXI *Luc.*), qui désire ardemment paraître en toute sécurité devant le Fils de l'homme, le servir jour et nuit dans son saint temple, n'être pas éternellement privé de sa présence et précipité à jamais avec les damnés dans les feux de l'enfer, ne doit pas seulement renoncer aux vains et trompeurs plaisirs du siècle, mais encore veiller avec soin, prier avec amour, et cela, non pas pendant quelques jours, mais sans discontinuer et durant toute sa vie. Le prophète royal ne dit-il pas : Je bénirai le Seigneur en tout temps, et ses louanges seront sans cesse dans ma bouche? C'est par là, et par là uniquement, que nous mériterons d'habiter la maison de Dieu et que nous nous rendrons dignes de chanter éternellement ses grandes miséricordes.

Voulant de plus nous faire connaître le motif puissant pour lequel il nous engage à veiller sans cesse et à être continuellement sur nos gardes, le Sauveur ajoute : Parce que vous ne savez ni l'heure de votre mort, ni le jour du dernier jugement. Jésus-Christ avait dit à ses disciples que le jour de son avénement et de son règne était proche; il

leur avait même révélé les signes divers qui devaient le précéder, mais ces signes ne peuvent en préciser ni le jour ni l'heure. C'est pourquoi il ajoute : Nulle créature en ce monde ne connaît ce grand jour; les anges et le Fils lui-même l'ignorent; Dieu le Père s'est réservé à lui seul cette connaissance. N'allons pas cependant conclure de ces paroles que le Fils et le Saint-Esprit ne connaissent pas le jour du jugement dernier; les trois Personnes de la sainte Trinité n'ont qu'une seule et même nature, une seule et même puissance, et ce qui est attribué à l'une d'elles convient nécessairement aux deux autres; mais ici, Jésus-Christ parle de lui-même comme homme et non pas comme Dieu, et c'est dans ce sens qu'il dit que le Père seul connaît ce dernier jour. D'ailleurs, dit saint Jérôme (*Homil.* 78, *in Matth.*), cette connaissance nous eût été plus nuisible qu'avantageuse; elle aurait entretenu en nous la négligence et la paresse; au contraire, l'incertitude où nous sommes doit nous tenir sans cesse dans la crainte et dans la vigilance continuelle sur toutes nos actions et nos démarches, car ce jour, comme suspendu sur nos têtes, nous surprendra au moment où nous y penserons le moins. Quand nous voyons un vieillard accablé sous le poids des ans, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 50, *Operis imperf.*), nous prévoyons qu'il mourra bientôt; quand arrivera sa mort, c'est ce que nous ignorons. De même, quand nous verrons s'accomplir les signes précurseurs de la fin du monde, nous pourrons dire que le jour du jugement approche, sans pour cela pouvoir le préciser. Ne cherchons donc point à connaître ce que Dieu n'a pas voulu nous révéler par les saintes Écritures, ce serait de notre part une présomption coupable. Quand il plairait à Dieu de

révéler à quelqu'un de ses fidèles serviteurs l'avénement futur de l'antechrist, il ne s'ensuivrait pas de là qu'il connût le jour du jugement dernier; nul, en effet, ne sait l'espace de temps qui doit séparer la mort de l'antechrist du jugement général. Nous lisons, il est vrai, que Dieu, après la mort de l'antechrist, accordera quarante jours aux pécheurs pour faire pénitence de leurs crimes, mais nous ignorons si le jugement aura lieu immédiatement après ces quarante jours, et rien ne nous l'indique. On croit généralement que la résurrection universelle aura lieu le jour de Pâques, en mémoire de la résurrection glorieuse de notre divin Sauveur; c'est pour cette raison que dans la primitive Église, les chrétiens passaient la nuit de Pâques dans les veilles et dans la prière, se préparant ainsi à l'avénement du souverain Juge. Quand cette opinion serait certaine, nous n'en ignorerions pas moins l'année où elle doit se réaliser. Tout ce que nous venons de dire relativement au jugement général, nous devons l'appliquer, et avec raison, au jugement particulier qui aura lieu après la mort de chacun de nous. Nul en ce monde ne connaît le jour et l'heure où il doit mourir, à moins que, par une faveur particulière, Dieu n'ait bien voulu les lui révéler; nous devons donc veiller sans cesse, être continuellement sur nos gardes et nous tenir toujours prêts, car tels nous serons trouvés au moment de notre mort, tels aussi nous paraîtrons au tribunal du souverain Juge.

CHAPITRE XXII

L'INCERTITUDE DU TEMPS DU JUGEMENT DERNIER PROUVÉE PAR L'EXEMPLE DE NOÉ ET DE LOTH

Pour démontrer de plus en plus l'incertitude où nous devons être relativement au jour du jugement général, et aussi pour nous exciter à la vigilance afin que nous soyons toujours prêts, Notre-Seigneur le compare au déluge universel. Au temps de Noé, nous dit-il, lorsque ce saint homme était occupé à la construction de l'arche et que par ses paroles et par sa conduite, il annonçait à tous le malheur et le châtiment terrible dont ils étaient menacés, les hommes, insensibles à ses avis, ne s'en livraient pas moins aux joies et aux plaisirs charnels, refusant obstinément de rentrer en eux-mêmes et de revenir au Seigneur; aussi tout à coup, au moment où ils y pensaient le moins, les cataractes du ciel s'ouvrirent, et tous furent en-

gloutis dans les eaux, à l'exception de Noé et de ceux qui avec lui se réfugièrent dans l'arche où ils trouvèrent le salut et la vie. De même, à la fin du monde, les méchants, sans crainte de Dieu, s'abandonneront à tous les vices, à toutes les voluptés charnelles et terrestres, mais tout à coup le Fils de l'homme apparaîtra pour les juger, et tous ceux qui seront hors de l'arche, c'est-à-dire hors de l'Église, seront perdus et condamnés à jamais, tandis que ceux qui, comme Noé, se seront retirés dans l'Église par la foi et les bonnes œuvres, seront sauvés pour toujours. Par ces paroles, dit le vénérable Bède (*in cap.* XVII *Luc.*), Jésus-Christ ne condamne pas l'usage des biens temporels et des choses nécessaires à la vie; il ne condamne que l'abus qu'on en fait au mépris de Dieu et de sa loi sainte. C'est cet abus qui perdit les hommes au moment du déluge, c'est également cet abus qui les perdra à la fin du monde. Noé, dit saint Maxime, en construisant l'arche pour s'assurer un abri, ne semblait-il pas avertir suffisamment tous les hommes du terrible danger qui les menaçait, et les engager à suivre son exemple? Mais les hommes aveuglés demeurèrent insensibles et périrent misérablement par le déluge. Les justes et les saints ici-bas, par les mortifications qu'ils s'imposent, par la pratique de toutes les vertus, engagent aussi les pécheurs à faire pénitence et à revenir sincèrement à Dieu, mais les méchants, endurcis dans le crime, se rient de leurs conseils, insultent à leurs bons exemples; aussi au grand jour du jugement, ils seront éternellement confondus. Noé construisant l'arche pour se garantir du déluge, dit le vénérable Bède (*ibid.*), est la figure de Jésus-Christ, qui, lui aussi, construit son Eglise contre le déluge des péchés, à l'aide des justes et des

saints qui sont les pierres choisies de cet édifice mystérieux. Quand l'édifice sera terminé, le Seigneur, au grand jour du jugement, y entrera et l'illuminera de sa glorieuse présence. Pendant que Noé fabriquait l'arche, les méchants insensibles se livraient à la joie, aux plaisirs, aux excès de toute sorte, mais aussitôt que ce saint patriarche y fut en sûreté, tous furent engloutis dans le déluge universel. Ainsi les pécheurs, qui en ce monde persécutent les élus et s'abandonnent aux délices de la terre, seront, à la fin des siècles, précipités dans les abîmes de l'enfer, tandis que les justes recevront dans le ciel la couronne de l'immortalité. Hélas! combien de chrétiens ne pensent point à la mort, malgré la certitude où ils sont qu'il leur faudra mourir un jour, et qui, plongés dans cet oubli volontaire et coupable, seront présentés, au moment où ils y penseront le moins, sinon au jugement général, du moins au jugement particulier qui, après cette vie, aura lieu pour chacun de nous. Quoi de surprenant, s'écrie saint Chrysostôme (*Homil.* 50, *Operis imperf.*), si quand nous parlons de la fin du monde, les hommes ne nous croient pas? Chaque jour ils entendent dire qu'ils sont mortels; chaque jour ils voient la mort moissonner autour d'eux leurs frères, leurs amis, leurs parents et ils ne pensent pas que ce qu'ils voient continuellement s'accomplir pour les autres se réalisera aussi pour eux; en effet, s'ils le croyaient, les verrions-nous comme nous les voyons s'abandonner aux péchés qui les rendent dignes de la mort éternelle? Or, s'ils refusent de croire ce qui se passe journellement sous leurs yeux, comment pourraient-ils ajouter foi à ce qui n'est jamais arrivé?

Pour confirmer de plus en plus la vérité de ses paroles,

le Sauveur allègue encore un autre exemple : Au temps de Loth, leur dit-il, les hommes buvaient et mangeaient pour satisfaire leur sensualité; ils achetaient et ils vendaient afin d'assouvir leur cupidité et leur avarice ; ils bâtissaient et ils plantaient comme s'ils eussent été immortels sur cette terre, et se reposaient dans une complète sécurité. Mais tout à coup lorsque Loth fut sorti de Sodome, le Seigneur envoya du haut du ciel une pluie de soufre et de feu qui dévora tous les habitants en punition de leurs excès, et leur cité avec tous ses environs fut réduite en cendres. Notre-Seigneur, remarque le vénérable Bède (*in cap.* XVII *Luc.*), ne mentionne pas ici les crimes infâmes des habitants de Sodome, mais seulement les péchés les plus habituels que l'on regarde le plus souvent comme des peccadilles, des bagatelles, afin de nous montrer les terribles châtiments réservés aux grands crimes, puisque le simple abus des choses même permises et indispensables à la vie présente est puni avec tant de rigueur. Il en sera de même au dernier avénement du Fils de l'homme. En effet, lorsque Jésus-Christ, dans tout l'éclat de son humanité glorieuse, apparaîtra tout à coup pour juger le monde, les hommes livrés aux joies et aux plaisirs du siècle, sans souci et sans inquiétude du danger qui les menace, seront surpris au moment où ils y penseront le moins et forcés de paraître devant son tribunal. Hélas ! de nos jours ne voyons-nous pas la plupart des hommes se livrer sans trouble à toutes sortes d'excès, s'abandonner à tous les vices, et sembler, par leur conduite infâme et leurs mœurs dissolues, provoquer la colère divine, et pourtant, ce que tout chrétien raisonnable ne saurait prévoir sans être saisi d'horreur et sans verser des larmes, le déportement sera

plus grand encore à la fin des siècles, et si le monde n'est pas anéanti dès aujourd'hui, c'est que la mesure de ses iniquités, comme celles des Amorrhéens, n'est pas encore à son comble. Loth, selon le même Bède (*ibidem*), est la figure des élus, qui, à son exemple, vivent au milieu des pécheurs et des réprouvés, évitant avec soin de participer à leurs crimes. Dès que Loth fut sorti de Sodome, cette ville fut aussitôt réduite en cendres ; ainsi, selon saint Chrysostôme (*Homil.* 1, *Operis imperf.*), tant qu'il y aura quelques justes sur la terre, le monde subsistera, mais dès l'instant qu'il n'y en aura plus, il sera anéanti ; de même, lorsque les Israélites eurent abandonné l'Égypte, ce pays fut perdu et exterminé. Veillons donc attentivement sur nous-mêmes, vivons dans la crainte de Dieu, dans le repentir sincère de nos péchés passés, et tenons-nous toujours prêts pour ce grand jour, de peur d'être surpris.

Après avoir démontré l'incertitude du jour et de l'heure où aura lieu le jugement universel, Notre-Seigneur veut encore nous prouver combien chacun de nous doit être peu rassuré sur son propre salut, afin que nul ne puisse se prévaloir de son état; car dans tous les états il y aura des élus et des réprouvés. C'est pourquoi il ajoute : **De deux hommes qui seront ensemble occupés aux travaux des champs, l'un sera choisi et l'autre rejeté**; c'est-à-dire, parmi les pasteurs chargés de cultiver le champ du Père de famille, qui est l'Église de Dieu, et de lui faire produire des fruits de salut, les bons qui auront mis tous leurs soins, déployé tout leur zèle pour la sanctification des âmes, seront appelés à la gloire éternelle ; les mauvais au contraire, qui se seront laissé aller à la négligence, à la paresse, seront précipités dans les feux de l'enfer. **De**

deux hommes qui seront occupés à tourner ensemble la meule d'un moulin, l'un sera pour sa justice appelé à la gloire, l'autre pour son iniquité sera réservé à la damnation. Ce moulin dont la roue tourne et retourne sans cesse n'est-il pas en effet l'image de ces chrétiens qui vivent au milieu des agitations perpétuelles et des continuelles sollicitudes de ce monde, dont les uns seront élus et les autres réprouvés. Enfin de deux hommes qui reposeront dans le même lit, l'un sera frappé et l'autre épargné. Ce sont les âmes contemplatives qui ont renoncé à tout emploi dans l'Église, à toute occupation extérieure de la vie présente pour se livrer uniquement à la prière et à l'oraison; eh bien, parmi ces âmes, les unes seront réservées pour jouir du bonheur céleste, les autres subiront les châtiments des condamnés. En effet, dit saint Augustin, dans tous les états, dans toutes les conditions de cette vie, les bons sont mêlés avec les méchants et les méchants avec les bons. Les élus iront alors vers le Juge suprême jouir de la gloire éternelle. Là en effet où le corps se trouvera, là aussi les aigles se rassembleront. Le corps, c'est Jésus-Christ lui-même, Dieu et homme tout ensemble, vers lequel auront tendu uniquement les efforts des saints. Les aigles sont les justes qui auront en cette vie marché à la suite de leur divin Maître, en imitant son humilité et ses souffrances, et dont la jeunesse, comme celle de l'aigle, aura été renouvelée par la résurrection générale. Les pécheurs au contraire seront avec les démons précipités dans les flammes éternelles. Notre-Seigneur, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 50, *Operis imperf.*), en parlant de ces deux hommes dont l'un sera choisi et l'autre rejeté, veut désigner en même temps tous les justes et tous les pécheurs. Que chacun de

nous donc rentre sérieusement en lui-même, qu'il examine sa conscience, qu'il voie au nombre desquels des élus ou des réprouvés il mériterait d'être placé si le grand jour du jugement arrivait pour lui, et qu'il se mette en état d'être associé à jamais aux bienheureux dans la céleste patrie.

Ces trois différents ordres d'élus que notre divin Sauveur mentionne ici nous sont représentés par trois divers personnages de l'ancien Testament, Noé, Job et Daniel, dont parle le prophète Ézéchiel, en disant qu'ils ont sauvé leur âme par la justice et la pratique des bonnes œuvres. Noé, qui, au temps du déluge, gouverna et dirigea l'arche au milieu des flots, est la figure des bons pasteurs qui, eux aussi, sont chargés de gouverner et de diriger l'Église de Dieu au milieu des tribulations et des crimes de ce monde, de crainte qu'elle ne périsse. Job, cet homme riche et puissant, qui, au milieu d'une nombreuse famille et des embarras du ménage, sut disposer toutes choses avec équité, nous représente ces vrais chrétiens qui, parmi les sollicitudes et les préoccupations de la vie présente, se livrent à la pratique des vertus évangéliques et des bonnes œuvres. Daniel, cet homme de désirs, qui se voua à un célibat perpétuel et qui au milieu des plaisirs de la cour, pratiqua la mortification et la pénitence, est l'image de ces âmes contemplatives qui ont renoncé au monde et à ses joies pour se donner à Dieu seul. Puis donc que le jour du jugement est incertain et inconnu de tous, que nul ici-bas en quelque état, en quelque condition qu'il soit, ne peut être assuré de son salut, nous devons avoir soin de ne pas nous endormir dans le péché ; aussi notre divin Sauveur conclut-il en disant : Veillez donc sans cesse et tenez-vous toujours sur vos gardes, car vous ne savez ni le jour ni l'heure où le

Seigneur viendra pour vous demander compte, soit au jugement particulier qui aura lieu après la mort de chacun, soit au jugement universel après le grand jour de la résurrection; de peur que quand il arrivera tout à coup et à l'improviste, il ne vous trouve endormis. L'homme, dit le Sage, ne connaît pas sa fin dernière; et de même que le poisson est pris à l'hameçon et l'oiseau à la glu, sans s'y attendre, ainsi l'homme sera surpris en ce jour mauvais au moment où il y pensera le moins. Rien, dit saint Bernard (*Serm. ad milites Templi*), n'est plus certain que la mort, et rien aussi n'est plus incertain que l'heure de la mort. Nous ne savons ni quand, ni où, ni comment nous devons mourir. En tout lieu comme en tout temps, la mort nous menace et est continuellement suspendue sur nos têtes; soyons donc toujours prêts, afin que quand notre corps retournera dans la terre d'où il a été tiré, notre âme puisse aussi s'envoler dans le sein de Dieu, son Créateur. Si nous avons aujourd'hui le loisir de faire le bien, dit saint Grégoire, ayons soin d'en profiter, demain peut-être il ne serait plus temps. Ne nous laissons point aller au relâchement en cette vie, de peur que nous ne perdions la place qui nous est réservée dans le ciel. Dieu, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 5, *Operis imperf.*), a voulu que l'homme ici-bas ignorât le jour et l'heure de sa mort afin qu'il fût toujours préparé et qu'il ne cessât un instant de faire le bien; par la même raison, le grand jour du jugement nous est inconnu, pour que nous soyons continuellement sur nos gardes et que nous soyons toujours disposés à y paraître. Rappelons sans cesse à notre mémoire combien le monde est trompeur, la vie courte, sa fin incertaine et ses suites terribles; pensons à la rigueur du jugement et

aux châtiments qui doivent le suivre, et cette pensée nous tiendra dans une crainte continuelle, nous portera infailliblement à éviter le mal et à faire le bien. Ayez sans cesse devant les yeux, dit saint Basile (*Orat.* 3, *de Peccato*), la pensée de votre dernière heure. Quant vous vous levez le matin, dites-vous que peut-être vous ne verrez pas la nuit, et quand le soir vous vous disposez à prendre votre repos, croyez que peut-être vous ne vous éveillerez plus que dans l'éternité. Cette pensée salutaire réprimera en vous tous les vices et vous fera fuir le péché avec horreur. Repassez au fond de votre cœur les promesses de la vie éternelle et vous vous sentirez animés à la pratique de toutes les vertus. Enfin, dans toutes vos démarches, dans toutes vos œuvres, montrez-vous toujours tel que vous voudriez être à l'heure de votre mort. Pénétrés de cette crainte salutaire, prévenons le jugement de Dieu en nous jugeant nous-mêmes avec rigueur, en faisant de dignes fruits de pénitence, et par là nous nous rendrons le Seigneur bon et propice. Si nous nous jugeons nous-mêmes, selon le grand apôtre, nous ne serons pas jugés de Dieu. O bon et salutaire jugement, s'écrie saint Bernard (*Serm.* 55, *in Cantic.*), qui peut nous préserver à jamais du strict et terrible jugement de Dieu ! Je frissonne et je suis saisi de frayeur à la seule idée de tomber entre les mains redoutables du Dieu vivant. Je me jugerai donc moi-même avant d'être présenté devant son terrible tribunal, car le Seigneur ne juge pas ce qui est déjà jugé. Oui, je jugerai et mes péchés et mes bonnes œuvres; mes péchés, afin de les laver par les larmes d'un repentir sincère, de les expier par mes jeûnes et mes mortifications volontaires; mes bonnes œuvres elles-mêmes, afin d'en réparer les négligences et les im-

perfections; je porterai la lumière jusque dans les replis les plus cachés de ma conscience, afin de ne rien laisser à l'œil scrutateur du souverain Juge, et, pénétré de l'humilité la plus profonde, je me regarderai encore comme un serviteur inutile qui n'a fait que ce qu'il devait faire. Quand nous faisons le mal, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 51, *Operis imperf.*), ce ne sont pas les hommes que nous devons craindre, mais Dieu seul, qui est le témoin de tous nos crimes et qui les punira sévèrement si nous ne les avons expiés par une sincère pénitence. Celui qui rougit de ses fautes devant les hommes et qui ne redoute pas Dieu est un insensé. Les pécheurs ici-bas ne connaissent pas toutes leurs iniquités, mais au grand jour du jugement elles seront révélées à la face du monde entier, si nous voulons échapper à cette honte générale, hâtons-nous, pendant qu'il en est temps encore, car plus tard nous ne le pourrons plus, hâtons-nous d'expier nos péchés et de nous rendre Dieu propice, afin qu'à ce dernier jour nous méritions, par un effet de sa miséricorde infinie, d'être mis au nombre de ses élus.

CHAPITRE XXIII

DU PÈRE DE FAMILLE QUI VEILLE A LA GARDE DE SA MAISON POUR LA GARANTIR DES VOLEURS

Plus un bien est précieux, plus on doit apporter de zèle et d'ardeur pour le conserver et le défendre. Aussi, pour nous exciter à veiller avec plus de soin sur nous-mêmes et sur le salut de notre âme, et à nous tenir toujours prêts à paraître devant le souverain Juge, notre divin Sauveur propose à ses disciples la parabole du père de famille. Si le père de famille, leur dit-il, connaissait le jour et le moment où les voleurs doivent venir fondre sur sa maison pour la piller, il se tiendrait sur ses gardes et mettrait tout en œuvre afin de la protéger contre leurs attaques. Or, si pour conserver un bien périssable, les hommes apportent tant de soins et d'empressement, quelle ne doit pas être notre sollicitude quand il s'agit du salut de notre

âme et de la vie éternelle? Par ces paroles, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 78, *in Matth.*), Notre-Seigneur blâme et confond la négligence de ces lâches chrétiens qui mettent moins de zèle pour sauver leur âme, que les gens du monde pour conserver leurs richesses. Ces derniers, en effet, mettent tout en œuvre pour protéger leurs trésors contre les attaques des voleurs, tandis que les chrétiens, engourdis dans une indolence coupable, ne veulent rien faire pour se disposer à paraître devant leur juge. Cette parabole du père de famille, selon le même saint Chrysostôme (*Homil.* 51, *Operis imperf.*), peut s'expliquer de deux manières différentes : dans le premier sens, le voleur, c'est le démon, notre ennemi ; la maison du père de famille, c'est l'âme du chrétien. Si, par notre négligence, nous laissons pénétrer le démon dans notre âme, il l'aura bientôt dépouillée de tous les priviléges de justice, de sagesse et d'innocence dont elle était ornée. Or, pour que le père de famille puisse se garantir contre les attaques des voleurs, trois choses sont indispensables : il faut qu'il connaisse l'heure et le moment de l'attaque, qu'il veille avec soin et qu'il résiste avec courage. De même, le chrétien doit, par sa prudence, chercher à découvrir les ruses de son ennemi afin de se soustraire, autant que possible, à ses premières suggestions ; en second lieu, il doit veiller attentivement sur lui-même pour ne pas se laisser séduire par la délectation du mal ; enfin résister avec force et courage pour repousser tout consentement à la tentation, ce qui le perdrait entièrement. Dans le second sens, ce voleur, c'est la mort elle-même qui viendra nous surprendre au moment où nous y penserons le moins et nous ravira tout ce que nous possédons. Si donc

le père de famille, c'est-à-dire le chrétien, connaissait le jour et l'heure où elle doit venir, il veillerait avec soin afin de ne pas être surpris en état de péché mortel, car la mort des pécheurs est terrible ; et il ne souffrirait pas que sa maison fût fouillée, c'est-à-dire que son âme fût arrachée violemment de son corps, mais se soumettrait avec joie aux ordres de Dieu. Les âmes des pécheurs, dit saint Chrysostôme (*ibidem*), se plaisent dans les corps où elles ont fixé leur unique demeure, et quand l'ange de la mort viendra, il les en arrachera avec violence et malgré elles ; les âmes des justes, au contraire, résident dans le corps comme dans une prison et dans un lieu d'exil ; aussi, quand Dieu les appellera, elles le quitteront avec joie pour obéir aux ordres du souverain Juge. Veillons sans cesse sur nous-mêmes, dit saint Grégoire en parlant sur ce sujet (*Homil.* 13, *in Evang.*), et tenons-nous continuellement sur nos gardes ; si nous laissons nos cœurs s'endormir tranquillement dans l'état du péché, la mort viendra nous surprendre au moment où nous y penserons le moins et nous précipiter dans les abîmes de l'enfer, réservés à ceux qui mourront dans l'impénitence finale. Et, plus loin, le même saint ajoute : Dieu n'a pas voulu que nous connussions notre dernière heure, afin que, continuellement en crainte à ce sujet, nous nous tinssions toujours prêts à paraître devant lui.

Comme conclusion pratique de tout ce qu'il vient de dire, Notre-Seigneur ajoute : Soyez donc toujours prêts, conservant vos cœurs exempts de toute tache, de toute souillure, parce qu'à l'heure où vous y penserez le moins, le Fils de l'Homme viendra vous surprendre pour vous citer à son tribunal, soit au jugement particulier après la

mort de chacun, soit au jugement général à la fin des siècles. Si vous mettez tant de soins, tant de zèle pour conserver un bien périssable, et qui, tôt ou tard, vous sera enlevé, quels soins, quel empressement ne devez-vous pas apporter pour garder votre âme? Veillez donc, non pas une heure, non pas un jour, mais tous les jours et à toute heure, de crainte d'être trouvés endormis, puisque vous ignorez l'instant où le souverain juge vous appellera devant lui. Heureux celui qui a sa fin dernière continuellement présente à l'esprit, qui se garde de tout péché et travaille avec soin à son salut; il est toujours prêt, et quand la mort viendra, il la recevra avec joie, semblable à celui qui, après une longue attente, voit enfin arriver son libérateur. Il répète sans cesse avec le grand apôtre : Je ne désire qu'une chose, c'est de mourir et d'être uni à Jésus-Christ mon Sauveur. Notre-Seigneur ajoute encore : Ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez et tenez-vous sur vos gardes, qui que vous soyez, grands ou petits, brebis ou pasteurs, présents ou futurs, nous montrant par là qu'il ne s'adressait pas seulement à ses disciples, mais en eux et par eux aux chrétiens de tous les siècles. Sans doute, le grand jour du jugement général ne surprendra pas tous les hommes en cette vie mortelle; toutefois, chacun y paraîtra tel et dans le même état qu'il aura été trouvé à l'instant de sa mort. Que nul, dit saint Augustin (*Epist.* 80), ne s'inquiète de connaître à l'avance le grand jour du jugement. Contentons-nous de veiller attentivement sur nous-mêmes et de bien régler nos mœurs, afin de n'être pas pris au dépourvu et sans y être préparés, quand la mort viendra nous saisir, car tels nous serons trouvés à ce dernier instant de notre vie mortelle, tels aussi nous

serons présentés au tribunal du souverain juge quand il viendra à la fin des siècles. Aussitôt après la mort, chacun sera présenté devant Dieu pour être jugé, et, dès ce moment, il saura s'il est du nombre des élus ou des réprouvés. Innocent III, dans le troisième livre d'un de ses ouvrages, intitulé : *Des Misères de la condition humaine*, s'exprime en ces termes : Tout chrétien, bon ou mauvais, au moment de son trépas, verra Jésus-Christ étendu en croix. Les pécheurs le verront pour leur honte et leur propre confusion ; ils reconnaîtront alors, mais trop tard, et en gémissant, que, par leur faute, ils ont rendu inutile le sang précieux que cet Homme-Dieu a versé pour leur salut. Ce sont là ces mauvais chrétiens dont parle le prophète quand il dit : Ils verront celui qu'ils ont crucifié et mis à mort, ce qui doit s'appliquer à l'avénement du Sauveur, ou pour le jugement particulier après la mort, ou au jugement général à la fin des siècles. Les bons, au contraire, le verront avec bonheur et se réjouiront. Ce sont ceux dont parle Jésus-Christ lui-même, quand il dit de saint Jean l'évangéliste : Je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne le visiter au jour de sa mort. Nous comptons quatre sortes d'avénements de Jésus-Christ en ce monde, deux visibles et deux invisibles. Les deux avénements visibles sont : le premier, quand il descendit dans les chastes entrailles de sa sainte Mère pour se revêtir de notre mortalité ; le second, quand il viendra à la fin du monde dans tout l'éclat de sa majesté pour juger tous les hommes. Les deux avénements invisibles sont : le premier, quand il se communique par sa grâce à l'âme du juste et qu'il prend possession de son cœur ; le second a lieu à la mort de chaque fidèle, lors du jugement particulier.

L'Église nous représente ces quatre avénements dans son office propre à chacun des quatre dimanches qui précèdent immédiatement la grande fête de Noël, et que, pour cette raison, on appelle les dimanches de l'Avent. O Marie! vous qui êtes notre avocate, daignez jeter sur nous un regard de bonté et de miséricorde, montrez-nous à la fin de notre exil ce fruit béni de vos chastes entrailles, et rendez-nous-le propice, vous qui êtes pour nous une mère remplie de clémence et de tendresse.

Après avoir recommandé à tous les chrétiens en général la sollicitude et la vigilance, Notre-Seigneur s'adresse plus spécialement aux princes et aux pasteurs de l'Église, en leur proposant l'exemple d'un serviteur auquel le Père de famille a commis le soin de gouverner sa maison pendant son absence, et qui, quand il sera venu, le récompensera dignement des soins qu'il aura pris de ses intérêts ou le punira sévèrement, s'il a abusé de l'autorité qui lui avait été confiée. Il ajoute donc : Quel est, croyez-vous, ce serviteur fidèle et prudent que le Seigneur a établi sur sa maison pour la régir, la gouverner, et distribuer à chacun, en temps utile, les choses qui lui sont nécessaires et indispensables? Ce serviteur doit être fidèle, c'est-à-dire animé d'une intention droite et pure, recherchant non sa propre gloire, mais celle de Jésus-Christ son maître ; le salut des âmes qui lui sont confiées et non ses propres intérêts; il doit être prudent, afin de connaître les dispositions et les besoins de ceux qu'il est chargé de conduire, pour leur distribuer, en temps utile, la nourriture de l'âme et du corps, c'est-à-dire la parole de Dieu, les bons exemples de vertus et même l'aumône des biens de ce monde, si la nécessité l'exige. Quand le Sauveur nous dit : Quel est ce

serviteur? il ne prétend pas dire qu'un pareil serviteur soit introuvable, mais nous montrer seulement combien il est rare et difficile de le rencontrer, et combien sont peu nombreux les bons et vrais ministres de l'Église. Deux qualités particulières, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 78, *in Matth.*), sont indispensables au vrai ministre de la religion : la fidélité, qui consiste à ne rien laisser perdre par sa négligence de ce qui lui a été confié, et à ne rien s'approprier de ce qui appartient à son Maître; la prudence, qui consiste à disposer de tout comme il convient. Le bon pasteur doit penser à ses brebis avant de penser à lui-même; il doit leur distribuer la double nourriture spirituelle et corporelle selon leurs besoins, leurs dispositions, et surtout en temps utile; annoncer trop souvent la parole de Dieu, c'est l'avilir; l'annoncer trop rarement, c'est endurcir les chrétiens dans le mal et les rendre rebelles. Le pain ordinaire sourit à ceux qui ont faim; il n'a aucun attrait pour ceux qui sont rassasiés. Tout prélat doit donc veiller en même temps sur lui-même, sur son troupeau et sur chaque fidèle en particulier, du moins autant qu'il le peut.

Heureux, ajoute Jésus-Christ, heureux ce serviteur fidèle, que son Maître, quand il viendra au moment de la mort lui demander compte de son administration, trouvera ainsi occupé à la garde de son troupeau et à toutes sortes de bonnes œuvres; il sera digne de la béatitude éternelle. En effet, Dieu alors l'établira sur tous ses biens, c'est-à-dire le rendra participant des joies et de la gloire du royaume céleste, qui est le bien infini renfermant tous les autres biens au delà de tout ce que l'esprit de l'homme peut concevoir et imaginer. Il sera établi sur tous les biens

de Dieu, non pas en ce sens qu'il les possédera seul, mais parce qu'il en jouira plus parfaitement, plus abondamment que tous les autres, et cela à un double titre : pour ses propres mérites et pour le soin qu'il aura pris du salut du prochain. Le bon pasteur, dit saint Chrysostôme (*ibidem*), jouira d'une double couronne ; l'une qui sera le prix de sa propre conduite, l'autre la récompense des efforts qu'il aura faits pour conduire les autres dans le chemin de la vertu. L'apôtre saint Paul ne dit-il pas aussi : Les bons pasteurs sont dignes d'une double récompense, surtout ceux qui, par leur parole et leur saine doctrine, auront contribué au salut des peuples. Oh ! qu'elle est grande et admirable aux yeux de Dieu même, s'écrie saint Augustin (*Epist.* 66), la charge des évêques, des prêtres et des diacres, s'ils la remplissent en vue du Seigneur et conformément à sa sainte volonté !

Nous pouvons dire encore que ce serviteur fidèle et prudent, dont parle Jésus-Christ, est tout chrétien à qui Dieu a confié le soin de régir et d'administrer ses biens. L'on peut, en effet, distinguer trois sortes d'administration des biens du Seigneur qui consistent, la première, dans la distribution des choses saintes, et qui, dès lors, n'appartient qu'aux prélats et pasteurs de l'Église ; la seconde, dans le gouvernement des choses temporelles et qui appartient aux princes séculiers et aux juges ; la troisième enfin, dans le bon usage des dons et des grâces surnaturelles au moyen desquels chacun soumettant ses sens à la droite raison et la raison à la foi, marche courageusement dans le chemin de la vertu, et cette troisième administration des biens du Père de famille appartient à tous les chrétiens en général. De manière que, quand Notre-Seigneur demande quel est

ce fidèle et prudent serviteur, on peut répondre avec assurance : C'est le bon prélat, le prince juste et sage, le juge équitable et aussi tout chrétien vrai et sincère. Dieu en effet, selon le Sage dans l'*Ecclésiastique*, n'a-t-il pas confié à chacun le soin de veiller sur son prochain et de lui procurer la nourriture, c'est-à-dire les secours dont il peut avoir besoin dans le temps de la nécessité, et tous sans distinction doivent remplir ce devoir. Par ces paroles, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 78, *in Matth.*), le Sage n'entend pas seulement les secours d'argent en faveur du prochain, mais encore et surtout les sages avis, les conseils salutaires, les bons exemples, en un mot tout ce qui peut contribuer à porter le prochain à la pratique de la vertu et de la piété.

Après avoir montré les récompenses promises aux bons et fidèles serviteurs, Jésus-Christ veut aussi nous faire connaître les châtiments terribles dont seront punis les serviteurs infidèles. Il ajoute donc : Le mauvais serviteur ne se préoccupe nullement de l'avénement prochain du souverain Juge, sans cesse il se promet une longue vie : mon Maître, se dit-il au fond de son cœur, n'est pas encore près de venir; la mort et le jugement qui en est la suite sont encore bien éloignés de moi. (N'est-ce pas en effet le langage que semble tenir quiconque ne pense pas à la mort?) Et alors il s'abandonne ou plutôt continue de s'abandonner aux joies, aux plaisirs et à tous les excès de ce monde; il accable ceux qu'il devrait protéger et défendre, il les séduit par ses discours corrompus et les entraîne au mal par ses funestes exemples. L'insensé! au moment où il y pensera le moins, où il sera plongé et endormi dans sa négligence et dans le crime, le Seigneur

viendra le surprendre et le précipitera dans les abîmes éternels avec les hypocrites qu'il aura imités. Le Sauveur ici mentionne les défauts les plus ordinaires dans les mauvais pasteurs et qui sont au nombre de six, savoir : la présomptueuse assurance d'une longue vie, l'oppression des sujets qui leur sont confiés, la gourmandise, la luxure, le mépris des jugements de Dieu et la négligence dans l'accomplissement de leurs devoirs. Il les confond avec les hypocrites, afin que le châtiment corresponde à la faute; l'hypocrite en effet est celui qui cherche à paraître tout autre qu'il n'est en réalité; de même les mauvais pasteurs ici-bas font tous leurs efforts pour être assimilés aux bons et pour être regardés comme tels, mais au grand jour du jugement, ils paraîtront ce qu'ils sont véritablement. Dieu, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 51, *Operis imperf.*), séparera les mauvais pasteurs des autres chrétiens et les associera aux hypocrites infidèles, afin qu'ils subissent le même sort que ceux dont ils auront imité les mœurs et la conduite. Le bon pasteur sera glorifié au-dessus des fidèles, non-seulement à cause de sa propre justice, mais aussi en récompense de la justice des autres dont il aura été le provocateur et le guide. Le mauvais pasteur sera également plus puni que les autres, car il sera châtié non-seulement pour ses propres péchés, mais encore pour les péchés d'autrui dont il aura été l'occasion.

Le Sauveur, ensuite en parlant des supplices réservés aux mauvais pasteurs ajoute : Alors ils seront engloutis dans la profondeur des abîmes éternels; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents; des pleurs, causés par la violence du feu; des grincements de dents produits par la rigueur d'un froid excessif, et ils passeront

alternativement de l'un à l'autre, ce qui rendra le châtiment encore plus terrible. Nous avons traité de ces supplices dans un chapitre précédent, à l'occasion de celui qui était entré au festin des noces sans être revêtu de la robe nuptiale, nous n'en dirons donc rien ici. O vous, pasteurs des âmes, qui lirez ce que nous venons de dire, qui que vous soyez, méditez attentivement nos paroles, et si vous avez quelques reproches à vous faire, hâtez-vous de vous corriger et de faire pénitence pendant qu'il en est temps encore. C'est ici-bas le lieu des travaux et des fatigues, le temps des récompenses et de la gloire viendra à la suite.

CHAPITRE XXIV

DES REINS CEINTS ET DES LAMPES ARDENTES

Après nous avoir, à diverses reprises, exhortés à nous tenir sans cesse sur nos gardes et à veiller continuellement sur nous-mêmes, notre divin Sauveur veut bien encore nous indiquer les moyens auxquels nous devons avoir recours pour y parvenir plus aisément. Que vos reins soient ceints, nous dit-il, de la ceinture de la chasteté, et portez sans cesse dans vos mains les lampes ardentes de vos bonnes œuvres. Par là nous devons entendre tout à la fois et l'âme et le corps. Les reins de l'âme sont la volonté et l'entendement, d'où naissent les pensées mauvaises et les désirs dépravés ; la méditation de la loi de Dieu et la lecture assidue des saintes Écritures doivent former cette ceinture spirituelle qui seule peut réprimer en nous et les vains désirs et les pensées inutiles. Les reins du corps d'où procèdent les concupiscences charnelles et les actions

impures doivent être également environnés de cette salutaire ceinture de la pénitence et de la mortification afin de réprimer en nous les appétits sensuels de la chair et du sang. Les lampes ardentes sont nos bonnes œuvres embrasées des ardeurs de la charité et brillant aux yeux du prochain par nos bons exemples, comme saint Jean-Baptiste qui était tout à la fois, selon l'Évangile, une lampe ardente et luisante. Nous ceignons nos reins, dit saint Grégoire (*Homil.* 13, *in Evang.*), lorsque par la vertu de continence, nous réprimons en nous les désirs effrénés de la chair ; et nous portons dans nos mains des lampes ardentes, lorsque, par les bons exemples de notre vie, nous édifions le prochain. Jésus-Christ, dit saint Fulgence, en nous prescrivant d'avoir les reins ceints, nous ordonne de fuir avec empressement et les désirs dépravés et les mauvaises actions ; quand il nous conseille de porter dans nos mains des lampes ardentes, il nous engage tout à la fois à l'amour et à la pratique des bonnes œuvres. Ceignons donc nos reins, c'est-à-dire faisons le bien. Dieu, dit saint Augustin, ne communique ses grâces à nos âmes qu'à mesure qu'il détruit en elles les péchés ; plus les péchés diminuent, plus la grâce augmente et elle devient parfaite en nous quand il ne reste plus aucune trace du péché.

Le Sauveur nous engage ensuite à imiter la sage conduite de ces serviteurs prudents et fidèles qui sont continuellement sur leur garde et qui veillent sans cesse en attendant le retour de leur maître, afin que, quand il reviendra des noces où il est allé et qu'il frappera à la porte, ils puissent lui ouvrir aussitôt sans le faire attendre. Jésus-Christ, dit saint Grégoire (*Homil.* 13, *in Evang.*) est allé

aux noces, lorsqu'au jour de sa résurrection glorieuse il est monté au ciel pour s'unir à la société des saints anges, et il en reviendra quand à la fin des siècles il descendra pour juger tous les hommes. Il frappe à la porte, lorsque par les maladies, il vient nous prévenir que notre mort est prochaine; si nous sommes préparés, nous lui ouvrons aussitôt et avec joie. Ceux qui ne sont pas disposés à la mort, qui voient avec regret et avec tristesse arriver la fin de cette vie, refusent d'ouvrir, parce qu'effrayés du mauvais état de leur conscience, ils redoutent de paraître devant le tribunal du juge qu'ils ont tant offensé ; ceux au contraire qui ont la conscience pure et qui ont la ferme assurance de leur conduite passée, ouvrent avec joie et sont contents de voir arriver cette dernière heure qui doit être pour eux le commencement d'une gloire et d'un bonheur sans fin. Ils disent alors avec le grand apôtre : Je désire ardemment de mourir, afin d'être uni à Jésus-Christ mon Sauveur. Je ne connais pas en ce monde, dit saint Anselme, de plaisirs, d'honneurs, de richesses, qui puissent être comparés aux jouissances et au bonheur du chrétien qui, appuyé sur la pureté de sa conscience, la vivacité de sa foi, la certitude inébranlable de son espérance, voit sans crainte la mort approcher de lui. Ce sont là les prémices assurées de sa béatitude éternelle. C'est là aussi le privilége des seuls chrétiens véritablement parfaits. Est-ce à dire pour cela que les chrétiens imparfaits qui n'ont pas juré une haine absolue à la vie présente, qui redoutent la mort et désirent vivre longtemps en ce monde, seront damnés éternellement? Non, sans doute, et loin de nous une semblable pensée. Plusieurs de ces chrétiens, malgré l'imperfection de leur charité, ne seront pas moins sauvés; ils ont cons-

truit sur le bois et sur la paille, c'est pourquoi ils craignent la mort qui doit les dépouiller de toutes ces futilités et les réduire en cendres, mais parce qu'ils auront toujours préféré Dieu à ces biens temporels, ils peuvent être assurés de la béatitude céleste. Jésus-Christ ne parle pas ici de ces chrétiens imparfaits, mais uniquement des vrais parfaits pour lesquels la vie présente est un supplice et la mort un bonheur.

Pour montrer ensuite les récompenses réservées à ces fidèles serviteurs, le Sauveur ajoute : Heureux ceux que leur maître, quand il viendra, soit au jugement particulier après la mort de chacun, soit au jugement général à la fin des siècles, trouvera ainsi veillant et occupés à exécuter ses ordres dans l'état de grâce, et non pas endormis dans la fange du péché. Celui-là veille, dit saint Grégoire (*Hom.* 13, *in Evang.*), qui a sans cesse les yeux de l'esprit attachés sur celui qui seul est la véritable Lumière; il veille, celui qui sans cesse conforme sa conduite à sa foi et se garde de toute négligence. Le Seigneur alors s'avancera pour récompenser ces bons et loyaux serviteurs, il les fera asseoir à l'éternel banquet de son royaume céleste, les environnera de toute sa gloire, de la vue de son humanité glorieuse en laquelle, à l'heure du jugement, il se manifestera tout à la fois aux justes et aux pécheurs; il fera passer ces derniers à la béatifique intuition de sa divinité, dont les élus seuls seront mis en possession. Il les nourrira du lait de son ineffable Incarnation, les enivrera du vin de son incompréhensible divinité, les rassasiera de la manne mystérieuse des délices et des joies éternelles que l'oreille de l'homme n'a jamais entendues, que l'œil de l'homme n'a jamais vues, que l'intelligence de l'homme ne saura

jamais comprendre. Dieu, dit saint Denis, pour dédommager ses amis des peines et des travaux qu'ils auront supportés pour son amour, les établira dans l'éternel repos et les comblera de l'abondance de tous ses biens.

Dieu aussi à chaque instant vient frapper à la porte de notre cœur par les bonnes pensées, les bons désirs, les salutaires résolutions qu'il nous envoie ; c'est à nous alors de lui ouvrir en nous montrant dociles à ses avis, en réalisant ses saintes inspirations ; par là, nous attirerons sur nous ses grâces en cette vie, et nous mériterons de recevoir en l'autre la couronne de la glorieuse immortalité. Jésus-Christ se plaît à résider parmi les enfants des hommes et ne désire rien tant que de fixer en nous sa demeure ; aussi frappe-t-il sans cesse et de diverses manières à la porte de nos cœurs afin que, s'il ne peut y entrer d'un côté, il puisse du moins y pénétrer de l'autre. Il frappe par les instructions salutaires de ses ministres, par les bons exemples des justes qu'il met sous nos yeux; par les bienfaits dont il nous comble, quelquefois par les maux dont il nous afflige ; par l'attrait des récompenses promises, par la crainte des châtiments dont nous sommes menacés ; par le souvenir de sa passion, de ses souffrances et de celles des saints. Mais, hélas! nous refusons pour la plupart de lui ouvrir nos cœurs. Les uns, sourds à son appel, ne daignent pas même lui répondre; les autres lui répondent, il est vrai, mais ne lui ouvrent pas et le forcent de se retirer ; d'autres le reçoivent pour un temps, mais bientôt le chassent de leur demeure. Ceux-ci lui ouvrent et semblent le recevoir avec joie, mais ils admettent en sa société d'autres hôtes, ses ennemis, qui l'obligent de sortir, ou bien encore il se retire parce que, dans ces cœurs

remplis de fantaisies et de vanités, il ne trouve pas où reposer sa tête. Ceux-là enfin lui ouvrent, le reçoivent avec honneur, éloignent d'eux tout ce qui pourrait lui déplaire, lui préparent une demeure calme et paisible, et méritent ainsi d'être comblés de toutes ses grâces et de toutes ses faveurs. Les premiers sont ces hommes insensibles à toutes exhortations, à tous bons conseils, et que les bienfaits de Dieu ne sauraient attendrir. Les seconds sont ces chrétiens indifférents qui avouent sincèrement leurs fautes, mais qui n'ont ni la volonté ni la force de renoncer à leurs mauvaises habitudes. Les troisièmes sont ceux qui consentent à faire pénitence de certains péchés mais non de tous, qui, par exemple, renoncent à l'usure et au larcin, mais qui ne veulent pas restituer le bien d'autrui qu'ils possèdent injustement. Les quatrièmes sont ces chrétiens qui momentanément touchés de leur état se répentent de leurs fautes passées, mais qui à la première tentation retombent dans leurs anciennes habitudes. Les cinquièmes enfin sont ceux qui, revenus sincèrement de leurs erreurs, mettent avec courage la main à l'œuvre et persévèrent dans la pratique de toutes les vertus. Le Seigneur demeure alors en eux, les comble de ses grâces et les met au nombre de ses amis.

Nous devons donc nous tenir continuellement sur nos gardes contre les attaques de nos ennemis, et au milieu des ténèbres de ce monde, veiller sans cesse, afin que quand le juge suprême viendra, nous soyons prêts à paraître devant son tribunal redoutable, soit à la première, soit à la seconde, soit enfin à la troisième veille. La première veille, dit saint Grégoire (*Homil.* 13, *in Evang.*), est le temps de notre enfance, la seconde celui de la jeunesse,

la troisième celui de la vieillesse. Que celui donc qui s'est laissé aller au sommeil durant son enfance, s'éveille quand la jeunesse est venue et qu'il s'empresse de réparer sa négligence passée. Si le temps de l'enfance et de la jeunesse s'est écoulé dans ce funeste engourdissement, qu'il sorte enfin de sa funeste négligence quand arrive la vieillesse ; n'abusons pas de la longanimité de Dieu envers les pécheurs, qu'elle nous fasse trembler au contraire ; car au grand jour du jugement, il se montrera d'autant plus sévère qu'il aura été plus patient dans le temps qui l'a précédé.

Qu'il a peu de foi, s'écrie Alcuin, celui qui diffère de faire pénitence jusqu'au temps de la vieillesse ! ne doit-il pas craindre en effet que, pendant qu'il temporise en comptant sur la grande miséricorde de Dieu, il ne tombe tout à coup et au moment où il y pensera le moins entre les mains de sa justice ? Hélas ! combien de chrétiens aujourd'hui dissipent les beaux jours de leur jeunesse dans de vaines futilités et dans des plaisirs trompeurs, et comptent sur quelques heures incertaines d'une vieillesse affaiblie pour faire pénitence ! Le vin que l'on extrait le premier du tonneau, dit Sénèque (*Epist.* 108), est le meilleur et le plus généreux, le reste n'est plus ensuite que de la lie ; il en est de même de notre vie ; les jours de notre jeunesse sont les plus beaux, et nous les sacrifions imprudemment pour les autres, nous réservant à peine pour nous-mêmes les jours incertains d'une triste vieillesse. Veillons donc sans cesse et soyons toujours prêts ; nous ne savons si le maître viendra ou le matin qui est la jeunesse, ou au chant du coq, qui est l'âge mûr, ou au milieu de la nuit qui est la vieillesse et la décrépitude. La mort frappe à chaque

instant et à tout âge, sans égard et sans aucune considération pour qui que ce soit.

Afin que nul ne puisse compter sur sa propre prudence ou se fier sur les dignités dont il est revêtu s'il se conduit mal, le Sauveur ajoute encore : Le serviteur, quel qu'il soit, qui connaît la volonté de son maître, volonté qui est pour lui obligatoire, et qui ne la fait pas, en s'y soumettant dans toutes ses œuvres et dans toute sa conduite, sera puni bien plus sévèrement, parce qu'alors il pèche non par ignorance, mais en pleine connaissance, par pure malice et par mépris des ordres qu'il a reçus ; la science qu'il possède le rend plus coupable et il semble alors de gaîté de cœur et les yeux ouverts se précipiter lui-même dans les abîmes éternels. Mieux l'homme connaît la volonté et la loi de son Créateur, dit saint Grégoire (*Homil.* 13, *in Evang.*), plus aussi il est coupable s'il la viole et plus il mérite d'être châtié. Et saint Chrysostôme ajoute (*Homil.* 78, *in Matth.*) : Celui qui refuse de connaître la vérité est moins criminel que celui qui, après l'avoir reçue, la rejette et la méprise. C'est pourquoi, le pasteur qui pèche comme les simples fidèles sera plus sévèrement puni. Le serviteur au contraire qui ne connaît pas la volonté de son maître, sera moins sévèrement châtié, car alors il pèche par ignorance et cette ignorance même diminue sa faute ; à moins toutefois que cette ignorance ne soit volontaire. Ceux en effet qui pour se livrer plus librement au mal refusent de connaître la vérité, et de s'instruire de la loi de Dieu qui pourrait les éclairer et les retirer du vice, seront jugés et punis, non pas d'après leur ignorance, mais pour le mépris qu'ils auront fait de la vérité. Ce sont ceux-là qui au livre de Job disent à Dieu : Retirez-vous de nous ; nous

ne voulons connaître ni votre volonté ni votre justice. Plusieurs en ce monde, dit le vénérable Bède (*in cap* XVII *Luc.*), cherchent à s'excuser en disant qu'ils ne connaissaient pas leurs devoirs, qu'ils étaient dans une ignorance complète à cet égard et que Dieu ne saurait les punir. Les insensés! ne savent-ils donc pas qu'autre chose est de ne pas connaître, autre chose est de ne pas vouloir connaître? Le vrai ignorant est celui qui désirant connaître la vérité ne peut y parvenir ; mais celui qui refuse d'entendre sa voix quand elle se manifeste à lui, n'est pas seulement coupable d'ignorance, mais de mépris, et il sera châtié. Nous ignorons bien des choses que nous devrions connaître afin de remplir dignement nos obligations soit à l'égard de Dieu, soit à l'égard du prochain, dit saint Bernard (*Epist.* 77); mais cette ignorance, qui naît ou de notre honte, ou de notre négligence, ou de notre paresse à nous instruire, ne saurait nous excuser au tribunal du souverain Juge. Aujourd'hui, dit saint Léon pape, la voix des ministres de l'Évangile retentit dans toutes les parties du monde, nul donc ne peut alléguer son ignorance relativement à la loi de Dieu. Et d'ailleurs, ajoute le vénérable Bède, l'homme, dès lors qu'il est homme, ne peut ignorer entièrement et le mal qu'il doit fuir et le bien qu'il doit pratiquer. Quatre genres de supplices, selon la Glose, sont infligés aux pécheurs dans les enfers ; les plus doux sont réservés à ceux qui ne sont coupables que du seul péché originel ; ceux d'après, aux péchés d'ignorance ; les troisièmes, aux péchés de faiblesse, mais volontaires en eux-mêmes ; enfin les plus rigoureux, aux péchés de malice.

Le Sauveur ensuite, comme pour rendre raison de tout

ce qu'il vient de dire, ajoute : Dieu exigera de l'homme en proportion de ce qu'il lui aura donné ; il demandera moins à celui qui aura moins reçu, et il demandera plus à celui qui aura reçu davantage. Plus en effet l'homme a été comblé de la part de Dieu des dons de la nature ou de la grâce, plus aussi doit-il se montrer reconnaissant en se soumettant à sa volonté et en exécutant tous ses ordres; s'il ne le fait pas, il se rend tout à la fois coupable d'ingratitude et de mépris, et s'expose ainsi à être sévèrement châtié. Ceci peut s'appliquer spécialement aux prélats et pasteurs de l'Église que Dieu a chargés de gouverner les fidèles et auxquels il a communiqué abondamment toutes les grâces nécessaires pour les conduire et les diriger dans le chemin de la vérité et de la vertu. Ceux que Dieu a chargés de veiller sur la conduite des autres, dit le vénérable Bède (*in cap.* XII *Luc.*), sont plus strictement obligés d'observer la volonté divine qu'ils connaissent que ceux qui sont confiés à leurs soins, et s'ils sont infidèles, ils seront plus sévèrement châtiés. Plus l'homme est comblé de bienfaits de la part de Dieu, dit saint Chrysostôme, plus aussi il mérite d'être puni, s'il se montre ingrat ; c'est pourquoi les riches de ce monde, s'ils ne sont plus vertueux que les pauvres, seront plus rigoureusement châtiés. Non-seulement nous rendrons compte à Dieu de tous les biens, de toutes les grâces que nous aurons reçues, mais encore de toutes celles que nous aurions pu recevoir si nous n'y avions mis obstacle par notre ingratitude et nos péchés. C'est là surtout ce qui doit faire trembler les chrétiens négligents et paresseux.

CHAPITRE XXV

DES DIX VIERGES

Notre divin Sauveur avait longuement parlé des signes divers qui doivent précéder le jugement général ; il nous avait exhortés à la vigilance continuelle sur nous-mêmes, afin que nous soyons toujours prêts à paraître devant ce tribunal redoutable; maintenant il veut nous entretenir du jugement en lui-même. Comme la généralité des membres de l'Église qui doivent être présentés à ce jugement peut se diviser en trois ordres différents qui sont l'état des chrétiens contemplatifs, l'état des chrétiens actifs, et celui des prélats et pasteurs, Jésus-Christ propose trois paraboles dont chacune peut s'appliquer spécialement à chacun de ces trois états. La première est celle des dix vierges, qui regarde particulièrement les contemplatifs; la virginité en effet est l'emblème de la vie contemplative, en ce qu'elle élève nos âmes au-dessus des désirs charnels et les dispose

à la contemplation de l'éternelle Vérité. Le nombre dix nous représente tous les contemplatifs en général, parce que ce nombre renferme en lui-même toutes les unités, ou bien parce qu'il y a dix commandements qui contiennent eux-mêmes toute la loi et tous les prophètes. Jésus-Christ, dans cette parabole, expose d'abord le mérite et le démérite de chacun, en second lieu l'examen strict et rigoureux auquel notre conscience sera soumise, voulant encore ainsi nous engager à nous tenir sur nos gardes, puisque nous ignorons l'heure où viendra le céleste Époux. Le royaume des cieux, nous dit-il, est semblable à dix vierges dont cinq étaient sages et prudentes, et les cinq autres folles et étourdies. Ce royaume des cieux est l'Église militante de ce monde qui renferme dans son sein, mêlés et confondus ensemble, les bons et les méchants, les justes et les pécheurs. Les vierges folles sont ces chrétiens insensés qui consacrent l'usage de tous leurs sens au service et aux vanités de ce monde, ne recherchant en toutes choses que leur propre satisfaction et la vaine gloire des hommes. Les vierges sages sont ces chrétiens prudents qui, renonçant à toutes les joies, à tous les plaisirs de la chair et des sens, n'ont pour but que l'honneur et la gloire de Dieu. Les uns et les autres sont appelés vierges, parce qu'en effet ils pratiquent le bien, évitent le mal et paraissent justes et bons aux yeux de tous. Les sages agissent avec une intention droite et pure; les folles au contraire ne se proposent que la vaine gloire et les louanges des hommes. Elles sont appelées vierges folles et avec raison, puisque de gaîté de cœur et par défaut d'une intention droite, elles perdent tout le fruit de leurs bonnes œuvres. N'est-ce pas une folie, en effet, de s'imposer les plus grands sacri-

fices sans aucun profit pour soi-même? N'est-ce pas une folie de se livrer aux veilles, aux jeûnes, aux mortifications de la chair, à la méditation, à la prière, et de ne se proposer pour but et pour récompense de tout cela qu'une gloire éphémère et frivole? C'est bien de ces vierges folles que parle le Seigneur quand il dit : Elles ont reçu leur récompense. Les vierges prudentes au contraire, dans toutes leurs œuvres, dirigent vers Dieu seul leur intention, n'ont en vue que son bon plaisir, et si elles renoncent aux biens fragiles et passagers de ce monde, c'est pour acquérir les biens célestes et éternels qui leur seront donnés en récompense. Sachons, dit saint Jérôme, qu'il ne suffit pas de faire de bonnes œuvres; il faut les faire avec une intention droite et pure; le vrai mérite ne consiste pas à faire le bien, mais plutôt à le bien faire.

Ces vierges prirent leurs lampes et sortirent pour aller au-devant de l'Époux et de l'Épouse. Ces lampes sont l'image de toutes nos bonnes œuvres que nous devons régler et coordonner pendant notre vie, de sorte que nous puissions en toute assurance aller au-devant de Jésus-Christ quand il viendra au grand jour du jugement général. Les vierges folles prirent leurs lampes, c'est-à-dire leurs bonnes œuvres, mais ne prirent pas d'huile avec elles. Cette huile n'est autre chose que la joie spirituelle et intérieure qui naît des bonnes œuvres faites en vue de Dieu, pour son amour et pour sa gloire. Cette joie manquait aux vierges folles, par le défaut d'intention droite. Les vierges prudentes, au contraire, avec leurs lampes, eurent soin de prendre aussi de l'huile dans leurs vases. C'est-à-dire, selon saint Augustin (*Serm.* 22, *de Verbis Domini*), qu'elles avaient au fond de leurs cœurs et de leurs consciences

cette joie spirituelle que procurent les bonnes œuvres faites avec l'intention et le désir de plaire à Dieu. De même en effet que l'huile nourrit et entretient le feu de la lampe, ainsi la joie spirituelle nourrit en nous le feu de la charité et entretient le zèle des bonnes œuvres. Plus le chrétien prend plaisir à faire le bien, plus il se sent animé à le faire, et plus aussi il se rend digne de voir s'augmenter en lui l'amour et les grâces du Seigneur. Hélas! combien de chrétiens dans l'Église de Dieu mettent de l'huile dans leurs lampes ou plutôt font le bien uniquement pour paraître bons aux yeux des hommes, et intérieurement sont vides de grâces et remplis de péchés!

Cependant comme l'époux tardait à venir, les vierges s'assoupirent d'abord, puis s'endormirent tout à fait. Ainsi dans l'attente du jugement, que Jésus-Christ diffère jusqu'à ce que le nombre des élus soit complété, les hommes ou s'assoupissent dans la négligence de leurs devoirs ou s'endorment tout à fait du sommeil de la mort. A l'approche de la consommation des siècles, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 51, *Operis imperf.*), non-seulement les pécheurs mais les justes eux-mêmes se sentiront aller à la négligence et entraîner vers les plaisirs charnels, comme pour réaliser cette parole du Psalmiste : Sauvez-moi, Seigneur, car mon esprit s'affaiblit; la sainteté a disparu de ce monde, et la vérité semble avoir abandonné les enfants des hommes. La mort est comparée ici au sommeil et avec raison, parce qu'en effet, au moment de la résurrection générale, nous serons appelés du fond de nos tombeaux comme quelqu'un qu'on éveille d'un long assoupissement.

Pour nous montrer ensuite l'examen rigoureux auquel les consciences seront soumises, il ajoute : Tout à coup et au

milieu de la nuit un cri se fit entendre annonçant l'arrivée de l'Époux, et qu'il fallait aller au-devant de lui. De même le grand jour du jugement arrivera subitement et à l'improviste comme un voleur au milieu des ténèbres, et surprendra tous les hommes au moment où ils y penseront le moins. Alors aussi retentira le son de la trompette angélique qui éveillera tous les morts et les appellera devant le Juge suprême. Qu'il sera puissant et terrible ce son de la dernière trompette ! Toutes les âmes, du plus haut des cieux ou du plus profond des enfers l'entendront et seront saisies de frayeur; les corps eux-mêmes du fond de leurs sépulcres obéiront à cette voix redoutable. Toutes les vierges alors, les folles aussi bien que les sages, se levèrent et préparèrent leurs lampes. Tous les hommes également, les justes comme les pécheurs, ressusciteront en ce dernier jour pour paraître au jugement, et devront se disposer intérieurement à rendre compte de toutes leurs œuvres afin d'en recevoir le juste salaire. L'espérance des justes, fondée sur la droiture et la sincérité de leurs intentions, les rassurera contre les terreurs de ce jugement sans appel; celle des pécheurs au contraire se dissipera comme une vaine fumée. Trompés alors dans leur attente, ils s'adresseront aux bons en leur disant : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes sont éteintes, ou en d'autres termes : Votre justice peut suffire tout à la fois et pour vous glorifier et pour nous excuser; disculpez-nous donc en rendant témoignage de nos œuvres que vous avez vues vous-mêmes. Ces œuvres nous paraissaient excellentes; elles brillaient avec éclat aux yeux des hommes, mais en présence du souverain Juge elles se sont obscurcies tout à coup ou plutôt elles se sont évanouies comme une vaine

fumée, parce qu'elles n'avaient pas pour fondement une intention droite et pure. Les bonnes œuvres, dit saint Augustin (*Serm. 22, de Verbis Domini*), qui ne reposent que sur les vaines louanges des hommes, disparaissent avec les applaudissements éphémères qui les ont occasionnées. Les vierges prudentes répondant alors aux vierges folles, leur dirent : De peur que l'huile ne vienne à manquer et pour vous et pour nous, allez plutôt trouver les marchands et achetez ce qui vous est nécessaire. Cette demande sans succès de la part des vierges folles et ce refus des vierges sages nous montrent que nul, au grand jour du jugement, quelque juste qu'il soit, ne pourra intercéder pour les coupables. Au jugement dernier, dit saint Augustin (*ibidem*), chacun rendra compte de ses propres œuvres; comment le juste pourrait-il aider les autres lorsque lui-même il aura lieu de trembler pour sa propre justice? Cette réponse des vierges sages, dit saint Jérôme (*in cap.* XXV *Matth.*), n'était pas dictée par l'avarice, mais par une prudente appréhension et une crainte légitime; chacun alors, en effet, recevra le salaire dû à ses propres œuvres sans aucune participation aux vertus ou aux péchés des autres. Par ces paroles : Allez trouver les marchands et acheter ce qui vous est nécessaire, les vierges sages, selon la pensée de saint Augustin (*ibidem*), reprochent aux autres leur aveuglement et leur folie; ne semblent-elles pas leur dire : Allez maintenant vers ces flatteurs auxquels vous aviez autrefois habituellement recours, et vous verrez à quoi vous aura servi d'écouter les discours trompeurs de ceux qui n'avaient d'autre but que celui de vous entraîner dans le chemin de l'erreur et de la perdition.

Pendant que les vierges folles étaient sorties pour se

procurer l'huile qui leur manquait, ou plutôt pendant qu'elles recherchaient au dehors les louanges et les vains applaudissements des hommes, l'Époux, c'est-à-dire Jésus-Christ, le souverain Juge des vivants et des morts, arriva pour rendre à chacun selon ses mérites, et tous ceux qui étaient prêts entrèrent avec lui au festin des noces, qui n'est autre chose que la gloire du royaume céleste; puis la porte en fut à jamais fermée, car après le jugement nul ne pourra espérer d'entrer au ciel. Trois portes en ce monde nous sont ouvertes pour nous procurer un accès à la céleste patrie : la porte de la miséricorde, que Dieu tient continuellement ouverte au repentir sincère; la porte de la grâce, qu'il offre à tout chrétien qui la désire; enfin la porte de la gloire, par laquelle peuvent entrer tous ceux qui persévèrent dans la pratique du bien. Quand, après le jugement, les élus auront été admis, et les réprouvés éloignés à jamais, les portes seront éternellement fermées; il n'y aura plus ni mérite ni démérite, et tout sera consommé. Ce jugement, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 51, *Operis imperf.*), sera si terrible et si redoutable, que les justes eux-mêmes n'oseront pas se fier sur leur innocence, et craindront de n'être pas trouvés purs aux yeux du Seigneur. Comment alors les saints pourraient-ils intercéder pour les pécheurs, lorsqu'eux-mêmes ils ne seront pas assurés de leur salut? Dieu en ce monde n'écoute que sa miséricorde ou dispense de sa justice, mais alors il n'écoutera que sa justice la plus rigoureuse et fermera l'oreille à la miséricorde et au pardon. Après ce grand jour du jugement, dit saint Grégoire (*Homil.* 12, *in Evang.*), les portes de la miséricorde divine, qui maintenant sont ouvertes au repentir, seront fermées à jamais. N'est-il pas juste en

effet que ceux qui n'auront pas voulu faire pénitence en ce monde pendant qu'il en était temps encore, ne puissent plus la faire quand ils le désireront, et que Dieu refuse d'écouter les prières de ceux qui auront ici-bas refusé obstinément d'obéir à la voix de ses commandements?

Enfin, lorsque les vierges folles furent de retour et qu'elles trouvèrent les portes fermées, elles frappèrent en disant : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Tel sera aussi le langage des réprouvés. Ils professeront alors, mais trop tard et inutilement, leur foi en Jésus-Christ, en l'appelant comme les vierges folles, leur Seigneur et leur Maître. Que leur servira, dit saint Jérôme (*in cap.* XXV *Matth.*), de proclamer hautement leur foi en celui qu'ils auront nié par leurs œuvres? Dieu ne demande pas des paroles; ce qu'il exige, c'est le témoignage d'une bonne conscience. Jésus-Christ alors, dit saint Augustin (*Serm.* 22, *de Verbis Domini*), se dépouillera de sa grande miséricorde pour se revêtir de toute la rigueur de sa justice, et il leur répondra en disant : Je ne vous connais pas; je ne vois en vous aucune des marques qui distinguent les élus; pendant votre vie vous avez cherché à plaire au monde et non à Dieu, vous avez ambitionné les applaudissements des hommes et non la gloire du Très-Haut; retirez-vous, vous n'êtes pas dignes d'entrer dans mon royaume.

Comme conclusion pratique de cette parabole et aussi pour confirmer de plus en plus ce qu'il avait dit précédemment, notre divin Sauveur ajoute : Veillez donc sans cesse et tenez-vous toujours prêts soit à la mort qui vous menace, soit au jugement, car vous ne savez ni le jour ni l'heure où viendra le céleste Époux. Par ces paroles, dit saint Jérôme (*in cap.* XXV *Matth.*), Notre-Seigneur veut

nous apprendre que dans l'ignorance où nous sommes de l'heure à laquelle Dieu viendra pour nous juger, nous devons nous y préparer sans cesse par la pratique des bonnes œuvres, et que notre esprit doit veiller continuellement, de peur que nous ne soyons surpris par la mort. Non-seulement, selon saint Augustin (*Serm.* 22, *de Verbis Domini*), nous ignorons le jour du jugement général, mais nul ne connaît ni le jour ni l'heure de sa mort; chacun doit donc se tenir toujours prêt, car tel il sera à l'heure de sa mort, tel aussi il sera trouvé au moment de la résurrection générale. Ayons sans cesse présent à l'esprit, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 52, *Operis imperf.*), l'exemple des vierges folles qui furent exclues du royaume des cieux parce qu'elles n'avaient pas d'huile dans leurs lampes. Considérons la confusion et la douleur dont elles furent saisies qnand elles trouvèrent la porte fermée. Craignons le même sort, si nous n'avons pas soin de nous tenir toujours prêts. Avant leur sortie de l'Égypte, Dieu ordonna aux Juifs de manger l'agneau pascal debout, les reins ceints, et le bâton de voyage à la main, tout disposés à se mettre en route, nous apprenant par là que nous, chrétiens, qui participons au véritable Agneau pascal, c'est-à-dire au corps et au sang de Jésus-Christ, nous devons être également prêts à sortir de ce monde aussitôt que le Seigneur nous appellera.

Cette parabole nous montre encore que nous devons avoir sans cesse l'esprit occupé des choses futures, éviter le mal afin d'échapper aux terribles châtiments qui nous menacent, pratiquer la vertu afin de mériter les biens qui en seront la récompense; nous tenir en un mot toujours prêts à paraître devant le souverain Juge, puisque nous igno-

rons le jour et l'heure de son avénement. Ceux qui pour se convertir attendent la dernière heure, courent risque d'être cruellement trompés; ceux au contraire, qui persévèrent dans la pratique de la vertu et des bonnes œuvres, ne le seront jamais. Dieu sans doute, dit saint Grégoire (*Homil.* 12, *in Evang.*), reçoit à pénitence le pécheur qui revient sincèrement à lui, et si l'homme connaissait le moment où il doit sortir de ce monde, il pourrait se livrer sans inquiétude aux plaisirs et aux voluptés du siècle, réservant les derniers instants de sa vie pour expier ses péchés; mais celui qui promet au pécheur le pardon, ne lui promet pas le lendemain pour se repentir. Nous devons donc sans cesse penser à la mort qui nous menace et avoir continuellement présentes à l'esprit ces paroles de notre divin Maître : Veillez et soyez toujours prêts, car vous ne savez ni le jour ni l'heure où l'Epoux viendra. L'âme véritablement chrétienne et parfaite, dit Richard de Saint-Victor, doit désirer ardemment la fin de son exil et sa délivrance de cette prison de boue où elle gémit en ce monde, et soupirer sans cesse après ce moment heureux, où, dans la céleste patrie, elle verra face à face et contemplera dans tout l'éclat de sa divine majesté celui qu'ici-bas elle ne voit que comme dans un miroir et des yeux de la foi.

CHAPITRE XXVI

DES TALENTS ET DES BIENS DONNÉS PAR LE MAITRE A SES SERVITEURS POUR LES FAIRE FRUCTIFIER

La seconde parabole que Jésus-Christ propose à ses disciples est celle des talents. Cette parabole regarde spécialement les prélats et pasteurs de l'Église, quoique pourtant elle puisse s'appliquer aussi à tous les chrétiens. Les pasteurs, en effet, ont reçu de Dieu des faveurs et des grâces particulières qu'il leur faut employer à la gloire divine, à leurs propres avantages et aussi à l'édification du prochain. Ces dons et ces grâces, ils doivent les faire fructifier, à l'exemple de ces bons serviteurs qui, à l'aide des talents qu'ils avaient reçus, en avaient gagné d'autres et mérité ainsi d'être loués et récompensés de leur maître. Ce trésor de grâces, ils ne doivent point l'enfouir inutilement ou le dissiper pour acquérir une gloire éphémère ou

des biens temporels et périssables, de crainte d'être, avec le serviteur négligent, chassés de la société des saints et précipités dans les abîmes éternels. Le Sauveur donc, après nous avoir exhortés par la première parabole à nous tenir toujours prêts parce que nous ne savons ni le jour ni l'heure où doit venir le céleste Époux, nous engage de même par la seconde à veiller sans cesse, parce que nous ignorons également le retour du maître et le moment où il viendra faire rendre compte à ses serviteurs. Un homme riche et puissant, nous dit-il, voulant entreprendre un long voyage, fit venir près de lui ses serviteurs et leur distribua ses biens pour les faire valoir et fructifier pendant son absence ; à l'un il confia cinq talents, deux à un autre, et un seul au troisième, selon les dispositions et la capacité de chacun; puis laissant à tous la pleine et entière liberté d'agir à leur gré, il s'éloigna. Cet homme riche et puissant, c'est Jésus-Christ lui-même, qui au moment de son ascension glorieuse, retourna au ciel en quittant cette terre où il ne devait plus paraître corporellement à nos yeux. Ces talents sont les grâces que Dieu distribue à chacun selon sa capacité et ses moyens pour les faire fructifier dans la sphère de ses emplois, de sorte que nul ne peut dire : Le Seigneur m'oblige à plus que je ne saurais faire. Dieu en effet ne demande pas l'impossible et n'exige de personne ce qui est au-dessus de ses forces.

Or, celui qui avait reçu cinq talents se mit aussitôt à l'œuvre et par ses soins et son zèle il en gagna cinq autres. Ce serviteur actif nous représente le chrétien qui, à l'aide des cinq sens qu'il a reçus de Dieu, s'élève de la considération des créatures à la connaissance de son Créateur, des biens temporels et périssables aux biens spirituels et

éternels, et contribue par là à l'édification du prochain. De même celui qui avait reçu deux talents et qui les multiplie par son travail nous montre le vrai pasteur qui, possédant l'intelligence des saintes Écritures et la véritable sagesse, les communique aux autres par ses paroles, par ses instructions, et les porte par ses bons exemples à la pratique de la vertu. Celui enfin qui n'avait reçu qu'un talent et l'enfouit sans se mettre en peine de l'utiliser, est le pasteur qui, doué uniquement de l'intelligence des saintes Écritures, ne s'en sert que pour acquérir des biens terrestres sans aucun profit spirituel pour lui comme pour les autres. Cacher en terre le talent, dit saint Grégoire (*Homil.* 9, *in Evang.*), c'est appliquer aux actions purement terrestres et charnelles les bonnes dispositions et les qualités que Dieu nous a données, et négliger entièrement nos intérêts et nos avantages spirituels. Ces trois serviteurs de l'Evangile sont la figure de tous les chrétiens qui en ce monde se livrent à la vie active et qui sont les imparfaits, les parfaits et les pécheurs. Le premier qui a reçu cinq talents nous représente les imparfaits, qui, eux aussi, ont besoin de bien des grâces dont ils manquent ; le second qui n'a reçu que deux talents nous représente les chrétiens parfaits ; les uns et les autres doublent les faveurs reçues par la pratique des bonnes œuvres. Le troisième, qui enfouit son talent, est l'image de ces chrétiens pervers qui vivent dans une oisiveté complète relativement aux choses spirituelles, et ne s'occupent que des biens terrestres et périssables.

Longtemps après, le maître de ces serviteurs, revenu de son voyage, les fait paraître en sa présence et demande compte à chacun d'eux des talents qu'il leur a confiés.

C'est Jésus-Christ, qui à son second avénement, c'est-à-dire au jugement général, demandera compte à tous les chrétiens des grâces qui leur auront été concédées pendant cette vie. Alors celui qui a reçu cinq talents s'approchera avec assurance en disant : Seigneur, vous m'aviez remis cinq talents ; je les ai fait fructifier et par mes travaux j'en ai gagné cinq autres, reprenez ce qui vous appartient. Celui qui a reçu deux talents tiendra le même langage. Le Seigneur alors, content de leur conduite, leur répondra : Courage ! bons et loyaux serviteurs qui avez travaillé avec zèle pour l'honneur et les intérêts de votre maître ; parce que vous avez été fidèles dans l'administration des petites choses, qui sont les biens de la vie présente, que je vous avais confiées, je vous établirai sur de plus grandes, qui sont les biens de la vie à venir. En effet, selon la remarque de saint Jérôme (*in cap.* XXV *Matth.*) et de saint Chrysostôme (*Homil.* 53, *Operis imperf.*), les biens qui nous sont accordés en ce monde, quelque grands qu'ils puissent paraître aux yeux des hommes, sont peu de chose si nous les comparons à ceux qui nous sont réservés dans la céleste patrie. Entrez donc dans la joie de votre Maître, venez posséder sans jamais craindre de le perdre, ce bonheur que l'œil de l'homme n'a jamais vu, que l'oreille de l'homme n'a jamais entendu, et que son cœur n'a jamais pu comprendre. Remarquons ici la justesse de cette expression : *Entrez dans la joie de votre Maître* ; en effet, la joie des élus sera pleine et parfaite, ils en seront comme environnés de toutes parts : en haut, par la contemplation béatifique de la majesté infinie de Dieu ; en bas, par la considération des peines de l'enfer auxquelles ils auront échappé ; intérieurement, par la gloire d'une conscience pure et sans

reproche; extérieurement, par la beauté et l'éclat de toute créature. Après les travaux et les fatigues de cette vie, il entrera enfin dans la joie de son maître, ce prédicateur zélé qui a porté la parole de l'Evangile à des milliers d'infidèles, n'eût-il gagné qu'une seule âme à Dieu, n'en eût-il même gagné aucune, s'il a fait tout ce qu'il devait faire. Le guerrier courageux qui combat vaillamment pour l'honneur de son roi n'est pas moins digne d'éloges s'il est vaincu et s'il succombe, que s'il avait remporté une éclatante victoire.

Le serviteur qui n'avait reçu qu'un seul talent, s'approchant à son tour, dit à son maître: Seigneur, je sais que vous êtes un homme dur et rigide, qui punissez sévèrement les moindres fautes, qui voulez moissonner où vous n'avez pas semé et récolter où vous n'avez pas planté; dans la crainte de ne pas réussir, j'ai enfoui le talent que vous m'aviez confié, le voici, je vous le rends, reprenez ce qui est à vous. N'est-ce pas là aussi la conduite de ces pasteurs indolents, qui, dans la crainte mal fondée de nuire à leur propre salut, refusent de travailler au salut des autres, ou qui se défiant des grâces de Dieu, ne font aucun effort pour avancer dans la voie de la perfection; par cette coupable pusillanimité, ils perdent les autres en ne les instruisant pas de leurs devoirs et se perdent eux-mêmes. Ce serviteur paresseux, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 53, *Operis imperf.*), pour n'avoir pas dissipé le talent qui lui avait été remis, n'en est pas moins coupable envers son maître, parce qu'il ne l'a pas fait fructifier comme il le devait. Le laboureur qui reçoit du grain pour semer et ne le sème pas, mais le rend tel qu'il l'a reçu, porte préjudice à son maître, puisque ce grain, semé en

temps utile, aurait produit au centuple. Le maître alors, ou plutôt Dieu dont ce maître est ici la figure, lui dira : Méchant serviteur, puisque tu savais que je veux moissonner où je n'ai point semé, tu devais donc t'efforcer de faire fructifier mon argent, afin qu'à mon retour, je pusse en toucher les intérêts et le produit avec usure ; ou plutôt cette intelligence que je t'avais donnée, ne devais-tu pas l'employer à ton propre salut et à la sanctification des autres, afin de contribuer ainsi à ma gloire? Dieu en effet ne désire que l'avancement des bons et la conversion des pécheurs. Qu'on lui ôte le talent qu'il a reçu. C'est ce qui arrive ordinairement en ce monde, parce que Dieu permet souvent qu'en punition de l'abus qu'ils ont fait de leurs lumières, les pasteurs négligents abandonnent la pratique de la vertu pour se précipiter dans l'abîme du péché, et que les faveurs et les grâces dont ils ont été comblés, tournent à leur honte et à leur confusion. Qu'on donne ce talent à celui qui en a déjà dix, nous montrant par là que la damnation et les châtiments des réprouvés contribueront à la gloire même des élus, selon ces paroles du Psalmiste : Le juste se réjouira en voyant la confusion et les douleurs des impies. De là aussi nous devons conclure que Dieu, dans sa justice et dans sa miséricorde, sait tirer le bien du mal même qu'il a permis. Celui qui a déjà, ajoute le Sauveur, recevra encore davantage et sera dans l'abondance, et celui qui n'a pas, sera dépouillé même de ce qu'il semble posséder. L'homme juste, en effet, qui a reçu les grâces de Dieu et qui les fait fructifier et pour lui-même et pour les autres, se rend digne d'en recevoir de nouvelles; Jésus-Christ lui communique de nouvelles forces pour avancer de plus en plus dans la pratique du bien et des bonnes

œuvres; le serviteur négligent au contraire qui n'en profite pas ou même qui en abuse pour se livrer au mal, en sera entièrement privé. C'est ce qui arriva aux Juifs; Dieu leur avait donné la connaissance de l'ancienne Loi; ils en abusèrent en refusant de croire au Messie, et cette connaissance leur fut ôtée.

Lorsque ce serviteur négligent et paresseux fut ainsi dépouillé : Prenez-le, dit le maître, et jetez-le dans les ténèbres extérieures. Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit saint Jérôme (*in cap.* xxv *Matth.*), est la vraie lumière; celui donc qui est séparé et éloigné de lui demeure dans la profondeur des ténèbres. Ces ténèbres sont tout à la fois intérieures et extérieures. Les ténèbres intérieures, dit saint Grégoire (*lib.* IX, *Moral.*, *cap.* xxxvi), sont l'aveuglement de l'esprit; les ténèbres extérieures sont la nuit profonde de l'éternelle damnation. N'est-il pas juste, ajoute Raban-Maur, que ceux qui se seront laissés aller volontairement à l'aveuglement spirituel en se livrant aux joies et aux plaisirs de ce monde, soient malgré eux précipités dans les ténèbres extérieures de l'éternelle vengeance? C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents; des pleurs, qui marquent les regrets et les douleurs de l'âme; des grincements de dents, qui indiquent les supplices et les tourments du corps, double punition qui résume tous les châtiments réservés aux méchants dans les enfers.

Remarquons ici, et remarquons-le en tremblant, que ces punitions terribles ne sont pas seulement destinées à ceux qui font le mal, mais encore aux serviteurs indolents qui auront négligé de pratiquer les bonnes œuvres qu'ils auraient pu faire. Par ces cinq talents dont il est parlé,

nous pouvons entendre aussi les divers dons de la nature, de la grâce et de l'intelligence, les richesses et la puissance extérieures, qui sont comme autant de talents que Dieu confie aux hommes et à l'aide desquels, par le bon usage qu'ils doivent en faire, ils peuvent mériter les récompenses éternelles. Les uns les ont reçus tous à la fois; les autres n'en possèdent qu'une partie; d'autres même n'en ont reçu qu'un seul. Quelques-uns les font fructifier et les multiplient en les utilisant pour leur propre avancement dans la vertu et pour l'édification du prochain; les autres au contraire les enfouissent ou ne les emploient que pour acquérir la vaine gloire de ce monde et les biens périssables et terrestres.

Saint Luc, dans son Évangile, nous rapporte une parabole semblable à celle que nous venons d'expliquer et dont le but est absolument le même. Un grand personnage, nous dit-il, étant sur le point de partir pour un pays éloigné, où il se rendait pour prendre possession de son royaume, avant de se mettre en route, appelle auprès de lui dix de ses serviteurs et confie à chacun d'eux dix talents, leur recommandant de les faire valoir avec soin, afin qu'à son retour il puisse leur demander le bénéfice qu'ils auront réalisé à l'aide des fonds qu'il remettait entre leurs mains. Ce grand personnage, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, grand tout à la fois et par sa divinité puisqu'il est le Fils unique du Très-Haut, le Maître et le Seigneur de la terre et des cieux, et par son humanité, puisqu'il est le fils de David. Il est allé dans un pays lointain, c'est-à-dire au ciel, pour y prendre possession de son trône élevé au-dessus de tous les chœurs des anges et d'où il reviendra, soit à la fin des siècles pour juger tous les hommes, bons

et mauvais, soit au jugement particulier après la mort de chacun. Avant son départ, il appela dix de ses serviteurs qui sont tous les chrétiens, représentés ici par le nombre dix, qui est un nombre parfait, renfermant en lui toutes les unités; et leur confia ses dix commandements afin qu'ils les fissent fructifier par leur docilité, leur zèle, et crussent en vertus et en mérites jusqu'au grand jour de la manifestation générale, où il viendra, selon le vénérable Bède (*in cap.* XIX *Luc.*), demander à chacun, et avec usure, compte de l'usage qu'il aura fait des dons et des grâces reçus.

Ce négoce spirituel que Dieu nous a confié, dit saint Grégoire (*Epist.* 39, *lib. II*), nous l'exerçons, lorsque par nos discours et par nos bons exemples nous entraînons les autres à la pratique de la vertu; lorsque par la considération des joies célestes nous fortifions les faibles et les exhortons à persévérer dans l'amour de Dieu; lorsque par nos menaces nous inspirons la crainte des châtiments éternels aux chrétiens orgueilleux et rebelles; lorsqu'enfin, sans acception de personnes et sans respect humain, nous combattons le mensonge partout où il se trouve. Dieu, qui nous a confié le trésor de ses grâces et de sa céleste doctrine, nous en demandera compte et avec usure. Il ne suffit donc pas de croire intérieurement et du fond du cœur, il faut de plus faire une profession ouverte de cette foi intérieure par la manifestation de nos œuvres. Il ne suffit pas de lire et de méditer pour soi-même la Loi de Dieu, il faut encore en instruire les autres; ce n'est qu'à ce prix que nous nous rendrons dignes des récompenses promises. Vous ne devez pas, dit le même saint Grégoire (*ibidem*), vous contenter d'avancer dans la vertu et dans la spiri-

tualité, il faut de plus vous efforcer d'y amener les autres.

Le roi, à son retour, fit venir ses serviteurs en sa présence pour leur demander compte de ce qu'ils avaient fait pendant son voyage. Le premier lui présenta dix talents qu'il avait gagnés à l'aide de l'argent qui lui avait été confié, et le second lui en présenta cinq. Le maître alors loua le zèle de ces bons serviteurs et dit au premier : Désormais je te donne le gouvernement de dix villes; et au second : Je te confie l'administration de cinq cités. Comme s'il disait en d'autres termes à l'un et à l'autre : Dans le ciel, vous participerez à la joie et au bonheur de tous ceux que sur la terre, par vos bons exemples et par vos salutaires instructions, vous aurez conduits dans la pratique du bien et dans le sentier de la vertu. Vint ensuite le serviteur négligent et paresseux. Il ne présenta que le talent qu'il avait reçu, sans aucun bénéfice. Il l'avait renfermé avec soin dans un sac, sans vouloir se donner la peine de le faire fructifier. Le maître alors condamna ce serviteur indolent qui avait préféré s'endormir dans la paresse plutôt que d'utiliser, pour lui et pour les autres, les grâces et les faveurs qui lui avaient été confiées dans ce but.

Ce roi puissant, qui part pour un voyage lointain, c'est Jésus-Christ lui-même. Notre-Seigneur, en effet, selon saint Marc, au moment où il retourna vers son Père par son ascension glorieuse, quitta corporellement sa maison qui est son Eglise visible en ce monde, quoique comme Dieu il y demeure sans cesse pour la protéger et la défendre contre les attaques de ses ennemis. Il distribua alors à tous les chrétiens ses dons et ses grâces, afin que

chacun les fît valoir et fructifier à son gré et selon son bon plaisir, puis il chargea le gardien d'y veiller attentivement. Ce gardien de l'Église, c'est le prélat ou pasteur auquel le Sauveur a confié le soin de son troupeau; c'est à lui que Dieu, au grand jour du jugement, demandera compte du salut ou de la perte de ses ouailles. Sans doute, dit le vénérable Bède, les pasteurs de l'Église sont spécialement chargés de veiller sur les âmes que Dieu a confiées à leurs soins; cependant chacun de nous n'en est pas moins obligé pour cela de se tenir continuellement sur ses gardes, de peur que le démon, par ses suggestions et par ses ruses, ne pénètre en nous et que le Seigneur ne nous trouve endormis quand il viendra au dernier jour. Ce gardien, c'est la raison humaine, qui, elle aussi, doit veiller sans cesse à la garde de notre cœur, afin d'en fermer la porte à toutes les embûches du démon et de l'ouvrir à toutes les bonnes inspirations de notre divin Sauveur.

Fuyons la paresse; elle est le chemin qui conduit au mal et à la perdition. Le paresseux est comme le coussin sur lequel le démon se repose doucement en paix. Mettons tous les soins, tout le zèle, tout l'empressement dont nous sommes capables pour faire valoir les biens de la nature, de la grâce et de la fortune que Dieu nous a confiés; faisons-les produire; efforçons-nous de les multiplier jusqu'au centuple s'il est possible pour notre propre avantage et pour celui du prochain. Au grand jour du jugement, le Seigneur nous en demandera compte, et nul ne pourra prétexter qu'il n'a rien reçu. Il n'y a personne en ce monde, dit saint Grégoire (*Homil.* 9, *in Evang.*), qui n'ait reçu quelque don, quelque grâce de Dieu et nul ne peut dire : Le Seigneur ne m'a rien confié dont je doive

lui rendre compte. Quelque petit que soit le talent que vous aurez reçu, il en faudra rendre raison à celui qui vous l'a donné. Que celui donc qui a reçu le don et la grâce d'intelligence, en fasse usage pour instruire, prêcher, éclairer les autres; que celui qui est riche des biens de ce monde, les emploie en aumônes et au soulagement de ceux qui en sont déshérités; que celui qui est en crédit auprès des grands, use de ce crédit, de cette influence en faveur des pauvres et qu'il soit leur médiateur et leur avocat. Plus Dieu nous aura donné, plus aussi il exigera de nous. Veillons donc attentivement; utilisons, pour la gloire du Seigneur et pour le salut du prochain, les dons et les grâces qui nous ont été confiés, car si nous enfouissons nos talents, nous attirerons sur nous la colère et la vengeance du souverain Juge. Tout homme en ce monde, dit saint Augustin (*Serm.* 22, *de Verbis apost.*), peut venir en aide à ses frères. Celui qui possède les richesses doit nourrir le pauvre, revêtir ceux qui sont nus, réparer les temples, en un mot, employer ses trésors à toutes sortes de bonnes œuvres. Celui qui a reçu la prudence et la sagesse en partage, doit conduire et diriger les autres par ses bons conseils, les éclairer et dissiper leurs doutes. Celui qui possède la connaissance des saintes Écritures et de la saine doctrine doit, par ses instructions, fortifier les chrétiens dans la foi; rappeler autant qu'il le peut, dans la voie de la vérité, ceux qui s'en sont écartés, et ramener les pécheurs à la pratique de la vertu. Mais, me direz-vous peut-être, nous sommes pauvres, nous ne possédons rien. Quoi donc! n'avez-vous pas des pieds pour soutenir les boiteux et les infirmes; des yeux pour conduire les aveugles, une langue pour consoler les affligés; des mains pour en-

sevelir les morts? Non, il n'y a personne ici-bas qui ne puisse secourir le prochain de quelque manière que ce soit et observer ce précepte du grand apôtre : Portez les fardeaux les uns des autres et vous accomplirez la loi de Jésus-Christ. Tous les biens que nous possédons, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 79, *in Matth.*), nous devons les employer au service du prochain; c'est dans ce seul but que Dieu nous les a donnés. Que nul donc ne cherche à s'excuser et ne dise : Je n'ai reçu qu'un bien faible talent et je ne puis le faire produire. Ce talent, quelque petit qu'il soit, si vous en faites un bon usage, suffit pour vous procurer le salut éternel. Vous n'êtes pas plus pauvres que la veuve de l'Évangile qui ne possédait que deux deniers; elle les donna et fut sauvée. Vous n'êtes pas plus ignorants que saint Pierre et saint Jean, ces pêcheurs grossiers et sans instruction aucune; et pourtant, par les bonnes dispositions de leur volonté, par l'empressement dont ils étaient animés pour travailler au salut des autres, ils méritèrent la glorieuse couronne de l'immortalité. Dieu n'a pas de plus grand ami que celui qui travaille sans cesse, qui se sacrifie même s'il le faut pour le bien commun, pour l'avantage de ses frères. Il nous a donné la parole, des pieds, des mains, la force du corps, l'intelligence et la raison; tous ces dons, nous devons les employer, les utiliser pour notre propre salut et pour le bien du prochain. Mais pourquoi recourir à tant de paroles pour prouver cette vérité? N'avons-nous pas sous les yeux l'exemple du grand apôtre? Malgré tout le désir qu'il avait de mourir et d'être réuni à Jésus-Christ, son bon Maître, il consent à demeurer encore en ce monde, si sa présence peut être utile aux Philippiens, préférant ainsi, à son propre bonheur, l'avantage

et le salut de ses frères dans la foi. Nul en ce monde ne vit uniquement pour lui-même; voyez ces artisans, ces soldats, ces laboureurs, ces marchands, ne travaillent-ils pas les uns pour les autres; tous ne s'emploient-ils pas pour le bien commun et général? S'il en est ainsi dans la vie ordinaire, à plus forte raison doit-il en être de même dans la vie spirituelle, qui est la plus noble. Celui qui ne vit que pour lui sans s'occuper des autres est un membre inutile et ne mérite pas de porter le nom d'homme.

D'après tout ce que nous venons de dire, il semblerait que le chrétien qui embrasse la vie religieuse et monastique pour se soustraire aux embarras et aux sollicitudes de ce monde, se rendrait coupable, préférant par là ses propres avantages à ceux du prochain, et imitant ainsi la conduite du serviteur paresseux qui enfouit les dons et les grâces qu'il a reçus de son maître. Toutefois, Jésus-Christ nous enseigne le contraire et met la vie contemplative au-dessus de la vie active, comme il nous le montre lui-même quand il dit à Marthe que Marie, sa sœur, avait choisi la meilleure part. Saint Jérôme, comme nous le voyons dans plusieurs endroits de ses lettres (*Epist. ad Paulin., ad Rustic., ad Nepotian., tom. I*), engage plusieurs hommes religieux à embrasser la vie monastique, quoique leur présence parût utile et nécessaire dans le siècle. Mais, avant de prendre une détermination dans un semblable choix, chacun doit mesurer ses propres forces, descendre sérieusement au fond de son cœur et examiner avec soin ce que Dieu demande de lui. S'il se sent porté à la vie contemplative, qu'il l'embrasse alors sans crainte; elle lui sera plus avantageuse pour son salut que la prédication et que tout autre emploi dans le monde. Ce n'est point là cacher en

terre le talent qu'on a reçu; par les prières et par les mortifications on peut être plus utile au prochain que par les instructions qu'on pourrait lui prodiguer. Le bon religieux ne saurait être comparé au serviteur négligent dont nous avons parlé. Peut-on traiter en effet d'indolent et de paresseux celui qui consacre sa vie tout entière à l'oraison, aux veilles, aux jeûnes, à la pénitence et aux mortifications de toutes sortes? Non, quoi qu'on en dise, ce n'est certes pas là une vie oiseuse et inutile. Le prélat cependant ou le pasteur, qui est chargé de la conduite des autres, ne doit point quitter son emploi et abandonner les ouailles qui lui ont été confiées, sous prétexte qu'il est plus porté à l'oraison qu'à la prédication et qu'il pourra travailler plus utilement à son propre salut. Il pécherait contre la charité envers le prochain. Qu'il conserve donc sa charge et qu'il se rassure. En dirigeant les autres dans la voie du bien et en combattant vaillamment sur la brèche, il sera plus agréable à Dieu que s'il se retirait dans la solitude, et il n'arrivera pas moins au salut éternel. Comme en pareilles circonstances il est difficile de connaître ce qui est le plus avantageux, chacun alors doit avoir recours à Dieu par de ferventes prières, implorer les lumières et les grâces de l'Esprit-Saint, qui seul, dans le fond du cœur, lui inspirera ce qu'il doit faire et la conduite à tenir.

CHAPITRE XXVII

DE LA VENTILATION OU PURIFICATION DE L'AIRE AU JOUR DU JUGEMENT GÉNÉRAL

La troisième parabole que Notre-Seigneur proposa à ses disciples est celle de la ventilation ou purification de l'aire qui aura lieu au grand jour du jugement dernier. Cette parabole s'applique spécialement à la vie active. Les chrétiens qui se seront livrés avec ardeur à l'exercice des œuvres de miséricorde, seront largement récompensés et recevront pour prix de leurs travaux la couronne de gloire; ceux, au contraire, qui les auront négligées, seront sévèrement punis et condamnés à des supplices éternels. Celui, dit saint Augustin, qui de toutes les Ecritures ne connaîtrait que ce seul passage de l'Evangile, en saurait assez pour être sauvé, car il renferme tout à la fois les mérites et les démérites, les récompenses et les châtiments des

bons et des mauvais chrétiens. Le Sauveur nous représente ici toutes les particularités qui doivent accompagner son second avénement par opposition à celles de son premier. En effet, lorsque Jésus-Christ apparut pour la première fois en ce monde, il y vint revêtu de toutes nos misères et de toutes nos faiblesses, dans la société des pauvres et des pécheurs; mais, à son second avénement, il se montrera dans tout l'éclat de sa majesté divine, accompagné de ses anges et environné de toute la puissance, de toute la dignité du souverain juge. Quand Jésus-Christ, dit saint Remi, vint en ce monde pour sauver les hommes, il se présenta sous la forme d'un esclave qui attend son jugement et sa condamnation, mais quand il viendra pour juger lui-même ses créatures, il se montrera dans toute la gloire de sa divinité. Au jugement dernier, dit saint Chrysôstôme (*Homil.* 54, *Operis imperf.)*, le Sauveur, selon le prophète royal, viendra ostensiblement et non en secret. Au moment de sa naissance, lorsqu'il était revêtu de notre faible humanité, à peine si les bons eux-mêmes pouvaient le reconnaître, mais alors il fera éclater toute la gloire de sa divinité, de sorte que les pécheurs ne pourront le désavouer, que ceux qui auront méprisé ses abaissements et ses humiliations, seront forcés de proclamer sa puissance, et que ceux qui auront refusé de profiter de sa miséricorde, subiront malgré eux toute la rigueur de sa juste vengeance. Jésus-Christ se montrera sous la forme humaine, tel qu'il était pendant qu'il vivait en ce monde, afin d'être vù de tous, car s'il se montrait comme Dieu, il ne pourrait être vu des pécheurs qui sont indignes de jouir même un seul instant de la présence divine. Aussi l'Évangile ajoute : Lorsque le Fils de l'homme sera venu, tous les anges du

ciel l'accompagneront par honneur, par déférence, et, selon saint Chrysostôme (*Homil.* 80, *in Matth.)*, pour lui rendre témoignage devant les hommes et pour exécuter la sentence que va prononcer le souverain juge.

Alors, assis sur le trône de sa gloire, il se manifestera dans tout l'éclat de la puissance judiciaire dont il sera revêtu. Tous les hommes de quelque âge, de quelque condition qu'ils soient, se présenteront devant lui comme devant leur juge suprême et nul ne pourra se soustraire à ses regards. La lumière de l'Évangile, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 54, *Operis imperf.*), a pénétré chez tous les peuples de la terre; nulle nation ne pourra se prévaloir d'ignorance et toutes seront forcées de comparaître devant le souverain juge. A l'exemple du pasteur qui sépare les brebis des boucs, Jésus-Christ séparera les bons des méchants. Les brebis et les boucs en effet sont mêlés ensemble pendant le jour pour aller au pâturage, mais, quand le soir est venu, le pasteur les sépare et les fait rentrer dans leurs étables respectives. De même, ici-bas, dans l'Eglise militante, les bons et les méchants, les justes et les pécheurs sont confondus et vivent les uns avec les autres, mais à la mort, et surtout à la fin du monde, Dieu les séparera, les placera dans des lieux différents pour y recevoir la récompense de leurs vertus ou le châtiment de leurs crimes, et les désignera sous des noms divers, distinguant les justes sous le nom de brebis et les pécheurs sous celui de boucs. Les saints et les justes, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 80, *in Matth.*), seront désignés sous le nom de brebis à cause de leur extrême douceur à l'égard de leurs frères et de la patience qu'ils auront montrée dans toutes les épreuves et

les souffrances de cette vie; les pécheurs, au contraire, seront appelés boucs, parce que, comme eux, ils auront répandu au loin la mauvaise odeur de leurs vices, qu'ils se seront laissé aller à l'orgueil, à la gourmandise, à la concupiscence charnelle, en un mot à tous les excès dont ces animaux sont l'emblème. Dieu fera passer les brebis ou les justes à sa droite et les boucs ou les impies à sa gauche, de sorte que par la place même qu'il occupera, chacun connaîtra par avance la sentence de miséricorde ou de punition qui lui sera réservée. Le Seigneur, dit saint Chrysostôme (*ibidem*), placera les bons à sa droite et les méchants à sa gauche, afin que chacun puisse juger de sa conduite passée par le lieu même qui lui sera assigné. C'est avec raison, ajoute Raban-Maur (*in cap.* XXV *Matth.*), que les bons seront mis à sa droite parce qu'ils n'ont jamais connu le chemin du vice, qui est marqué ici par la gauche; les méchants au contraire seront placés à la gauche, parce qu'ils auront toujours obstinément refusé de marcher dans le sentier de la vertu, désigné ici par la droite. Ceux, dit saint Remi, qui auront soupiré sans cesse après les biens célestes, occuperont la droite de l'éternelle béatitude; ceux au contraire qui n'auront désiré que les biens périssables de ce monde, seront rejetés à la gauche de l'éternelle misère; les biens éternels, comme les plus nobles, sont à droite; les biens terrestres et éphémères sont à gauche, comme indignes de nous, selon cette parole du grand Salomon : Le sage porte son cœur à droite, mais l'insensé le porte sans cesse à sa gauche.

Le Roi, s'adressant alors à ceux qui seront à sa droite leur dira : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous est préparé depuis le commencement du

monde. Celui que l'évangéliste avait appelé d'abord Fils de l'homme, il le désigne maintenant sous le nom de Roi, pour nous montrer qu'il possède la souveraine autorité, qu'à lui seul appartient le droit de gouverner ses sujets, de leur donner les lois qu'il juge nécessaires, de récompenser ceux qui les observent et de punir ceux qui les transgressent. Pilate ne lui demandera plus alors : Êtes-vous le roi des Juifs? Et le peuple Juif ne criera plus : Nous n'avons pas d'autre roi que César. Il leur dira : Venez les bénis de mon Père; les justes, en effet, selon la pensée de Raban-Maur (*in cap.* XXV *Matth.*), ont reçu en ce monde les grâces et les bénédictions de Dieu pour pratiquer les bonnes œuvres, et ils recevront alors les bénédictions de sa gloire comme récompense de leurs mérites, car Dieu ne donne la paix éternelle qu'à ceux qui possèdent déjà la paix du cœur. Le Roi des rois, dit saint Remi, prononcera la sentence de son jugement sans grand éclat de paroles, se contentant de manifester aux yeux de tous la conscience et les mérites de chacun et leur conférera la gloire éternelle en leur disant : Venez, ô vous qui, par une faveur particulière de mon Père, devez obtenir le royaume de la vie bienheureuse qui vous est prédestiné depuis le commencement du monde. Arrêtons-nous ici un instant et considérons toute la douceur que renferment les paroles de notre divin Maître : Venez, les bénis de mon Père ! Oh ! qu'ils seront heureux ceux qui mériteront d'entendre pour eux-mêmes cette délicieuse invitation du Sauveur et qui seront trouvés dignes d'avoir part à son royaume ! Ranimons à cette pensée notre courage et notre ardeur; chantons avec joie et avec amour ces paroles de l'*Invitatoire* que l'Église, notre sainte Mère, met chaque jour à notre bouche : Venez, réjouissons-nous

dans le Seigneur, afin qu'à notre tour nous méritions aussi d'entendre pour nous-mêmes l'invitation de Jésus-Christ et de régner éternellement avec lui.

Le Seigneur ensuite rappellera toutes les œuvres de miséricorde qu'ils auront exercées envers lui-même en les exerçant en faveur de ses membres, qui sont les pauvres. Or, toutes ces œuvres de miséricorde consisteront à donner à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif, à loger les étrangers, à vêtir les nus, à visiter les malades, à consoler les prisonniers et à ensevelir les morts. Quelle sera grande alors, s'écrie saint Chrysostôme (*Homil.* 80, *in Matth.*), la joie des justes et des bons, lorsque, en présence de tous les anges du ciel, ils entendront Jésus-Christ proclamer hautement que ce qu'ils ont fait aux autres pour l'amour de lui, c'est à lui-même qu'ils l'ont fait, car leurs œuvres ne seront pas estimées en elles-mêmes, mais relativement à celui qui en aura été l'objet. Les justes, étonnés et confus, chercheront à éviter de pareils éloges, non par défiance en la parole de Dieu, mais bien plutôt par humilité, considérant la grandeur des récompenses accordées à leur peu de mérites, et ils lui demanderont quand et comment ils ont pu lui rendre de semblables services. O surprenante humilité, s'écrie saint Chrysostôme (*Homil.* 54, *Operis imperf.*), qui persiste même après la mort! Le méchant se réjouit des honneurs et des louanges qui lui sont prodigués sans aucun mérite de sa part; le juste, au contraire, fuit les éloges qui lui sont légitimement dus; de même alors les saints, comme pour éviter les louanges que Jésus-Christ leur donnera, lui diront: Quand donc vous avons-nous vu avoir faim et vous avons-nous donné à manger? Le Roi alors leur répondra : En vérité, je vous le dis, toutes les

fois que vous avez fait du bien, même aux plus petits de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait. Le Sauveur appelle ici ses frères, les pauvres qui ont fait la volonté de Dieu son père, et il les nomme petits à cause de leurs abaissements et de leur humilité. Que Jésus-Christ, dit saint Chrysostôme (*ibidem*), pendant qu'il était en ce monde, revêtu de notre faible nature, ait appelé les hommes ses frères, nous ne devons pas en être surpris à cause de la ressemblance extérieure qui existait entre eux et lui; mais quel ne doit pas être notre étonnement, notre admiration, quand nous l'entendons, au milieu même de tout l'éclat de sa majesté divine, appeler ses frères ceux qui se trouveraient trop heureux encore d'être nommés ses serviteurs! Et pourquoi les nomme-t-il ses frères? Parce qu'ils sont pauvres, abjects, méprisables; ce sont ceux-là surtout qu'il se plaît à considérer comme ses frères. Ces chrétiens auxquels Jésus-Christ donne ici le nom de petits, dit saint Augustin (*serm.* 35, *de Verbis Domini*), sont ceux qui ont tout quitté pour le suivre; qui ont distribué tous leurs biens aux pauvres afin de mieux servir le Seigneur; qui se sont débarrassés de tous les tracas, de toutes les sollicitudes du siècle, pour s'élever plus librement vers les cieux. Ce sont là ceux qui sont véritablement petits. Et pourquoi petits? Parce qu'ils sont humbles, sans prétention, sans vanité et sans orgueil. Prenez ces petits dans vos mains, soupesez-les et vous verrez qu'ils sont chargés de mérites.

Remarquons ici, et ne l'oublions jamais, que c'est Jésus-Christ lui-même qui souffre la faim et la soif dans le pauvre affamé et altéré; c'est lui qui gémit sur la couche du malade abandonné; c'est lui, en un mot, qui supporte

toutes les privations dont sont affligés tous les malheureux. Apprenons donc à traiter les pauvres avec déférence et avec honneur; secourons-les avec empressement, puisque c'est Jésus-Christ lui-même que nous honorons dans ses membres et dans ses représentants sur la terre. D'où vient donc, s'écrie saint Grégoire (*Homil.* 29), que vous êtes si lents à donner, lorsque vous savez que, quand vous soulagez un pauvre en ce monde, vous soulagez Jésus-Christ lui-même, qui règne dans les cieux? Outre ces œuvres de miséricorde, dont nous venons de parler, et qui ne concernent que le corps, il y en a d'autres encore relatives à l'âme, et ces œuvres spirituelles de miséricorde consistent à distribuer le pain de la parole divine et le vin de la sagesse à ceux qui ont faim et soif de la justice; à ramener dans le chemin de la vérité et de la vertu ceux qui croupissent dans l'erreur ou dans le vice, et à les faire rentrer dans le sein de l'Église; à défendre l'innocent contre ses injustes oppresseurs; à fortifier les faibles dans la foi; à consoler ceux qui sont dans les tribulations et les peines d'esprit. Quiconque exerce ces œuvres spirituelles de miséricorde, pratique la vraie charité chrétienne et mérite plus que celui qui se livre aux œuvres corporelles; car, comme dit saint Chrysostôme (*Homil.* 80, *in Matth.*), autant l'âme l'emporte sur le corps, autant ce que nous faisons pour le salut de nos frères l'emporte sur ce que nous pouvons faire pour leur soulagement et leur bien-être matériel.

Le Roi alors, s'adressant à ceux qui seront à sa gauche, c'est-à-dire aux méchants qui n'auront eu d'affection que pour les biens trompeurs de ce monde, leur dira: Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a

été préparé pour le démon et pour ses anges. O terrible et cruelle séparation ! ô misérable destinée ! Être à jamais éloigné de celui qui est la vraie source de vie, la lumière de gloire, le torrent des véritables délices ! Ils seront maudits et précipités dans les flammes éternelles avec les démons. N'est-il pas juste, en effet, que ceux qui auront en ce monde participé de gaieté de cœur aux crimes des démons, soient éternellement associés à leurs châtiments et à leurs douleurs? O terrible et affreuse société ! Si la pensée seule suffit pour nous faire frémir d'horreur, que sera-ce de la réalité ! Ils seront maudits, parce qu'en ce monde ils n'auront pas voulu porter la croix du Sauveur qui est la seule clef qui puisse ouvrir la porte du royaume des cieux ; parce qu'ils auront refusé d'entrer dans l'unique barque qui conduise les hommes au port du salut. En ce monde, les méchants sont mêlés avec les bons et semblent être avec Dieu ; mais alors ils seront éloignés de lui et précipités dans les abîmes de l'enfer, car l'impie ne verra jamais la face du Seigneur. Dieu, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 54, *Operis imperf.*), qui se plaît dans la compagnie des saints, ne pourra supporter la présence des pécheurs ; à leur vue, il sera saisi d'indignation, et, dans sa juste colère, il les chassera, en disant : Retirez-vous de moi, je ne saurais plus longtemps soutenir votre présence, allez au feu éternel de l'enfer qui a été préparé, non pour vous, mais pour le démon et ses suppôts, et comme, par vos forfaits, vous vous en êtes rendus dignes, vous le subirez à jamais. O divin Jésus ! Fils unique et éternel du Très-Haut, préservez-nous à jamais de cette affreuse et terrible malédiction ! Faites que nous ne soyons jamais éloignés de votre sainte présence, privés de votre cé-

leste royaume et précipités dans les feux dévorants des enfers.

Jésus-Christ ensuite leur reprochera l'insensibilité, la dureté qu'ils auront montrée à son égard, en disant : J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire. Les réprouvés alors lui répondront : Quand est-ce donc, Seigneur, que nous vous avons vu dans de pareilles nécessités et que nous ne vous avons pas secouru? Ils chercheront à s'excuser, dit Raban-Maur (*in cap.* xxv *Matth.*), mais en vain; ils ne sauraient tromper Dieu, qui leur répondra : Toutes les fois que vous avez refusé de soulager un des miens, c'est moi-même que vous n'avez pas voulu secourir. Jésus-Christ, dit saint Augustin, est le chef ou la tête de l'Église qui est son corps et dont nous sommes les membres. En nous, la tête est élevée et les pieds touchent à la terre. Quand on nous marche sur les pieds, la tête dit vous me faites mal ; pourtant ce n'est pas la tête qui a été touchée ; c'est par la même raison que Jésus-Christ dira : J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, etc. Considérons, nous dit ici saint Chrysostôme (*Homil.* 80, *in Matth.*), combien est facile le précepte de notre divin Maître : il ne nous dit pas, en effet : J'étais en prison, pourquoi ne m'avez-vous pas délivré; j'étais malade, pourquoi ne m'avez-vous pas guéri? Mais il nous dit seulement : Pourquoi ne m'avez-vous pas visité et consolé? De même, dans sa faim, il ne demande pas des mets succulents et recherchés, mais la nourriture strictement nécessaire. Aussi, les cœurs durs et insensibles seront-ils sans excuse et condamnés pour plusieurs motifs : la grande facilité du précepte : Dieu ne demande qu'un peu de pain ;

la vue de la misère, qui devait exciter notre compassion ; la ressemblance qui nous rapproche : le pauvre est homme comme nous ; la pensée des récompenses promises : le royaume des cieux ; la grandeur de celui qui reçoit : c'est Dieu lui-même que le pauvre représente ; l'honneur qu'il nous fait en daignant recevoir de nous ; enfin, la justice elle-même, puisque donner à Dieu, c'est lui rendre ce que nous avons reçu de sa bonté ; mais l'avarice aveugle les hommes et leur fait oublier toutes ces considérations. La vraie charité porte le chrétien à soulager tous les maux, à secourir toutes les misères dont il est le témoin ; l'avarice, au contraire, l'en détourne sous le faux prétexte qu'il nuit à ses propres intérêts. O avares, insensibles et endurcis ! représentez-vous ce terrible jugement de Dieu où il vous faudra rendre compte de votre aveugle cupidité ; pensez-y, vous, pasteurs cruels, et vous surtout, religieux impitoyables, qui refusez aux malades les soins et les douceurs que réclame leur triste position, lorsque vous devez, lorsque vous pouvez, sans peine et sans fatigue, les soulager et leur venir en aide. Le jour approche où vous ne pourrez plus exercer les œuvres de miséricorde ; hâtez-vous donc, pendant qu'il en est temps encore. Si vous vous êtes montrés ici-bas sans pitié, sans compassion à l'égard de vos frères, Dieu, à son tour, se montrera sans pitié pour vous. A quoi vous servira alors votre avarice ? pourra-t-elle vous protéger contre la juste colère du souverain Juge ? Alors, mais trop tard, vous ouvrirez les yeux, ces yeux que, par insensibilité, vous aurez fermés volontairement sur les douleurs et sur les souffrances de vos frères. Efforcez-vous donc, par la pratique des œuvres de miséricorde, de reparer le temps perdu,

afin qu'avec le secours et la grâce du Seigneur vous puissiez échapper aux éternels supplices dont vous êtes menacés.

Remarquons ici que ces différentes questions, que les élus ou les réprouvés adressent au souverain Juge, ne viennent pas de leur ignorance, car les uns et les autres savent parfaitement que Jésus-Christ regarde comme fait à lui-même le bien que l'on fait ici-bas aux pauvres, qui sont ses membres, et comme refusés à lui-même les services et les soulagements qu'on leur refuse; ces paroles sont plutôt l'effet de leur étonnement et de leur admiration à la vue des immenses récompenses accordées aux justes et des châtiments terribles infligés aux pécheurs. Celui qui aura été sans pitié pour les autres, sera jugé sans miséricorde; mais si des peines éternelles sont réservées à ceux qui auront refusé de donner aux pauvres leur superflu, quels châtiments ne mériteront pas ceux qui auront ravi le bien d'autrui, et si les chrétiens insensibles sont ainsi punis, que ne doivent pas craindre ceux qui se seront montrés cruels et barbares envers leurs frères? Nous apprenons par là, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 54, *Operis imperf.*), que les hommes seront punis de Dieu, non-seulement parce qu'ils auront fait le mal, mais encore parce qu'ils n'auront pas fait le bien. Or, si celui qui néglige de faire le bien est condamné à des supplices éternels, quels châtiments ne doivent pas être réservés à celui qui se sera livré au mal? Et cela avec raison et avec justice. Dieu, en effet, a créé l'homme uniquement pour faire le bien et pour travailler à la gloire de son Créateur, et non pas pour ne point faire le mal, car s'il n'eût pas été créé, le péché n'existerait pas en ce monde; il est donc

juste qu'il soit puni s'il n'accomplit pas le bien pour lequel il a été créé. Si le chrétien, ajoute le même saint Chrysostôme (*ibidem*), se rend coupable en n'assistant pas dans leurs besoins des corps qui doivent bientôt périr, combien n'est-il pas plus criminel, s'il refuse de secourir spirituellement des âmes destinées à l'immortalité? Hélas! combien, dans l'Église de Dieu, de pauvres âmes qui manquent de la nourriture spirituelle, qui est la parole de justice; combien d'aveugles volontaires, de sourds obstinés; combien qui, sous l'apparence extérieure des richesses de ce monde, sont intérieurement dans la plus extrême indigence! Vous n'avez pas, dites-vous, de quoi subvenir aux besoins corporels de vos frères, eh bien! assistez-les dans leurs nécessités spirituelles, et Jésus-Christ vous en tiendra compte; il regardera comme fait à lui-même ce que vous aurez fait en leur faveur. O vous qui êtes chargés d'instruire les autres et d'annoncer aux fidèles la parole divine, considérez la récompense immense qui vous est réservée si vous remplissez avec zèle et avec ardeur les devoirs qui vous sont confiés; mais aussi, redoutez les châtiments terribles qui vous attendent, si vous vous montrez négligents!

Aussitôt que le souverain Juge aura prononcé la sentence, elle sera mise à exécution; alors les réprouvés seront précipités dans les éternels abîmes, et les justes iront dans le ciel, pour jouir avec Dieu de l'éternelle félicité. Les méchants, dit saint Chrysostôme à ce sujet (*Homil.* 80, *in Matth.*), seront punis avec justice, et, toutefois, les bons ne seront récompensés que par grâce; n'est-ce pas, en effet, par la bonté excessive de Dieu que, pour des œuvres si minimes, les élus recevront tant d'hon-

neurs, tant de gloire, et seront mis en possession du royaume des cieux? Remarquons ici que les récompenses des justes et les punitions des méchants seront, les unes et les autres, également éternelles, parce que, de même que le péché qui passe, quant à l'acte, demeure cependant toujours, quant à l'obligation d'y satisfaire; ainsi les bonnes œuvres, quoiqu'elles passent, quant à l'action elle-même, n'en demeurent pas moins toujours relativement aux récompenses qui en sont le prix. Jésus-Christ, dans ce jugement, fait mention des œuvres de miséricorde plutôt que des œuvres de justice, quoique pourtant nous soyons plus obligés aux œuvres de justice qu'aux œuvres de miséricorde. Le motif de cette conduite de la part de notre divin Maître, est que les œuvres de miséricorde sont plus faciles à exercer, puisque nous y sommes naturellement portés de nous-mêmes, et que, si ceux qui les ont pratiquées ou omises sont si largement récompensés ou si sévèrement punis, à plus forte raison, quant il s'agit des œuvres de justice. De même, il ne reproche aux damnés que leurs péchés d'omission, quoique les péchés d'action soient plus répréhensibles encore; mais en punissant les premiers aussi sévèrement, il nous montre que les seconds seront encore plus rigoureusement châtiés. De même, il ne parle que des péchés commis envers le prochain, mais nous devons en conclure que ceux envers Dieu, tels que l'idolâtrie et le blasphème, mériteront de plus cruels supplices. De même, parmi les œuvres de miséricorde, il ne fait pas mention du soin que nous devons d'ensevelir les morts, soin pour lequel le saint homme Tobie est si hautement loué dans les saintes Écritures, parce que cette œuvre est beaucoup moins néces-

saire que les autres. De même encore, il parle seulement des œuvres corporelles de miséricorde sans mentionner les œuvres spirituelles, parce que les premières sont plus apparentes, et que, d'ailleurs, il comprend aussi par là les œuvres spirituelles.

Ici se présente une question à résoudre : L'examen que Dieu fera des consciences au jour du jugement et la sentence qu'il prononcera auront-ils lieu en paroles, ou bien se passeront-ils uniquement dans l'âme des justes et des pécheurs? Il nous semble que ce jugement de Dieu sera verbal; en effet, dit saint Augustin (*de Civitate Dei, cap.* I), nous ne savons pas, il est vrai, combien de temps doit durer le jugement dernier, mais s'il n'avait lieu que dans le cœur de chacun, il serait promptement terminé. D'autres prétendent que ce jugement sera mental et non pas verbal, et ils allèguent pour raison ces paroles du livre de la Sagesse : Dieu détruira l'orgueil des pécheurs sans le secours de la parole. D'autres enfin pensent que ce jugement sera tout à la fois intérieur et extérieur, mental et verbal. Jésus-Christ, disent-ils, jugera le monde non pas seulement comme Dieu, mais aussi comme homme; par conséquent, pour répondre à cette double nature de l'Homme-Dieu, ce jugement se fera en esprit et en paroles. D'ailleurs les élus en ressentiront une gloire, une joie plus grande et plus sensible, les pécheurs une douleur et une confusion plus profondes. Cette opinion nous paraît la plus vraisemblable, et quant au texte du livre de la Sagesse qu'allèguent nos adversaires, on peut répondre que les pécheurs seront confondus et anéantis sans pouvoir trouver un mot d'excuse ou en appeler à un autre tribunal, mais non pas sans être jugés et condamnés verbalement. Peut-

être me demanderez-vous, dit saint Augustin à cette occasion (*de Rectitudine catholicæ conversationis*), la cause d'une si grande récompense : Recevez le royaume de vie, ou d'un si terrible châtiment : Allez au feu éternel ? Pourquoi les justes reçoivent-ils le royaume des cieux ? écoutez Jésus-Christ et il vous dira : J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire. Pourquoi les damnés sont-ils précipités dans les abîmes éternels ? Ecoutez encore : J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire. Qu'est-ce à dire ? Je vois ces élus qui vont jouir du royaume céleste; comme de bons serviteurs, pendant qu'ils étaient en ce monde, dociles à la voix de leur Maître, pleins de confiance en ses promesses, ils se sont animés à la pratique de toutes les bonnes œuvres, afin de produire des fruits de vertu et de ne pas demeurer stériles ; sans cela, leur vie eût été une vie inutile. Ils étaient chastes, honnêtes, sobres; ils s'abstenaient avec soin de tout péché, mais sans les bonnes œuvres ils n'auraient produit aucun fruit; ils auraient accompli une partie du précepte : *éviter le mal,* mais non pas l'autre : *et faites le bien*. Par les bonnes œuvres, au contraire, et par leurs aumônes ils ont racheté leurs péchés. N'est-il pas écrit : Ainsi que l'eau éteint le feu, de même l'aumône efface le péché. Et ailleurs : Cachez votre aumône dans le sein du pauvre, et elle priera pour vous auprès du Seigneur ?

Comme nous venons de le voir, les bons, dès avant la création du monde, ont été prédestinés à la gloire éternelle, les méchants au contraire ont été, non pas prédestinés, mais seulement *préconnus* comme devant être éternellement condamnés aux supplices de l'enfer. Remarquons

ici la différence qui existe entre la prédestination et la prescience divine. La prédestination est relative aux bons, la prescience regarde les méchants. En Dieu la prédestination emporte la connaissance anticipée du bien, jointe à la causalité de ce bien. La prescience, au contraire, est la connaissance anticipée du mal, sans la causalité de ce mal. Dieu en effet n'est pas la cause efficiente du mal, quoiqu'il soit la cause efficiente du bien. La prédestination en Dieu est toujours conditionnelle, et nul n'est prédestiné que sous condition. Ainsi le monde a été prédestiné au salut, moyennant que Jésus-Christ mourrait sur la croix, répandrait son sang, instituerait le sacrement régénérateur du Baptême ; ainsi les justes sont prédestinés, à condition qu'ils seront humbles, patients, résignés, miséricordieux. Quand Dieu prédestine quelqu'un à la gloire, c'est comme s'il lui disait : Je vous prédestine à la vie éternelle, mais à la condition expresse que vous garderez mes commandements et que vous persévérerez dans la pratique du bien; celui donc qui ne parvient pas à la prédestination, c'est qu'il ne veut pas remplir les conditions auxquelles sa prédestination est attachée. Mais pourquoi nous préoccuper de ce qui est au-dessus de notre faible intelligence ? attachons-nous bien plutôt aux paroles que nous pouvons comprendre aisément. Si Dieu est vrai et immuable dans sa prédestination, ses paroles sont également l'expression de la vérité infaillible et ne sauraient changer. Écoutons donc ce qu'il nous dit par son prophète : A quelque heure que le pécheur se convertisse et fasse pénitence de ses fautes, il vivra et ne mourra point; et ailleurs : Si vous voulez écouter ma parole, vous recevrez les biens de ce monde; si vous refusez de l'entendre, le glaive

vous dévorera. Et dans l'Évangile : Celui qui croira et aura été baptisé sera sauvé. Et ailleurs : Si vous remettez aux autres les offenses qu'ils ont commises envers vous, mon Père céleste vous remettra également les péchés dont vous vous serez rendus coupables envers lui. Ne cherchons pas d'autre prédestination. La prescience, la prédestination à la vie comme à la mort sont renfermées dans ces simples paroles. Si vous les mettez en pratique, soyez en toute sécurité et croyez sincèrement que vous êtes prédestinés à la vie éternelle. Si au contraire vous endurcissez vos cœurs, si vous persistez obstinément dans votre malice, sachez que vous êtes *préconnus* de Dieu pour être éternellement damnés. Que nul donc ne dise : Il est inutile de prier Dieu et de faire des bonnes œuvres. La prédestination divine (qui n'est autre chose que la préparation à la grâce en ce monde et à la gloire dans l'autre), par laquelle Dieu de toute éternité a marqué tel homme pour la béatitude céleste, a marqué en même temps les moyens par lesquels il parviendrait à cette béatitude, et ces moyens sont les mérites et la prière. Ainsi donc, celui qui prie ne prie pas en vain, puisque la prière est le moyen à l'aide duquel il obtiendra la grâce et la gloire. O insensé celui qui dit : Je veux faire ce qui me plaît et vivre comme bon me semble, car si je dois être sauvé, je le serai, et si je dois être damné, je le serai également, quoi que je fasse. Ne regarderiez-vous pas comme un fou le malade qui raisonnerait de cette manière : Je veux manger et boire selon ma fantaisie et comme il me convient, car si je dois guérir, je guérirai, et si je dois mourir, je mourrai, quoi que je fasse. A quoi bon alors des médecins et des médicaments ? Dieu nous a donné la liberté de faire le bien ou le mal; si

nous faisons le mal, il le permet sans nuire à sa justice; s'il nous prévient par sa grâce et nous arrête sur le bord de l'abîme, il ne fait injure à personne. Le libre arbitre, selon saint Augustin (*lib. I, de Libero arbitrio*), n'est autre chose que la puissance de choisir le bien ou le mal. Adam, dans le paradis terrestre, avait cette liberté pleine et entière; aujourd'hui elle est entravée; l'homme en ce monde ne peut vouloir le bien s'il n'est prévenu par la grâce de Dieu, et il ne saurait le pratiquer si cette même grâce ne l'aide à le faire. Dieu donc, quand il damne et réprouve les pécheurs, agit selon sa justice; quand il prédestine et sauve les justes, il agit selon sa grâce et sa miséricorde, sans toutefois violer sa justice.

Nous devons remarquer également que la providence ou la prescience de Dieu n'impose aucune nécessité aux événements quels qu'ils soient et qu'ils n'en restent pas moins pour nous variables et incertains. Quoique Dieu prévoie les choses à venir, il ne s'ensuit pas qu'elles arriveront nécessairement et parce que Dieu les a prévues, mais seulement Dieu les a prévues parce qu'elles doivent arriver. Boèce (*lib. V, de Consolatione philosophiæ, prosa sexta*), cherche à nous faire comprendre cette vérité en ces termes : Nous devons, dit-il, distinguer deux sortes de nécessités, l'une absolue, comme celle où sont tous les hommes de mourir; l'autre relative et conditionnelle. Quand, par exemple, je vous vois marcher, il est nécessaire que vous marchiez pour que je vous voie; cependant de ce que je vous vois, il ne s'ensuit pas que vous marchiez forcément et par contrainte. De même la prescience de Dieu dans les choses à venir ne fait pas qu'elles soient nécessaires ou contraintes, mais elles arrivent selon leur

nature et comme Dieu le permet. Si quelquefois Dieu annonce les choses à venir et que ses prédictions ne se réalisent pas (comme nous le voyons dans la personne du roi Ézéchias que Dieu, par son prophète, avait menacé d'une mort prochaine et qui cependant ne mourut pas, ou dans les Ninivites, auxquels il avait annoncé que sous quarante jours leur ville serait détruite, et auxquels cependant il pardonna), il n'en faut pas conclure qu'il y ait en lui quelques changements. Ces changements ne sont pas en Dieu, mais dans les créatures elles-mêmes. Ainsi, dans les deux exemples cités, les menaces du Seigneur étaient basées sur les fautes présentes et du roi et des Ninivites; ils changèrent de vie et de conduite en pleurant leurs crimes, et Dieu révoqua sa sentence.

La prédestination, quoique certaine, n'ôte pas à l'homme l'usage de son libre arbitre, ni à Dieu la puissance de pardonner et de révoquer la sentence portée contre les pécheurs sincèrement repentants. Hélas ! combien les erreurs sur la prédestination ont engendré de maux, et combien de chrétiens aveugles, dans la folle pensée que tout ce qui arrivait ici-bas arrivait nécessairement, se sont précipités dans les abîmes du crime ! Que nous reste-t-il donc à faire, me direz-vous ? Je vous répondrai, et c'est le seul conseil qui me reste à vous donner à ce sujet et que je m'adresse à moi-même : Mettons la main à l'œuvre, travaillons avec ardeur, faisons tous nos efforts pour plaire à celui qui a daigné nous appeler et qui a bien voulu, pour notre salut, répandre son sang précieux sur la croix. Dieu, dit saint Augustin, a coordonné la prédestination à la gloire de telle sorte, que chacun, par la persévérance dans les bonnes œuvres, peut y parvenir. Et saint Bernard

ajoute : Le royaume des cieux est prédestiné aux seuls élus; cependant ils ne pourront y arriver que par leurs puissants efforts et qu'autant que par leurs ardentes prières ils se rendront dignes de recevoir ce que le Seigneur a résolu, longtemps à l'avance, de leur donner.

Nous lisons dans les *Vies des Pères du désert* un fait qui a rapport au sujet que nous traitons, c'est pourquoi nous nous permettons de le relater ici : Dans un monastère dont nous ne citerons pas le nom, vivait un bon et pieux religieux que Dieu favorisait souvent de révélations particulières. Un autre religieux de la même communauté l'ayant appris, vint s'adresser à lui, le conjurant avec larmes de vouloir bien obtenir pour lui du Seigneur la grâce de connaître s'il devait être un jour rangé au nombre des élus. Vaincu par les instances de son frère, notre bon religieux se met en prières, fait violence au ciel, et apprend que son malheureux compagnon doit être éternellement du nombre des damnés. Saisi d'épouvante, notre religieux, dans la crainte de troubler et de trop effrayer son frère, diffère pendant quelques jours de lui communiquer la révélation qu'il avait eue, maisenfin pressé par ses nouvelles sollicitations, il lui découvre toute la vérité. Ce malheureux, qui était instruit dans les saintes Écritures, en apprenant cette terrible nouvelle : Que Dieu soit béni, s'écria-t-il, et que sa sainte volonté soit faite; pourtant je ne me laisserai pas aller au désespoir; la pénitence que j'ai embrassée en entrant en religion, je la doublerai, je la triplerai même s'il le faut, jusqu'à ce que j'obtienne de Dieu grâce et miséricorde; car, je le sais, c'est un Maître plein d'indulgence et de bonté à l'égard de ses enfants. Quelque temps après Dieu révéla au même

religieux que son compagnon était placé désormais au nombre des élus, ce qu'il s'empressa de lui apprendre. Alors ce bon serviteur, comblé de joie, redoubla d'ardeur, marcha de vertus en vertus et persévéra dans la pratique du bien jusqu'à la fin de sa vie. Plaise à Dieu que ceux qui liront cette histoire se sentent animés à la pratique du bien; à l'exemple de ce religieux, qu'ils ne se découragent pas, qu'ils mettent au contraire résolument la main à l'œuvre, qu'ils persévèrent dans la vertu, et le Seigneur leur sera propice.



CHAPITRE XXVIII

DE LA PAQUE ET DE SES DIVERSES DÉNOMINATIONS

Le temps est enfin arrivé ; à cette heure, selon saint Jérôme, trempons notre plume dans le sang, arrosons de sang les pages de notre livre; à l'exemple des Israélites, marquons-en l'entrée de nos maisons ; comme Raab, arborons le drapeau écarlate, et comme Zara, fils de Thamar, portons à nos mains le cordon de couleur rouge, afin que nous puissions raconter dignement l'histoire de la victime immolée dans la vallée. Après tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, il ne nous reste plus qu'à parler des souffrances et de la passion de notre divin Sauveur; passion et souffrances que nous devons contempler avec amour et aussi imiter avec ferveur. Nous lisons au livre de l'*Exode :* Regardez et faites selon le modèle qui vous a été montré sur la montagne. Ce modèle, c'est Jésus-Christ lui-même, sur l'exemple de qui nous devons corriger nos mœurs et

régler toute notre conduite. Souvent, dans les saintes Écritures, Jésus-Christ est désigné sous le nom de Montagne à cause de la grandeur et de l'excellence de ses perfections, mais ce nom lui est spécialement dû quand il est élevé en croix, à cause des sublimes mérites de sa passion sainte. C'est donc sur cette Montagne, qui est le Christ, que nous a été montré le modèle que nous devons regarder et que nous devons suivre. En effet, il ne suffit pas à un chrétien de considérer Jésus-Christ attaché à la croix, les Juifs et les gentils qui l'ont crucifié en ont fait autant ; il doit, de plus, imiter ses exemples et marcher sur ses traces. C'est également ce que signifient les paroles que nous venons de citer : *Inspice et fac*. Dieu par là ne semble-t-il pas nous dire : Regardez, contemplez la passion du Sauveur, afin de l'identifier intérieurement à votre cœur par compassion, puis faites, agissez selon ce divin modèle en l'imitant par vos œuvres. Ces deux choses, saint Pierre nous les enseigne également par ces paroles : Jésus-Christ a souffert pour nous, nous devons donc le considérer des yeux du cœur et avec amour, c'est le premier précepte ; et il nous a donné l'exemple afin que nous marchions sur ses traces, voilà le second, qui consiste à imiter sa conduite par nos œuvres.

Relativement à la première partie du précepte qui est de regarder le modèle, nous remarquerons que si nous voulions entreprendre de raconter ici tout ce que notre divin Sauveur a souffert en ce monde, nous serions infini, puisque la vie du Sauveur ici-bas fut une passion continuelle. Si le chrétien en ce monde, dit saint Augustin (*Serm.* 2, *de Verbis apostol.*), conformait sa conduite à tous les préceptes, à tous les conseils, à toutes règles du saint Évan-

gile, sa vie entière serait une croix, un martyre continuels; à plus forte raison pouvons-nous le dire et devons-nous le croire de Jésus-Christ lui-même, qui institua l'Évangile et en réalisa parfaitement en lui toutes les paroles. Voulez-vous avoir une faible idée de la vie souffrante du Sauveur, remontez jusqu'à sa naissance; considérez l'extrême indigence à laquelle il est réduit; il n'a ni demeure pour se loger, ni vêtements pour se couvrir; il naît dans une pauvre étable, il est couché dans une crèche sur la paille, au milieu des plus vils animaux, enveloppé de haillons. Huit jours après, voyez-le dans sa circoncision, commençant déjà à répandre son sang pour le salut du monde. Plus tard, il fuit ou plutôt il est transporté en Égypte pour échapper à la cruelle persécution d'Hérode, et revient au pays où il est né pour passer son enfance et sa jeunesse au milieu de ses parents, auxquels il se montre toujours soumis et obéissant; et nous ne devons pas douter, quoique l'Évangile se taise à ce sujet, qu'il passa cette partie ignorée de sa vie dans le travail des mains et dans une grande pauvreté. Arrive le temps auquel il devait se manifester au monde; suivez-le allant, au milieu des plus grands froids, recevoir le baptême de saint Jean, et se plongeant nu dans les eaux glacées du Jourdain. Il jeûne pendant quarante jours et quarante nuits de suite, sans boire et sans manger, exposé aux tentations du démon, dont il triomphe par sa vertu. Voyez-le en butte à tous les mépris, à tous les sarcasmes, à toutes les injures des Juifs qui le traitent de possédé du démon, de Samaritain, de blasphémateur, de séducteur du peuple, et qui, non contents de vomir contre lui des insultes plus hideuses encore et des blasphèmes de toute sorte, le menacent de le lapi-

der ou de le précipiter du haut du temple. Accompagnez-le encore dans tous les travaux de sa vie active : chaque jour il prêche dans le temple ou dans la synagogue ; il va annoncer son saint Évangile et la vraie doctrine du salut de pays en pays, de ville en ville, de bourgade en bourgade. Il passe les nuits entières en oraison, guérit les malades, délivre les possédés, ressuscite les morts, nourrit miraculeusement les peuples affamés qui le suivent pour entendre ses leçons, et, au milieu de toutes ces fatigues, il n'est pas moins assujetti lui-même à tous les besoins, à toutes les nécessités de la nature, à la faim, à la soif, au sommeil, en un mot, à toutes les infirmités de notre misérable humanité, excepté toutefois le péché. Tels furent les travaux et les fatigues, telle fut la vie entière de notre divin Sauveur avant sa passion qui, seule, doit nous occuper en ce moment; considérons donc attentivement, et du fond de notre cœur, tout ce qu'il a daigné endurer alors de tourments et de souffrances pour nous.

Quant à la seconde partie du précepte, qui consiste à agir conformément au modèle qui nous a été donné, nous devons savoir, selon la pensée de saint Augustin (*Serm. de Vigilia Pentecost.*), que tout le bien que Jésus-Christ a pratiqué en ce monde et tous les maux qu'il y a soufferts sont et doivent être la règle de conduite de tous les chrétiens pendant cette vie d'épreuve. La passion du Sauveur, en effet, renferme en elle seule toutes les perfections que l'homme peut pratiquer ici-bas, puisque, par elle, Jésus-Christ a bien voulu accomplir et réaliser tout ce qu'il nous avait enseigné dans son Évangile. La Croix du Sauveur est la fin de la Loi et des saintes Écritures; sa passion est l'abrégé de toutes les perfections, sa mort est la consom-

mation de tous ses enseignements. Aussi, l'apôtre saint Paul disait-il aux Corinthiens : Je ne me suis jamais glorifié parmi vous de connaître autre chose sinon Jésus et Jésus crucifié. Connaître Jésus-Christ, c'est connaître véritablement tout ce qui a rapport au salut. S'agit-il, en effet, de la pauvreté volontaire ? qui jamais la pratiqua à un si haut degré que Jésus-Christ, qui, nu et dépouillé de tout, fut étendu sur la croix, où, certes, il n'avait pas, rigoureusement parlant, sur quoi reposer sa tête? Voulez-vous parler de l'humilité et de l'obéissance chrétienne ? qui jamais s'humilia, qui jamais s'est anéanti comme Jésus-Christ, qui s'est montré obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, et qui, pour nous, s'est exposé à tant d'opprobres et d'abaissements ? S'agit-il de la sainte vertu de pureté? qui jamais fut plus chaste que celui qui en ce monde eut pour Mère la plus pure de toutes les vierges, et pour Père, en l'autre, le Dieu de toute pureté? Est-il question de la charité fraternelle? qui jamais la pratiqua mieux que le Sauveur, qui, sur la croix, donna sa vie pour ses brebis, et qui endura pour nous les plus cruels tourments, lorsque d'un mot, d'un seul signe de sa volonté, il eût pu nous délivrer? Ainsi, dans la passion du Rédempteur des hommes, nous trouvons le modèle parfait de toutes les vertus du christianisme, comme nous l'avons déjà dit. De plus, nous y rencontrons les remèdes efficaces contre toutes les maladies spirituelles dont nous pouvons être affligés. Ainsi, par exemple, dans la mort ignominieuse à laquelle il veut bien se soumettre, ne trouvons-nous pas un remède certain contre l'orgueil? De même, en consentant à être crucifié entre deux larrons, il remédie à la passion de l'envie ; par son silence à l'égard

de ceux qui l'accablent d'injures, il réprime en nous les mouvements de la colère ; en se laissant attacher douloureusement à la croix avec des clous, il détruit en nous la paresse qui nous éloigne de la pénitence et des mortifications corporelles ; par sa pauvreté et son dénûment absolu, il anéantit en nous la passion de l'avarice ; dans le fiel et le vinaigre dont il fut abreuvé, nous trouvons un remède puissant contre la gourmandise ; enfin, dans ses plaies et dans ses douleurs, nous avons un remède efficace contre les infâmes plaisirs des sens. Ce sont là les sept sceaux dont le livre de vie était fermé, que Jésus-Christ a rompus et qu'il nous a ouverts par sa mort. Voulez-vous parler de la patience dans les maux? Jésus-Christ sur la croix ne fut-il pas le plus parfait modèle de la résignation la plus absolue? S'agit-il du mépris de ce monde et du renoncement aux biens et aux plaisirs de la terre? qui jamais les pratiqua plus parfaitement que le Sauveur, élevé sur l'arbre de la croix? S'agit-il d'abstinence, de jeûne, de privation de toute sorte? Jésus sur le Calvaire, au milieu des amertumes de sa passion douloureuse, ne goûta qu'un peu de fiel, de vinaigre et de vin mêlé de myrrhe. Est-il question des mortifications de la chair et des sens? quel corps plus que celui de Jésus les a jamais éprouvées? Voulez-vous parler de l'attention, de l'ardeur dans la prière? qui jamais pria plus ardemment que Jésus qui, dans la ferveur de son oraison, sua jusqu'au sang? S'agit-il de l'aumône et des autres œuvres corporelles de miséricorde? qui jamais en ce monde les pratiqua plus efficacement que le Sauveur? Il nous donna son propre corps pour nourriture et son sang pour breuvage, et cela jusqu'à la consommation des siècles; il fortifia les cœurs abattus et découragés de ses

disciples ; il guérit les malades ; il rendit la liberté aux captifs en retirant des limbes les âmes des justes ; il rendit la vie aux morts en les arrachant de leurs sépulcres. S'agit-il de l'amour des ennemis ? ne l'entendez-vous pas sur la croix prier pour ses propres bourreaux et conjurer son Père céleste de vouloir bien leur pardonner le crime dont ils viennent de se rendre coupables en l'*attachant* à la croix ? S'agit-il du pardon des injures ? qui jamais pardonna plus libéralement que Jésus-Christ ? Non-seulement il remet au bon larron tous ses crimes, il lui promet encore de partager avec lui son royaume. Nous pourrions en dire autant de toutes les œuvres de surérogation que le Sauveur pratiqua durant le cours de sa passion. Nous aussi, si nous voulons être ses fidèles imitateurs, nous devons les mettre en pratique, sinon de fait, du moins par l'ardent désir de nos cœurs.

Notre divin Sauveur, après avoir entretenu longuement ses disciples de son second avénement, où il devait se manifester dans tout l'éclat de sa majesté pour juger tous les hommes, voulut aussi leur parler de ses souffrances et de sa mort prochaine, afin de leur montrer que le mystère de la Croix était uni à la gloire de l'éternité. Comme s'il leur disait : Ceux qui auront compati aux douleurs et aux souffrances que je dois supporter pour le salut du monde, n'auront rien à redouter au grand jour du jugement universel; le Juge leur sera propice, car les mérites de la passion et la gloire de l'éternité sont unis et dépendent l'un de l'autre, comme l'effet dépend de la cause qui le produit. Ainsi, Jésus-Christ, après avoir décrit sa gloire future, parle de ses humiliations et de ses souffrances prochaines qui seules doivent en être la cause. C'est ce qui

fait dire à l'apôtre saint Paul : Jésus-Christ s'est montré obéissant jusqu'à la mort, c'est pourquoi Dieu l'a élevé au-dessus de toutes les créatures.

Jésus parle d'abord de la pâque et de sa passion par laquelle, lui, qui est notre véritable pâque, devait être immolé pour nous. Ce jour donc, qui était un mardi, vers le soir, étant avec ses disciples sur la montagne des Oliviers, il leur dit : Vous savez que dans deux jours arrive la pâque et que l'agneau pascal doit être immolé ; eh bien ! moi, je vous dis, ce que vous ne savez pas, que dans deux jours aussi le Fils de l'Homme doit être livré pour être crucifié, et passer ainsi de ce monde à son Père. Nous voyons par là que le Sauveur ne fut pas surpris et livré malgré lui entre les mains de ses ennemis, mais par un pur effet de sa volonté. Remarquons aussi qu'il dit le Fils de l'Homme, et avec raison ; en effet, Jésus-Christ fut saisi et mis à mort comme homme et non comme Dieu, puisqu'en cette dernière qualité il était immortel. Il se sert encore de la troisième personne du verbe : *tradetur*, exprimant ainsi la réunion de plusieurs volontés différentes. Dieu le Père livra son Fils Notre-Seigneur par affection pour les hommes et pour le salut du genre humain ; Judas, au contraire, livra Jésus-Christ aux Juifs par intérêt et par avarice. Le Saint-Esprit le livra par un effet de sa pure bonté ; les Juifs, au contraire, le mirent aux mains de Pilate par malice et par jalousie. Jésus-Christ se livra lui-même pour obéir à la volonté de son Père céleste ; Pilate le mit à mort pour complaire à la haine des Juifs. Le démon, enfin, le livra dans la crainte de se voir privé, par sa doctrine et ses miracles, de la domination qu'il exerçait depuis si longtemps sur le genre humain, ne

prévoyant pas que sa passion et sa mort, bien plus encore que ses miracles et sa doctrine, devaient anéantir à jamais sa puissance. Les volontés, bien différentes dans leur principe, tendaient cependant au même but, qui est le salut du monde. C'est pourquoi, le Père, le Fils et le Saint-Esprit méritent à jamais notre amour, nos louanges et notre gratitude, tandis que Judas et ses infâmes complices sont dignes de notre haine et des supplices éternels qui les attendent. Jésus-Christ, par un effet de sa bonté envers ses disciples, voulut leur prédire sa passion et sa mort prochaines afin que, quand l'heure serait venue, ils fussent moins surpris et moins troublés.

Comme ce nom de *pâque* est souvent employé dans les saintes Écritures pour exprimer des choses différentes, nous donnons ici, afin d'éviter toute équivoque et toute erreur à ce sujet, les diverses acceptions dans lesquelles cette expression doit être prise. Ainsi, premièrement, par ce mot *pâque*, *pascha*, on entendait les sept jours ou la semaine pendant laquelle les Juifs ne devaient manger que du pain azyme, c'est-à-dire sans levain, et c'est dans ce sens qu'il est pris aux *Actes des Apôtres*, où nous lisons qu'Hérode, ayant fait jeter saint Pierre en prison, le faisait garder avec soin, ne voulant le montrer au peuple, pour le faire mourir, que quand les jours de la Pâque seraient écoulés. Le premier et le dernier jour de cette semaine étaient pourtant plus solennels que les autres. Secondement, ce mot *pâque* signifiait l'heure du soir à laquelle l'agneau pascal devait être immolé, et à cette heure commençait le premier des jours azymes, qui était le plus solennel, et dont il est fait mention ici par ces paroles du Sauveur à ses disciples : Vous savez que dans deux jours

sera la pâque... Troisièmement, on appelait pâque le premier jour des azymes, qui était le plus solennel de tous et qui était le quinzième de la lune de mars, jour auquel les Israélites étaient sortis de la captivité de l'Égypte. C'est dans ce sens que saint Luc l'entend quand il dit : La fête des Juifs, qui est appelée la Pâque, approchait; et aussi saint Jean par ces paroles : Avant la fête de Pâque, Jésus lava les pieds à ses apôtres. Quatrièmement, on donnait ce nom au festin solennel qui avait lieu en ce jour. Cinquièmement, on appelait pâque l'agneau pascal, que l'on mangeait en ce jour, comme nous le voyons par ces paroles des apôtres au Sauveur : Maître, où voulez-vous que nous allions vous préparer un lieu pour manger la pâque, c'est-à-dire l'agneau pascal. Sixièmement, on désignait par ce nom les pains azymes et les autres nourritures permises en ces jours, comme nous l'apprenons par ces paroles : Les Juifs ne voulurent point entrer dans le prétoire de peur d'être souillés et de ne pouvoir manger la pâque, c'est-à-dire les pains azymes, car, pour manger de ce pain, il fallait être purifié de toute souillure. Septièmement enfin, par ce mot pâque, on entend Jésus-Christ lui-même, dont l'agneau pascal n'était que la figure, selon ces paroles du grand apôtre : Jésus-Christ, qui est notre véritable pâque, a été immolé pour nous.

Nous dirons cependant que le nom de pâque était donné, le plus ordinairement, au jour où l'agneau pascal était immolé. Ce nom vient du mot hébreu *phase*, qui signifie passage; ainsi, l'on disait : la pâque ou le passage des Juifs. Et cela pour deux grandes raisons. En effet, cette fête de Pâque, chez les Juifs, avait été établie pour rappeler tout à la fois et cette nuit mémorable où l'ange exter-

minateur, envoyé de Dieu pour mettre à mort tous les fils aînés des Égyptiens, voyant le sang de l'agneau immolé sur la porte des maisons des Israélites, *passait* outre sans leur faire aucun mal ; et cette autre nuit, où les Israélites *passèrent* ou traversèrent la mer Rouge, pour prendre possession de la terre promise. C'est donc avec raison que cette fête était appelée Pâque ou *passage;* de plus, elle nous figurait par avance que Jésus-Christ devait, par sa mort, *passer* de ce monde à son Père, et, qu'à son exemple, nous devons aussi *passer* du vice à la vertu et des biens de la terre à la possession des biens célestes et éternels. De même, la Pâque des chrétiens, selon le sens mystique, peut être appelée un passage, puisque, en effet, en ce jour, Jésus-Christ passa de ce monde à son Père, et qu'à son exemple tous les fidèles qui veulent le suivre doivent, par la pénitence ou par le martyre, ou du moins par l'ardent désir de leurs cœurs, passer, avec le secours du sang que le Sauveur a répandu pour eux, de ce lieu de captivité à la patrie céleste qui leur est promise. Mais pour cela, de même que les Israélites teignirent du sang de l'agneau immolé les deux poteaux de leurs portes, les chrétiens aussi doivent marquer leur intelligence et leur cœur du sang de Jésus-Christ, qui est le véritable Agneau pascal ; leur intelligence, par le souvenir continuel de la passion du Sauveur ; leur cœur, par la pratique des mortifications dont il leur a donné l'exemple. Le signe de la croix, dit saint Augustin (*Tractat.* 50, *in Joan.*), éloigne de nous l'ange exterminateur qui est le démon ; à l'aide de ce signe sacré, nous serons délivrés de la captivité de l'Égypte, c'est-à-dire de ce monde corrompu, et nous passerons de l'empire du démon au royaume de la gloire

éternelle. La fête de Pâque chez les Juifs, dit le vénérable Bède (*in cap.* XXII *Luc.*), devait se célébrer en mangeant des pains sans levain; elle commençait le soir du jour où l'agneau pascal était immolé, et durait sept jours sans interruption. De même, Jésus-Christ, après avoir été immolé en ce monde, pour notre salut, passa à son Père et nous ordonna de vivre, pendant toute la durée de notre exil figuré par ces sept jours, dans la vérité et la sincérité, représentées par les pains azymes, fuyant avec soin les désirs et les concupiscences de ce monde, et marchant continuellement dans le chemin de la vertu qui seul peut nous conduire à la vraie solitude et au repos de l'esprit, qui est Dieu lui-même.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, après tout ce que nous venons de rapporter, revint en Béthanie avec ses disciples et se retira dans la maison de Lazare et de ses sœurs; les instruisant et les encourageant, comme il avait coutume de le faire par le passé. Dès ce moment, il ne reparut plus à Jérusalem, comme d'habitude, jusqu'au jour de la Cène, laissant ainsi tout le temps et toute la liberté nécessaires pour tramer sa mort.

CHAPITRE XXIX

DU JOUR AUQUEL JUDAS TRAHIT SON DIVIN MAITRE

MOTIF DE CETTE TRAHISON

Le quatrième jour de cette grande semaine, qui était le mercredi, les princes des prêtres, qui avaient entendu dire à Jésus-Christ : Vous ne me verrez plus désormais, ne le voyant plus paraître, pensèrent qu'il s'était enfui pour échapper à leur poursuite. Ils se réunirent donc dans la maison de Caïphe, avec les anciens du peuple, qui étaient les juges ordinaires. Là, ils tinrent conseil entre eux, cherchant quelque faux prétexte pour se saisir de lui et le mettre à mort. Ils étaient forcés d'avoir recours à la ruse, parce que, en effet, ils ne trouvaient en Jésus aucune raison plausible de le condamner. Depuis longtemps, ils avaient résolu de le faire périr ; maintenant, ils cherchent un moyen secret d'exécuter leur infâme dessein, afin de

ne pas exciter de bruit parmi le peuple. Les insensés! lorsqu'ils auraient dû se disposer à la grande solennité qui approchait et se purifier afin d'être dignes de manger l'agneau pascal, ils trament en secret la mort de celui qui est le véritable Agneau sans tache, et, pour cela, ils ont recours à la ruse et à la trahison. Gardons-nous bien, se disent-ils, de le faire saisir pendant les jours de la fête, *non in die festo*. S'ils parlaient ainsi, ce n'était certes pas par respect pour la solennité de la fête, mais seulement afin d'éviter tout bruit, tout tumulte parmi le peuple. En effet, parmi les habitants de Jérusalem, et aussi parmi les Juifs qui étaient venus à l'occasion de la grande fête de Pâque, plusieurs croyaient en Jésus-Christ et le regardaient comme le Messie, promis par la loi et annoncé par les prophètes. En le voyant saisi et maltraité par les princes des prêtres, ils auraient pu se lever pour le défendre et l'arracher aux mains de ses ennemis. Ils craignaient donc le peuple, *timebant ergo plebem*, non à cause de la sédition qui aurait pu s'élever ou pour éviter le scandale, mais uniquement parce que Jésus aurait pu échapper ainsi à leur mauvais dessein ; c'est pourquoi ils voulaient attendre que les jours de la fête fussent écoulés. Plus tard, cependant ils changèrent d'avis, lorsqu'ils eurent trouvé le moyen de se saisir de lui secrètement par l'entremise de son infâme disciple. Remarquons que ce sont les grands et les chefs des Juifs qui conspirent la mort du Sauveur, selon cette parole : L'iniquité est venue des princes et des anciens de Babylone. Aujourd'hui aussi, ce sont les grands, les riches, les chefs du peuple qui, les premiers, s'élèvent contre Dieu et contre son Christ, et qui remplissent le monde des plus grands scandales. O bon

Jésus ! s'écrie saint Bernard (*in ea verba : Qui vult venire post me*), le monde entier paraît être conjuré contre vous, et ceux mêmes qui sont destinés à conduire et à diriger les peuples sont les premiers à vous persécuter.

Cependant le démon était entré dans le cœur de Judas Iscarioth, l'un des disciples du Sauveur. On l'appelait Iscarioth, du nom de la ville où il avait pris naissance. Le démon était entré dans son cœur, non forcément, mais parce qu'il y avait trouvé un accès facile. En effet, ce disciple oubliant tous les miracles du Sauveur, dont il avait été le témoin, et aussi tous les bienfaits qu'il avait reçus de lui, ne pensait qu'à satisfaire son avarice. Le démon était entré dans son cœur, non par essence et comme s'intronisant essentiellement en lui, car Dieu seul ; selon la pensée de saint Augustin (*Lib. de Dogmat. Eccles., cap.* LXXXIII), peut ainsi entrer dans l'âme humaine dont il est le Créateur. Le démon y était entré par suggestion en lui inspirant la funeste pensée de trahir et de vendre son Maître. Concluons de là que le démon, par le péché mortel, pénètre dans le cœur de l'homme d'une manière plus spéciale et en prend possession. Judas donc, ayant appris que les princes des prêtres s'étaient assemblés pour tramer la mort du Sauveur, et, d'un autre côté, sachant que Jésus-Christ avait dit qu'il serait livré pour être crucifié pendant la fête de Pâque, tint en lui-même ce raisonnement : Cet homme doit mourir bientôt, je puis donc, sans trop lui nuire, le livrer entre les mains de ses ennemis, puisque je tirerai de là un grand bénéfice. Animé de cette pensée d'avarice, Judas quitte sur-le-champ et son Maître et la société des apôtres, non-seulement de corps, mais aussi de cœur, en apostasiant et

en reniant sa foi précédente, et vient trouver les princes des prêtres, qui étaient rassemblés chez Caïphe. Que voulez-vous me donner, leur dit-il, et je vous le livrerai en secret et sans bruit parmi le peuple? A cette nouvelle, les princes des prêtres furent comblés de joie, et acceptèrent la proposition de ce traître, qui leur parut plus convenable et plus secrète, renonçant à la première détermination qu'ils avaient prise d'attendre pour leur dessein jusqu'après la fête de Pâque. La divine Providence, dit saint Léon, pape (*Serm.* 7, *de Passione*), disposait ainsi toutes choses. Ne fallait-il pas, en effet, que les diverses circonstances de la passion et de la mort de Jésus-Christ qui avaient été prédites et figurées autrefois, fussent accomplies, conformément aux figures et aux prédictions qui en avaient été faites?

Judas convint donc, avec les princes des prêtres, pour prix de sa trahison, de trente pièces d'argent, juste le prix auquel Joseph, qui était la figure du Sauveur, avait été vendu par ses frères. Judas vint trouver les Juifs réunis chez Caïphe et leur vendit son Maître. Hélas! combien, à son exemple, de chrétiens se rendent chaque jour dans les spectacles, dans les assemblées mondaines, et là aussi trahissent et vendent Jésus-Christ, leur Maître, avec cette différence encore que Judas le vendit trente pièces d'argent, tandis que souvent ils le livrent pour une légère satisfaction, pour un plaisir d'un instant! L'âme dominée par l'avarice, dit saint Léon, pape (*Serm.* 9, *de Passione*), ne craint pas de se perdre pour la moindre chose, et, dans un cœur cupide, il ne reste plus aucune trace de justice. O malheureux et aveugle Judas! qui vendit Dieu pour quelques pièces d'argent, la Vérité pour la vanité,

l'éternité pour le temps. Judas avait entendu dire à son Maître que, dans trois jours, il serait mis à mort; alors, sans songer qu'il devait ressusciter, il résolut d'utiliser cette mort prochaine et d'en retirer un profit pour lui-même, afin de se dédommager de la perte qu'il avait faite lorsque Marie-Madeleine avait répandu sur la tête et sur les pieds du Sauveur les parfums précieux qui, *selon lui*, auraient pu être vendus trois cents deniers. Et en effet, les trente pièces d'argent qu'il reçut des princes des prêtres équivalaient à cette somme. C'est sans doute pour cela que saint Mathieu, dans son Évangile, en relatant la passion du Sauveur, rappelle l'effusion de ce parfum, joignant ainsi le résultat à la cause; ce fut, en effet, cette perte du parfum qui fit naître, dans le cœur de Judas, la pensée de vendre son divin Maître.

Judas ici, selon le sens mystique, est la figure et l'image de ces juges et de ces prêtres avares qui, dans l'Église ou dans l'État, ne craignent point de vendre, à prix d'argent, la justice et les sacrements. Comme Judas, en effet, ne semblent-ils pas dire, sinon en parlant, du moins par leur conduite : Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai? Hélas! s'écrie saint Bernard, combien, aujourd'hui, parmi ceux qui sont chargés de la conduite des âmes, n'en voyons-nous pas, ce que je ne saurais dire sans gémir et sans verser des larmes amères, qui, dans le creuset de leur infâme avarice, préparent les opprobres, les clous, la lance, la croix, la mort du divin Sauveur! Semblables à Judas dans le fond, ils en diffèrent cependant dans la forme et vont plus loin que lui. Judas, lui, pour prix de son infâme trahison, se contenta de quelques pièces d'argent; mais eux, dans leur insatiable cupidité,

exigent des sommes immenses ; ils n'aspirent qu'après les richesses, ne craignent rien tant que de les perdre ; ils y mettent toutes leurs affections et leur repos. Ils sont insensibles au salut comme à la perte des âmes, et, une fois engraissés du patrimoine de Jésus-Christ, ils se mettent peu en peine de l'abandon où ils ont laissé le pauvre Joseph. Cette conduite de Judas envers Jésus nous fournit trois grands enseignements, dont nous devons profiter. Le premier, c'est de nous préserver nous-mêmes avec soin d'un pareil crime, dans lequel nous pouvons tomber de plusieurs manières. Bon nombre de chrétiens, dit le vénérable Bède (*in cap.* XIV *Marc.*), sont saisis d'horreur en entendant raconter l'infâme trahison de Judas qui, pour un peu d'argent, vendit son Seigneur, son Maître et son Dieu, tandis qu'eux-mêmes ne craignent pas de commettre un pareil crime. Lorsque, en vue de quelques avantages, de quelques intérêts temporels, ils portent un faux témoignage contre le prochain et trahissent la vérité, ne vendent-ils pas ainsi, à prix d'argent, le Dieu qui a dit : Je suis la vérité? Lorsqu'ils sèment la discorde parmi leurs frères, ne trahissent-ils pas le Dieu qui est tout charité? En effet, comme dit saint Jérôme (*in Marc.*), de même que saint Jean-Baptiste, quoiqu'il ne mourût pas pour la foi de Jésus-Christ, mais seulement pour la défense de la vérité, ne fut pas moins pour cela martyr de Jésus-Christ; de même, en sens contraire, celui qui méprise et trahit les droits de la charité et de la vérité, méprise et trahit Jésus-Christ lui-même qui est la vérité et la charité par essence. Tous ceux, dit Origène (*Tractat.* 35, *in Matth.*), qui, pour quelques intérêts temporels, abandonnent la justice, vendent Dieu qui est la justice même. Il vend Jésus-Christ,

celui qui, au mépris de la crainte et de l'amour de Dieu, livre son cœur aux affections charnelles et terrestres. Ils vendent Jésus-Christ, ces simoniaques qui, en échange de quelques biens temporels et périssables, donnent les Sacrements et les choses dont ils sont les dispensateurs. En vendant son Maître, Judas se rendit criminel, et les Juifs, en l'achetant, ne furent pas moins coupables; de même, dans la simonie, il y a une double faute, de la part de celui qui donne comme du côté de celui qui reçoit.

Le second enseignement que nous devons retirer, c'est de supporter avec patience, avec résignation et pour la gloire de Dieu les humiliations, les mépris, les injures auxquels nous pouvons être exposés. Celui qui vend un objet regarde comme plus grand et plus estimable à ses yeux le prix qu'il en retire que l'objet lui-même; ainsi donc, si au fond de votre cœur et dans toutes vos actions, vous vous estimez moins que vous n'êtes en réalité, vous ne serez point troublés par les mépris et les injures, surtout si c'est pour la cause de Dieu et pour sa gloire que vous êtes méprisés et vilipendés. Si notre divin Sauveur Jésus-Christ, qui est le souverain bien, la bonté infinie, en qui sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse, a bien voulu, quoique injustement, être méprisé et vendu à vil prix, que ne devons-nous pas supporter, nous qui sommes véritablement vils et méprisables ? Considérons donc sérieusement toutes les misères, toutes les infirmités de notre faible nature, et nous consentirons volontiers à être anéantis en ce monde pour la gloire de Jésus-Christ, afin de pouvoir dire avec le Psalmiste : Pour l'amour de vous, Seigneur, j'ai supporté ici-bas les opprobres et les humiliations.

Le troisième enseignement est que l'homme lui-même doit se sacrifier tout entier pour obtenir le royaume éternel. Le ciel l'emporte en valeur sur tout ce qu'il y a de plus grand et de plus précieux en ce monde; or, vous n'avez rien ici-bas de plus cher que vous-mêmes; c'est donc vous-mêmes qu'il faut sacrifier pour l'acquérir, à l'exemple de Jésus-Christ qui consentit à être vendu pour nous le mériter. O hommes, considérez ici votre propre misère et votre néant. Si vous étiez estimés à votre juste valeur, que vaudriez-vous, je vous le demande? une obole à peine, que dis-je, un rien, en comparaison de Jésus-Christ lui-même, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, qui fut vendu trente pièces d'argent. Descendez en vous-mêmes et au fond de votre conscience; voyez si vous n'avez jamais vendu Jésus-Christ en méprisant sa loi et ses divins commandements pour courir après les biens périssables et les vanités de ce monde. Pensez aussi que Jésus est mis encore à l'encan, et si l'infâme Judas l'a vendu par avarice, vous, au contraire, faites tous vos efforts pour le racheter par vos aumônes et vos bonnes œuvres. Si vous n'avez rien à donner en échange, donnez-lui au moins votre cœur; c'est là surtout ce qu'il désire avec le plus d'ardeur, comme il le dit lui-même par la bouche du Sage : O mon fils, donnez-moi votre cœur. Apprenons aussi de là que l'homme en ce monde, quelque parfait qu'il puisse être, ne doit jamais présumer de lui-même, puisqu'un apôtre a pu livrer son Maître à ses ennemis, et trahir aussi indignement le Créateur et le souverain Seigneur de toutes choses.

Ce fut un mercredi que le Sauveur fut vendu à ses ennemis par son infâme disciple, et un vendredi qu'il fut atta-

ché à la croix. En mémoire de ces deux grands événements, ces deux jours furent dans le christianisme spécialement consacrés aux jeûnes et à la pénitence; le vendredi d'abord et ensuite le mercredi. En ce dernier jour également, plusieurs chrétiens s'abstiennent de viande, parce qu'en ce jour la chair du Fils de l'homme a été livrée aux mains de ses futurs bourreaux. C'est aussi en souvenir de cet événement que l'Église, pendant les trois jours suivants, supprime le commencement et la fin ordinaire de ses *heures*, comme pour nous rappeler qu'en ces jours-là, Jésus-Christ, qui est l'alpha et l'oméga, le principe et la fin de toutes choses, nous a été enlevé pour être livré à ses ennemis.

Judas, cependant, après les conventions prises avec les princes des prêtres de leur livrer son divin Maître, ne cherchait plus que l'occasion favorable de se saisir de lui. Il fallait agir secrètement afin d'éviter toute commotion parmi le peuple. Il attendit donc que la nuit fût venue, et le moment où, après la cène, Jésus-Christ était dans le jardin avec ses disciples. C'est là qu'il le fit saisir pour le remettre entre les mains de ses ennemis. O âmes chrétiennes, arrêtez-vous ici un instant; rappelez-vous toutes les peines, toutes les fatigues, tous les travaux auxquels notre divin Sauveur, pendant sa vie tout entière, voulut bien s'exposer en faveur de ce peuple aveugle qui ne le paie que d'ingratitude, qui ne sait lui rendre que le mal pour le bien qu'il en a reçu, qui le poursuit sans cesse de ses injures, jusqu'à ce qu'enfin il soit livré à sa discrétion et à sa malice. O bon Jésus ! ô mon divin Sauveur ! s'écrie saint Anselme (*in Meditation.*), vous avez daigné venir vers les brebis perdues de la maison d'Israël; vous êtes

venu apporter en ce monde la lumière de la parole divine et annoncer aux hommes la bonne nouvelle du royaume des cieux qui allait désormais leur être ouvert. Vous avez confirmé vos paroles par vos miracles en faisant éclater à leurs yeux votre puissance divine en faveur des malades et des infirmes que vous avez guéris; vous avez en un mot mis tout en œuvre pour les attirer à vous. Leur cœur endurci demeura insensible à tant de bienfaits; ils rejetèrent loin d'eux vos discours et méprisèrent vos prodiges, à l'exception cependant de quelques généreux athlètes que vous avez choisis pour confondre l'obstination de la multitude. Non contents de se montrer ingrats, ils vous chargèrent d'outrages, vous, le Roi des rois et le Seigneur des anges et des hommes. Vos œuvres merveilleuses que nul avant vous n'avait opérées à la face du monde, ils les traitèrent d'œuvres de Satan; ils vous injurièrent de toutes manières en vous appelant possédé du démon, séducteur du peuple, ami des publicains et des pécheurs. O chrétiens! pourquoi donc gémir et pleurer, lorsque vous avez à souffrir quelque injure? N'entendez-vous pas les outrages dont on accable Jésus-Christ? Si le Fils de l'Éternel est traité de possédé du démon, à quoi ne doivent pas s'attendre ceux qui ne sont que ses serviteurs? Mais ce n'est pas tout encore, ô mon divin Maître! vous avez supporté tant de blasphèmes et de si horribles insultes avec la plus entière résignation, et en présence de ceux qui vous insultaient si grossièrement, vous êtes resté comme un homme sans défense et sans voix, lorsque d'un mot vous eussiez pu les confondre et les anéantir. Enfin, pour mettre le comble à votre patience infinie, vous avez supporté la trahison de votre infâme disciple, ce fils de la per-

dition, qui osa, pour trente pièces d'argent, vous livrer entre les mains de vos ennemis qui, eux aussi, devaient vous condamner à une mort injuste et cruelle. O quelle ne devrait pas être notre honte, notre confusion, lorsque nous, chrétiens, nous manquons de patience dans les épreuves! Quoi donc! Jésus, malgré son innocence, se soumet sans mot dire aux ignominies et aux douleurs de sa passion, à la mort même la plus infâme, pour nous, pour notre amour; et nous, misérables pécheurs, tout couverts d'iniquités, dignes de toute la colère de Dieu, nous refusons de souffrir la moindre humiliation, nous nous révoltons au plus petit mot injurieux qui s'adresse à nous! Jésus-Christ, dit saint Chrysostôme (*de Proditione Judæ*), est chargé d'opprobres, et il ne laisse échapper aucune plainte; et vous, chrétiens, vous voulez être honorés, vous refusez d'avoir part aux humiliations et aux abaissements du Sauveur!

Nous devons considérer encore ici combien il est dangereux de ne pas résister au mal dès le principe. Le démon s'insinue peu à peu dans nos cœurs, et quand il a pu nous faire tomber dans quelques fautes qui nous paraissent légères, il nous entraîne ensuite dans de plus grandes. Si Judas eût résisté à la première pensée de cupidité et d'avarice, il n'en serait pas venu jusqu'à trahir son divin Maître; si les Juifs ne se fussent point laissés aller à l'orgueil et à la jalousie, ils n'auraient pas condamné Jésus-Christ à mort; mais, parce que l'un et les autres méprisèrent les petites choses, selon la parole du Sage dans l'Ecclésiastique, ils tombèrent peu à peu dans les grandes · *Qui spernit modica, paulatim decidet.*

CHAPITRE XXX

MÉDITATION AU SUJET DES PREMIÈRES VÊPRES DE LA CÈNE DU SAUVEUR

Le temps des grandes miséricordes du Seigneur approchait, et il n'était pas éloigné le jour auquel il avait résolu de délivrer son peuple, non pas au prix de l'or ou de l'argent, mais au prix de son sang adorable. Ainsi donc, afin de laisser à ses disciples un souvenir éclatant de ce grand jour, et aussi pour achever les divers mystères qui lui restaient encore à accomplir, Jésus-Christ voulut célébrer un dernier repas avec eux avant de mourir et de les quitter. Les pains de proposition qu'Abimélech donna jadis au grand roi David étaient la figure de cette cène, qui fut magnifique et solennelle; transportons-nous en esprit à ce grand festin; méditons avec application et avec amour toutes les circonstances qui l'accompagnèrent, et Jésus,

notre bon Maître, ne nous laissera pas aller sans nous avoir pleinement rassasiés. Cinq grandes particularités doivent surtout fixer notre attention. La première est la réfection corporelle; la seconde, le lavement des pieds; la troisième, la réprimande charitable que le Sauveur adresse au disciple qui doit le trahir; la quatrième est l'institution de l'auguste Sacrement de nos autels; la cinquième, *enfin*, est le discours par lequel Jésus-Christ termine cette grande solennité. Arrêtons-nous d'abord à la première, qui est la réfection corporelle.

Le premier jour des azymes, jour auquel vers le soir l'agneau pascal devait être immolé et mangé avec des pains sans levain, c'est-à-dire le quatorzième jour du mois de mars, qui était un jeudi et la veille de la pâque des Juifs, les disciples du Sauveur lui demandèrent : Maître, où voulez-vous que nous vous préparions la pâque, ou plutôt l'agneau pascal prescrit par la loi de Moïse? Jésus, pour satisfaire à leur demande, envoya saint Pierre et saint Jean vers un de ses amis qui demeurait sur la montagne de Sion, et dans la maison duquel il y avait une grande salle, leur disant que c'était en ce lieu qu'ils devaient aller préparer toutes les choses nécessaires pour la célébration de la Pâque, montrant ainsi que jusqu'à son dernier jour, il voulait se soumettre aux observations légales. Saint Pierre est ici la figure de la vie active, et saint Jean l'emblème de la vie contemplative, lesquelles doivent disposer le cœur du chrétien à recevoir dignement Jésus-Christ dans l'auguste Sacrement de l'eucharistie. Le Sauveur, en députant ses deux disciples pour préparer la pâque, leur dit : Allez à la ville; chemin faisant, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau. Selon

le sens purement littéral, cet homme portait cette cruche remplie afin de se procurer par là l'eau nécessaire aux purifications exigées pour la grande fête de Pâque ; il nous montre que le cœur de tout chrétien dans lequel Jésus-Christ veut bien venir célébrer la cène, doit être purifié par les larmes de la pénitence. Cette eau nous figure également le sacrement de Baptême. Ce qui fait dire au vénérable Bède, parlant sur ce sujet (*in cap.* XXII *in Luc.*) : Cet homme portant une cruche d'eau, et que les deux apôtres allant préparer la pâque rencontrent dans leur chemin, nous apprend que Notre-Seigneur venait célébrer cette pâque pour la purification et le salut du monde. L'eau signifie la grâce du Baptême, et la cruche représente la fragilité de ceux qui devaient en être les ministres. Puis le Sauveur ajoute : Suivez cet homme jusqu'à la maison dans laquelle vous le verrez entrer, et dites au propriétaire de cette maison : Le Maître a dit : Mon temps est proche, je veux chez vous faire la pâque avec mes disciples. Comme s'il disait en d'autres termes : Je veux que vous prépariez pour moi dans votre maison tout ce qui est prescrit par la loi de Moïse pour célébrer dignement la solennité de Pâque et manger l'agneau pascal. Nous devons conclure de là que cet homme était secrètement disciple de Jésus, puisqu'en effet il procura au Sauveur tout ce qui était nécessaire pour cette cérémonie légale. Par là également, nous apprenons combien grande était la pauvreté du Sauveur, qui ne possédait ni maison pour célébrer la Pâque, ni argent pour acheter les objets nécessaires à cette fête ; c'est pour ce motif que ses apôtres lui avaient demandé où il désirait qu'ils allassent lui préparer la pâque. Écoutez bien ceci et rougissez, ô vous chrétiens orgueil-

leux, qui mettez tous vos soins à vous construire des palais somptueux et magnifiques; qui prenez plaisir à entasser richesses sur richesses, trésors sur trésors. Jetez les yeux sur Jésus-Christ; il est le maître et le seigneur du monde entier, et pourtant il n'a pas de lieu où reposer sa tête; il manque même d'argent pour acheter un agneau. Ces riches ambitieux ne ressemblent-ils pas aux païens et aux infidèles, qui se prosternent devant les idoles, et qui adorent les ouvrages de leurs mains? Se plaire, en effet, à demeurer dans de magnifiques habitations, mettre toutes ses affections et toutes ses délices dans les trésors et les richesses, n'est-ce pas, comme les païens, adorer le bois et la pierre, l'or, l'argent ou le marbre?

Les disciples, cependant, dociles aux ordres de leur divin Maître, s'en allèrent devant, et, ayant trouvé toutes choses comme Jésus leur avait dit, ils disposèrent tout ce qui était nécessaire sur la montagne de Sion, dans le lieu qui leur avait été désigné. Ce fut là que Jésus-Christ mangea la pâque avec ses disciples. Ce fut aussi dans ce lieu, qu'après la résurrection du Sauveur, les disciples se retirèrent dans la crainte qu'ils avaient des Juifs. Ce fut là encore qu'ils reçurent le Saint-Esprit au jour de la Pentecôte, et que Jésus, avant son ascension, opéra plusieurs miracles.

Lorsque le soir fut venu, le Sauveur entra dans la ville avec ses disciples, et se rendit au lieu dont nous venons de parler pour y célébrer la Pâque, car c'était l'heure à laquelle devait être mangé l'agneau pascal, qui était la figure du véritable Agneau, lequel aussi devait être immolé au dernier âge du monde pour la rédemption des hommes. Il est bon de remarquer ici que chez les Juifs les

grandes solennités commençaient toujours la veille au soir et se terminaient également le soir, de sorte que ce qui se faisait pendant cette vigile était regardé comme étant fait le jour même de la fête, puisque cette vigile en faisait essentiellement partie. D'après cette observation, il est facile de voir que saint Jean, qui rapporte que la cène du Sauveur eut lieu le jour précédant la grande fête de Pâque, n'est point en contradiction avec les trois autres évangélistes, qui la placent au premier jour des azymes, parce que ceux-ci parlent de la fête en elle-même, qui commençait la veille au soir, tandis que saint Jean parle de la grande solennité. A partir de ce moment, c'est-à-dire du quatorzième jour au soir de la lune de mars jusqu'au soir du vingt et unième jour du même mois inclusivement, les Juifs, d'après la loi, ne devaient plus avoir chez eux de pain fermenté et ne pouvaient faire usage que de pains azymes. Par là nous voyons que Jésus-Christ institua la sainte Eucharistie et consacra son corps avec du pain sans levain et non avec du pain fermenté, puisque dès lors il n'y en avait plus dans les maisons. Pendant cette nuit fut immolé l'agneau légal, qui était la figure du véritable Agneau, destiné à être offert pour le salut du monde, et cependant Jésus-Christ ne fut pas mis à mort cette nuit-là, parce qu'il voulait célébrer la Pâque des Juifs et se montrer soumis jusqu'à la dernière heure aux prescriptions de la Loi, et aussi afin que l'immolation de l'agneau figuratif précédât celle du véritable Agneau, et qu'ainsi la vérité succédât immédiatement aux figures. Pendant cette nuit encore, le Sauveur donna à ses disciples le pouvoir de célébrer l'auguste Mystère de son corps et de son sang précieux, puis, saisi par les Juifs, ses ennemis acharnés, il

commença le terrible drame de sa passion. Il fut crucifié le lendemain, pendant la fête de Pâque, qui était un vendredi. Mais comme ce jour est un jour de deuil et de tristesse, l'Église a transféré la solennité pascale au dimanche suivant, qui est le jour de la résurrection du Sauveur.

O âme chrétienne ! transportez-vous dans cette maison où est Jésus-Christ; contemplez-le retiré à l'écart, s'entretenant pieusement avec ses apôtres, tandis que quelques-uns de ses disciples sont occupés dans le cénacle à préparer tout ce qui est nécessaire pour la pâque. Nous lisons dans l'histoire que saint Martial, qui plus tard fut évêque de Limoges, était un des soixante-douze disciples désignés pour servir à table Jésus-Christ et ses apôtres. Ce fut lui aussi qui prépara l'eau pour le lavement des pieds. Quand tout fut prêt, Jésus entra dans le cénacle avec ses apôtres. Lorsqu'ils eurent lavé leurs mains, on apporta l'agneau pascal, que le Sauveur bénit, et ils le mangèrent avec des laitues amères, selon les prescriptions de la loi. Quatre choses étaient nécessaires à ce festin pascal : l'agneau, les pains azymes, le vin et les laitues amères; ce qui nous montre que tout chrétien aussi, pour célébrer dignement la pâque nouvelle, c'est-à-dire recevoir le corps et le sang précieux de l'Agneau sans tache, doit précédemment purifier son cœur de toutes souillures par les amertumes d'un repentir sincère et d'une véritable pénitence. Jésus donc était à table avec ses douze apôtres, comme un maître au milieu de ses disciples, comme un seigneur au milieu de ses serviteurs, comme un père au milieu de ses enfants, ou plutôt de ses compagnons et de ses amis. Ce festin est l'image de ce banquet éternel que Dieu donnera à ses élus, au soir de cette vie qui est la

fin du monde. Heureux ceux qui seront jugés dignes d'y prendre part !

Comment se fait-il, me direz-vous peut-être, que Jésus et ses apôtres mangèrent l'agneau pascal étant assis, puisque la loi prescrivait qu'il fût mangé étant debout? A cela je vous répondrai, avec saint Théophile, que d'abord ils mangèrent l'agneau selon les ordonnances légales et qu'ensuite ils s'assirent à table pour continuer le repas, ce que l'évangéliste nous indique suffisamment par ce mot *postea*, après cela. Pendant qu'ils étaient à table et qu'ils mangeaient, Jésus dit à ses disciples : Depuis longtemps je désire avec ardeur de manger avec vous cette pâque figurative et légale, avant ma passion et ma mort. Par cette répétition de mots : *desiderio desideravi*, le Sauveur veut nous faire comprendre le désir ardent avec lequel il soupirait après la fin de l'ancien Testament et le commencement du nouveau, qui seul était l'objet réel de ses vœux. Apprenez de là, âmes chrétiennes, à ne pas vous alarmer si vos vœux ne sont pas aussitôt exaucés, puisque les désirs de Jésus-Christ lui-même ont été différés si longtemps, et que pendant sa vie entière il a soupiré après notre salut. Si nous n'éprouvons aucuns bons désirs, au moins ayons la volonté de les ressentir, et Dieu nous en tiendra compte. Le Sauveur voulait nous apprendre tout à la fois qu'il allait s'exposer volontairement à toutes les souffrances de sa passion, et qu'il n'avait rien tant à cœur que de voir les prescriptions légales anéanties et la vérité de l'Évangile proclamée dans le monde entier. Jésus-Christ, dit le vénérable Bède (*in cap.* XXII *Luc.*), désire manger la pâque des Juifs avec ses disciples, et manifester ainsi aux hommes les mystères de sa passion, afin de leur ap-

prendre qu'il ne désapprouvait point les cérémonies légales qui étaient la figure de la véritable Pâque, mais que désormais, la vérité étant réalisée, ils ne devaient plus s'attacher aux prescriptions charnelles; de même que la manne fut enlevée aux enfants d'Israël dès l'instant qu'ils eurent goûté aux fruits de la terre promise.

Le Sauveur, ensuite, ajouta : Je ne mangerai plus désormais de cette pâque des Juifs, jusqu'à ce que le Sacrement de mon corps et de mon sang, dont cette pâque est la figure, ait été établi, institué dans le royaume de Dieu, qui est l'Église militante; comme s'il disait : Je ne la célébrerai plus désormais, cette pâque, en signe et en figure, mais réellement et en vérité. Jésus-Christ institua l'auguste Sacrement de l'Eucharistie pour que nous y participions spirituellement par la foi, et lui-même y participe avec nous, puisque par lui il s'incorpore à nous, selon ces paroles de saint Augustin (*lib. VII, Confession., cap.* XIX) : O mon divin Sauveur ! vous êtes vraiment la nourriture des forts; par ce divin Sacrement, ce n'est pas vous qui êtes incorporé en moi, mais moi qui suis incorporé en vous. Puis ensuite, prenant le calice qui renfermait le vin destiné à la pâque, il rendit grâces à Dieu, son Père, et dit à ses apôtres : Prenez ceci, et distribuez-le entre vous. Il rend grâces à Dieu, parce qu'enfin ses désirs vont être accomplis; l'immolation du Véritable va remplacer celle de l'agneau légal, la vérité va succéder aux figures, la loi ancienne va être abolie pour faire place à la loi évangélique; le pain et le vin, par l'effet mystérieux de sa bénédiction, sont changés en son corps et en son sang. C'est pourquoi il ajoute : Je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, jusqu'à ce que vienne le royaume de Dieu. Dès ce

jour donc, la pâque des Juifs fut abolie et transférée dans l'Église nouvelle de Jésus-Christ, à ce moment sublime où la Sagesse éternelle prépare elle-même la table de ce mystérieux banquet où, pour pain, elle donne son propre corps, et pour vin son propre sang. Les sacrifices anciens et les cérémonies des Juifs avaient force de loi et étaient obligatoires jusqu'au moment de la passion du Sauveur, dans laquelle fut offert à Dieu le vrai et unique sacrifice qui pût lui plaire et qui abolissait tous les autres qui l'avaient précédé et qui n'en étaient que l'emblème. C'est pour cette raison que le Sauveur les observa pendant toute sa vie et les fit observer aux autres.

En effet, dit saint Augustin (*Lib. de spiritu et littera*), les sacrifices de la Loi ancienne subsistèrent jusqu'à la passion du Sauveur; mais quand la vérité de l'Évangile eut éclaté dans le monde, ils furent abolis et disparurent pour toujours. Il n'en est pas de même des sacrements du christianisme, qui doivent durer jusqu'à la consommation des siècles.

Nous lisons au livre de l'Exode les diverses dispositions requises en ceux qui, sous la loi de Moïse, voulaient prendre part au festin de l'agneau pascal; ces dispositions sont les mêmes que celles nécessaires à tout chrétien qui veut approcher dignement de l'auguste Sacrement de nos autels, qui contient le véritable Agneau sans tâche, qui est Jésus-Christ. Ainsi, chez les Juifs, pour manger l'agneau pascal, il fallait être circoncis selon la loi; on devait le manger avec des laitues amères et des pains sans levain, debout, les reins ceints, des souliers aux pieds et un bâton à la main. De même, dans le christianisme, nul ne doit approcher de la Table sainte et participer à la sainte Eucha-

ristie s'il n'est véritablement circoncis de cœur, et s'il n'a entièrement dépouillé le vieil homme pour se revêtir du nouveau ; il faut avoir dans le cœur l'amertume des fautes passées et le regret sincère de les avoir commises ; la conscience purifiée de tout levain du péché ; les reins ceints de la sainte vertu de chasteté ; avoir renoncé à toutes les affections charnelles et terrestres ; enfin, être armé de la grâce pour soutenir dans la pratique du bien et pour protéger et défendre contre les rechutes dans le mal. Ces dispositions diverses sont indispensables, mais elles ne sont, pour ainsi dire, que négatives et ne nous préservent que du mal, ce qui ne suffit pas, car il faut encore bien faire. Aussi la Loi de Moïse exigeait-elle d'autres conditions, qui n'étaient pas moins nécessaires que les premières, et qui nous rappellent également celles que Dieu exige de tout chrétien pour la réception du sacrement de l'Eucharistie. Ainsi, l'agneau pascal devait être mangé dans une seule maison par les voisins, réunis tous ensemble pour cette cérémonie légale ; cet agneau devait être rôti et non pas cuit dans l'eau, mangé promptement, tout entier, et on ne devait point en briser les os. De même la sainte Eucharistie n'existe et ne peut être reçue que dans la seule Église catholique, apostolique et romaine ; pour y avoir part, nous devons vivre dans une parfaite union et une grande concorde avec nos frères ; être animés du feu sacré de l'amour divin, et d'une grande avidité spirituelle qui nous fasse soupirer sans cesse après une si grande faveur ; nous devons avoir une foi pleine et entière en Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, et n'approcher de cet auguste Sacrement qu'avec de grands sentiments de dévotion et d'un profond respect.

CHAPITRE XXXI

DU LAVEMENT DES PIEDS DES APOTRES

La seconde circonstance de la Cène du Sauveur, qui doit plus spécialement fixer notre attention et sur laquelle nous allons méditer en ce moment, est le lavement des pieds des apôtres. Jésus donc voyant approcher l'heure, le moment où il allait passer de ce monde à son Père; comme il avait toujours aimé les siens qui étaient avec lui en ce monde, il voulut les aimer jusqu'à la fin et leur en donner des preuves. Jésus-Christ, en effet, chérissait ses apôtres, non-seulement comme ses créatures, mais encore comme des hommes de son choix, comme des favoris et des amis intimes, et il leur donna des marques les plus évidentes de cette affection en sacrifiant pour eux son sang et sa vie sur la croix. Ou bien il les aima jusqu'à la fin, c'est-à-dire avec persévérance et jusqu'à la mort, non pas qu'à la mort cette affection dût cesser, mais parce que jusque-là il leur

en donna des marques. Le Sauveur montre par là à tous les chrétiens qu'ils doivent persévérer jusqu'à la mort dans le double amour de Dieu et de leurs frères, et que rien en ce monde ne doit être capable de les y faire renoncer. Ou bien encore, il les aima jusqu'à la fin, c'est-à-dire qu'il les aima en Jésus-Christ qui est la fin et la consommation de toutes choses, pour que de ce monde où ils allaient encore demeurer quelques instants après lui, ils pussent, par cet amour, passer jusqu'à leur chef qui était sur le point de les quitter. Par le nom de Jésus, qui signifie Sauveur, nous devons entendre ici le bon Pasteur. La fin dernière de toute créature raisonnable est la béatitude éternelle, qui consiste dans la claire vision de Dieu et dans la jouissance de toutes ses perfections infinies; or, quoique tout chrétien doive ici-bas aimer son prochain uniquement en vue de ce bonheur céleste, le pasteur, qui est le vicaire et le représentant de Jésus-Christ, y est plus spécialement obligé à l'égard de ceux qu'il est chargé de conduire, et il doit sans cesse les exciter à cet amour des biens éternels.

La Cène était terminée et le démon avait inspiré à Judas le funeste dessein de trahir et de livrer son divin Maître entre les mains de ses ennemis. Non pas que le démon eût agi directement sur la volonté de Judas, mais seulement d'une manière indirecte en l'excitant, en l'animant à mettre à exécution la pensée qu'il avait conçue précédemment en lui-même; car, remarquons-le bien, le diable n'est pas l'auteur des mauvaises pensées de l'homme, il n'en est que l'instigateur. Les tentations mauvaises viennent du cœur de l'homme et non pas du démon qui, quand il peut les pénétrer par quelques signes ou par quelques actes extérieurs, les anime alors, les excite, les enflamme de toutes

ses forces pour faire tomber dans le mal, mais il ne peut entraîner malgré lui l'homme qui lui résiste et qui ne veut pas consentir. Les suggestions du démon, dit saint Augustin (*Tractat.* 55, *in Joan.*), viennent se mêler aux pensées humaines et aux mauvais désirs de notre cœur, et si nous n'y résistons pas avec courage, ils nous entraînent au mal. Jésus alors sachant que Dieu son Père avait remis toute-puissance entre ses mains, même sur son traître disciple et sur ses persécuteurs (ce qui nous montre évidemment que la plénitude de l'autorité et de la science résidait en Jésus-Christ); sachant qu'il était sorti de Dieu pour venir en ce monde, et qu'il allait quitter ce monde pour retourner à Dieu; sachant qu'il était le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Fils unique du Très-Haut et de l'Éternel, voulut nous donner l'exemple le plus éclatant de la plus profonde humilité qui fût jamais, en s'abaissant jusqu'à servir les hommes, lui qui était Dieu, et pour prouver encore une fois qu'il était venu en ce monde pour servir et non pour être servi. Il se lève donc de table et se dispose à laver les pieds de ses apôtres. Quelle surprenante humilité! quel profond mépris de l'orgueil! Celui qui est sorti de Dieu et qui est sur le point de retourner à Dieu, veut s'abaisser jusqu'à laver les pieds de ses disciples! Saint Jean, avant de raconter dans son évangile ce grand acte d'humilité de la part du Sauveur, proclame hautement toute sa grandeur et sa puissance, afin de mieux nous faire apprécier le profond abaissement auquel il a bien voulu se réduire et nous apprendre également que plus nous sommes élevés, plus nous devons être humbles et ne jamais nous prévaloir des dons que nous avons reçus de Dieu. Comme s'il nous disait : Si celui qui est véritablement le Fils du

Tout-Puissant, égal à son Père, n'a pas craint d'abaisser sa divine Majesté et s'est humilié jusqu'au point de vouloir laver les pieds de ses disciples, que ne devez-vous pas faire, vous, misérables, qui n'êtes que cendre et poussière?

Cependant ses apôtres voyant leur divin Maître se lever et quitter la table, se levèrent avec lui, car ils ne savaient où il voulait aller ni ce qu'il voulait faire. Jésus alors descendit avec eux dans une chambre plus basse, au-dessous du cénacle et dans la même maison. En Palestine, la salle à manger ou le cénacle occupe l'endroit le plus élevé de la maison et les autres chambres sont au-dessous. Il y avait autrefois sur cette montagne de Sion deux chapelles qui étaient occupées par des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, sous la conduite d'un abbé. La chapelle supérieure avait été construite à l'endroit même où Jésus-Christ fit la Cène et où ensuite le Saint-Esprit, au jour de la Pentecôte, descendit sur les apôtres sous la forme de langues de feu. La chapelle basse occupait le lieu même où le Sauveur lava les pieds à ses apôtres, et où après sa résurrection il leur apparut les portes fermées. Auprès de cette dernière chapelle était un cimetière où avaient été enterrés saint Etienne, Nicodème, Gamaliel et plusieurs autres saints personnages. On y voyait aussi les tombeaux de David, de Salomon et de plusieurs autres bons rois tant de Juda que de Jérusalem. Jésus étant arrivé en cet endroit, ordonna à ses apôtres de s'asseoir, se fit apporter de l'eau et quitta ses vêtements afin d'être plus dispos pour accomplir ce qu'il allait faire. Nous voyons dans la vie du Sauveur quatre circonstances particulières où il fut dépouillé de ses vêtements : dans la Cène, comme nous le voyons ici, pour les reprendre un instant après;

lorsque, attaché à la colonne, on lui ôta, pour le flageller, ses habits dont on le revêtit ensuite; au milieu des insultes et des dérisions des soldats qui lui enlevèrent ses vêtements pour le couvrir d'un manteau d'écarlate; enfin, lorsqu'il fut attaché sur la croix pour ne plus désormais être revêtu. Ces quatre dépouillements successifs nous désignent : le premier, les apôtres que Jésus-Christ quitta un instant pour les rejoindre bientôt après; le second, ceux qui, au jour de la Pentecôte et dans la suite des siècles, embrassent sa doctrine et se rangent au nombre de ses disciples; le troisième, ceux qui, à la fin du monde, feront pénitence et mériteront d'être comptés parmi les élus; le quatrième, enfin, les infidèles et les pécheurs qui, s'obstinant dans leur malice, seront éternellement bannis de la société des saints.

Le Sauveur donc ayant quitté ses vêtements, met devant lui une toile de service et lui-même, de ses propres mains, verse l'eau nécessaire dans un bassin de pierre qui était là et se dispose à laver les pieds de ses apôtres; ces pieds couverts d'ordures et de boue, car alors ils marchaient sans chaussure. N'y a-t-il pas là de quoi nous saisir d'étonnement et d'admiration? et pourtant cessons d'être surpris, puisque nous voyons notre divin Maître faire encore bien davantage. Quoi donc! s'écrie saint Augustin (*Tractat.* 55, *in Joan.*), nous sommes étonnés de voir notre divin Rédempteur quitter ses vêtements, se couvrir des marques de la domesticité, verser lui-même l'eau nécessaire pour laver les pieds de ses apôtres et les essuyer de ses mains; mais n'a-t-il pas fait de quoi nous surprendre encore plus, lorsque, quittant le trône de l'Éternel, son Père, il vint s'anéantir en ce monde; lorsque, revêtu de notre misérable nature,

il se montra semblable à nous ; lorsque sur la croix il versa son sang pour laver et pour effacer les péchés des hommes; lorsqu'enfin, dans sa chair mortelle, il réalisa toutes les paroles du saint Évangile? Agissant toujours selon l'ordre et la raison et aussi pour donner l'exemple, le Sauveur voulut commencer par laver les pieds de saint Pierre, qui était en effet le premier et le plus grand de tous les apôtres. Saint Pierre saisi d'étonnement et comme frappé de stupeur à la vue de tant d'abaissement et d'humiliation de la part de son divin Maître, refusa tout d'abord de se prêter aux désirs de celui qu'il vénérait comme un Dieu. Ce que vous voulez faire là, ô mon bon Maître, n'est pas digne de votre grandeur et de votre majesté. Vous êtes le Seigneur souverain et je ne suis qu'un vil esclave; vous êtes le Dieu tout-puissant et je ne suis qu'un homme pécheur; vous êtes le Créateur de toutes choses et je ne suis qu'une misérable créature, et c'est à moi, misérable créature, homme pécheur et vil esclave, que vous voulez laver les pieds et les laver avec ces mains sacrées qui ont rendu la vue aux aveugles, la santé aux malades, la vie aux morts? Non, je ne saurais le souffrir. Saint Pierre avait déjà tenu un semblable langage, lorsqu'au commencement de sa conversion il avait dit à Jésus : Éloignez-vous de moi, Seigneur, car je ne suis qu'un misérable pécheur. Le Maître, en s'abaissant jusqu'à vouloir servir son disciple, nous donne un grand exemple d'humilité que confirme le disciple en s'efforçant de s'y soustraire. Comme s'il disait, selon le vénérable Bède : Vous qui êtes le Dieu des dieux, le Roi des anges, le Fils du Très-Haut, le Miroir sans tache de la Majesté divine, vous que les puissances angéliques adorent, vous enfin le Dieu éternel, vous voulez me laver les pieds, à moi, vil et

méprisable ver de terre? vous voulez vous courber devant moi, vous devant qui doivent se courber les puissants et les maîtres du monde? vous voulez fléchir devant moi, vous devant qui tout genou doit fléchir au ciel, en terre et dans les enfers?

En agissant ainsi, saint Pierre nous représente ces disciples ignorants qui, dans leur indiscrétion, se permettent de blâmer, de critiquer la conduite de leurs supérieurs, parce qu'ils ne connaissent pas les raisons puissantes qui les font agir. Souvent, en effet, dans ce monde, nous taxons comme injustes, parce que nous en ignorons la cause et le motif, des actions qui en elles-mêmes sont parfaitement conformes à la justice et à la droite raison. Aussi le Sauveur lui dit : Ce que je fais, vous l'ignorez maintenant, mais vous le connaîtrez par la suite. Comme s'il lui disait : Ce que je fais maintenant, c'est pour vous donner l'exemple de ce que vous devez faire vous-mêmes ; vous ne le comprenez pas maintenant, mais vous le comprendrez bientôt, quand je vous l'aurai expliqué ; ce qui eut lieu quand Jésus, après le lavement des pieds, dit à ses disciples : Ce que j'ai fait à votre égard, vous devez aussi le pratiquer à l'égard les uns des autres. Cet excès d'abaissement de la part du Rédempteur des hommes était nécessaire pour réprimer l'orgueil du cœur humain, et pourtant, malgré cet exemple frappant d'un Dieu, combien ne voyons-nous pas encore aujourd'hui de chrétiens orgueilleux, de ministres même de Jésus-Christ, qui refusent de pratiquer l'humilité, la seule voie cependant qui puisse nous conduire au ciel. Ou bien encore, comme si Jésus lui disait : Ce que je fais, vous ne le comprenez pas maintenant, parce que cette action toute mystérieuse et emblé-

matique signifie la pureté intérieure de l'âme que, seul, je puis donner, mais vous le comprendrez plus tard, lorsque vous aurez reçu les lumières du Saint-Esprit. Apprenons également de là à ne jamais juger ou critiquer les actes et la conduite de nos supérieurs, à moins toutefois que par la permission de Dieu, ils ne tombent dans quelques graves erreurs.

Saint Pierre cependant, ne pouvant se faire à l'idée que Jésus allait ainsi s'humilier en sa présence, persiste dans son refus, et, pénétré du plus profond respect, lui dit de nouveau : Non, Seigneur, je ne permettrai jamais que vous me laviez les pieds ; non, je ne souffrirai point que, vous qui êtes mon Maître, mon Seigneur et mon Dieu, vous vous abaissiez ainsi devant moi. Sans doute, saint Pierre parlait ainsi par un effet de la déférence et de l'amour qu'il portait à son divin Maître, et pourtant il agissait imprudemment ; puisque Jésus-Christ ne pouvait se tromper, il ne devait pas s'opposer à sa volonté. Aussi le Sauveur l'en reprend et lui dit : Si je ne vous lave les pieds, vous n'aurez point de part avec moi dans mon royaume. Ce que nous devons entendre ou de la purification intérieure de l'âme qui est ici ordonnée parce qu'elle est nécessaire, ou de la purification matérielle des pieds qui n'est nécessaire qu'autant qu'elle est commandée. Jésus ne pouvait mieux convaincre son disciple qu'en lui faisant une pareille menace ; saint Pierre, en effet, saisi de frayeur à cette parole, et craignant pour son salut, changea bientôt sa détermination et s'écria : O mon bon Maître ! lavez-moi non-seulement les pieds, mais encore et les mains et la tête. Les pieds, qui sont la partie inférieure du corps humain, nous représentent ici les affections ter-

restres; les mains, qui occupent le milieu, sont l'image de nos œuvres; la tête, qui est la partie supérieure, signifie les pensées de l'âme ainsi que les affections du cœur, et ainsi ces trois parties diverses représentent le corps tout entier. Saint Pierre, effrayé des paroles de son Maître, préféra le voir abaissé, humilié à ses pieds, plutôt que d'être à jamais séparé de lui. Puisque, semble-t-il dire, tel est votre bon plaisir, et qu'il n'en peut être autrement, je me soumets à votre volonté sainte, et je consens à ce que vous me laviez non-seulement les pieds, mais encore les mains, la tête, tout le corps même s'il le faut, plutôt que de vivre à jamais éloigné de vous. Sans doute, il était pénible pour le cœur de saint Pierre de voir son bon Maître ainsi abaissé, humilié; mais il lui était bien plus cruel encore d'être séparé de lui. L'homme tout entier, dit saint Augustin (*Tractat.* 56, *in Joan.*), est purifié dans les eaux du baptême, et saint Pierre se trompait, sans doute pour nous empêcher de tomber nous-mêmes dans une pareille erreur, en offrant à son Maître son corps tout entier pour être lavé. Aussi, le Sauveur le reprend pour lui apprendre que celui qui une fois a reçu le Baptême, n'a pas besoin d'être baptisé de nouveau. C'est pourquoi il ajoute : Celui qui a été purifié par le Baptême n'a pas besoin d'être lavé de nouveau, si ce n'est par les pieds qui sont les affections sensuelles et les mouvements désordonnés qui surviennent encore, car il est entièrement pur, si ce n'est des pieds dont il touche la terre, et qui ont besoin d'être lavés par la pénitence. Nous devons conclure de là que les apôtres avaient été baptisés, et, quoique nous ne lisions nulle part qui leur administra le baptême, il est à présumer que ce fut Jésus-Christ lui-même, puisqu'ils étaient ses disciples,

ses amis, qu'ils vivaient continuellement dans son intimité et qu'ils devaient être eux-mêmes un jour les ministres de ce sacrement. Mais, me direz-vous peut-être, si le Baptême nous purifie de toutes nos souillures, celui qui l'a reçu n'a pas besoin de se laver même les pieds? Je répondrai à cela qu'en effet, si l'homme mourait aussitôt après avoir reçu le baptême, il entrerait immédiatement au royaume des cieux, puisqu'il est entièrement pur; mais s'il reste quelque temps encore en ce monde, comme il ne saurait arriver tout d'un coup à ce haut degré de perfection où l'homme cesse tout à fait d'éprouver les affections terrestres et charnelles, il a nécessairement besoin de se purifier ou par le martyre qui est un baptême de sang, ou du moins par la pénitence, ce second baptême qui nous fait rentrer en grâce avec Dieu.

Remarquons ici que la tête de l'homme intérieur est la partie supérieure de l'âme par laquelle il est uni à Dieu dans la contemplation des biens célestes et éternels; les mains sont la partie inférieure qui s'exerce dans les œuvres de la vie active; les pieds sont les affections sensuelles et terrestres du cœur qui souvent nous entraînent hors de nous et nous font contracter ces souillures inséparables de cette vie et que nous devons purifier par les larmes de la pénitence et du repentir; car celui qui en est souillé ne saurait avoir part au royaume de Jésus-Christ. Ces affections terrestres et sensuelles dont nous ne saurions nous garantir entièrement pendant cette vie, dit saint Augustin (*Tractat.* 56, *in Joan.*), sont comme les pieds dont nous touchons la terre; dire que nous en sommes exempts et dès lors sans péché, c'est nous tromper nous-mêmes. Jésus-Christ savait bien que ses apôtres étaient purs

quant à la tête, puisqu'ils étaient unis à Dieu par la foi et par la charité ; purs aussi quant aux mains, puisque leurs œuvres étaient saintes, mais non pas quant aux pieds, puisqu'ils étaient encore soumis aux influences des affections terrestres. C'est pourquoi ils avaient encore besoin d'être purifiés dans cette partie d'eux-mêmes. Celui qui est pur, dit saint Bernard (*Serm. in Cœna Domini*), n'a besoin que de se laver les pieds. Or, celui-là est pur qui est exempt de tout péché grave et dans son cœur et dans ses œuvres. Quant aux fautes légères qui naissent continuellement en nous, au moyen des affections terrestres et charnelles auxquelles nous sommes soumis en ce monde et qui sont comme la poussière de nos pieds, nul ne saurait s'en préserver entièrement, car tous, tant que nous sommes, nous nous rendons coupables de bien des fautes. Ne méprisons pas ces petites fautes, elles sont un obstacle à notre salut ; nous ne pouvons nous en purifier qu'en Jésus-Christ et par Jésus-Christ ; s'il ne les efface point en nous, nous ne pouvons avoir part à son royaume. Que nul cependant ne se désespère ; si nous en témoignons à Dieu un humble et sincère répentir, il nous les pardonnera. Dieu, dans son infinie sagesse, a permis que nous soyons exposés à tant de fragilité et de faiblesse afin que nous soyons sans cesse sur nos gardes, convaincus que, si de nous-mêmes et sans sa grâce, nous ne pouvons nous préserver de fautes si légères, à plus forte raison ne pouvons-nous pas éviter les plus grandes. Veillons donc avec soin sur nous et faisons tous nos efforts pour conserver la grâce divine qui nous est si nécessaire et si indispensable.

Le Sauveur ensuite ajoute : Vous êtes purs, puisque je vous ai purifiés ; ils étaient purs des mains et de la tête,

selon saint Augustin (*Tractat.* 56, *in Joan.*), et non quant aux pieds ; mais vous ne l'êtes pas tous. Dieu, en ce monde, a mis à la disposition des hommes deux moyens efficaces pour se purifier de leurs péchés : ce sont la charité et l'aumône ; or, Judas n'avait ni l'une ni l'autre : ni l'aumône, puisqu'il était larron ; ni la charité, puisqu'il trahissait son Maître. Jésus-Christ voulut laver les pieds de ses apôtres avant de les admettre à la participation de son corps et de son sang précieux, afin de nous apprendre par là quelles saintes dispositions, quelle grande pureté de cœur nous devons apporter quand nous voulons approcher dignement de l'auguste Sacrement de l'Eucharistie. Dans cette Cène mystérieuse, dit saint Anselme (*in Serm. Evang.*), notre divin Sauveur lava humblement les pieds à ses apôtres, afin de nous montrer qu'on ne doit célébrer ces grands mystères qu'avec la pureté des œuvres et une grande humilité de cœur. Cependant les autres apôtres, témoins des menaces que Jésus avait faites à saint Pierre s'il refusait de se laisser laver les pieds, n'opposèrent aucune résistance et se soumirent humblement à la volonté de leur Maître. O âmes chrétiennes ! transportez-vous au lieu de la Cène ; considérez attentivement tous les détails de cette mystérieuse action ; tout s'y fait par amour et avec la plus grande humilité, et tout aussi est bien propre à vous inspirer les plus grands sentiments de piété et de dévotion. Contemplez la Majesté suprême et éternelle, le Créateur de la terre et des cieux, s'abaissant aux pieds de ses créatures, pauvres et misérables pécheurs. Voyez-le prosterné et à genoux devant ses disciples qui sont assis. De ses propres mains il lave leurs pieds qu'il essuie et qu'il baise ensuite, nous montrant ainsi non-seulement par ses

paroles, mais encore par ses exemples, la manière dont nous devons pratiquer l'humilité. Ce n'est pas tout encore, Jésus veut mettre le comble à ses humiliations en s'abaissant même devant le disciple qui doit le trahir. Non, il ne dédaigne pas de laver les pieds de celui dont les mains vont, dans quelques instants, se souiller du crime infâme de la trahison. Par là, Notre-Seigneur voulait encore nous procurer un puissant motif de consolation dans nos peines. Si, quelquefois, en ce monde, nous sommes maltraités, trahis, injuriés par nos amis ou par nos proches, jetons les yeux sur notre divin Maître qui comble de tant de bontés un disciple infidèle qui ne paie ses bienfaits que par la plus noire des ingratitudes. O cœur pervers et cruel de Judas! tu es donc plus dur que le marbre et le bronze, puisque tant de faveurs de la part du Sauveur ne sauraient t'attendrir, et que tu persistes dans ton infâme projet? Malheur à toi! sans doute tu enfanteras les maux que tu as conçus, mais tu périras, et celui que tu trahis ne périra point. O mon doux Jésus! s'écrie à ce sujet saint Anselme, vous connaissez toute la malice de votre perfide disciple, et pourtant vous ne dédaignez pas de vous abaisser devant lui; vous voulez, comme aux autres disciples, lui laver et essuyer les pieds de vos mains sacrées; ces pieds infâmes qui avaient hâte de courir répandre votre sang précieux. Comment après cela, ô homme! toi qui n'es que cendre et poussière, oses-tu encore lever la tête, t'abandonner à des sentiments d'orgueil et de colère? Considère ce vrai miroir de douceur et d'humilité, contemple le Créateur de l'univers, le Juge terrible des vivants et des morts se prosternant à deux genoux devant celui qui doit le trahir et apprends enfin de lui à être doux et humble de cœur, à rou-

gir de ton orgueil et de tes impatiences. Et, plus loin, le même auteur ajoute : Contemplez avec admiration celui dont la majesté est infinie et la puissance éternelle, quittant la Cène, versant lui-même l'eau dans le bassin, lavant et essuyant les pieds de ses apôtres et du perfide même qui doit le livrer aux mains de ses ennemis ; attendez jusqu'à la fin, et à votre tour, présentez aussi vos pieds à ce bon Maître, le conjurant avec de grands sentiments d'humilité et de dévotion qu'il daigne les laver, car celui dont il n'aura pas lavé les pieds n'aura point de part avec lui au royaume des cieux.

Lorsque Jésus-Christ eut accompli ce grand mystère d'humilité et préparé ainsi ses apôtres à la réception du Sacrement auguste de son corps qu'il allait leur donner à manger, il reprit ses habits et retourna à la salle du festin. Il avait quitté ses vêtements pour les servir, il les reprend pour les instruire et pour présider ; car, comme dit le Sage dans *l'Ecclésiastique*, l'habit de l'homme démontre ce qu'il est. Le Sauveur voulait nous enseigner par là que tout supérieur, que tout prélat, après avoir accompli les devoirs que lui impose l'humilité, doit reprendre les obligations de sa charge et montrer son autorité. Dans le sens spirituel, selon le célèbre Alcuin, le Sauveur, après avoir accompli le grand ouvrage de la rédemption et de la purification du monde par l'effusion de son sang précieux qu'il répandit pour nous sur la croix, reprit ses vêtements, lorsque le troisième jour après sa mort, réunissant de nouveau son âme à son corps, il sortit triomphant du sépulcre, et que, revêtu de ce même corps devenu glorieux et immortel, il s'éleva dans les cieux à la droite de Dieu son Père, d'où il descendra à la fin des siècles pour juger les vivants et

les morts. Jésus-Christ s'étant donc remis à table, voulut révéler à ses disciples le motif qui l'avait fait agir en s'abaissant lui-même jusqu'à leur laver les pieds, et leur montrer qu'ils devaient dès lors imiter eux-mêmes le grand exemple d'humilité qu'il venait de leur donner. Savez-vous pourquoi j'ai agi ainsi envers vous? Il emploie la forme interrogative afin d'exciter en eux une plus grande attention. Vous m'appelez votre Maître et votre Seigneur; en cela vous avez raison, puisque en effet je le suis. Je suis votre Maître par la sagesse que je vous enseigne dans mes paroles; je suis votre Seigneur par la puissance que je fais éclater dans les miracles dont vous êtes chaque jour les témoins. En parlant ainsi avantageusement de lui-même, Jésus-Christ n'agit pas par orgueil mais seulement en vue de la vérité qui devait être utile à ceux qui l'écoutaient, comme plus tard nous voyons agir saint Paul en racontant qu'il avait été ravi au troisième ciel. En effet, selon saint Augustin (*Tractat.*58, *in Joan.*), celui qui fait son propre éloge peut être blâmable, si par là il s'expose à se laisser entraîner à des sentiments de vanité et d'orgueil, mais s'il n'a rien à redouter de ce côté, il peut se louer lui-même sans mériter aucun blâme. Or, nous ne pouvons douter que Jésus-Christ n'eût rien à craindre de l'orgueil, lui qui mérite d'être par lui-même et par les autres souverainement exalté et élevé au-dessus de toutes les créatures. Quelquefois même il est avantageux pour l'homme de s'exalter et de célébrer ses propres louanges, surtout lorsqu'en cela il n'a en vue que le bien des autres, comme nous le voyons par l'exemple de saint Paul. Rien n'est plus avantageux pour l'homme que de connaître Dieu; or, pour que nous pussions parvenir à cette connaissance, il

était nécessaire que Jésus-Christ nous révélât son excellence et sa grandeur en faisant ainsi lui-même son éloge. Pour éviter l'orgueil on ne doit pas nier la vérité. Ce sont des humbles bien imprudents, dit saint Grégoire (*in I Regum*), ceux qui pour fuir l'orgueil ont recours au mensonge, puisqu'alors ils s'élèvent contre la vérité elle-même. Celui qui par nécessité révèle les bonnes qualités qui sont en lui, n'en est pas pour cela moins humble, puisqu'il reste uni sincèrement à la vérité.

Le Sauveur conclut en ajoutant : Si donc moi qui suis votre Maître et votre Seigneur, je me suis abaissé et humilié jusqu'à vous laver les pieds, à plus forte raison devez-vous, animés par mon exemple, vous laver les pieds les uns les autres, c'est-à-dire vous rendre mutuellement toute sorte de bons offices ; parce que je suis votre Maître, recevez ma doctrine, parce que je suis votre Seigneur, observez mon commandement. Comme s'il leur disait : Vous devez remplir tous les devoirs que la charité et l'humilité réclament de vous, en vous aidant mutuellement dans vos besoins, en vous pardonnant vos offenses réciproques et en priant les uns pour les autres. Jésus-Christ, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 70, *in Matth.*), en lavant les pieds à ses apôtres, n'a pas seulement voulu nous apprendre par son exemple que nous devons pratiquer l'humilité vis-à-vis de nos frères, mais encore toutes les autres œuvres que la charité chrétienne exige de nous. Le premier je vous ai donné l'exemple, afin que comme j'ai agi moi-même envers vous qui êtes mes inférieurs, vous agissiez de même à l'égard de vos frères qui sont vos égaux. Le Sauveur a voulu nous enseigner l'humilité non-seulement par ses paroles mais encore par ses exemples ;

en effet, dans les choses morales, qui ont rapport à la conduite, les actions sont bien plus puissantes que les discours, et quiconque veut exciter les autres à la pratique du bien les entraînera plus sûrement par ses propres exemples que par ses conseils et ses exhortations. Le serviteur, ajoute-t-il encore, n'est pas au-dessus de son Maître, et l'apôtre ou l'envoyé n'est pas plus grand que celui qui l'envoie. Si donc moi qui suis votre Seigneur et votre Maître, je me suis ainsi humilié devant vous, pourquoi refuseriez-vous de vous abaisser devant vos égaux et de pratiquer à leur égard ce que j'ai fait moi-même pour vous. Comme s'il leur disait en d'autres termes, selon saint Chrysostôme (*ibidem*) : Si j'en ai agi ainsi envers vous, à plus forte raison devez-vous agir de même à l'égard les uns des autres. Jésus-Christ, en effet, en nous donnant l'exemple nous a imposé l'obligation de marcher sur ses traces. Celui dont le trône est élevé au-dessus des chérubins, n'a pas dédaigné de s'abaisser jusqu'au point de laver les pieds de l'infâme disciple qui devait le trahir, et toi, misérable pécheur, toi qui n'es que poussière et que cendre, qu'un vil limon à ses yeux, tu oserais encore t'élever et courir après la vaine gloire et les applaudissements des hommes! Jésus-Christ pour apprendre l'humilité à ses apôtres commence par leur en donner l'exemple le plus frappant, nous montrant aussi par cette conduite la meilleure manière d'instruire les autres et qui consiste à pratiquer d'abord et à enseigner ensuite.

Remarquons qu'il y a deux manières d'accomplir ce précepte de l'humilité que Jésus-Christ nous a imposé : selon la lettre et selon le sens spirituel. Nous l'accomplirons littéralement, en secourant nos frères dans tous leurs

besoins, dans toutes leurs nécessités corporelles, en pratiquant à leur égard toutes les œuvres de miséricorde; et si nous ne le pouvons effectivement, ayons du moins le désir sincère et la volonté de le faire, afin que nous méritions d'être mis un jour au nombre de ceux dont parlent les saintes Écritures en disant : Bénissez le Très-Haut, ô vous qui êtes purs et humbles de cœur! Nous l'accomplirons dans le sens spirituel, si, à l'exemple de notre divin Maître, nous faisons tous nos efforts pour corriger les défauts et les vices que nous remarquons dans nos frères. Or, ceci peut se pratiquer de trois manières différentes : premièrement en pardonnant du fond du cœur toutes les injures, toutes les offenses dont nos frères ont pu se rendre coupables envers nous, à l'exemple de Jésus-Christ qui veut bien nous remettre tous nos péchés; secondement, en priant pour ceux mêmes qui nous ont offensés, ainsi que Jésus-Christ prie son Père pour nous. Ces deux manières sont communes à tous les chrétiens; mais la troisième n'appartient qu'aux ministres de l'Église qui seuls, en vertu du pouvoir des clefs qu'ils ont reçu dans l'ordination, peuvent remettre véritablement les péchés dans le sacrement de Pénitence. A nous donc de pratiquer à l'égard du prochain l'humilité et la charité; à Dieu d'exaucer nos prières, de nous pardonner nos péchés et de nous purifier de toutes nos souillures.

Pour confirmer par des récompenses positives tout ce qu'il vient de dire, le Sauveur ajoute : Vous savez ce que j'ai fait et ce que j'ai enseigné; si donc vous vous montrez les fidèles observateurs de mes paroles et de mes exemples, vous serez heureux en cette vie par l'espérance des biens futurs et dans l'autre par la possession de ces

mêmes biens, car heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique. Que sert à l'homme de connaître le bien, si en même temps il ne l'exécute dans sa conduite? Celui qui connaît le bien et qui ne le fait pas, est-il dit dans l'Écriture, se rend doublement coupable; et saint Chrysostôme (*Homil.* 70, *in Joan.*), ajoute: La béatitude éternelle n'est pas promise à la science ou à la connaissance du bien, mais aux bonnes œuvres qui sont les fruits de cette science.

CHAPITRE XXXII

DU REPROCHE CHARITABLE QUE JÉSUS-CHRIST ADRESSE AU TRAITRE JUDAS; SON DÉPART

Considérons maintenant, ô âmes dévotes, la troisième circonstance de la Cène mystérieuse du Sauveur. Elle est bien propre, hélas! à exciter nos gémissements et nos larmes. Lors donc que Jésus-Christ eut cessé de parler à ses apôtres, il fut troublé et tomba dans une grande tristesse. En lui cette tristesse n'était point charnelle mais toute spirituelle, et quoiqu'excitée dans la partie sensitive de son âme, elle n'était pas contraire, mais conforme à la raison. N'est-ce pas en effet le propre de l'homme vertueux de se sentir troublé à la vue des crimes et des iniquités d'autrui? Le trouble spirituel naît d'un sentiment de pitié et de compassion envers les autres; le trouble charnel au contraire produit en nous la colère et la fureur.

Jésus donc fut troublé selon l'esprit par un sentiment de compassion en faveur du malheureux disciple qui allait le trahir, et en le trahissant, se précipiter dans les abîmes éternelles. Le Sauveur voulait nous enseigner par là les sentiments que nous devons éprouver lorsque nous sommes témoins de quelques grands crimes et que nous voyons nos frères se précipiter dans le mal. C'est ainsi que les saints et les justes se troublent par un sentiment de charité, quand ils voient les méchants se séparer par leurs péchés de la société des bons. Par là aussi Notre-Seigneur enseigne aux prélats et aux chefs de l'Église qu'ils ne doivent jamais légèrement, et sans éprouver une grande douleur et une grande compassion, séparer de la communion des fidèles les pécheurs, quelques criminels et scandaleux qu'ils puissent être. Le chrétien en ce monde, dit saint Augustin (*Tractat.* 60, *in Joan.*), doit gémir et se troubler non à la vue des misères et des souffrances de cette vie, mais bien plutôt par un sentiment de pitié et de compassion à l'égard de ses malheureux frères qui s'éloignent de Jésus-Christ. Le pasteur de son côté ne doit rien tant désirer que de conquérir les âmes à Jésus-Christ son Maître, et se réjouir quand il en a gagné quelques-unes; mais cependant qu'il ne cesse pas de craindre pour lui-même, qu'il gémisse tant qu'il est exilé en ce monde, séparé de son Dieu; qu'il soupire sans cesse après son royaume éternel, et que cette espérance seule fasse toute sa joie.

Les apôtres cependant étant à table et mangeant, le Sauveur leur dit : En vérité, je vous le dis, un de vous douze qui êtes continuellement avec moi, de vous à qui j'ai lavé les pieds et fait de si magnifiques promesses, un

de vous, par le nombre mais non par son mérite, de corps mais non d'esprit, extérieurement mais non en réalité et du fond du cœur; un de vous doit me trahir et me livrer à mes ennemis, moi qui suis votre Seigneur, votre Maître et votre Sauveur. O infâme ingratitude de Judas, qui osa trahir et livrer à ses bourreaux son Seigneur, son commensal et son nourricier! Ce qui fait dire à un autre évangéliste : Celui qui doit me trahir est assis à table avec moi. Hélas! ce reproche terrible, Jésus-Christ ne pourrait-il pas encore de nos jours l'adresser à tant de ministres indignes qui, couverts d'iniquités, osent approcher de l'auguste Sacrement de l'autel, et qui ne craignent point par leurs péchés de livrer de nouveau le Sauveur entre les mains de ses ennemis pour être crucifié? N'est-ce pas en effet un plus grand crime de trahir dans le Sacrement de l'Eucharistie Jésus-Christ qui règne aujourd'hui glorieux et immortel dans les cieux, que de l'avoir livré pendant qu'il était sur la terre aux mains des Juifs ses ennemis? Malédiction! aujourd'hui et à jamais, s'écrie le vénérable Bède (*in cap.* XXII, *Luc.*), sur celui qui approche indignement de la Table sainte, qui, couvert des souillures du péché mortel, ne craint pas de participer aux sacrés mystères de l'Eucharistie; à l'exemple de l'infâme Judas, il livre le Fils de Dieu, non plus aux Juifs pécheurs, mais à son propre cœur rempli d'iniquités, profanant ainsi le corps inviolable du Sauveur et son sang précieux. Ceux-là, dit Origène (*Tractat.* 35, *in Matth.*), sont bien dignes de cette malédiction, qui, dans l'Église de Dieu, cherchent à nuire à leurs frères en société desquels ils participent à la Table du corps et du sang de Jésus-Christ. Notre-Seigneur voulut prédire la trahison de

son perfide disciple pour trois grandes raisons. Premièrement, pour nous prouver qu'il était Dieu, puisqu'il connaissait les choses futures, ce qui n'appartient qu'à Dieu seul. En second lieu, pour nous montrer qu'il allait souffrir volontairement et de plein gré, puisqu'il aurait pu se soustraire à une mort qu'il avait prévue. Troisièmement, pour donner au coupable l'occasion de se repentir, voyant que ses infâmes desseins étaient découverts. Le Sauveur, dit saint Jérôme (*in cap.* XXVI *Matth.*), qui avait prédit sa passion, voulut aussi prédire la trahison de Judas, afin de l'exciter par là au regret, au repentir, et de le détourner de ses funestes projets en lui montrant qu'ils étaient déjà connus. Pourtant il ne le désigne pas nommément, de peur que se voyant publiquement découvert, il ne devînt plus audacieux ; il s'adressa en général à tous les apôtres, afin que le coupable, se reconnaissant lui-même, revînt ainsi secrètement à résipiscence. Remarquons ici qu'il y a quatre manières à employer pour détourner le pécheur de ses mauvaises dispositions, et ces diverses manières Jésus les emploie à l'égard de son disciple. La première consiste à lui inspirer la honte de son crime, et Jésus l'essaie en disant : Un de vous me doit trahir, et celui-là est assis à table avec moi. La seconde est la crainte, et Jésus le menace quand il dit : Malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera trahi ! voulant ainsi ramener par la crainte des châtiments celui qui était resté insensible à la honte. La troisième, c'est de continuer de combler de biens le pécheur, et Jésus aussi l'admet à sa table et lui lave les pieds comme aux autres apôtres. La quatrième, enfin, consiste à traiter le pécheur avec bonté, avec affection même, et Jésus emploie la plus grande douceur lorsque,

dans le jardin, il lui dit : Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ici ? A l'exemple de Jésus-Christ, le bon pasteur doit user de prévenances, d'égards, de bonté, de bienfaits de toute sorte vis-à-vis des pécheurs afin de les détourner, autant du moins qu'il est en son pouvoir, de leurs mauvaises inclinations, et de les ramener au bien. O vous, chrétiens, qui voulez méditer pieusement sur la passion de Jésus-Christ, jetez d'abord les yeux sur la perfidie de son infâme disciple ; de ce disciple pervers, qui porta la malice jusqu'à trahir son Seigneur et son Maître ; qui, aveuglé par son avarice, vendit son Dieu à prix d'argent, ne craignit point d'échanger son sang précieux contre quelques viles pièces de monnaie ; de ce disciple, qui poussa l'ingratitude jusqu'à livrer à la mort celui qui l'avait comblé de tant de faveurs et qui l'avait élevé à la dignité d'apôtre, de ce disciple dont le cœur endurci résista obstinément à toutes les marques de bonté de la part du Sauveur qui le reçut à sa table, lui lava les pieds, et lui donna même le doux et affectueux baiser de l'amitié. O bonté ! ô douceur surprenante de Jésus envers son disciple ingrat et endurci ! Oh ! si la malice et la perfidie de Judas sont inexplicables, elle est bien plus incompréhensible encore la bonté du Sauveur à son égard. Hélas ! combien aujourd'hui de prélats, de clercs, de religieux même, qui, vivant au sein de l'abondance et au détriment du patrimoine de l'Église, s'élèvent aussi contre Jésus-Christ, et cherchent à le supplanter dans la personne des pauvres, qu'ils affligent et maltraitent par leurs injustes exactions.

Cette parole du Sauveur : L'un de vous doit me trahir, avait pénétré dans le cœur des apôtres comme un glaive à deux tranchants. Saisis d'une affreuse tristesse, et

comme pétrifiés, ils cessèrent tout à coup de manger, et se regardaient les uns les autres, ne sachant de qui il voulait parler. Ils étaient profondément attristés, non-seulement par l'idée de la mort prochaine de leur divin Maître, mais encore parce que chacun d'eux craignait d'être celui-là même qui devait le trahir. Sans doute chacun des apôtres, Judas excepté, fort de sa propre conscience, savait bien qu'il n'était pas capable d'une pareille trahison, mais comme ils avaient plus de confiance aux paroles de leur Maître qu'à leurs propres sentiments, et que d'ailleurs ils pouvaient tout appréhender de leur faiblesse, ils lui demandèrent tour à tour : Serais-je donc, Seigneur, celui qui doit vous trahir? En effet, selon le Prophète royal, qui jamais peut connaître les péchés dont il est capable? Et l'homme, ici-bas, quelque saint qu'il puisse être, doit toujours trembler pour l'avenir. Le Sauveur cependant, comme pour les rassurer, ajouta : Celui qui porte avec moi la main au plat est celui-là même qui doit me trahir. Admirons, dit saint Jérôme (*in cap.* XXVI, *Matth.*), la patience infinie du Sauveur; il avait dit d'abord : Un de vous doit me trahir; et comme le traître persistait néanmoins encore dans sa funeste résolution, il le désigne d'une manière plus manifeste, sans toutefois le nommer précisément. Aussi les apôtres ne purent-ils reconnaître le traître, puisque tous assis à la même table mangeaient au même plat avec leur Maître. Les disciples, eux, étaient assis et mangeaient à une autre table à côté; c'est pour cela que le Sauveur avait dit : Un de vous douze doit me trahir. Arrêtons-nous ici un instant, et compatissons à la profonde douleur dont sont accablés les apôtres ainsi que leur bon Maître. Judas cependant, pour faire voir aux autres

apôtres que ces paroles ne s'adressaient point à lui, porta l'audace jusqu'à mettre la main au plat en même temps que son Maître, tandis que tous ne mangeaient plus, voulant montrer ainsi que sa conscience ne lui reprochait rien. Admirons ce repas de l'humilité et de la charité, où le Maître et le Seigneur est assis à la même table avec les pauvres apôtres, et avec Judas lui-même, qui va le trahir, mangeant la même nourriture dans le même plat, et buvant le même vin dans la même coupe. Hélas! combien de religieux aujourd'hui sont loin de cette humilité du Sauveur, eux qui quelquefois rougissent de s'asseoir à la même table que leurs frères!

Le Sauveur ensuite, pour faire connaître la grandeur du châtiment réservé au perfide qui devait le trahir, continue en ces termes : Le Fils de l'homme, lui, va de plein gré vers sa passion, selon ce qui a été dit de lui par les saints prophètes : Il a été immolé parce qu'il l'a *bien* voulu ; pourtant, malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme doit être trahi! malheur à lui, car il périra éternellement! Cette expression : *Væ !* malheur ou malédiction, dans les saintes Écritures, signifie spécialement la damnation éternelle. Judas, il est vrai, se repentit de son crime après l'avoir commis, mais son repentir fut inutile, puisqu'il se pendit de désespoir. Judas, dit saint Jérôme, avait résisté aux deux premiers avis de son divin Maître, et cette *bonté*, loin de le corriger, avait augmenté son audace; c'est pourquoi le Sauveur voulut lui prédire les supplices qui lui étaient réservés, afin de vaincre, par la crainte des châtiments, une obstination dont la honte n'avait pu triompher. De peur que nous ne regardions comme légères ces peines dont Judas est menacé, le Sauveur ajoute : Il eut mieux

valu, pour cet homme, n'être jamais venu au monde. Ne vaut-il pas mieux, en effet, ne jamais être, que d'être pour subir éternellement des supplices infinis? Comme les autres apôtres, dans l'effroi dont ils avaient été saisis, avaient tous, les uns après les autres, demandé à leur Maître : Est-ce moi, Seigneur, qui dois vous trahir ainsi? Judas, malgré les remords de sa conscience, voulut les imiter; son silence, en effet, eût, pour ainsi dire, dévoilé ses infâmes desseins, et l'eût rendu suspect aux yeux des autres. S'adressant donc effrontément à Jésus : Maître, lui dit-il, est-ce donc moi que vous voulez désigner? Il ne l'appelle pas son Seigneur, comme avaient fait les autres apôtres, mais seulement Maître, comme si, selon la pensée de saint Jérôme, il cherchait une excuse à la grandeur de son forfait, puisque, le reniant pour son Seigneur, il ne trahissait en lui que son Maître. Et Jésus lui répond : Tu l'as dit. Comme s'il lui disait, selon Raban-Maur : C'est toi-même qui as dévoilé ton secret, et non pas moi. Ainsi, le traître Judas était confondu par ses propres paroles, de même que le fut Pilate, comme nous le verrons dans la suite. Par ces mots cependant, le Sauveur ne révèle d'aucune manière le crime de son disciple, mais seulement lui montre clairement qu'il connaît le fond de son cœur, et l'invite encore au repentir. Ne semble-t-il pas lui dire : Tu m'interroges de bouche, comme si tu ne savais rien de cette trahison dont je parle, mais ta conscience te la reproche intérieurement. O misérable Judas! ne vois-tu pas que ton Seigneur et ton Maître connaît tous tes desseins, qu'il pénètre les secrets les plus profonds de ton cœur? Pourquoi donc t'obstiner encore à feindre? Pourquoi ne pas renoncer à tes infâmes projets? Confesse sincèrement ton

crime, et il te pardonnera dans sa miséricorde. Apprenons de là aussi que nous devons d'abord traiter le pécheur avec bonté, avec indulgence, avec douceur ; s'il persiste dans le mal, nous devons le reprendre avec plus de force ; enfin, s'il s'obstine de plus en plus, nous devons user de rigueur à son égard. C'est d'ailleurs ce que Jésus-Christ a voulu nous enseigner ici par sa conduite envers Judas. Il se contente de dire d'abord : Un de vous doit me trahir ; il ajoute en second lieu : Celui-là me trahira qui met la main au plat avec moi ; enfin, n'ayant pu vaincre son obstination, il s'exprime d'une manière plus précise : Tu l'as dit, c'est toi qui dois me trahir.

L'apôtre saint Jean, épouvanté de tout ce qui se passait, tremblant pour lui-même et pouvant à peine se soutenir tant il était saisi de frayeur, avait appuyé sa tête sur la poitrine de son divin Maître, et dans cette position, il lui était facile d'interroger Jésus et de recevoir ses réponses sans être entendu par les autres disciples. Saint Pierre alors lui fit signe de demander au Sauveur quel était celui dont il voulait parler. Admirons ici l'humilité de saint Pierre et aussi le grand respect qu'il porte à son bon Maître. Il est le premier, il est le chef des apôtres, et pourtant il n'ose lui-même interroger Jésus, et pour cela il se sert du ministère d'un autre qui est au-dessous de lui. Saint Jean alors pria Jésus-Christ à voix basse de vouloir bien lui faire connaître celui qui devait le trahir, et le Sauveur lui répondit également à voix basse, de manière à ne pouvoir être entendu des autres apôtres, que c'était celui auquel il allait offrir un morceau de pain trempé dans du vin. Jésus révèle ici à saint Jean quel est le coupable dont il veut parler ; mais seulement par un signe, sans le nommer et aussi

sans le désigner aux autres. Il voulait sans doute nous apprendre par là que nous ne devons jamais publier les péchés des autres. Jésus-Christ, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 82, *in Joan.*), n'a pas voulu faire connaître publiquement la trahison de son infâme disciple, afin de nous enseigner par son exemple, que, nous aussi, nous devons bien nous garder de publier les crimes secrets et cachés de nos frères. Si en effet nous nous rendons coupables et grièvement coupables aux yeux de Dieu en accusant faussement d'un crime celui qui en est innocent, nous ne le sommes pas moins en révélant aux autres les crimes même réels de nos frères, lorsque ces crimes sont secrets et inconnus. Aussitôt le Sauveur présenta à Judas un morceau de pain trempé dans du vin; ce pain sans doute n'était pas ce pain consacré qui avait été changé au corps de Jésus-Christ; convenait-il en effet, que ce pain céleste servît à faire connaître le traître infâme qui se disposait, par le plus noir des attentats, à livrer aux mains de ses bourreaux celui qui était le vrai Pain descendu des cieux? C'est pour ce motif et aussi pour combattre l'erreur de ceux qui prétendaient que Jésus-Christ est réellement sous les deux espèces réunies, mais non pas sous chacune d'elles en particulier, que l'Église a cessé d'administrer la sainte Eucharistie aux fidèles sous les deux espèces du pain et du vin, mais se contente de l'administrer sous la seule espèce du pain. Par là aussi peut-être le Sauveur voulait-il nous faire entendre la dissimulation de Judas; en effet, de même que le pain prend extérieurement la couleur et le goût du liquide dans lequel il est trempé, sans toutefois le conserver à l'intérieur; ainsi Judas se montrait en apparence le disciple dévoué et fidèle de son divin Maître,

tandis que, intérieurement et au fond du cœur, il était son ennemi déclaré et tout prêt à le trahir. Le Seigneur cependant, non plus que saint Jean, ne révélèrent ce secret à saint Pierre, malgré le désir qu'il éprouvait de le connaître, parce que cet apôtre, pleinemeut dévoué à son Maître, dans l'excès de son zèle, se serait aussitôt élevé contre Judas et l'aurait mis à mort; ce que Jésus voulait éviter dans la crainte d'entraver un instant les desseins de Dieu sur lui.

Jetons ici, en passant, nos yeux et attachons un instant nos regards sur Notre-Seigneur; admirons cette affectueuse tendresse avec laquelle il presse sur son cœur ce disciple bien-aimé, et en même temps l'humilité infinie dont il nous donne la preuve. C'est là, c'est sur la poitrine enflammée de son bon Maître, que saint Jean puisa les secrets de la sagesse éternelle qu'il nous révèle avec tant d'éclat dans l'Évangile dont il est l'auteur. *Quel est donc*, dans cette Cène admirable, s'écrie saint Anselme à ce sujet (*de Passione Domini*), ce disciple fortuné qui repose ainsi sa tête sur la poitrine de son divin Maître? Quel qu'il soit, ô qu'il doit être heureux! Mais je le reconnais; c'est le disciple bien-aimé, c'est saint Jean lui-même. O bienheureux saint Jean! quelle abondance de douceur et de grâce, de lumière et de piété n'avez-vous pas dû puiser à cette source d'amour, à cette fontaine de délices, sur ce cœur qui renfermait en lui seul tous les trésors cachés de la sagesse et de la science divines; sur ce cœur, qui était la véritable demeure de la paix et de la suavité éternelle? D'où viennent pour vous de semblables prérogatives? Êtes-vous donc plus élevé en dignité que saint Pierre, plus avancé en sagesse que saint André, plus vertueux en

un mot que tous les autres apôtres? Mais non; ce privilége particulier, vous le devez à votre virginité; c'est cette vertu qui vous a mérité d'être choisi par votre divin Maître; c'est cette vertu qui vous a élevé dans son cœur au-dessus de tous les autres. O vous donc, vierges du Seigneur, réjouissez-vous; allez avec saint Jean partager les douceurs ineffables qu'il goûta en reposant ainsi sur la poitrine de Jésus. Considérons aussi les autres apôtres. Hélas! à la voix de leur Maître ils sont saisis de tristesse, ils tombent dans un profond abattement; ils ont cessé de manger, et se regardant les uns les autres, ils ne savent plus à quoi arrêter leurs pensées ni quel parti ils doivent prendre.

Lorsque Judas eut pris et mangé le pain que lui avait présenté son divin Maître, ce pain par lequel il l'avait désigné à saint Jean comme étant celui qui devait le trahir, le démon entra en lui, non pas qu'il ne fût déjà dans son cœur, puisqu'il avait précédemment vendu Jésus aux Juifs, mais il y entra pour s'emparer plus spécialement de lui, le soumettre entièrement à sa domination et l'entraîner ainsi sans résistance à tout le mal qu'il voudrait lui faire commettre. Par son ingratitude envers le Sauveur qui l'avait comblé de tant de grâces, de tant de faveurs, Judas mérita de tomber plus profondément au pouvoir et sous l'esclavage du démon, de même qu'en un sens opposé, les apôtres, après avoir reçu le Saint-Esprit au moment de la résurrection, méritèrent par leur fidélité à la grâce de le recevoir plus pleinement, plus abondamment au jour de la Pentecôte. Le démon entre dans l'homme de deux manières différentes; ou dans son corps, et alors il y habite par son essence, le dirige, l'agite, le conduit comme bon lui semble, ainsi que nous le voyons dans les démoniaques; ou dans

son âme, mais alors il n'entre pas en elle par son essence; il n'y a que Dieu seul qui puisse habiter par son essence l'âme humaine dont il est l'unique Créateur; il y est seulement par l'effet de ses ruses et de sa malice, en sorte que l'homme, séduit par lui, se porte au mal qu'il lui suggère, obéit à ses mauvaises inspirations et se montre en tout son esclave docile; c'est dans ce sens que le démon est dit habiter le cœur de l'homme; c'est dans ce sens aussi qu'il entra dans Judas, afin de lui faire accomplir le crime infâme qu'il avait précédemment projeté. Veillons attentivement sur nous-mêmes, dit Origène à ce sujet (*Tom.* 32, *in Joan.*), et gardons-nous bien de laisser arriver jusqu'à notre cœur quelques-uns de ses traits enflammés, car quand une fois il a pu y pénétrer ainsi, il ne se donne plus de repos qu'il n'y soit entré entièrement.

Cependant le Sauveur, s'adressant de nouveau à Judas comme pour lui permettre d'agir contre lui, ce qu'en effet il ne pouvait faire sans son autorisation, lui dit : Ce que tu as résolu de faire de ta propre volonté, fais-le promptement. Ce que Judas allait faire devait sans doute tourner à l'avantage de tous, mais non à son propre bien, puisque au contraire, il se plongeait dans le crime. Hélas ! combien de chrétiens aujourd'hui, à l'exemple de Judas, font le bien pour les autres et non pour eux-mêmes, parce qu'en effet ils n'obéissent qu'à leurs propres passions et n'agissent qu'avec une intention mauvaise et criminelle. De ces paroles de Jésus à son disciple, n'allons pas conclure qu'il l'engage à le trahir; il témoigne seulement par là le désir ardent qu'il avait du salut des hommes. Il ne lui commande pas, il ne lui conseille pas cette infâme trahison dont il allait se rendre coupable; Dieu ne saurait ni commander

ni conseiller le mal; il lui prédit uniquement ce qu'il allait exécuter, il lui permet d'agir contre lui; lui donne tout pouvoir sur sa personne. Par ces paroles, il semble encore lui reprocher son ingratitude, lui montrant qu'il trame la mort de celui même qui l'a comblé de tant de bienfaits. Judas, après avoir reçu et mangé le pain que son Maître lui avait offert, sortit aussitôt pour aller rejoindre les soldats, qui l'attendaient et à la tête desquels il devait bientôt revenir pour se saisir de Jésus, selon qu'il en était convenu avec les Juifs. Apprenons de là que le prêtre aveugle qui ose recevoir indignement le corps de Jésus-Christ dans l'auguste Sacrement de l'autel s'éloigne ainsi de plus en plus de Dieu; il fait un mauvais usage de ce qui est institué pour son bien; sa présomption accroît son crime, et son ingratitude pour tant de bienfaits qu'il a reçus de son divin Maître le sépare éternellement de lui. Il était nuit, dit l'Évangéliste, nous montrant par là que Judas avait choisi le temps le plus favorable pour réaliser son infâme dessein, et aussi pour nous faire comprendre que les ténèbres avaient obscurci et aveuglé l'âme et le cœur de ce vrai fils de la nuit qui se précipite ainsi dans la mort éternelle. Judas, pour n'avoir pas voulu profiter des bons exemples qu'il avait devant les yeux en vivant dans la société des saints apôtres, mérita un châtiment bien plus terrible. Les justes et les saints, selon saint Chrysostôme (*Serm. de Virtut. et Vitiis, tom.* 5), sont dignes d'une double récompense, d'abord parce qu'ils sont devenus justes, puis parce qu'ils ont résisté aux mauvais exemples des hommes pervers et méchants. De même les pécheurs méritent un double châtiment, d'abord à cause de leur propre malice, et ensuite parce qu'ils n'ont pas voulu pro-

fiter des bons exemples que leur ont donnés les gens de bien.

Quand Judas fut sorti afin de tout disposer pour se saisir de son Maître et le livrer à la mort, Jésus, s'adressant à ses autres apôtres, leur dit : C'est maintenant que le Fils de l'homme va être glorifié; maintenant les ténèbres de la nuit se sont dissipées; elles ont fui loin de la société de mes disciples fidèles; c'est donc maintenant que le Fils de l'homme va être glorifié en eux, car en eux il n'y a plus que justice et lumière. O mon doux Jésus! s'ecrie à ce sujet saint Anselme (*de Passione Domini*), quel ne fut pas l'excès de votre bonté et de votre douceur à l'égard de votre perfide disciple! Vous n'avez pas voulu l'humilier et le confondre en présence des autres apôtres; vous vous êtes contenté de l'avertir en secret, lui commandant de se hâter d'exécuter promptement ce qu'il avait résolu. Votre bonté ne put calmer la fureur dont il était animé contre vous; et étant sorti aussitôt, il s'empressa d'accomplir ses criminels desseins. C'est alors, ô Jésus! que fut glorifiée la sainte société de vos apôtres qui représentèrent en ce monde la société des anges. Ce départ de Judas quittant la compagnie de Jésus-Christ et de ses apôtres nous figure ce qui doit avoir lieu à la fin des siècles. Alors, en effet, après le jugement général, les réprouvés seront éternellement séparés de la société de Jésus et de ses saints; alors brillera dans tout son éclat la gloire du Christ; tous ses membres se réuniront à leur divin Chef pour monter avec lui dans les cieux, tandis que les pécheurs seront précipités dans les abîmes de l'enfer pour y être à jamais tourmentés. Au sortir de ce monde, dit saint Augustin (*Tractat*, 63, *in Joan.*), tous ceux qui auront le cœur pur demeu-

reront perpétuellement avec celui qui les aura purifiés; le bon grain alors sera séparé de l'ivraie; les justes au royaume de leur Père brilleront de tout l'éclat du soleil. Sans doute le Sauveur, au départ de Judas quittant la société des apôtres, prévoyait ce grand jour lorsqu'il dit : C'est maintenant que le Fils de l'homme va être glorifié, comme s'il disait : C'est ainsi qu'il en sera au moment de ma dernière glorification, au grand jour du jugement général; nul pécheur n'y participera, et aucun juste ne périra éternellement.

CHAPITRE XXXIII

INSTITUTION DU SACREMENT DE L'EUCHARISTIE

Méditons enfin sur la quatrième circonstance de cette Cène mystérieuse de notre divin Sauveur. Admirons ici, ô âmes chrétiennes, l'amour immense de Jésus-Christ à notre égard. Non content de s'offrir à Dieu, son Père, comme une victime d'agréable odeur pour la rédemption et le salut du monde, il voulut bien encore instituer l'auguste Sacrement de son corps et de son sang précieux, afin de perpétuer ainsi au milieu de nous sa divine présence, et de devenir ainsi le soutien et la nourriture de nos âmes pendant le triste pèlerinage de cette vie. Ce sacrement, en effet, qui, à cause de son excellence, est appelé Eucharistie, c'est-à dire bonne grâce, fortifie et renouvelle chaque jour la ferveur et l'amour des cœurs qui lui sont sincèrement dévoués. Jésus donc, voulant mettre fin aux sacrifices de l'ancienne Loi et fonder un Testament nouveau, s'offre lui-

même à Dieu son père comme notre propre victime, et, après avoir célébré la cène prescrite par la loi, en mangeant l'agneau pascal, il institue la cène spirituelle des chrétiens, les faisant passer ainsi et tout d'un coup de la loi mosaïque à l'Évangile, de l'ancien Testament au nouveau, des figures à la réalité, des idées charnelles et terrestres aux idées spirituelles et célestes. Après avoir accompli les grandes solennités de l'ancienne Pâque, dit le vénérable Bède (*in cap.* XXII *Luc.*), cette Pâque qui avait été instituée chez les Juifs en mémoire de ce qu'ils avaient été délivrés de la captivité de l'Égypte, Jésus-Christ, passant à la loi nouvelle, voulut établir l'auguste Sacrement de son corps et de son sang, que l'Église devait célébrer dans la suite des siècles en mémoire de la rédemption du genre humain, substituant ainsi à la chair et au sang de l'agneau pascal sa propre chair et son propre sang, sous les espèces du pain et du vin, lui qui, de toute éternité, avait été ordonné prêtre selon l'ordre de Melchisédech.

Pendant que les apôtres mangeaient, ou du moins pendant qu'ils étaient encore à table, Jésus prit du pain azyme ou sans levain; puis, élevant ses regards vers son Père céleste pour lui rendre grâces de ce que la Loi ancienne allait être abolie, et de ce que la nouvelle loi allait commencer, il le bénit en prononçant les paroles suivantes: *Hoc est corpus meum*, ceci est mon corps; et, après l'avoir consacré, il le rompit et le donna à ses disciples, en leur disant : Prenez-en tous; ceci est mon corps, qui doit être livré aux Juifs et crucifié pour votre rédemption. L'Église, à ces paroles : *Hoc est corpus meum*, a ajouté le mot *enim*. C'est pourquoi on ne doit jamais l'omettre quand on prononce les paroles de la consécration. De même,

prenant le calice, non pas celui dont il s'était servi précédemment, mais un nouveau, et après avoir également rendu grâces à Dieu, son Père, il le bénit et le présenta à ses disciples, en disant : Prenez et buvez-en tous ; ceci est mon sang, qui doit être répandu pour vous sur la croix. Ce sont là les paroles par lesquelles Jésus-Christ a institué le sacrement de l'Eucharistie, le saint et auguste Sacrifice de nos autels, abolissant ainsi tous les sacrifices de l'ancienne Loi. On croit généralement que Jésus-Christ, au moment même où il prononça ces paroles : Ceci est mon corps, ceci est mon sang, changea le pain en sa chair et le vin en son sang, et qu'en même temps aussi il communiqua à ces mêmes paroles la force et la puissance d'opérer les mêmes effets toutes les fois que, dans la suite des siècles, elles seraient prononcées par les ministres des autels. Ainsi, quand ces paroles sont proférées au canon de la messe, à l'instant même, par leur vertu, s'opère le mystère de la transsubstantiation, puisque les paroles de la consécration produisent ce qu'elles signifient. Si la parole de Jésus fut assez forte et assez puissante pour tirer les créatures du néant, quoi de surprenant qu'elle puisse changer une créature en une autre? N'est-il pas plus difficile de donner l'existence à ce qui n'est pas que de changer ce qui est? De même, dit saint Chrysostôme (*Serm. de Proditione Judæ, tom.* 3), que ces paroles prononcées une fois au moment de la création : Croissez, multipliez et remplissez la terre, ont eu jusqu'à présent, ont aujourd'hui, et auront encore jusqu'à la fin du monde leur efficacité et leur puissance pour la génération des êtres corporels ; de même aussi les paroles de la consécration, prononcées une fois par Jésus-Christ sur le pain et le vin

dans le sacrement de l'Eucharistie, auront la même efficacité et la même vertu jusqu'à la consommation des siècles, dans toutes les églises du christianisme, toutes les fois qu'elles seront prononcées au canon de la messe par le ministre des autels.

Considérons ici avec quel empressement, avec quel amour notre divin Sauveur communie lui-même de ses propres mains sa famille bien-aimée. Nous ne devons pas croire, en effet, que les apôtres, prenant dans leurs mains le corps précieux de leur Maître, se l'administrèrent eux-mêmes, mais bien plutôt que celui-là même qui l'avait consacré le leur administra. En mémoire de cette grande action de Jésus-Christ, tous les religieux, le jour du Jeudi saint, devraient recevoir la sainte communion des mains de leur abbé. Le Sauveur prit part avec ses apôtres au Sacrement de son corps et de son sang, non pas qu'il en eût besoin en aucune manière, ou qu'il pût en retirer quelque heureux effet, mais uniquement pour nous donner lui-même l'exemple. Il le prit sous la forme sacramentelle et non pas spirituellement. En participant ainsi avec ses apôtres et à l'agneau pascal prescrit par la loi de Moïse, et au sacrement de son propre corps qu'il venait d'instituer peu de temps avant de mourir, il voulait nous apprendre que tout chrétien, quand il est en danger de mort, doit, s'il le peut, recevoir le sacrement d'Eucharistie, et s'il ne le peut pas, au moins s'unir intimement à Jésus-Christ par la vivacité de sa foi. Considérons encore la dignité de ce Sacrement, l'ordre, le respect que Notre-Seigneur apporte dans son institution. Il rend d'abord grâces à Dieu, son Père, pour ce grand mystère dans lequel la vertu divine opère plus spécialement et plus secrètement que dans tous les

autres, et ensuite pour le grand bienfait dont il nous comble, en nous donnant son corps et son sang comme la nourriture de nos âmes, nous montrant aussi par là qu'avant de recevoir et après avoir reçu cet auguste Sacrement, nous devons élever nos pensées et nos sentiments vers Dieu, avec ferveur et avec amour. Il nous apprend encore par là que nous devons toujours glorifier Dieu au commencement de nos bonnes actions. Notre-Seigneur, dit le vénérable Bède (*in cap.* XXII *Luc.*), rend grâces à Dieu, son Père, de ce que les anciens sacrifices sont abolis ; il lui rend grâces encore de ce que le sacrifice de la nouvelle Loi vient d'être institué ; par là, sans doute, il voulait nous donner l'exemple et nous apprendre qu'au commencement de toutes nos entreprises, comme à la fin, nous devons rendre gloire à notre Père qui est dans les cieux.

Jésus-Christ bénit le pain en prononçant ces paroles : *Ceci est mon corps. Ceci*, c'est-à-dire ce que vous voyez sous l'espèce ou l'apparence du pain, ce que je vous donne actuellement et ce que vous recevez, est véritablement mon corps, ce corps qui, pour votre rédemption et pour celle du genre humain, sera livré aux Juifs pour être flagellé et pour être crucifié. D'où nous devons conclure que ce mot *ceci* ne démontre pas simplement l'espèce ou apparence du pain, ni simplement le corps de Jésus-Christ, mais tout à la fois le corps de Jésus-Christ caché et contenu sous l'espèce ou apparence du pain. Puis il rompit ce pain qui avait été changé en son corps afin de nous apprendre par là, selon la pensée du vénérable Bède (*ibidem*), que la passion qu'il allait endurer était volontaire de sa part et qu'il y coopérait lui-même. A l'exemple du Sauveur et en mémoire de ce qu'il a fait, nous rompons aussi la

sainte Eucharistie, mais pourtant le corps de Jésus-Christ reste et demeure tout entier dans chacune des parties, il n'y a de rompu que les accidents ou apparences. Cette fraction de l'Eucharistie se fait en trois parties et ces trois parties nous représentent les trois sortes de fidèles dont se compose le corps entier de l'Église de Jésus-Christ; l'Église triomphante, formée des saints qui règnent éternellement dans le ciel, l'Église souffrante, composée des âmes du purgatoire, qui achèvent d'expier en ce lieu de tourments les fautes qu'elles n'ont pu réparer entièrement en ce monde, et l'Église militante formée de tous les chrétiens qui, sur cette terre d'exil, ont encore à lutter contre les ennemis de leur salut. Il le présenta ensuite à ses disciples pour le manger, afin qu'en convertissant en eux les espèces ou apparences du pain, ils fussent eux-mêmes transformés en Jésus-Christ, selon qu'il nous le dit lui-même par la bouche de saint Augustin (*lib. VII Confess., cap.* x) : Vous ne me changerez pas en vous comme vous faites des viandes dont vous vous nourrissez et qui deviennent votre propre substance, mais c'est vous qui serez changés en moi. Prenez et mangez, leur dit-il, nous montrant ainsi que nous devons recevoir la sainte Eucharistie de deux manières, sacramentalement et spirituellement; de corps en mangeant les espèces ou apparences, d'âme par la vivacité de la foi, afin de goûter par une sincère dévotion combien doux est le Seigneur, lui qui est la véritable manne, renfermant en elle toutes les délices, toutes les saveurs spirituelles. Le nom de Jésus, qui signifie Sauveur, nous représente le bon, le véritable pasteur des âmes, le vicaire de Jésus-Christ en ce monde, rempli de zèle et de sollicitude pour le salut de ceux qui lui ont été confiés.

Lui aussi prend le pain, lorsqu'il se livre avec ardeur à l'étude des saintes Écritures; il rend grâces à Dieu et le bénit, quand il rapporte uniquement à sa gloire les succès qu'il a pu obtenir; il rompt le pain de la parole sainte et la distribue aux fidèles par ses pieuses et fréquentes prédications. Hélas ! il n'en est pas de même du pasteur négligent et paresseux; c'est de lui dont parle le prophète quand il dit : Les petits enfants ont demandé du pain et il ne s'est trouvé personne pour leur en donner.

Jésus ensuite, prenant le calice où était du vin mêlé d'eau, image de sa passion future, rendit grâces à Dieu, son Père, pour la rédemption du genre humain que cette même passion allait opérer, et aussi pour les souffrances qu'il allait endurer non pour lui, mais pour nous. Il voulait nous montrer, par cette conduite, que nous aussi nous devons glorifier Dieu dans nos peines et le bénir au milieu des tribulations de cette vie. Le Sauveur, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 83, *in Matth.*), en rendant grâces à Dieu, nous montrait comment nous devons nous-mêmes célébrer le mystère de sa passion, et nous enseignait que nous devons rendre grâces à Dieu pour tout ce que nous avons à souffrir en ce monde. Si celui qui par lui-même, dit le vénérable Bède (*in cap.* XXII *Luc.*), n'avait encouru aucune peine, aucun châtiment, se soumet avec tant d'humilité à sa passion et rend grâces à Dieu des souffrances qu'il endure pour nous, avec quelle résignation, avec quelle reconnaissance ne devons-nous pas supporter les maux qui nous arrivent, nous qui les avons mérités par nos crimes ? Jésus ensuite bénit le calice en disant : Ceci, c'est-à-dire ce que vous voyez sous l'espèce du vin, est mon sang, le sang de la nouvelle Alliance. L'ancienne Loi

avait été scellée par le sang des animaux offerts en sacrifice; la nouvelle Loi est scellée du sang de Jésus-Christ lui-même, ce qui nous montre combien le nouveau Testament est plus excellent que l'ancien. Ce sang sera répandu pour vous et pour plusieurs afin d'opérer la rémission des péchés. Il dit pour plusieurs et non pour tous, non pas que le sang de Jésus-Christ n'ait été versé pour tous les hommes et qu'il n'ait été plus que suffisant pour racheter tous les hommes, mais parce que tous ne devaient pas en profiter. Puis il leur présenta le calice en disant : Buvez-en tous, afin que vous deveniez les imitateurs de ma passion; ceux-là seuls, qui auront participé à mes souffrances, participeront à ma gloire et à mon royaume. Il but lui-même le premier pour les exciter et leur donner l'exemple. Dans la primitive Église, tous les fidèles qui assistaient au saint sacrifice de la Messe, participaient également au sacrement de l'Eucharistie en signe d'union ; mais dans la suite, comme tous les chrétiens n'étaient pas dignes d'approcher de la Table sainte, l'Église institua une autre marque pour représenter cette union des fidèles entre eux; c'est le baiser de paix que le prêtre donne le premier et que les assistants se communiquent les uns aux autres. Dans les saintes Écritures, le calice est l'emblème des persécutions et des souffrances; nous devons donc prendre ce calice salutaire, en supportant patiemment et pour l'amour de notre Dieu toutes les adversités qui nous arrivent et engager les autres à les souffrir de bon cœur par nos exemples.

Nous devons remarquer encore que ce Sacrement a été institué sous les deux espèces du pain et du vin pour nous montrer par là qu'il est destiné à opérer le salut de l'âme

et aussi qu'il est la nourriture parfaite de notre âme comme le pain et le vin sont la nourriture du corps. La consécration du corps et du sang dans l'Eucharistie se fait séparément en mémoire de ce que, dans la passion du Sauveur, son sang fut aussi séparé de son corps. Comme ce Sacrement est le mémorial de cette divine passion, le corps et le sang y sont consacrés sous des espèces distinguées entre elles. Cependant, sous chacune des espèces, Jésus-Christ demeure tout entier et indivisible, c'est-à-dire tout à la fois son corps, son sang, son âme et sa divinité. Sous l'espèce du pain, les paroles et la vertu de la consécration ne produisent, il est vrai, que le corps de Jésus-Christ, mais les autres parties de lui-même y sont par concomitance naturelle et inséparable; de même, sous l'espèce du vin, la consécration ne produit que le sang du Sauveur, mais les autres parties s'y joignent nécessairement, car Jésus-Christ, partout où il est, ne peut être sans son corps, son sang, son âme et sa divinité essentiellement réunis en sa personne. Dans la primitive Église, les fidèles communiaient sous les deux espèces du pain et du vin, mais dans la suite, pour éviter tous les accidents qui auraient pu en résulter, l'autorité ecclésiastique a aboli cet usage, puisqu'en effet celui qui communie sous la seule espèce du pain, reçoit en même temps le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ tout entier sous chacune des espèces. Le pain est donc le sacrement du corps et le vin le sacrement du sang de Jésus-Christ; l'eau que le prêtre met dans le calice nous représente l'eau qui coula du côté sacré du Sauveur, lorsqu'il fut percé d'une lance sur la croix après sa mort; ou bien encore l'union mystique de Jésus-Christ avec son Église, du chef avec ses membres.

Dans l'Eucharistie, plusieurs choses doivent spécialement frapper notre esprit et attirer notre admiration. Premièrement, ce Sacrement contient et renferme réellement et en vérité le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tel qu'il était lorsqu'il fut jadis attaché sur la croix et tel qu'il est aujourd'hui glorieux dans le ciel. N'est-il pas surprenant, n'est-il pas incompréhensible pour nous qu'un tel corps puisse être contenu et renfermé dans un si petit espace? Secondement, dans ce Sacrement, les accidents ou les apparences subsistent sans sujet, car en Dieu, il n'y a, il ne peut y avoir ni apparences ni accidents; les espèces et apparences qui, avant la consécration, existaient dans le pain et dans le vin, après la consécration subsistent encore, mais sans sujet et sans matière. En troisième lieu, le pain et le vin sont changés au corps et au sang de Jésus-Christ dans ce Sacrement, de façon toutefois que ce pain et ce vin ne deviennent pourtant pas la matière du corps et du sang du Sauveur. Quatrièmement, que les hosties consacrées soient multipliées ou agrandies de quelque manière que ce soit, le corps de Jésus-Christ n'en est point pour cela augmenté; qu'elles soient réduites et amoindries, il n'en est en rien diminué. Cinquièmement, le corps de Jésus-Christ est en même temps et tout entier à la fois en plusieurs et dans toutes les hosties consacrées. Sans doute il n'appartient qu'à Dieu seul d'être présent partout, tandis que la créature ne peut être présente que dans un seul lieu. Or, le corps de Jésus-Christ tient le milieu entre les créatures et Dieu. En qualité de créature, il ne peut être égal au Créateur et exister partout en même temps comme Dieu lui-même, mais en tant qu'il est uni à sa divinité, il surpasse en excellence tous les autres corps

et subsiste en même temps dans plusieurs lieux à la fois sous les voiles du sacrement d'Eucharistie. Sixièmement, lorsque le prêtre rompt la sainte hostie, le corps du Sauveur n'est point pour cela divisé, mais reste et demeure tout entier dans chacune des parties. La fraction s'opère sur la forme du pain sans atteindre le corps de Jésus-Christ qui reste tout entier dans chacune des parties. Un miroir réfléchit l'objet que vous lui opposez, si vous le brisez, chacun de ses éclats réfléchira également le même objet tout entier; c'est là une image, quoique grossière, de ce qui a lieu dans l'Eucharistie. Septièmement, quand le prêtre tient dans ses mains la sainte Hostie et que vous la voyez de vos yeux, ce n'est point le corps de Jésus-Christ qui est vu, qui est touché, ce sont uniquement les espèces ou apparences comme dans la fraction de l'hostie. Huitièmement, quoiqu'après la consécration il n'y ait plus dans l'Eucharistie ni pain ni vin, mais seulement les espèces ou apparences, cependant ces mêmes espèces ou apparences conservent leurs qualités et leurs vertus antérieures, de sorte que l'espèce du pain peut nous nourrir et l'espèce du vin nous désaltérer. Neuvièmement enfin, lorsque ces espèces ou apparences cessent d'exister, le corps et le sang de Jésus-Christ disparaissent également. Tant que nos sens corporels, dit Hugues de Saint-Victor, perçoivent les apparences, le corps et le sang de Jésus-Christ demeurent; mais quand la sainte hostie a passé de notre bouche dans notre cœur, il ne reste plus en nous que la grâce et la présence spirituelle. Quoi qu'il en soit, celui qui communie doit bien se garder de cracher peu de temps après avoir reçu la sainte Hostie, afin d'éviter tout accident, et aussi par respect pour un si grand Sacrement.

Le Sauveur ensuite, pour montrer toute la tendresse, tout l'amour qu'il portait aux hommes, ajoute : Faites ceci en mémoire de moi, c'est-à-dire de ma passion. Le sacrement d'Eucharistie en effet est le mémorial des souffrances et de la mort de Jésus-Christ, selon que nous le dit le grand Apôtre lui-même par ces paroles : Toutes les fois que vous mangerez ce pain sacré et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne au grand jour du jugement dernier. La Pâque des Juifs avait été établie pour être la figure de la Pâque future des chrétiens; la Pâque évangélique, au contraire, fut instituée comme souvenir d'une chose passée, à savoir la passion de Jésus-Christ; c'est pour cela qu'en instituant la sainte Eucharistie le Sauveur dit : Faites ceci en mémoire de moi, afin de nous rappeler l'immense et inexprimable bienfait de notre rédemption. En ce moment aussi, Jésus-Christ conféra le sacerdoce à ses apôtres, leur donnant le pouvoir de consacrer son corps et son sang. L'Église dans la célébration de ce mystère nous rappelle la passion du Sauveur, et le prêtre en élevant la sainte hostie nous représente Jésus-Christ élevé en croix. C'est là en effet le même corps que Jésus-Christ a consacré lui-même; ce corps qui a souffert et qui est mort pour nous sur un infâme gibet. C'est ce souvenir qui doit embraser d'amour et transformer toute en Dieu l'âme fidèle, quand elle a le bonheur de participer à cet auguste Sacrement, et lui faire goûter les délices spirituelles qu'il renferme. Notre-Seigneur pouvait-il nous laisser quelque chose de plus grand, de plus excellent, de plus précieux et de plus utile que lui-même? c'est lui tout entier que nous recevons dans ce Sacrement qu'il a institué pour nous. C'est le même Dieu qui a daigné

se revêtir de notre faible nature dans le sein de la vierge Marie et se nourrir de son lait virginal; qui a souffert et qui est mort pour nous sur la croix, qui est ressuscité et qui est monté aux cieux, où il est assis à la droite de son Père. C'est celui qui par sa toute-puissance a créé de rien le ciel et la terre, et qui les maintient et les gouverne par sa providence. C'est celui dont dépend notre salut et qui seul peut nous donner la vie et la gloire éternelles. En un mot, celui qui nous est offert sous la forme d'une simple hostie, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, le Fils unique du Dieu vivant. C'est donc avec raison que ce sacrement est appelé Eucharistie, c'est-à-dire bonne grâce, puisqu'en le recevant nous ne recevons pas seulement une augmentation de grâces, mais l'Auteur même et la source de toutes les grâces. Lorsqu'un homme se dispose à partir pour un lointain voyage, dit saint Jérôme, il laisse à ses amis des gages de son affection, afin qu'en les voyant, ils puissent se souvenir de lui; de même Jésus-Christ, avant de quitter la terre, a voulu instituer le sacrement de l'Eucharistie, laissant ainsi aux hommes un souvenir de tout ce qu'il avait fait pour eux; en sorte qu'en participant à ce divin Sacrement, ils puissent se rappeler avec une vive reconnaissance ses bienfaits et sa tendresse.

Le sacrement de l'Eucharistie a été institué pour plusieurs grandes raisons : premièrement, pour nous rappeler la passion de Jésus-Christ par laquelle seule nous avons été rachetés des peines éternelles de l'enfer; en second lieu, comme le témoignage de son amour et de son affection pour nous, amour et affection que nous devons nous efforcer d'imiter. Troisièmement, pour nous garantir, nous fortifier contre les chutes fréquentes auxquelles nous ex-

pose sans cesse la faiblesse de notre nature. Quatrièmement, pour purifier de plus en plus notre cœur et entretenir en nous la vie spirituelle. En cinquième lieu, pour nous servir de nourriture et de viatique pendant le pèlerinage de la vie présente. Sixièmement, comme un gage assuré de l'héritage éternel après lequel nous devons soupirer sans cesse. Septièmement enfin, comme un remède efficace à tous les péchés auxquels nous succombons malheureusement pendant cette vie. Les Hébreux, en marquant du sang de l'agneau pascal les poteaux de leurs maisons, échappèrent à l'ange exterminateur qui mettait à mort tous les premiers nés des Égyptiens ; de même, si nous lavons et si nous purifions notre corps et notre âme dans le sang de Jésus-Christ, le véritable Agneau sans tache, nous éviterons les poursuites incessantes du démon, notre ennemi acharné. Deux dispositions sont essentiellement requises de la part de celui qui veut approcher dignement du Sacrement de l'autel. La première est le désir ardent de s'unir à Jésus-Christ, et ce désir est excité en nous par l'amour. La seconde est un profond respect pour cet auguste Sacrement, et ce respect naît en nous de la crainte. Le premier nous porte à la communion fréquente, et même quotidienne ; le second, au contraire, nous en détourne. Chacun en cela doit agir conformément à ce qu'il éprouve lui-même, sans trop se régler à ce sujet d'après les conseils d'autrui. S'il voit que la communion fréquente augmente la ferveur de son amour sans diminuer en rien le respect qui est dû à ce Sacrement, il peut, il doit communier souvent, et même tous les jours ; si, au contraire, il sent diminuer en lui sa vénération et son respect envers ce Sacrement, sans aucune augmentation d'amour, il doit

s'en abstenir pour un temps, afin d'y revenir ensuite avec plus de ferveur et de dévotion. Nous devons aussi distinguer trois manières différentes de recevoir Jésus-Christ : la communion sacramentelle, par laquelle on le reçoit uniquement de bouche ; la communion réelle, qui consiste à s'unir à lui de cœur et non de bouche ; enfin la réunion de l'une et de l'autre, lorsque nous le recevons tout à la fois et de bouche et de cœur en même temps. La communion purement sacramentelle est le partage des mauvais chrétiens ; ils reçoivent, il est vrai, le corps de Jésus-Christ sous les espèces visibles des éléments, mais ils ne sont pas unis au vrai Pain céleste, parce qu'ils manquent de la foi et de l'amour nécessaires pour y participer. La communion seulement réelle est le partage des justes ; quoique pour cause de maladie ou tout autre motif, ils ne puissent recevoir le corps de Jésus-Christ sous les espèces visibles du Sacrement, ils ne participent pas moins au vrai Pain céleste et ne s'unissent pas moins à lui par la vivacité de leur foi et leur ardent amour. Enfin, la communion réelle et sacramentelle tout à la fois a lieu lorsque, avec de saintes dispositions, nous approchons du sacrement de l'Eucharistie et que nous recevons, sous les espèces du pain et du vin, le corps et le sang du Sauveur qui y sont véritablement contenus. Alors, par l'effet de sa chair et de son sang, Jésus-Christ demeure en nous et nous demeurons en lui. C'est pourquoi les uns reçoivent ce Sacrement pour leur propre condamnation, parce qu'ils ne participent pas au vrai Pain de vie ; les autres, au contraire, le reçoivent pour leur salut, parce qu'ils sont unis, en vertu de leur foi et de leur amour, au Verbe éternel. Le sacrement d'Eucharistie, nous dit saint Chrysostôme (*Homil. de Proditione*

Judæ, tom. III), est véritablement la Cène que Jésus-Christ a instituée et à laquelle il assista lui-même ; entre l'une et l'autre, il n'y a nulle différence ; c'est le même Dieu qui les a établies. Lors donc que le prêtre nous offre la sainte hostie, croyons que c'est Jésus-Christ lui-même qui nous la présente. Dans le baptême, ce n'est pas le prêtre qui baptise, c'est Dieu lui-même qui, par sa puissance invisible, nous lave et nous purifie de nos péchés, ainsi dans l'Eucharistie. Que nul donc n'ose approcher s'il est indigne ; qu'il s'éloigne s'il n'est véritablement le disciple du Sauveur. Il ne reçoit à sa table que ceux qui lui sont sincèrement dévoués. Je fais la Pâque avec mes disciples, nous dit-il lui-même. C'est ici la véritable Pâque ; c'est ici le cénacle où les apôtres étaient réunis avec leur divin Maître et d'où ils sortirent pour se rendre sur la montagne des Oliviers. Imitons leur exemple ; nous aussi, au sortir de la Table sainte, allons vers les pauvres pour les secourir et les soulager dans leurs misères. Ils sont ces oliviers plantés dans la maison du Seigneur ; ce sont eux qui distillent cette huile salutaire dont nous avons un si pressant besoin ; cette huile qui peut nous rendre Dieu propice et nous mériter les récompenses éternelles. Pourquoi, me direz-vous peut-être, selon la pensée du vénérable Bède (*in cap.* XXII *Luc.*), sommes-nous obligés d'être à jeun pour approcher du sacrement de l'Eucharistie, puisque le Sauveur lui-même ne donna son corps et son sang à ses apôtres qu'après avoir mangé? La réponse est bien facile, écoutez : Jésus-Christ devait alors, pour accomplir les ordonnances de la Loi ancienne, manger l'agneau pascal, avant de l'abolir et de lui substituer la vraie Pâque des chrétiens, par le Sacrement de son corps et de son sang

précieux ; depuis, au contraire, en considération du respect et de l'honneur qui sont dus à cet auguste Sacrement, il a plu, et avec raison, aux prélats et aux chefs de l'Église, de nous imposer la loi du jeûne eucharistique. Ne convient-il pas, d'ailleurs, que nous cherchions la nourriture spirituelle de notre âme dans le Sacrement de la passion du Sauveur, avant de penser à la nourriture grossière de notre corps mortel ?

Remarquons également qu'il y a dans l'Eucharistie trois sortes de sacrifices indispensables. Le premier est celui du corps de Jésus-Christ contenu dans ce Sacrement ; le second, la contrition du cœur ; le troisième, la mortification des sens. Ainsi, nous devons d'abord offrir à Dieu un cœur contrit et humilié, un corps mortifié et pénitent, afin de parvenir à cette dévotion ardente et pure, nécessaire pour avoir part aux grâces et aux faveurs que peut nous procurer la réception du corps et du sang du Sauveur. O âme véritablement dévote ! s'écrie saint Anselme (*De Passione Domini*), montez au cénacle avec Jésus-Christ et ses apôtres ; allez avec joie vous asseoir à cette Table sainte où l'on goûte toutes sortes de délices. Que l'amour en vous triomphe de toute honte ; que l'ardeur de vos désirs éloigne la crainte. Ou du moins sollicitez quelques-unes des miettes qui tombent de cette Table ; de loin, jetez les yeux sur le Maître qui préside ; étendez vers lui vos mains suppliantes ; versez en sa présence ces larmes amères qui décèlent à ses yeux votre faim et votre soif; et le Maître, plein de bonté et de miséricorde, ne vous renverra pas sans vous donner de quoi vous rassasier abondamment. La Cène du Sauveur fut autrefois figurée par la manne que Dieu donna dans le désert aux enfants d'Israël. Dieu donna

aux Juifs la figure du Pain céleste dans cette manne matérielle et grossière ; mais, à nous chrétiens, il nous a donné la Vérité, qui est le Pain de la vie éternelle. La manne tombait pour les Juifs du ciel aérien, mais le Pain céleste, qui est Jésus-Christ, est descendu pour nous du haut des cieux empyrées. La Cène de Jésus-Christ fut également figurée par l'agneau pascal. En effet, lorsque le Seigneur eut résolu de délivrer les enfants d'Israël de la captivité de l'Égypte, il leur prescrivit de manger l'agneau pascal ; de même, Jésus-Christ institua le divin sacrement de l'Eucharistie, lorsqu'il voulut nous arracher de la puissance et de la tyrannie du démon. Quand les Juifs mangeaient l'agneau pascal, ils devaient avoir les reins ceints, un bâton à la main et se tenir debout, tout prêts à se mettre en marche ; ainsi, les chrétiens qui veulent participer au Sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ doivent-ils également être ceints de la vraie chasteté corporelle et spirituelle, avoir un bâton à la main, c'est-à-dire une foi ferme et inébranlable, et persister avec constance dans la nouvelle vie qu'ils ont embrassée et ne point retomber dans la fange de leurs péchés auxquels ils ont renoncé. L'agneau pascal se mangeait avec des laitues amères ; de même, nous ne devons approcher de la sainte Eucharistie qu'avec le repentir sincère de nos fautes passées. Les Juifs, pour manger l'agneau, devaient avoir les pieds chaussés ; ainsi les chrétiens doivent veiller avec attention sur tous les désirs, sur toutes les affections de leur cœur, afin que rien ne puisse le souiller. L'agneau pascal ne devait pas être cuit dans l'eau, mais rôti au feu pour nous apprendre que le chrétien, en recevant le sacrement de l'Eucharistie, doit être, lui aussi, embrasé de l'amour di-

vin. Melchisédech, qui fut en même temps roi et prêtre du Très-Haut, avait, lui aussi, par l'oblation du pain et du vin, figuré autrefois la sainte Eucharistie que notre divin Sauveur institua sous les espèces ou apparences du pain et du vin; c'est pour cette raison que souvent, dans les saints Livres, Jésus-Christ est appelé prêtre selon l'ordre de Melchisédech.

Cependant il s'était élevé parmi les disciples du Sauveur une discussion grave; il s'agissait de savoir lequel d'entre eux était le plus grand. Jésus-Christ, en effet, avait annoncé à ses apôtres que prochainement il allait être livré à la mort. Mus par cette pensée, ils cherchaient à connaître celui d'entre eux qui était le plus digne de le remplacer et aussi le plus apte à leur servir de Maître. Notre-Seigneur voulut profiter de cette circonstance pour les instruire et leur montrer par l'exemple opposé des rois de la terre que celui-là est véritablement le plus grand qui, à ses propres yeux, est le plus petit et le plus humble de tous. Les rois des nations, leur dit-il, aspirent à la puissance et à la domination; ils se plaisent à être appelés seigneurs et maîtres, à être flattés par leurs sujets; qu'il n'en soit pas ainsi de vous. Que celui, au contraire, qui semble plus élevé que les autres par sa sainteté, se fasse le plus petit de tous par son humilité, et que celui qui est au-dessus des autres par ses dignités et ses vertus, devienne le serviteur de tous en leur rendant, selon le temps et les circonstances, les plus humbles devoirs. Hélas! combien de chrétiens, aujourd'hui, dans l'Église de Dieu, sont pires à cet égard que les païens eux-mêmes. Nous voyons sans cesse non-seulement les hommes du monde, mais aussi les ecclésiastiques et les religieux, soupirer après les charges,

les dignités et les emplois, quoique souvent ces charges et ces dignités n'enfantent pour eux que sollicitudes et chagrins. Non content d'avoir détourné ses disciples d'imiter les païens dans leur orgueil, il veut encore les exhorter à la pratique de l'humilité par ses propres exemples. Aux yeux des hommes, leur dit-il, celui qui est assis à table est plus grand que celui qui le sert, quoique souvent il n'en soit pas de même aux yeux de Dieu. Or, Jésus-Christ, au milieu d'eux, les avait toujours servis, quoique plus élevé qu'eux, et il n'avait pas craint de s'abaisser jusqu'à leur laver les pieds; c'est donc lui qu'ils devaient particulièrement imiter. Et de là il conclut que le plus digne et le plus capable de lui succéder dans le gouvernement de son Église est celui qui est le plus avancé dans la véritable humilité. O homme! s'écrie saint Augustin, comment oserais-tu t'enorgueillir, en voyant un Dieu s'humilier ainsi pour toi? Peut-être aurais-tu rougi d'imiter l'exemple de ton semblable, au moins ne dois-tu pas rougir de suivre l'exemple d'un Dieu qui s'est ainsi abaissé pour toi. Humilions-nous donc, et ne craignons pas de nous livrer aux œuvres les plus basses et les plus abjectes quand les circonstances l'exigent.

Jésus leur dit ensuite : Je serai pour vous tous, pendant cette nuit, un sujet de scandale et de chute. Il prédit à ses apôtres ce qui devait leur arriver, afin que, quand le moment serait venu, ils ne désespérassent point de leur salut, mais fissent tous leurs efforts pour se relever de leur chute par une sincère pénitence. Il dit pendant la nuit et avec raison; ceux, en effet, qui se scandalisent sont dans les ténèbres, comme les apôtres qui, dans l'adversité, abandonnèrent leur Seigneur et leur Maître. Pierre cepen-

dant, qui était le plus ardent de tous, lui répondit : Maître, quand bien même vous seriez pour tous les autres un sujet de scandale et de chute, vous ne le serez jamais pour moi. L'imprudent ! il vante sa volonté dont il ne connaît pas la faiblesse ; il ne considère que les sentiments de son cœur, sans prévoir ce qui peut lui arriver ; fort de son amour pour son divin Maître, il croit ne pouvoir jamais faillir. Hélas ! ne voyons-nous pas souvent que ceux qui se croient les plus vertueux et se préfèrent aux autres tombent plus bas que ceux qui se tiennent dans l'humilité. Aussi, Jésus lui répond : En vérité, je te le dis, cette nuit même, avant que le coq chante deux fois, tu me renieras trois fois. Saint Pierre, remarque ici saint Jérôme (*in cap.* XXVI *Matth.*), parlait ainsi, n'écoutant que l'ardeur et la vivacité de sa foi ; mais le Sauveur, comme Dieu, savait bien ce qui devait advenir. Apprenons de là que nul ne doit compter sur ses propres forces et présumer de lui-même ; la constance dans le bien et la vertu ne viennent pas de l'homme, mais de Dieu seul. Jésus-Christ, qui seul connaît le cœur de l'homme, dit le vénérable Bède (*in cap.* XXII *Luc.*), prédit à saint Pierre quand, comment et combien de fois il doit le renier, afin de nous apprendre que nul, quelque parfait qu'il soit, ne doit imprudemment présumer de ses forces, et ne doit pas non plus, s'il tombe, désespérer plus imprudemment encore de ne pouvoir se relever de ses chutes. Plus nous nous confions dans la vivacité de notre foi, nous dit saint Maxime (*in cap.* XXVI *Matth.*), plus aussi nous devons redouter la faiblesse de notre nature. Saint Pierre alors lui dit : Quand même il me faudrait mourir avec vous, je ne vous nierai point. Il parlait ainsi parce qu'il pensait que son Maître voulait lui faire

entendre qu'il avait peur de sa mort. A son exemple, tous les autres apôtres firent la même protestation, montrant ainsi la vivacité de leur foi et l'ardent amour qu'ils portaient à leur bon Maître ; mais ils ne persévérèrent pas longtemps ; la présomption de l'homme est fragile et bien vaine quand elle n'est point soutenue par l'aide et la protection de Dieu. Nous devons tirer de là un grand enseignement, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 58, *in Matth.*), c'est que le désir de l'homme ne suffit pas pour le garder de toute chute, s'il n'est pas appuyé sur l'aide de Dieu.

Remarquons ici que Dieu a permis la chute de saint Pierre pour plusieurs grandes raisons : la première, pour nous apprendre que nul ne doit présumer de soi-même ; la seconde, que l'homme doit plutôt s'en rapporter à Jésus-Christ qu'à ses propres sentiments ; la troisième, afin de réprimer la témérité de cet apôtre ; la quatrième, afin que, par son exemple, les autres apprissent à se défier de la faiblesse et de la fragilité humaine ; la cinquième, pour montrer à saint Pierre, et, par lui, à tous les évêques ses successeurs, qu'ils doivent compatir avec bonté aux faiblesses et aux misères de leurs sujets ; la sixième, afin de confondre l'erreur de ces hérétiques audacieux qui prétendent que la charité une fois acquise ne peut plus se perdre, et que, quand on l'a perdue, on ne saurait la recouvrer ; ce qui est faux, puisque nous voyons le contraire dans le chef même des apôtres.

CHAPITRE XXXIV

DU DISCOURS DE JÉSUS-CHRIST APRÈS LA CÈNE

La cinquième circonstance qui, dans la Cène du Sauveur, doit encore fixer notre attention, est le discours qu'il adressa à ses apôtres, discours dans lequel il leur donne les preuves les plus évidentes de son affection et de sa tendresse. Lors donc que Judas fut sorti et que Jésus se vit seul avec ses apôtres, qui tous étaient purs et sans tache, puisqu'il leur avait lui-même lavé les pieds, il voulut les consoler en leur adressant ces paroles remplies du feu sacré de l'amour divin, paroles que saint Jean, le disciple bien-aimé du Sauveur, nous a conservées dans son Évangile. Ce fut alors, ô mon doux Jésus, s'écrie saint Anselme (*in Medit. : Cur post Judæ abitum sermo habetur*), que la sainte société de vos apôtres se désaltéra pleinement à la Source sacrée de l'amour en écoutant vos paroles remplies d'affection et de tendresse ; paroles que l'infâme Judas,

qui venait de sortir, était indigne d'entendre. Dans ce discours de Jésus-Christ à ses apôtres, nous devons surtout remarquer cinq points principaux sur lesquels nous allons méditer ensemble successivement. Considérons en premier lieu la manière dont le Sauveur, après avoir prédit à ses disciples sa mort prochaine, cherche à les consoler et à les fortifier contre cette terrible épreuve. Mes petits enfants, leur dit-il, *Filioli, adhuc modicum vobiscum sum*, je ne suis désormais avec vous que pour bien peu de temps, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, puisqu'alors il devait leur être enlevé, ou bien encore, selon quelques docteurs, jusqu'à son Ascension, puisqu'en effet, jusque-là, il se manifesta à eux corporellement. Par cette expression : *filioli*, mes petits enfants, il leur témoigne toute son affection, tout son dévouement, toute sa tendresse, car selon Priscien, dans les saintes Écritures, les diminutifs ne sont employés que pour marquer l'amour et la familiarité. De même, en ce monde, lorsque des amis sont sur le point de se quitter, ils se donnent mutuellement et le plus possible des marques de tendresse afin d'en conserver le souvenir après la séparation. Encore un peu de temps, ajoute-t-il, le monde, c'est-à-dire les amateurs du monde, ne me verront plus; pour vous, vous me verrez encore, ainsi que tous les justes. En effet, après sa résurrection, Jésus-Christ ne se manifesta corporellement qu'aux vrais fidèles. Que votre cœur ne se trouble point, *non turbetur cor vestrum;* ne vous attristez pas à la nouvelle de ma mort ; si je meurs, c'est pour ma gloire, et aussi pour vous envoyer le Saint-Esprit. Apprenons de là à ne point nous attrister sur la perte de nos amis qui meurent dans la foi catholique ; la mort pour eux est le chemin qui les conduit au bonheur et à la gloire;

ils ne cessent point pour cela de pouvoir nous être utiles; dans le sein de Dieu, où ils reposent, ils peuvent nous aider plus efficacement qu'ils ne l'eussent ait en vivant dans ce monde. Ne vous troublez donc pas à la pensée de ma mort prochaine, rassurez-vous, au contraire, dans l'espérance de ma résurrection future; ne craignez point les peines et les tribulations qui vous menacent, demeurez constants dans votre foi et persévérez jusqu'à la fin. Par là, le Sauveur veut fortifier ses disciples tout à la fois et contre la crainte de sa mort, et contre les appréhensions des maux qu'ils auraient à endurer dans la suite. Vous croyez en Dieu, eh bien! croyez aussi en moi qui suis Dieu, comme vous l'avez souvent et hautement proclamé vous-mêmes. Jésus suppose ici dans ses disciples la foi en la divinité, selon qu'il les en avait instruits lui-même, et il leur ordonne de croire aussi en lui qui est en même temps Dieu et homme. De peur que ses disciples ne soient troublés par la seule pensée de sa mort comme de celle d'un homme ordinaire, dit saint Augustin (*Tractat.* 67, *in Joan.*), Notre-Seigneur les console en leur affirmant qu'il est Dieu, et qu'en cette qualité il peut lui-même ressusciter l'homme après sa mort.

Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures, c'est à-dire divers degrés de récompenses, selon la diversité et les degrés de mérites. Comme s'il leur disait : Vous êtes certains de ma passion et de ma mort prochaine, eh bien! attendez de moi avec la même certitude le bonheur éternel que je vous promets après cette vie. Les apôtres, dit encore saint Augustin (*ibidem*), avaient été effrayés en entendant dire à leur divin Maître que saint Pierre, qui était le plus fervent d'entre eux, devait le renier trois fois;

mais ils sortirent de leur inquiétude et se réjouirent en l'entendant parler des demeures célestes, certains qu'ils étaient, qu'après les dangers et les épreuves de cette vie, ils régneraient éternellement avec lui dans les cieux. Je vais, par ma mort, par ma résurrection, et par mon ascension, vous préparer cette demeure si belle et si désirable, mais je reviendrai de nouveau au grand jour du jugement; alors vous me verrez, et je vous conduirai à cette béatitude éternelle de l'âme et du corps, afin que, où je serai, vous y soyez aussi vous-mêmes avec moi. Ces demeures célestes dont parle Jésus-Christ étaient préparées d'avance en vertu de la prédestination, mais il devait les préparer de nouveau par l'œuvre de la rédemption, et les apôtres devaient également les préparer eux-mêmes par la coopération de leurs travaux et de leurs mérites. Je ne vous laisserai point orphelins, montrant par là qu'il était véritablement leur père ; je m'en vais, mais je reviens aussitôt à vous, en vous envoyant le Saint-Esprit ; leur apprenant par ces paroles que le Saint-Esprit ne pouvait leur être envoyé sans lui. Il ajoute ensuite : Je vous laisse la paix du cœur, cette triple paix de l'homme avec lui-même, avec Dieu et avec le prochain. Je vous donne ma paix, qui est la paix éternelle, si toutefois vous persévérez constamment dans la première. Jésus-Christ, dit saint Augustin (*Tractat.* 77, *in Joan.*), nous a donné en ce monde la paix qui nous fait triompher de nos ennemis, et par laquelle nous nous aimons les uns les autres, mais au temps à venir, il nous donnera sa paix, lorsque dans le ciel nous régnerons sans trouble et sans ennemis. Il dit ma paix et avec raison, afin de distinguer la paix dont jouissent les saints, de la paix du monde, qui, le plus sou-

vent, n'est qu'apparente, trompeuse et non réelle. Je vous donne ma paix, non pas comme le monde la donne ; la paix du monde, en effet, n'est qu'une paix charnelle, la mienne est spirituelle ; celle du monde n'est que passagère, la mienne est éternelle ; celle du monde n'est qu'extérieure, la mienne est intérieure, au cœur et dans la conscience. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de mon départ, puisque je vais à la gloire, c'est-à-dire vers mon Père, qui est plus grand que moi. O admirable privilége de la nature humaine, s'écrie saint Augustin (*Tractat.* 78, *in Joan.*), dont le Verbe incréé a bien voulu se revêtir pour la rendre immortelle et la faire asseoir à la droite de Dieu, son Père! Celui qui aime véritablement Jésus-Christ peut-il ne pas se réjouir én voyant que sa propre nature a été immortalisée en lui, et que, par lui et en lui, il peut espérer de parvenir lui-même à cette glorieuse immortalité? Il est utile, il est nécessaire, que je m'en aille en remontant vers mon Père, afin que vous appreniez à me connaître et à m'aimer spirituellement, et que vous cessiez de m'aimer selon la chair, comme vous avez fait jusqu'à présent. Si je ne m'en vais, le Saint-Esprit ne viendra pas à vous, mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. Si je ne détruis dans vos cœurs, par mon absence, cette affection charnelle que vous avez pour moi, vous ne serez pas dignes de recevoir le Saint-Esprit. Ce n'est pas à dire pour cela que Jésus-Christ, étant sur la terre, ne pouvait donner le Saint-Esprit à ses apôtres, mais il ne le leur donna pas, parce qu'ils n'étaient pas convenablement disposés. L'Esprit-Saint est l'esprit de toute pureté, il ne se communique qu'aux cœurs purs et véritablement détachés de toutes les consolations humaines et terrestres. La consolation divine, dit saint

Bernard, est susceptible et jalouse ; elle n'en peut souffrir d'autres avec elle dans le même cœur. Notre-Seigneur, dit Hugues de Saint-Victor, se soustrait corporellement à l'affection de ses apôtres, afin qu'ils apprennent à l'aimer spirituellement; il monte au ciel, afin d'attirer après lui les cœurs de ceux qui lui sont dévoués. Si la présence du corps de Jésus-Christ était pour les apôtres un obstacle qui les empêchait de voir le Saint-Esprit, que devons-nous penser de tant d'affections humaines et terrestres dont nos cœurs sont souillés? Est-il surprenant que le Sain-Esprit n'habite pas en nous? C'est ainsi que par ses paroles le Sauveur pénétrait dans l'âme de ses apôtres en les attristant, car ils ne pouvaient, sans être vivement affligés, entendre parler de sa mort.

Le second point sur lequel nous devons fixer notre attention, et sur lequel nous allons méditer sérieusement, c'est la manière dont Jésus-Christ, dans ce discours, exhorte ses disciples à la pratique de la charité chrétienne. Voici, leur dit-il, que je vous donne un commandement nouveau, et ce commandement c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même. Telle est la voie dans laquelle nous devons suivre notre divin Maître. Ce précepte est appelé nouveau, non quant à sa substance puisqu'il existait déjà dans l'ancienne Loi, qui, elle aussi, prescrivait l'amour du prochain, non pas toutefois jusqu'à mourir pour lui, mais quant à sa formule : De même que Jésus-Christ nous a aimés, lui qui a daigné souffrir la mort pour nous. Lorsqu'un vin est trop vieux, il perd tout à la fois et son goût et sa couleur ; alors on le renouvelle en y mêlant du vin nouveau, fort, généreux et bientôt il recouvre sa teinte et sa saveur. De même, le précepte de

l'amour envers le prochain avait vieilli, il était devenu insipide, était tombé en désuétude ; la passion du Sauveur est venue le renouveler et lui rendre toute sa force, toute sa vigueur. Il est également appelé nouveau à cause des effets qu'il produit en nous ; il renouvelle l'âme, et du vieil homme, fait un homme nouveau. Par là, c'est-à-dire par l'accomplissement de ce précepte, tous les hommes connaîtront clairement que vous êtes mes disciples, instruits par mes leçons, formés par mes exemples, et non pas en vous voyant chasser les démons ou faire d'autres merveilles. Aimez-vous les uns les autres, c'est là ce que Dieu demande et ce qu'il désire de vous. Celui qui s'enrôle sous les drapeaux d'un roi de la terre n'en doit-il pas porter les insignes? Eh bien! l'insigne du chrétien, c'est la charité ; quiconque veut s'engager au service du Roi des rois, doit avoir la charité pour étendard. Comme si Jésus disait, selon la pensée de saint Augustin (*Tractat.* 65, *in Joan.*) : Tous les hommes partagent avec vous mes dons ; comme vous, ils possèdent la vie du corps et des sens, la raison, la santé ; comme vous ils peuvent avoir part aux Sacrements, à la foi, à la connaissance des saintes Écritures ; comme vous ils peuvent distribuer leurs biens aux pauvres, s'exposer même au martyre, mais parce qu'ils n'ont pas la charité, ils ne sont que des cymbales retentissantes ; toutes leurs œuvres sont perdues pour la vie éternelle. La charité est une fontaine à laquelle nul étranger ne saurait se désaltérer ; c'est elle seule qui distingue les enfants de Dieu des enfants du démon. Tous se marquent du signe de la croix, tous répondent *amen*, tous chantent *alleluia!* tous sont baptisés, tous entrent également dans les églises ; comment discerner les vrais enfants de Dieu des enfants

des hommes? Uniquement par la charité. Ayez toutes les vertus possibles, si vous n'avez la charité, elles ne vous serviront de rien ; quand, au contraire, vous n'auriez aucune autre vertu, si vous possédez la charité, vous avez accompli la loi. Tel est mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même, c'est-à-dire effectivement, ne faisant point aux autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse à vous-mêmes, et faisant au contraire aux autres ce que vous voudriez qui vous fût fait.

Remarquons ici que notre divin Sauveur nous a aimés de trois manières différentes. Premièrement, il nous a aimés d'un amour tout à fait volontaire et gratuit ; il nous a prévenus, et n'a pas attendu pour nous aimer que nous l'aimassions d'abord nous-mêmes. A son exemple, nous devons aussi aimer nos frères et ne pas attendre qu'ils nous préviennent par leurs bons offices. De même aussi, e à plus forte raison devons-nous aimer Dieu qui nous a aimés le premier. Par un effet tout gratuit de son amour pour nous, Jésus-Christ est venu en ce monde pour nous racheter de nos péchés ; aimons-le donc à notre tour, afin qu'à l'aide de cette charité qui l'a fait descendre jusqu'à nous, nous puissions, nous aussi, nous élever jusqu'à lui. En second lieu, notre divin Sauveur nous a aimés effectivement, c'est-à-dire par ses œuvres, puisqu'il a bien voulu se sacrifier et donner sa vie pour nous. Le véritable amour se manifeste par ses œuvres. Aimons-nous de même les uns les autres, non en paroles, selon l'apôtre saint Jean, mais efficacement et en vérité. De même aussi, et à plus forte raison aimons Dieu afin d'accomplir en nous ses commandements et sa loi. Troisièmement, Jésus-Christ

nous a aimés selon l'ordre et la justice, pour nous attirer à lui et nous conduire à la béatitude céleste. De même nous devons nous aimer les uns les autres, non en vue des avantages temporels, mais uniquement en vue de Dieu, afin que nous puissions tous parvenir au bonheur éternel. Sans doute la charité fraternelle renferme l'amour de Dieu, qui est son principe, puisqu'en effet nous ne devons aimer le prochain qu'en vue de Dieu et par rapport à lui; toutefois le Sauveur ne parle ici que de l'amour du prochain et non de l'amour de Dieu, puisqu'il dit : Aimez-vous les uns les autres. La raison de cette conduite, c'est qu'il voulait engager ses apôtres à consoler eux-mêmes les fidèles, et à supporter avec patience et avec courage les persécutions, ce qu'on ne saurait pratiquer sans la charité fraternelle que renferme l'amour de Dieu.

Le Sauveur ajoute ensuite : Nul ne saurait en ce monde donner un témoignage plus éclatant de son amour que de sacrifier sa vie pour ses amis; c'est là, en effet, la marque la plus évidente de la vraie charité, et personne ne peut aller au delà. Jésus-Christ donc nous a donné la preuve de cet amour immense, puisqu'il a bien voulu souffrir et mourir pour nous. Si, pour nous racheter, le Sauveur n'a pas craint de sacrifier sa vie, nous aussi, à son exemple, nous devons être prêts à immoler la nôtre pour le salut de nos frères. Quatre choses doivent spécialement attirer et fixer notre amour : Dieu d'abord, ensuite notre âme, puis notre prochain et enfin notre propre corps. Tel est l'ordre à garder dans nos affections. Ainsi, nous devons aimer Dieu par dessus tout et être prêts à tout sacrifier pour son amour et pour sa gloire. Nous devons préférer le salut de notre âme aux intérêts du prochain et au bien-être de

notre corps; enfin, nous devons être disposés à immoler notre vie même s'il le fallait pour l'amour de nos frères, quand il s'agit du salut de leur âme. Ce que je vous recommande, c'est de vous aimer les uns les autres; c'est en cela uniquement que vous pourrez trouver joie et consolation; sans cette charité mutuelle, vous ne trouverez en ce monde ni contentement, ni repos. Jésus-Christ ne semble parler que du seul précepte de la charité comme s'il n'y avait pas d'autres commandements; c'est qu'en effet, selon saint Grégoire (*Homil.* 27, *in Evang.*), tous les autres commandements, quelque divers qu'ils soient dans leurs prescriptions, se rapportent au grand précepte de la charité qui est leur base et leur principe. Le Sauveur ajouta encore bien d'autres choses relatives à l'amour envers le prochain, et que saint Jean rapporte dans son Évangile ou dans ses Épîtres, car nul plus que lui, parmi les apôtres, n'a parlé de la charité fraternelle. Nous lisons de lui qu'étant parvenu à une extrême vieillesse, il se faisait porter à l'église par ses disciples, afin d'instruire les fidèles auxquels il répétait sans cesse ces paroles : Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres, c'est en cela que consiste toute la perfection chrétienne. Saint Jean était appelé le disciple bien-aimé du Sauveur non-seulement à cause de sa virginité, mais aussi à cause de l'affection, de la tendresse excessive qu'il avait pour son divin Maître.

Le troisième point sur lequel nous devons nous arrêter et méditer sérieusement dans ce discours du Sauveur, c'est la manière dont il engage ses disciples à observer ses préceptes. Si vous m'aimez, leur dit-il, gardez mes commandements en les accomplissant par vos œuvres. Comme

s'il leur disait : Ne cherchez point à manifester par vos larmes l'amour que vous avez pour moi ; efforcez-vous plutôt de me le témoigner par votre obéissance. Les grands et les puissants de ce monde reconnaissent leurs vrais amis et leurs serviteurs fidèles au zèle et à la promptitude qu'ils apportent dans l'exécution de leurs ordres et de leur volonté; le signe le plus évident de l'amour, c'est de faire la volonté de celui qu'on aime. Celui-là m'aime véritablement qui reçoit mes commandements et qui les observe non-seulement en paroles, mais par ses œuvres et dans sa conduite. Le véritable amour se manifeste par des actes, autrement ce n'est qu'un vain nom. Celui qui se vante d'aimer Dieu, dit saint Jean, et qui n'accomplit pas ses préceptes, est un menteur. Celui donc qui m'aime véritablement gardera ma parole, c'est-à-dire mes commandements, car l'obéissance est le résultat de l'amour qui est dans le cœur. Nous gardons la parole de Dieu quand nous faisons ce qu'il nous commande, quand nous aimons ce qu'il nous promet. Celui, au contraire, qui se contente de conserver cette parole dans sa mémoire, sans se mettre en peine de la pratiquer dans sa conduite, travaille à sa propre perte et non à son salut. Nous aimons véritablement Dieu, dit saint Grégoire (*Homil.* 27, *in Evang.*), si nous observons ses préceptes, si par amour pour lui, nous réprimons en nous tous les désirs sensuels ; celui qui s'abandonne aux plaisirs des sens n'aime pas véritablement Dieu, puisqu'alors sa volonté est en opposition avec la volonté divine ; plus nous nous éloignons de l'affection des choses terrestres, plus aussi nous nous rapprochons de l'amour de Dieu. Si vous observez fidèlement mes préceptes, vous demeurerez dans mon amour ; c'est-à-

dire vous saurez que vous êtes véritablement mes amis, que vous demeurez dans mon amour et dans ma grâce, si vous gardez mes commandements. L'observation des préceptes du Seigneur est tout à la fois et l'effet et le signe de l'amour divin, non-seulement de cet amour dont nous l'aimons, mais encore de celui dont il nous aime lui-même, puisqu'il nous aide alors dans la pratique de ses commandements que nous ne saurions accomplir sans sa grâce. Par ces paroles, dit saint Augustin (*Tractat.* 82, *in Joan.*), notre divin Sauveur veut nous apprendre non pas quelle est la source et l'origine, mais quelles sont les marques du véritable amour, afin que nul ne puisse s'abuser en disant qu'il aime Dieu, si en même temps il n'observe ses préceptes. Plus nous aimons Dieu, plus aussi nous sommes portés à observer sa loi; moins nous accomplissons cette loi, moins aussi nous aimons Dieu.

Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous ordonne, c'est-à-dire si vous prouvez par vos œuvres l'amitié et l'affection que vous avez pour moi. L'obéissance de l'homme est le signe manifeste de son amour ; le précepte est le signe de la volonté de Dieu ; si nous ne faisons pas ce que Dieu nous commande, notre volonté est en désaccord avec sa volonté, et, dès lors, nous ne méritons pas d'être appelés ses amis. Le véritable ami, dit saint Grégoire (*Homil.* 27, *in Evang.*), est comme le gardien de l'âme de celui qui aime, c'est donc avec raison que celui qui fait la volonté de Dieu en gardant ses commandements est appelé son ami. Que nul donc ne s'imagine aimer Dieu véritablement, si en même temps il ne le prouve par ses œuvres. L'amour de Dieu, dit le même saint Grégoire (*Homil.* 30, *in Evang.*), n'est jamais oisif. L'homme qui le

possède véritablement dans son cœur, se livre sans repos à la pratique des bonnes œuvres; s'il cesse d'agir, c'est que l'amour de Dieu n'est pas en lui. Lorsque vous demandez à un chrétien s'il aime véritablement Dieu, il vous répond aussitôt, et sans hésiter : Oui, je l'aime; mais la vérité de son assertion ne peut être prouvée que par ses œuvres. Voulez-vous savoir si vous aimez Dieu véritablement, interrogez d'abord votre propre cœur. Le cœur est sans cesse occupé de l'objet de ses affections; l'avare pense continuellement à ses trésors, le voluptueux à ses plaisirs, l'ambitieux aux honneurs et à la gloire; de même, l'homme vraiment spirituel pense sans cesse à Dieu. Si donc votre cœur est plus occupé du monde et des choses du monde, il est évident que vous aimez plus le monde que Dieu lui-même. En second lieu, interrogez votre propre langage. Les paroles sont l'expression des sentiments du cœur; l'homme parle avec plaisir de l'objet de ses affections ; si donc vous éprouvez plus de joie à parler des choses de la terre que des choses du ciel, vous devez en conclure que vous aimez plus le monde que Dieu. Enfin, interrogez vos œuvres. La propriété essentielle du feu est de brûler; si donc le feu sacré de l'amour divin brûle dans vos cœurs, il se manifestera essentiellement par vos œuvres, mais si vous restez indifférents à la pratique du bien, ce feu divin est évidemment éteint en vous. Nous reconnaîtrons donc que vraiment nous aimons Dieu, si nous le préférons à toutes choses du monde, si nous aimons notre prochain comme nous-mêmes, et si nous lui témoignons cet amour par nos sentiments, par notre langage et par nos œuvres.

Le quatrième point sur lequel nous devons encore nous

arrêter dans ce discours, c'est la manière dont notre divin Sauveur cherche à prémunir ses disciples et à les encourager contre les souffrances et les persécutions qu'il leur avait annoncées, de peur qu'ils ne se laissent aller au découragement et au désespoir. Si le monde, leur dit-il, c'est-à-dire si les amateurs du monde, qui ne courent qu'après les joies, les honneurs et les richesses de cette vie présente, vous haïssent et vous détestent, n'en soyez pas surpris ; sachez plutôt, pour votre consolation, qu'ils m'ont haï et détesté avant vous. Comme s'il leur disait, selon saint Chrysostôme (*Homil.* 76, *in Joan.*) : Je sais bien que ce que je vous annonce ici est dur et difficile à entendre ; mais ne vous affligez pas ; c'est pour moi que vous souffrirez alors ; n'est-il donc pas consolant pour des disciples de souffrir quelques tribulations pour l'amour de leur Maître ? Pourquoi les membres, dit saint Augustin à ce sujet (*Tractat.* 87, *in Joan.*), refuseraient-ils de participer aux douleurs de leur Chef? Vous refusez de faire partie du corps de Jésus-Christ si vous ne voulez pas, comme lui et avec lui, supporter la haine du monde. Le Sauveur explique ensuite à ses apôtres le motif de cette haine : parce qu'en effet ils ne sont pas du monde et qu'ils n'ont rien de commun avec lui, eux qui sont désormais citoyens du ciel ; c'est pour cela même qu'ils doivent la supporter avec résignation et avec patience. Le blâme des méchants, dit saint Grégoire (*Homil.* 9, *in Ezechiel.*), fait l'éloge de notre vie ; nous pouvons croire que nous avons quelques vertus, lorsque nous commençons à déplaire à ceux qui ne peuvent en rien être agréables à Dieu. Jésus les engage ensuite, par son propre exemple, à supporter cette haine des mondains : Rappelez-vous, ajoute-t-il, les pa-

roles que je vous ai déjà dites : Le serviteur n'est pas au-dessus de son Maître ; si donc le monde m'a persécuté, moi qui suis votre Maître, pourquoi ne vous persécuterait-il pas, vous qui êtes mes disciples ? Comme s'il leur disait, selon saint Chrysostôme (*Homil.* 76, *in Joan.*) : Ne vous troublez et ne vous affligez point si vous participez à mes peines et à mes souffrances ; vous n'êtes pas plus grands que moi. Le monde se réjouira pendant que vous serez dans l'affliction, mais bientôt votre tristesse se changera en joie. En effet, à la mort du Sauveur, les Juifs furent au comble de la joie croyant avoir détruit en lui tous ses partisans ; les apôtres, au contraire, étaient dans l'abattement et dans la désolation, mais, au moment de la résurrection de leur divin Maître, leur tristesse se changea en joie, et cette joie fut encore augmentée par son ascension glorieuse et par la descente du Saint-Esprit au jour de la Pentecôte. Dieu, en effet, après les afflictions et les larmes, nous donne abondamment le bonheur et la joie. Si un personnage puissant et digne de foi nous promettait de changer en or toutes les pierres que nous pourrions lui apporter, avec quel empressement, avec quelle ardeur ne nous verrait-on pas nous mettre à l'ouvrage ? Eh bien ! Dieu, qui est tout-puissant et qui est la vérité infaillible, nous promet que les peines, les chagrins, les tribulations de cette vie, si nous les souffrons avec patience et pour son amour, se changeront aussi pour nous en joie et en consolations ; nous devons donc les accepter avec résignation et même avec reconnaissance. Jésus-Christ ne dit pas à ses disciples : Après la tristesse et les afflictions, vous jouirez du bonheur et de la joie ; mais il leur dit : Votre tristesse se changera en joie, nous montrant par là que la joie future

sera proportionnée aux chagrins et à la tristesse que nous aurons supportés en cette vie.

Pour mieux faire comprendre cette vérité à ses apôtres, le Sauveur emploie une comparaison dont il s'était déjà servi. Lorsqu'une femme est sur le point d'enfanter, elle ressent de cruelles et d'affreuses douleurs ; mais bientôt elle oublie ses souffrances dans la joie qu'elle éprouve d'avoir mis un enfant au monde. De même, vous êtes maintenant dans l'abattement et dans la tristesse par la pensée de ma passion et de ma mort; mais je vous verrai de nouveau; alors votre cœur se réjouira et nul ne pourra vous ravir votre joie. En effet, lorsqu'après sa résurrection, Jésus-Christ se montra à ses disciples, ils furent comblés de joie en le voyant revêtu de cette vie immortelle qui ne devait plus lui être ravie, et, dans l'espérance de partager un jour avec lui cette glorieuse résurrection, ils se réjouissaient d'être trouvés dignes de souffrir pour l'amour de leur divin Maître. Comme conclusion finale de tout ce qu'il avait dit précédemment à ses apôtres pour les fortifier contre les peines, contre les persécutions qui les attendaient en cette vie, le Sauveur ajoute : Tout ce que je vous ai dit jusqu'à présent, je vous l'ai dit afin que vous ayez la paix en moi, lorsque sera venue pour vous l'heure des tribulations. Le cœur de l'homme ne peut trouver de repos qu'en Dieu seul. Les mondains, dont les cœurs sont séparés de Dieu, au milieu des chagrins qui leur arrivent, sont privés de toute consolation, de toute paix; les saints, au contraire, dont les cœurs sont unis à Dieu par l'amour, goûtent le bonheur et la joie au milieu même des adversités et des plus grandes persécutions. Comme un père rempli de tendresse et d'affection pour ses enfants, le

Sauveur termine son discours par ces paroles, réservant ainsi pour conclusion ce qui devait leur être le plus utile, c'est-à-dire cette véritable paix du cœur qu'on ne peut trouver qu'en lui seul et à laquelle il nous invite tous.

Tout ce que Jésus-Christ a dit et fait non-seulement en la Cène, mais pendant toute sa vie mortelle, tous les enseignements qu'il nous a donnés tendaient à cette unique fin, qui était de procurer aux hommes la paix du cœur en cette vie et la paix éternelle en l'autre. C'est pour cela que nous sommes chrétiens; c'est en vue de cette paix que nous participons aux Sacrements de l'Église; c'est comme gage de cette paix que nous recevons le Saint-Esprit; c'est l'espérance de parvenir à cette paix qui nous soutient dans les tribulations de cette vie, afin qu'après avoir été consolés par elle au milieu des épreuves et des souffrances, nous puissions en elle régner éternellement avec Dieu. Le Sauveur termine par là son discours, parce qu'en effet cette paix est la consommation de la vie présente et le gage, l'assurance de la béatitude éternelle. Cette paix, dit saint Augustin (*Tractat.* 104, *in Joan.*), n'aura jamais de fin en ce monde; elle est elle-même, au contraire, la fin de toutes nos pensées, de tous nos désirs et de toutes nos œuvres. Vous aurez bien des maux, ajoute Jésus-Christ, bien des tourments à supporter de la part des méchants, vos persécuteurs; mais en moi vous aurez la paix. Rassurez-vous et ayez confiance en moi; pour vous, j'ai vaincu le monde, et jamais il ne prévaudra contre vous. Comme s'il leur disait : Au milieu de vos peines, de vos chagrins, de vos souffrances, ayez recours à moi, jetez-vous dans mes bras; vous trouverez toujours en moi le repos et la paix. Jésus-Christ pour nous a vaincu le monde en lui ar-

rachant les armes dont il se sert pour combattre contre les hommes, et ces armes sont les concupiscences de cette vie. Tout ce qui est dans ce monde, dit l'apôtre saint Jean, est ou concupiscence de la chair, et Jésus-Christ l'a détruite par ses travaux et par ses souffrances ; ou concupiscence des yeux, et Jésus l'a anéantie par sa pauvreté ; ou orgueil de la vie, et le Sauveur l'a foulée aux pieds par ses humiliations et ses abaissements. C'est cette victoire de Jésus-Christ sur le monde qui doit exciter la confiance des justes durant cette vie ; qu'ils jettent les yeux sur leur divin modèle ; animés, encouragés par son exemple, ils triompheront comme lui de toutes les épreuves, de toutes les tentations du monde. Jésus-Christ, dit l'apôtre saint Pierre, a souffert en sa chair, afin que, par son exemple, vous appreniez à souffrir. Celui qui, en marchant sur les traces du Sauveur, triomphe de toutes les concupiscences mondaines, a vaincu le monde. Cette victoire, dit saint Jean, est le fruit de notre foi, parce que la foi, qui est la substance des biens spirituels et éternels que nous attendons, nous fait mépriser les biens éphémères et périssables de cette vie.

Le cinquième point sur lequel nous devons méditer encore, est la prière que Jésus-Christ, après son discours à ses apôtres, adresse à Dieu son Père en leur faveur. Lors donc que notre divin Sauveur eut cessé de parler à ses disciples, il se leva, et tournant ses regards vers le ciel, il se mit en prière. S'il prie, ce n'est pas tant afin d'obtenir pour lui-même quelque faveur de son Père céleste que pour nous donner l'exemple que nous devons imiter ; c'est pourquoi nous allons considérer ici cette prière de notre divin Maître dans ses trois principales circonstances. En

premier lieu, relativement aux choses précédentes : Jésus-Christ, après avoir entretenu longtemps ses disciples et les avoir instruits par ses leçons, se met en prière. Il voulait sans doute nous montrer par là que nous devons recourir à Dieu afin d'obtenir de lui le complément, la réalisation de toutes nos bonnes œuvres, et aussi nous apprendre que nous devons aider par nos prières ceux que nous avons instruits par nos paroles. En effet, la parole divine ne pénètre jamais plus efficacement aux cœurs de ceux qui l'écoutent que quand elle est soutenue, fortifiée par les ardentes prières de celui qui enseigne. En second lieu, et relativement aux choses présentes : Jésus-Christ en priant tient ses yeux élevés au ciel pour nous montrer que, dans l'oraison, nous devons avoir nos affections et nos sentiments fixés en Dieu seul. La prière, nous dit saint Jean Damascène (*Lib.* III, *de Fide, cap.* XXIV), est une élévation de nos pensées et de notre cœur vers Dieu. De toutes les parties de notre corps, ce sont les yeux surtout qui réfléchissent les sentiments intérieurs de notre âme. Là où est l'objet de notre amour, là aussi sont attachés nos regards. Jésus-Christ dans sa prière, nous dit saint Chrysostôme (*Homil.* 29, *in Joan.*), tient ses regards élevés au ciel afin de nous montrer que nous aussi, nous devons, dans l'oraison, élever vers Dieu non-seulement les yeux de notre corps, mais surtout ceux de notre âme. Les saints quelquefois, dans l'oraison, se tiennent debout, les regards fixés au ciel, non par un sentiment d'orgueil, mais bien plutôt par humilité, montrant par là qu'ils n'ont recours qu'à Dieu seul et qu'ils n'aspirent qu'après les biens spirituels et célestes. C'est ce qui fait dire au prophète royal : J'ai élevé mes regards vers vous, Seigneur,

qui habitez dans les cieux. Nous devons élever au ciel non-seulement nos regards, mais aussi toutes nos œuvres en les rapportant à l'honneur et à la gloire du Très-Haut, selon cette parole du prophète Jérémie : Élevons nos cœurs et nos mains vers le Seigneur qui est dans les cieux. Les mains sont ici l'emblème de nos œuvres. En troisième lieu, et relativement aux choses à venir : L'heure de la passion de Jésus-Christ approchait ; il venait de prédire à ses disciples les maux qu'ils auraient à souffrir ; alors il s'adresse à son Père par une prière fervente. Il voulait nous enseigner par là que l'homme, au milieu des épreuves et des angoisses de cette vie, doit recourir à Dieu par la prière, à l'exemple de Moïse, de Susanne et de plusieurs autres personnages de l'ancien Testament, qui, dans leurs afflictions, se sont adressés au Seigneur et ont obtenu d'être délivrés de leurs maux.

Or, Jésus-Christ prie d'abord pour lui-même et ensuite pour ses membres. Il prie pour lui selon la nature humaine et selon la nature divine. Selon la nature humaine, il demande qu'après avoir subi les humiliations de la croix, elle soit glorifiée par sa résurrection, par son ascension et aussi au grand jour du jugement général. Selon la nature divine, il demande la manifestation de la gloire du Père et du Fils, et par là même du Saint-Esprit, puisqu'il est le lien, l'amour qui unit le Père et le Fils, et que ces trois Personnes divines ont la même nature et la même puissance. Jésus demande donc que cette gloire, que de toute éternité il tient de Dieu son Père, soit manifestée aux hommes. Sans cela, en effet, ses disciples, le considérant comme un homme, atterrés par les ignominies de sa passion et désespérant de la gloire de sa résurrection, au-

raient pu faillir dans la foi. Il prie ensuite pour ses membres, et cela de deux manières : d'abord pour ses membres actuels qui lui sont unis par la foi ; ensuite pour ses membres futurs qui, à la parole des premiers, devaient plus tard se ranger à la foi de l'Évangile. Il prie donc d'abord pour ses disciples et pour tous ses membres qui croient actuellement en lui et les recommande à son Père céleste en disant : Père Saint, gardez-les en les préservant de tout péché, afin qu'ils persévèrent dans la foi et dans la vérité de mon nom. Ce sont ceux que vous m'avez donnés pour être la base et le fondement de l'Église que je suis venu établir sur la terre ; faites donc qu'ils demeurent unis à moi et unis entre eux par la charité, afin que, de même que vous et moi nous ne formons qu'une seule et même chose par nature, ils ne forment aussi avec moi et entre eux qu'une seule et même chose par amour, et que, comme je suis votre fils par nature, ils soient également par votre grâce et vos enfants et mes frères. Ou bien encore, selon saint Augustin (*Tractat.* 107, *in Joan.*) : De même que le Père et le Fils sont égaux en nature et n'ont qu'une seule et même volonté, Jésus-Christ demande aussi que ses disciples soient non-seulement uns et ressemblants par nature, mais encore qu'ils soient uns en Dieu et unis ensemble par les liens de la charité. En effet, la perfection de la créature consiste dans sa plus grande ressemblance avec Dieu, et, plus nous sommes justes et saints, plus aussi nous nous rapprochons de cette divine ressemblance. O mon Père! je prie pour eux, parce qu'ils sont à vous par votre prédestination éternelle ; mais je ne prie pas pour le monde, c'est-à-dire pour les amateurs du monde, qui, dans votre prescience, sont destinés à l'éternelle damnation.

Sans doute la prière du Sauveur pouvait être efficace pour tous, mais les méchants n'y ont aucune part parce qu'ils y apportent de continuels obstacles. O mon Père! je ne vous demande pas que vous les arrachiez des peines et des misères de ce monde ; il est nécessaire qu'ils y demeurent encore et pour le salut des autres et aussi pour leur propre bien, car ils ne sont point parfaits. Comme s'il disait, selon le vénérable Bède (*in cap.* XVII *Joan.*) : Le moment approche où je vais être enlevé de ce monde, il est donc nécessaire qu'ils y demeurent eux-mêmes afin d'annoncer aux hommes votre nom et le mien ; mais, je vous prie, gardez-les de tout péché, et faites qu'ils persévèrent avec constance dans ma foi et dans mon amour. Apprenons de là que les saints, quelque parfaits qu'ils puissent être, ne doivent jamais demander à sortir de ce monde, tant que leur vie peut être utile à leurs frères. Sanctifiez-les de plus en plus, c'est-à-dire fortifiez-les dans la vérité de la foi évangélique, dans une vie sainte et dans la vraie doctrine. Or, Dieu réalisa cette prière du Sauveur lorsqu'au jour de la Pentecôte, il envoya son Saint-Esprit aux apôtres.

Le Sauveur ensuite prie pour tout le peuple fidèle en disant : O mon Père, je ne prie pas seulement pour eux, mais encore pour tous ceux qui, dociles à leurs instructions, croiront par la suite à mon saint Évangile. Notre Seigneur par ces paroles, dit saint Augustin (*Tractat.* 109, *in Joan.*) ne comprend pas seulement les fidèles qui vivaient alors, mais encore tous les bons chrétiens qui devaient parvenir à la foi. L'Évangile a été prêché par les apôtres avant d'avoir été écrit, et pourtant, tous ceux qui crurent alors en Jésus-Christ, crurent véritablement à

l'Évangile. Je vous demande donc, ô mon Père, que tous, unis ensemble par la même foi et par la même charité, ne forment qu'un même corps, de même que nous ne formons qu'une seule et même chose par l'unité de notre nature et de notre substance ; afin aussi que le monde entier, instruit par leur prédication, connaisse et croie que c'est vous qui m'avez envoyé ; que la doctrine que je leur ai annoncée est votre doctrine, et qu'ainsi ils soient tous une seule et même chose. La preuve la plus évidente, la plus manifeste de la vérité évangélique, c'est la charité réciproque des fidèles entre eux. Rien de plus scandaleux en ce monde, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 81, *in Joan.*), que de voir les chrétiens divisés entre eux, mais aussi rien de plus édifiant que de les voir unis par les liens d'une vraie et sincère charité. La gloire que vous m'avez donnée à moi-même, je les en ai revêtus. En effet, Jésus-Christ communiqua à ses apôtres la puissance de faire des miracles ; puissance qui seule en ce monde pouvait manifester aux yeux des hommes la divinité du Sauveur.

Notre-Seigneur ensuite demande à son Père que les membres soient unis à leur chef, c'est pourquoi il ajoute : Tous ceux, ô mon Père, que vous m'avez donnés par votre éternelle prédestination, je veux, ou plutôt je souhaite, je désire qu'ils soient là où je serai moi-même en la béatitude éternelle, et qu'ils voient la gloire dont vous m'avez revêtu, c'est-à-dire ma divinité par laquelle je suis semblable à vous, et mon humanité glorieuse. Dans le ciel, en effet, les élus contempleront tout à la fois la divinité et l'humanité sainte du Sauveur. O mon Père, de toute éternité et avant que le monde fût créé, vous m'avez aimé d'un amour de prédilection. Dieu en effet de toute éternité a aimé son di-

vin Fils et comme homme il l'a prédestiné à la gloire et à l'honneur rendus à son humanité sainte. De toute éternité aussi il nous a aimés nous-mêmes d'un amour de prédestination comme les membres futurs de son Fils bien-aimé, parce que Jésus-Christ habite en nous comme dans son temple, et que nous sommes unis à lui comme les membres à leur chef. C'est ce qui fait dire à saint Augustin (*Tractat.* 111, *in Joan.*): Jésus-Christ s'efforce d'inspirer à ses disciples la plus élevée, la plus sublime de toutes les espérances ; écoutez donc et réjouissez-vous, afin que vous puissiez supporter avec résignation et avec patience les maux qui vous arrivent. Entendez ces paroles de votre divin maître : O mon Père, je veux que partout où je serai, ceux que vous m'avez donnés soient également avec moi. Quels sont donc ceux que Dieu le Père a donnés à son divin Fils, sinon ceux dont il dit dans un autre endroit : Nul ne peut venir à mon Père, si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire lui-même jusqu'à lui?

Oh! qu'elle est douce et consolante pour le cœur du chrétien cette prière de notre divin Sauveur! elle est pour nous un remède efficace contre tous nos péchés, contre toutes nos peines. Du commencement à la fin elle consiste dans la paix et dans l'amour. O hommes, si vous méditiez avec attention, avec ferveur sur ce dernier discours de Jésus-Christ à ses apôtres, ne sentiriez-vous pas vos cœurs s'embraser du feu sacré du divin amour à la vue de tant de bonté de la part d'un Dieu envers nous, ses pauvres créatures? Là, vous trouveriez un antidote assuré contre toutes les tentations, et de quoi vous consoler abondamment dans toutes les épreuves, dans toutes les misères de cette vie. C'est là en effet, c'est dans cette der-

nière Cène du Sauveur avec ses disciples, que le véritable Agneau pascal, celui qui seul efface véritablement tous les péchés du monde, a été offert, a été immolé sous les espèces sacramentelles du pain et du vin. C'est là, c'est dans cet admirable festin que le Fils éternel du Très-Haut a fait briller toute sa bonté, toute sa douceur en daignant s'asseoir à la même table que ses pauvres disciples et que Judas lui-même qui devait le trahir. C'est là que le Roi de gloire nous a donné le plus admirable exemple d'humilité, en s'abaissant devant de misérables pécheurs jusqu'à leur laver les pieds. C'est là qu'il fit éclater sa libéralité infinie à notre égard en se donnant lui-même à nous en nourriture, par l'institution de l'auguste Sacrement de son corps et de son sang précieux. C'est là enfin qu'il manifesta tout l'excès de son amour en faveur de ses disciples qu'il aima jusqu'à la fin, en cherchant à les eonsoler par ses douces exhortations, et surtout en faveur de saint Pierre, dont il ranima la foi, et de saint Jean, qu'il fit reposer sur son propre cœur dans cette dernière Cène. O que cette méditation renferme de consolations et de douceurs pour le vrai chrétien qui veut s'y appliquer avec ardeur! C'est alors qu'embrasé d'amour, il s'écriera avec le prophète royal: De même que le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu! Contemplez donc notre divin Sauveur, voyez avec quelle bonté, avec quelle douceur il s'efforce de faire entrer ses paroles dans le cœur de ses disciples; attachez sur lui vos regards et unissez-vous à lui par amour. Considérez les disciples qui sont dans la désolation et dans les larmes; ils sont accablés de tristesse comme le témoigne Jésus-Christ lui-même par ces paroles: Parce que je vous ai dit

toutes ces choses, la tristesse s'est emparée de votre cœur et vous gémissez en apprenant que bientôt je vais être séparé de vous. Considérez surtout l'apôtre saint Jean, ce disciple bien-aimé du Sauveur. Comme il attache ses regards affectueux sur son bon maître ! comme il recueille avec soin toutes ses paroles qu'il nous a conservées et rapportées dans ses écrits. O bienheureux saint Jean, qui avez reposé sur le cœur de Jésus et qui avez puisé à cette source féconde tous les secrets de l'amour divin ! Nul, parmi les apôtres, ne fut plus fidèle que lui à son Maître. Quoique le plus jeune de tous, il était assis à côté de Jésus pendant la Cène ; il le suivit avec constance jusque dans la maison du grand prêtre, et l'accompagna jusqu'au calvaire ; il assista à son crucifiement, à sa mort, et ne le quitta que quand il fut mis au tombeau.

Cependant le Sauveur voyant ses disciples saisis de terreur et d'effroi, d'abord parce qu'il était nuit et ensuite parce qu'ils étaient encore dans Jérusalem où ils pouvaient craindre d'être pris et que, dans cette préoccupation, ils n'avaient plus assez d'attention à ses paroles ; voyant d'ailleurs s'approcher l'heure à laquelle il allait être livré entre les mains de ses ennemis et voulant se rendre lui-même par avance dans le lieu où il devait être trahi, il leur dit : Levez-vous et sortons d'ici. Allons dans un lieu plus sûr et plus retiré, où vous pourrez mieux écouter ce que j'ai encore à vous dire. Allons vers ce lieu où je dois être livré aux juifs et séparé corporellement de vous. Quiconque veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. O âme chrétienne, conjurez avec larmes votre Seigneur de ne pas permettre que vous soyez séparée de lui ; attachez-vous à ses côtés ;

demandez-lui la grâce de le suivre à la vie, à la mort. Oh! qu'elle fut immense à cette heure la désolation des apôtres qui ne savaient où ils allaient et qui craignaient d'être à chaque instant séparés de leur bon Maître. Toutefois, avant de quitter la table du festin, Jésus-Christ voulut rendre graces à Dieu son Père, comme il avait fait avant de s'y asseoir, nous enseignant par là que nous aussi, nous devons bénir Dieu avant et après nos repas. Instruisez-vous à cet exemple, s'écrie saint Chrysostôme (*Homil.* 83, *in Matth.*), ô vous qui, comme des animaux immondes, quittez la table où vous venez de vous rassasier, quelquefois même outre mesure, sans songer à en témoigner à Dieu votre reconnaissance. Instruisez-vous également et profitez de cet exemple, vous chrétiens qui sortez de l'Église avant les dernières oraisons de la messe, qui ont été instituées en mémoire des actions de grâces du Sauveur. Jésus-Christ a voulu, avant comme après la cène où il se donna lui-même en nourriture à ses disciples, rendre à Dieu de solennelles actions de grâces, afin de nous apprendre à bénir Dieu au commencement et à la fin de toutes nos actions. Notre divin Seigneur, dit le vénérable Bède (*in cap.* XIV *Marc.*), en rendant grâces à Dieu son Père au moment même où il allait être livré aux mains de ses ennemis, nous montre qu'il s'exposait volontairement à la mort pour nous, et nous enseigne également par là que, quand nous sommes dans les peines et les afflictions, nous ne devons pas nous troubler ni nous laisser abattre, mais prier Dieu qu'il daigne nous secourir et nous venir en aide.

Ainsi donc, après avoir rendu grâces à Dieu et pour l'institution de l'auguste sacrement de l'Eucharistie et

pour l'établissement de la nouvelle loi évangélique, le Sauveur sortit avec ses disciples et de la maison où il était et de la ville de Jérusalem, pour se rendre à l'endroit même où il devait être saisi et livré aux mains de ses bourreaux, montrant de nouveau que sa mort était volontaire, et manifestant le grand désir qu'il avait de souffrir pour opérer notre rédemption. O chrétiens! suivons des yeux de la foi notre divin Sauveur et marchons nous-mêmes sur ses traces; il marche le premier, accompagné de ses disciples, qui se pressent autour de lui comme des poussins autour de leur mère. Il supporte avec bonté et avec patience leur importunité, et chemin faisant, il leur parle et les instruit encore. Il se dirige avec eux du côté de l'orient, au delà du torrent de Cédron et de la vallée de Josaphat, situés entre Jérusalem et la montagne des Oliviers. Le torrent de Cédron traverse cette vallée qui prit son nom du roi Josaphat dont le tombeau s'élevait en forme de tour; dans ce même lieu on voyait encore deux autres tombeaux: celui du vieillard Siméon et de Saint Joseph, époux de la Sainte-Vierge et père nourricier de Jésus. Le Sauveur vint avec ses disciples vers une petite maison de campagne appelée Gethsémani, située au pied de la montagne des Oliviers. Plus tard on construisit en ce lieu même une église qui était adossée à la roche sous laquelle les disciples s'endormirent pendant cette nuit terrible. Cette église appartenait autrefois à des chanoines réguliers de l'ordre de saint Augustin, vivant sous la conduite d'un abbé. Jésus entra donc avec ses disciples dans le jardin attenant à cette petite maison, et là, il attendit l'arrivée de son infâme disciple qui, à la tête de gens armés, devait venir se saisir de lui. Il attend, lui à qui Dieu son Père

a donné toute puissance même sur ses propres persécuteurs et il va se laisser prendre de plein gré et sans aucune résistance. Judas connaissait parfaitement cet endroit, car le Sauveur y venait souvent avec ses disciples pour s'y recueillir dans la prière et pour y instruire plus tranquillement ses apôtres ainsi éloignés en ce lieu du bruit et du tumulte du monde. Jésus-Christ, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 84, *in Matth.*), surtout dans les grandes solennités, avait coutume, après le souper, de conduire ses disciples à l'écart, dans un endroit calme et paisible, éloigné du tumulte des hommes, afin de les instruire plus aisément et de leur révéler des secrets qui ne devaient pas encore être connus de tous.

C'était l'heure des Complies. Nous disons Complies, parce qu'en effet c'est le moment où le jour a terminé, accompli sa course. Nous disons aussi Complies parce que Notre-Seigneur, après avoir terminé le cours de ses prédications, après avoir accompli, célébré avec ses apôtres cette dernière Cène dans laquelle il institua l'auguste Sacrement de nos autels, vint dans ce lieu où il devait être livré entre les mains de ses persécuteurs. C'est là aussi que devaient s'accomplir les paroles du prophète : Je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées. O âme chrétienne ! allez aussi avec Jésus-Christ, ne l'abandonnez jamais de peur qu'à son tour il ne vous abandonne.

Selon le sens mystique, Jésus-Christ sortant de la ville de Jérusalem pour se rendre à Gethsémani, nous apprend que nous aussi nous devons sortir du monde, quitter la conversation des hommes quand nous voulons offrir convenablement à Dieu le saint Sacrifice. Il nous enseigne encore par là que quand nous voulons nous livrer à l'orai-

son et traiter avec Dieu de l'importante affaire de notre salut, nous devons fuir le tumulte du monde, nous retirer à l'écart et dans un lieu calme et paisible. Étant sorti, il alla au delà du torrent de Cédron qui signifie chagrin et tristesse, et représente la voie, le chemin de la passion que Jésus-Christ a bien voulu parcourir. De même en effet qu'un torrent, après avoir été desséché en été par les ardeurs du soleil, roule avec impétuosité ses eaux accrues et gonflées par l'hiver, ainsi le Sauveur, embrasé du feu divin de la charité et rempli des lumières de la vérité, supporta volontairement l'impétueuse fureur de ses bourreaux. Jésus-Christ se rend à Gethsémani à l'heure même où doit commencer sa passion, pour nous apprendre que tout chrétien qui se dispose au martyre doit penser par avance à la violence des supplices qui l'attendent et s'armer de patience pour les supporter courageusement, car comme dit saint Grégoire (*Homil.* 35, *in Evang.*), les maux qu'on a prévus sont plus faciles à endurer. Le Sauveur pria et voulut être saisi par ses ennemis dans un jardin, afin de nous montrer sans doute qu'il était venu en ce monde expier le péché de nos premiers parents, péché qui avait été commis aussi dans un jardin, c'est-à-dire dans le paradis terrestre ; ou bien encore peut-être pour nous apprendre que par sa passion, il devait nous introduire dans le jardin des vraies délices, qui est la céleste patrie. Le Sauveur aussitôt après la Cène se rendit pour prier sur la montagne des Oliviers ; c'est ce que nous représentent les religieux, lorsque du réfectoire ils se dirigent processionnellement à la chapelle pour rendre à Dieu leurs actions de grâces. De là aussi nous apprenons que par la vertu du sacrement de l'Eucharistie, nous devons

nous élever jusqu'au faîte de la grâce et de la gloire. Après l'action de grâces, dit Origène (*Tractat.* 35, *in Matth.*), le Sauveur et ses disciples vinrent sur la montagne des Oliviers, nous montrant par là que tout bon chrétien, après avoir reçu la sainte Communion, ne doit plus s'occuper de la terre ni des choses terrestres, mais qu'il doit, selon saint Jérôme, monter sur la montagne des Oliviers, c'est-à-dire s'élever aux plus sublimes vertus ; c'est là qu'il trouvera la récompense de ses travaux, la consolation de toutes ses peines et les lumières de la vérité. Jésus-Christ prie sur la montagne des Oliviers et aussi dans le jardin situé au pied de cette montagne, et cela pour plusieurs raisons. En priant sur la montagne, il nous enseigne que dans l'oraison nous devons élever notre cœur vers Dieu et ne lui demander que les biens spirituels et célestes. En priant dans le jardin ou dans la vallée, il nous apprend que nos prières doivent être accompagnées d'une véritable humilité de cœur et d'esprit. Ce n'est pas non plus sans motif que le Sauveur avant sa passion alla sur cette montagne des Oliviers, d'où plus tard il devait par son ascension s'élever triomphant dans les cieux. Il voulait nous montrer que ce sont les épreuves et les souffrances de cette vie qui seules peuvent nous conduire au repos de la céleste béatitude. Jésus-Christ sur la montagne des Oliviers, nous dit saint Jérôme (*in cap.* XIV *Marc.*), a veillé et prié, il a été saisi par ses ennemis et garrotté, et de là ensuite s'est élevé dans les cieux pour nous apprendre que plus nous veillons et prions en ce monde, plus nous y sommes persécutés pour l'amour de Dieu, plus aussi nous parvenons aisément à la céleste patrie. Cette montagne des Oliviers est célèbre à bien des

titres; c'est là en effet que Jésus-Christ venait souvent pour prier; c'est là aussi qu'il opéra un grand nombre de miracles. Plus tard on y construisit une église qui fut occupée par des moines noirs, sous la conduite d'un abbé.

Pour conclusion de tout ce que nous avons dit dans ce chapitre, rappelez-vous, âmes chrétiennes, les cinq principales vertus dont notre divin Maître nous a donné ici l'exemple. Il nous enseigne l'humilité, en lavant les pieds de ses apôtres; la charité, en instituant le Sacrement auguste de son corps et de son sang; la prière, en priant lui-même à trois reprises différentes dans ce jardin; la patience, en supportant la trahison de son infâme disciple et les mauvais traitements de ses persécuteurs; l'obéissance enfin, en se soumettant par ses souffrances et par sa mort à la volonté de son Père. Faisons donc tous nos efforts pour l'imiter et pour marcher avec courage sur ses traces.

CHAPITRE XXXV

DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

Il nous reste maintenant à parler de la passion de notre divin Sauveur; passion que tout chrétien devrait chaque jour rappeler sept fois à sa mémoire. La lecture journalière et habituelle de tout bon chrétien, dit saint Bernard (*Serm. de Passione Domini*), doit être le souvenir de la passion de Jésus-Christ; rien ici-bas n'est plus propre à ranimer dans nos cœurs le feu sacré de l'amour divin que de nous rappeler sans cesse l'humanité souffrante de celui qui a bien voulu mourir pour nous sur la croix. Voulez-vous, à l'exemple du grand Apôtre, vous glorifier en la croix du Sauveur, mettez-la souvent devant vos yeux, gravez-la profondément dans vos cœurs. Jésus-Christ conserve sur son corps glorieux les cicatrices de ses plaies; de même aussi nous devons les conserver vivantes dans nos âmes. Si nous considérions souvent et avec une profonde

attention le mystère de la passion, nous sentirions sans cesse s'augmenter en nous l'amour de Dieu; nous y trouverions des consolations toujours nouvelles; nous y goûterions des douceurs ineffables qui deviendraient pour nous le gage assuré de la gloire céleste. Nous lisons dans les Vies des saints qu'une bonne religieuse était tellement affectionnée envers la passion du Sauveur qu'elle ne pouvait regarder l'image d'un crucifix sans se prosterner aussitôt en terre, et être comme entièrement absorbée par l'amour de cette divine passion.

Celui qui veut goûter toutes les douceurs qui se trouvent dans le souvenir de la passion doit d'abord éloigner de son esprit toute autre pensée; puis, humblement prosterné au pied de la croix, qu'il se rappelle affectueusement toutes les circonstances qui ont accompagné cette passion; qu'il se représente attaché à ce bois infâme le souverain Roi de gloire; qu'il s'imagine par la force de son amour qu'il est véritablement présent au Calvaire et que tout se passe réellement sous ses yeux. Voulez-vous avancer dans cette science qui est au-dessus de toutes les autres sciences, abstenez-vous de tout excès, de toute délicatesse dans le boire et dans le manger, vous contentant du strict nécessaire. Rien n'est plus opposé à l'oraison et la contemplation que l'excès dans la nourriture du corps. Évitez également toute recherche, toute délicatesse dans les habits, sachant vous contenter des vêtements les plus simples et même les plus grossiers. Gardez-vous également des paroles inutiles, de toute joie vaine et folâtre; conviendrait-il en effet que celui qui veut utilement méditer sur les souffrances du Sauveur s'abandonnât à des conversations oiseuses, à des rires immodérés? Pour tout dire en deux mots, vous devez

éloigner de vous toutes les joies, toutes les consolations extérieures et charnelles pour n'aimer, en vue de Dieu, que les mortifications et les souffrances. Les consolations de la chair sont diamétralement opposées aux jouissances de l'esprit; les unes ne peuvent exister qu'au détriment des autres. La croix de Jésus-Christ, dit saint Bernard (*Serm.* 6, *in Quadrag.*), est essentiellement opposée à la volupté, et la volupté à la croix du Sauveur; comment donc pouvoir excuser les voluptueux? S'ils ne sont pas réellement les persécuteurs du Christ, ils ne sont pas pour cela moins coupables de sa mort, puisqu'ils le méprisent. Loin de moi, dit le grand Apôtre, que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Jésus-Christ, mon Sauveur; par elle le monde est crucifié pour moi et je suis crucifié pour le monde. Saint Paul ne dit pas seulement qu'il est mort au monde, ajoute le même saint Bernard (*ibidem*), mais qu'il est crucifié, ce qui est le genre de mort le plus ignominieux. Comme s'il disait : Je suis mort pour le monde et le monde est mort pour moi, parce que tout ce que le monde aime, les plaisirs, les honneurs, les richesses, la vaine gloire, est pour moi un martyre; au contraire, tout ce que le monde méprise et regarde comme une croix, comme une ignominie, je l'accepte avec joie, je m'y attache de toute l'affection de mon cœur. L'âme de l'homme en ce monde, dit saint Grégoire (*lib. XVIII, Moral. cap.* VI), ne peut être sans quelques jouissances ; il faut qu'elle les cherche ou dans les biens temporels ou dans les biens célestes. Hélas! combien ne voyons-nous pas de chrétiens aujourd'hui qui, privés des consolations divines, se tournent aussitôt vers les consolations humaines, et ainsi se rendent tout à fait indignes des premières. Nous

ne devons donc chercher d'autres consolations qu'en Dieu seul. La consolation divine, dit encore saint Bernard (*Serm. de Passione Domini*), est jalouse et ne souffre point de partage; elle n'entre pas dans un cœur qui en adopte d'autres. La manne fit défaut aux enfants d'Israël, quand ils eurent mangé des fruits de la terre promise ; la manne qui renfermait en elle-même tous les goûts, toutes les saveurs, nous représente la douceur qui se trouve en Jésus-Christ; cette douceur, comme la manne, fait défaut aux enfants d'Israël, c'est-à-dire aux religieux, lorsqu'ils commencent à vouloir goûter aux fruits de la terre, qui sont les consolations humaines et terrestres. L'âme, dit saint Augustin (*Serm.* 17, *de Verbis Apost.*), ne peut goûter en même temps les consolations extérieures et intérieures. Le vrai chrétien doit donc dire avec le prophète : Mon âme a refusé toute consolation exterieure, parce qu'elle s'est souvenue de vous, ô mon Dieu, et vous l'avez consolée. L'esprit de l'homme, dit Richard de Saint-Victor (*lib. II, de Statu interior. homin.*), ne peut être parfaitement attiré à la contemplation des biens célestes, quand la chair se livre à ses plaisirs. Nous trouverons bientôt les douceurs et les joies de l'esprit, dit saint Grégoire (*lib. XVIII, Moral., cap.* VI), si nous renonçons à toutes les satisfactions, à toutes les jouissances de la chair. Compatissons donc aux souffrances de notre divin Sauveur; ayons sans cesse présent à l'esprit le souvenir de sa passion et de ses plaies, certains que si nous participons en ce monde à ses douleurs, nous aurons part dans l'autre à ses consolations. Comment en effet pourrait-il refuser sa gloire à ceux qui se seront attristés avec lui et pour lui, ce bon Maître, qui n'a pas refusé de consoler la douleur de sainte

Madeleine qui pleurait et gémissait sur sa mort, en se manifestant à elle après sa résurrection ? Celui qui aura semé dans les larmes, dit le Psalmiste, moissonnera dans la joie; et le grand Apôtre ajoute : Si nous souffrons avec Jésus-Christ, nous serons glorifiés avec Jésus-Christ. Ce qui fait dire à saint Bernard (*Tractat. de diligendo Deo*) : Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang aura la vie éternelle, c'est-à-dire : Si vous souffrez avec moi, vous régnerez avec moi. Toutefois cette participation aux souffrances du Sauveur ne doit pas seulement avoir lieu dans notre cœur, mais aussi dans notre corps.. Celui qui veut compatir véritablement à Jésus-Christ, dit saint Ambroise (*in cap.* IX *Marc.*), doit, à l'exemple de saint Paul, réaliser et ressentir ses souffrances en son propre corps.

Ce n'est que par les peines et les tribulations que nous parviendrons au royaume des cieux, ce qui d'ailleurs nous est signifié par la place que la croix occupe dans l'église. Elle est placée entre le chœur et la nef, de sorte que ceux qui veulent pénétrer dans le chœur sont obligés de passer sous la croix. De même ce n'est que par la croix que nous passerons de l'Église militante à l'Église triomphante. Pour plaire à Dieu, nous devons porter sans cesse dans nos cœurs le souvenir de ses souffrances et de ses plaies. Nous lisons dans les Vies des Pères du désert qu'un saint ermite ayant demandé instamment à Dieu de vouloir lui faire connaître ce qui dans son service pouvait lui plaire par dessus tout, fut favorisé d'une vision. Il aperçut un homme nu, tremblant de froid, les épaules chargées d'une croix énorme. Il lui demanda qui il était. Je suis Jésus-Christ, lui répondit-il; tu m'as demandé ce qui dans mon service pouvait m'être le plus agréable; je viens te l'ap-

prendre : L'homme, pour me plaire, doit m'aider à porter ma croix, et porter lui-même dans son cœur mes plaies et mes douleurs. Et aussitôt la vision disparut. Nous devons donc, pour plaire à Jésus-Christ, porter sa croix et l'aider lui-même à la porter. Et cela, dans notre cœur par souvenir et compassion; dans notre bouche par nos continuelles actions de grâces; dans notre corps par la mortification et les souffrances. Quiconque médite sérieusement et avec amour sur la passion du Sauveur en retirera d'immenses avantages. Pour arriver à la connaissance de Dieu, il faut suivre le chemin royal de la croix. Nul ne peut s'élever à la hauteur de la divinité et aux douceurs que l'on goûte à son service, s'il n'y est attiré par le sentiment d'une foi vive fondée sur les souffrances que Jésus-Christ a bien voulu supporter en son humanité pour notre rédemption. Plus vous vous éleverez sans cette foi, plus vous vous exposerez à être précipité de haut. La croix est le chemin dans lequel nous devons marcher; elle est la porte par laquelle seule nous pouvons arriver au but désiré, qui est la joie éternelle. La passion du Sauveur est la véritable source de tous les biens spirituels qui nous sont accordés. Où voulez-vous en ce monde placer votre gloire, la joie et les espérances de votre cœur, si ce n'est en Jésus-Christ, qui est le souverain bien, et en sa passion, qui est notre véritable trésor? Conservons donc soigneusement dans notre cœur ce précieux et inappréciable trésor; prenons plaisir à en parler souvent et qu'il soit sans cesse l'objet de nos pensées et de nos affections; nous y trouverons toujours de nouvelles consolations. O grand Apôtre des nations ! ô bienheureux saint Paul ! vous aviez pénétré les plus profonds secrets de la divinité; vous aviez vu la clarté divine

dans tout son éclat; vous aviez entendu ces paroles admirables que nulle bouche ne saurait rapporter, et pourtant vous ne dédaignez pas de vous abaisser aux pratiques les plus humbles. C'est dans ce sentiment profond de votre misère que vous disiez : Je ne me suis jamais, parmi vous, glorifié de savoir autre chose sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. O paroles plus douces que le miel, qui devraient être continuellement dans le cœur de tout véritable chrétien !

Voulez-vous arriver au salut et aux récompenses éternelles que Dieu a promises à nos efforts; voulez-vous vous élever jusqu'aux plus sublimes vertus, acquérir en ce monde la vraie science et la véritable sagesse, supporter avec la même égalité d'âme les adversités et les prospérités; marcher dans la voie sûre; goûter enfin les douceurs ineffables renfermées dans les souffrances du Sauveur, portez sans cesse dans vos cœurs Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Le souvenir de la passion d'un insensé peut faire un sage, et de l'homme le plus ignorant, elle fait un grand docteur, non pas selon la science qui enfle, mais selon la charité qui édifie. La passion est le livre de vie qui contient toutes les instructions nécessaires au salut. C'est le livre qui renferme toutes les sciences et recèle toutes les consolations et toutes les douceurs spirituelles. Heureux celui qui étudie ce livre divin; il y apprendra le mépris du monde et l'amour de Dieu; il avancera de grâce en grâce, s'élèvera de vertu en vertu. Cette méditation sur les souffrances du Sauveur ne doit pas se faire à la hâte et comme en courant, mais bien plutôt avec une grande application d'esprit et de cœur. C'est un bois solide et dur; il faut le triturer longtemps sous les dents, avant

de pouvoir en sentir le goût et la saveur. Si vous ne pouvez pleurer et gémir avec Jésus-Christ, du moins, sincèrement et de toute l'affection de votre cœur, rendez-lui grâces de ce qu'il a bien voulu gémir et pleurer pour vous. Si votre cœur endurci reste toujours insensible, ne vous rebutez pas, n'abandonnez pas pour cela votre méditation; persistez, redoublez vos efforts, frappez deux fois la pierre, c'est-à-dire aux exercices de l'esprit joignez les exercices du corps; élevez vos mains et vos regards vers le crucifix, frappez-vous la poitrine, faites de fréquentes génuflexions ou toutes autres pratiques de dévotion semblables, jusqu'à ce que vous obteniez le don des larmes.

La méditation fréquente des souffrances du Sauveur procure, au chrétien qui s'y applique, quatre grands avantages. En premier lieu, elle nous fait triompher aisément des trois grands obstacles que ce monde oppose à notre salut; secondement, elle adoucit nos peines et nos tribulations; en troisième lieu, elle éloigne de nous tout chagrin, toute tristesse désordonnée; enfin elle diminue pour nous les peines du purgatoire. Le prophète Jérémie nous fait connaître le premier avantage par ces paroles : Souvenez-vous de ma pauvreté, c'est-à-dire des ignominies extrêmes auxquelles j'ai été exposé et du fiel dont j'ai été abreuvé. Ainsi la concupiscence de la chair doit être réprimée par les amertumes de la croix du Sauveur; la concupiscence des yeux par sa pauvreté; l'orgueil de la vie par ses humiliations. Aussi sont souverainement opposés à la croix de Jésus-Christ : les voluptueux, parce qu'ils n'y trouvent qu'amertume; les ambitieux, parce qu'ils n'y rencontrent qu'humiliations; les avares, parce qu'ils n'y voient que misère et indigence. Le second avantage est d'adoucir nos

peines. Quand une nourriture est fade et sans saveur, on y met un peu de sel, quelque assaisonnement, et aussitôt elle devient agréable et savoureuse. De même les peines, les tribulations, les inquiétudes sont par elles-mêmes insipides; ayons soin d'y mêler quelques grains de la passion du Sauveur et elles nous paraîtront douces et agréables. Le troisième avantage consiste à éloigner de nous la *tristesse*. Vous allez le comprendre plus aisément par un exemple. Un religieux, dès le commencement de sa conversion, était tombé tout à coup dans un état affreux de tristesse et de mélancolie, à ce point qu'il ne pouvait se livrer ni à la lecture, ni à la prière, ni à quelqu'autre pratique de piété que ce fût. Un jour que, retiré dans sa cellule, il était plongé dans une extrême tristesse et s'abandonnait à toute sa douleur, il entendit une voix d'en haut qui lui disait : Pourquoi restes-tu ainsi dans l'oisiveté ? Pourquoi te consumer ainsi en toi-même ? Lève-toi; médite sérieusement sur ma passion, et par les amertumes de ma croix, tu triompheras de ta douleur et de tes chagrins. Docile à cet avis, notre religieux se mit aussitôt à méditer sur la passion du Sauveur; il y trouva un remède efficace contre cette funeste tentation, et, goûtant sans cesse de nouvelles consolations dans cette méditation sainte, il y persévéra toute sa vie, et n'éprouva jamais plus aucune atteinte de tristesse ni de mélancolie. Le quatrième avantage consiste dans la diminution des peines du purgatoire, ce qui n'est pas difficile à démontrer, comme nous allons le voir. Le Créateur de toutes choses, dans son infinie sagesse, n'a rien laissé d'imparfait dans la nature; de même sa justice ne doit rien laisser d'impuni. Ainsi les péchés des hommes seront nécessairement punis ou en ce monde ou en l'autre.

Or, combien de pécheurs, couverts de crimes nombreux, ne peuvent en ce monde satisfaire à cette justice, quelle que soit leur pénitence ! il faudra donc qu'ils achèvent dans le purgatoire cette satisfaction indispensable pour entrer dans le ciel. Oh ! qu'elle sera longue, l'attente de cette pauvre âme ! Oh ! qu'elles seront grandes et terribles ces peines à subir, puisque nuls tourments en ce monde ne sauraient leur être comparés ! Eh bien ! voulez-vous échanger ces châtiments si longs et si cruels contre une peine courte et légère; recourez au trésor immense de la passion de cet Agneau sans tache, qui sur la croix a satisfait abondamment et surabondamment pour tous les péchés du monde. Pour y parvenir, voici ce que vous avez à faire.

Premièrement et avant tout, vous devez, avec une grande componction de cœur repasser en vous-même le nombre et l'énormité de vos péchés, en avouant sincèrement devant Dieu vos iniquités, et en pensant aux châtiments terribles auxquels vous vous êtes exposé, disant avec amertume : Mes péchés, Seigneur, se sont multipliés au delà du nombre des grains de sable de la mer. Vous devez ensuite vous abaisser profondément en la présence du souverain Juge, reconnaître humblement votre misère et votre néant ; vous regarder comme un ver de terre, indigne de lever vers lui vos yeux et votre voix ; lui dire en gémissant et avec larmes : O mon Père, j'ai péché contre le ciel et envers vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ; daignez au moins me traiter comme un de vos mercenaires. Considérez ensuite les mérites infinis de la passion du Sauveur. La plus petite goutte de son sang précieux eût suffi pour la rédemption du monde, et par un effet de son amour immense envers nous, il a voulu

par toutes ses plaies le répandre abondamment sur la croix. Enfin, dans un humble sentiment d'amour, conjurez votre divin Sauveur de vous venir en aide, de vous appliquer les mérites infinis de ses souffrances. N'ayez aucune crainte; il est plus disposé lui-même à vous accorder ce que vous lui demandez que vous n'êtes vous-même prompt à implorer son secours. O paroles pleines de consolations et de douceur pour nous, pécheurs infortunés! Quoi! dans la passion de notre divin Rédempteur, Jésus-Christ, nous pouvons tout à la fois trouver le pardon de nos fautes, la grâce sanctifiante et le gage assuré de la gloire éternelle! Ayons donc sans cesse présente à l'esprit cette passion de notre divin Maître; rapportons-lui toutes nos peines, toutes nos angoisses, toutes nos souffrances; en un mot, faisons tous nos efforts pour reproduire en nous celui qui s'est donné comme notre modèle.

Si, pourtant, par une disposition toute particulière à votre égard, vous restez encore dans la sécheresse et sans consolation aucune, n'en cherchez pas ailleurs, mais, à l'exemple du divin Crucifié, attendez avec *résignation*; abandonnez-vous entièrement à Dieu, jetez-vous avec confiance entre ses bras. Plus vous serez privé de consolation, plus vous serez uni à la sainte volonté de Dieu, plus aussi vous serez semblable à Jésus-Christ, plus vous plairez au Seigneur. C'est la marque à laquelle Dieu reconnaît ses vrais serviteurs. Semblable à la colombe qui cherche un abri dans les trous de la pierre, réfugiez-vous aussi alors dans les plaies sacrées de Jésus-Christ. C'est là que vous trouverez véritablement le pardon de toutes vos fautes, l'abondance et la plénitude de toutes les grâces, le secours, la protection infaillible contre tous les dangers.

Mais continuons le récit que nous avons commencé; rien n'est plus capable de faire naître ou de ranimer dans nos cœurs l'amour de notre divin Maître, que la considération de tout ce qu'il a bien voulu souffrir pour nous. Qui pourra jamais se faire une idée de tout ce que cet homme-Dieu a enduré d'humiliations et de tortures depuis le moment où cette bande de soldats, armée d'épées, de lanternes et de bâtons, conduite par un infâme disciple, vint pour se saisir de lui comme d'un voleur, jusqu'à l'heure où, sur le Calvaire, il expira sur la croix? C'est une suite continuelle d'opprobres, d'insultes, d'ignominies, de douleurs incompréhensibles, au milieu desquels on ne lui donne pas même le plus petit instant pour respirer. Suivez-le plutôt vous-même dans ces terribles épreuves, et voyez ce qui se passe. L'un se saisit de lui, l'autre lui attache les mains; l'un le conduit, l'autre le pousse; l'un l'interroge, l'autre porte contre lui un faux témoignage; l'un l'accuse, l'autre le blasphème; l'un lui bande les yeux d'un voile, l'autre lui crache à la face; l'un le frappe par devant, l'autre par derrière; l'un le revêt d'une robe blanche, l'autre l'insulte et se moque de lui; l'un l'attache à l'infâme colonne, l'autre le bat de verges; l'un le revêt d'un manteau de pourpre, l'autre lui met sur la tête une couronne d'épines; l'un lui met un roseau à la main, l'autre le lui arrache pour lui en frapper la tête; l'un fléchit par dérision le genou devant lui, l'autre le proclame roi des Juifs; on lui prodigue bien d'autres insultes encore qu'il serait trop long de rapporter ici, et qui viennent cela non de la part de quelques-uns seulement, mais de la multitude tout entière. On le mène et on le ramène de tribunal en tribunal, d'opprobres en opprobres, de supplices en supplices. On le méprise, on le ré-

prouve, on le maudit; on le traite d'insensé, de voleur, de malfaiteur et d'impie. On le traîne d'Anne à Caïphe, de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, et d'Hérode on le ramène à Pilate. O mon divin Sauveur! N'est-ce donc pas encore assez? Cette guerre terrible contre vous ne va-t-elle pas bientôt finir? Mais non, attendez et vous verrez pire encore. Les princes des prêtres, les scribes, les pharisiens, la masse entière du peuple s'élève contre lui; tous crient à l'envi : Qu'il soit crucifié! On charge sur ses épaules, déjà brisées par une cruelle flagellation, une croix énorme sur laquelle il doit être attaché. La foule du peuple, citoyens et étrangers, grands et petits, se pressent sur ses pas, non pour compatir à ses souffrances, mais pour l'insulter et se moquer de lui. On le pousse, on le presse, on le harcèle sans grâce ni merci. Harassé, meurtri, épuisé de fatigues, n'en pouvant plus, il arrive au Calvaire. Est-ce donc ici, enfin, le lieu de son repos? Quel repos, grand Dieu! La croix! Ce lit de la plus poignante douleur! Telles furent les souffrances de notre divin Maître. Nous pouvons bien dire ici avec le Prophète-roi : Les eaux des tribulations pénétrèrent jusqu'au plus profond de son âme; il fut environné de chiens féroces dont les langues cruelles étaient aiguisées comme une épée à deux tranchants.

Dans la passion du Sauveur, trois sortes de souffrances qui en lui furent portées jusqu'à leur dernière limite, doivent spécialement fixer notre attention. D'abord, son dépouillement ou plutôt sa nudité absolue; en second lieu, le mépris et les dérisions dont il fut l'objet; enfin, les souffrances corporelles. Les bourreaux de Jésus-Christ le dépouillèrent de toute espèce de vêtement et le laissèrent complétement nu, ce qui ne s'était jamais

pratiqué, même à l'égard des plus infâmes criminels. En sorte que, si nous prenons sa croix pour son sépulcre, nous pouvons lui appliquer ces paroles du saint homme Job : Je suis sorti nu du sein de ma mère, et j'y rentrerai nu comme j'en suis sorti. Considérons, dit saint Ambroise (*in cap.* XXIII *Luc.*), comment Notre-Seigneur est monté sur la croix. Il était absolument nu et dépouillé ; c'est ainsi que doit y monter tout chrétien qui veut triompher du monde. Adam, après sa défaite, cherche à couvrir sa nudité; Jésus-Christ se dépouille pour vaincre le péché. Le premier homme avait habité le paradis terrestre sans vêtements et sans honte ; Jésus-Christ, le nouvel Adam, monte au ciel dans la nudité la plus absolue. Mais, hélas! qui pourrait jamais raconter tous les opprobres, toutes les douleurs que notre divin Redempteur, Jésus-Christ, a soufferts et endurés pour nous? Voulez-vous en avoir une faible idée? Considérez quel est celui qui souffre, de la part de qui il souffre, et tout ce qu'il souffre pour le salut du monde. Suivez-le du jardin des Oliviers au Calvaire. Voyez cette soldatesque effrénée, armée d'épées et de bâtons, qui se rue sur lui comme sur un infâme voleur. Ils le saisissent et le maltraitent de toute manière ; ils l'insultent et l'entraînent en se moquant de lui ; ils le revêtent d'une robe blanche comme un insensé, puis d'un manteau d'écarlate comme un roi de théâtre, ils le couronnent d'épines, et, en guise de sceptre, lui mettent un roseau à la main. Enfin, au milieu des plus infâmes, des plus cruelles injures, ils le conduisent au Calvaire et l'attachent à une croix. Qui pourra jamais comprendre toutes les insultes que le Sauveur eut à endurer? Les évangélistes eux-mêmes nous en ont épargné le récit et n'en ont signalé que quelques-unes.

Où a-t-il souffert? Au milieu de ses parents et de ses connaissances; à Jérusalem, la capitale de l'empire, remplie alors de voyageurs et d'étrangers; en dehors des murs d'enceinte, sur le Calvaire, dans le lieu destiné au supplice des plus infâmes scélérats. Où? Entre deux voleurs, attaché à une croix élevée, offert comme un spectacle à ses amis en pleurs et à ses ennemis qui l'insultent. Quand a-t-il souffert? Le jour même de la plus grande solennité des Juifs, qui avait attiré en foule à Jérusalem les peuples voisins non-seulement de la Judée, mais aussi les Gentils. Que dire maintenant des souffrances corporelles? Jésus-Christ nous l'apprend lui-même par la bouche du prophète Jérémie. O vous tous qui passez par ce chemin, considérez et voyez s'il est en ce monde une douleur semblable à ma douleur! Sans doute les martyrs de la foi ont souffert d'affreux tourments, d'horribles supplices; nul cependant n'a souffert dans son corps autant que Jésus-Christ, dont la chair virginale et sans souillures était plus sensible à la douleur. D'ailleurs, Dieu lui-même adoucissait les souffrances de ces courageux athlètes, et souvent même les changeait en joie, mais nous devons croire pieusement qu'il ne fit pas de même à l'égard de son humanité, qu'il livra à toute la violence des douleurs jusqu'à la mort. Telles furent ses souffrances. Considérez maintenant quel est celui qui souffre. C'est l'innocence même; c'est celui dont le cœur et les mains n'ont jamais été souillés par la moindre faute; celui qui, par excellence, est doux et humble de cœur; celui qui par sa seule parole a créé le ciel et la terre, les mers et tout ce qu'elles renferment; celui qui dans ses mains porte l'univers, le soutient et le gouverne à son gré; celui à qui rien n'est caché en ce monde; celui dont les

regards pénètrent la profondeur des abîmes, les plus secrètes pensées des anges et des saints; celui qui veut le salut de tous les hommes, et désire que tous parviennent à la connaissance de la vérité. En un mot, c'est le Fils unique, le Fils bien-aimé du Très-Haut, Dieu lui-même, égal à son Père, et qui partage avec lui la même bonté, la même sagesse et la même puissance.

Voulez-vous connaître maintenant quels sont ceux qui lui font souffrir tant de honte et d'ignominies? Ce ne sont pas des étrangers, ce sont ses propres frères ; ce sont les Juifs au milieu desquels il est né ; ce sont ceux pour le salut desquels il est spécialement venu en ce monde; ce sont ceux dont il dit lui-même : Il n'est pas bon d'arracher le pain de la main des enfants, qui sont les Juifs, pour le donner aux chiens, qui sont les Gentils. Ce sont ceux dont il parle en s'adressant à son Père par la bouche du prophète royal : Je raconterai à mes frères la gloire et la grandeur de ton nom. Les Juifs, en effet, étaient les frères du Sauveur selon la chair. Ce sont ceux dont il dit dans Isaïe et dans le Cantique des Cantiques : J'ai nourri mes enfants, je les ai honorés et ils m'ont couvert d'injures et de mépris; les enfants de ma mère se sont élevés contre moi. Ce sont ceux que dans son Évangile il menace de la damnation éternelle, parce qu'ils ont résisté à la vérité. Il serait plus dur que le marbre le cœur du chrétien qui ne se sentirait pas attendri à la vue de tant de douleurs que Jésus-Christ a volontairement endurées pour nous. Efforcez-vous donc d'abord, autant du moins que vous le pourrez, de vous unir par amour à un Dieu qui vous a tant aimés lui-même le premier. Plus vous l'aimerez, plus aussi vous compatirez à ses souffrances,

plus vous sentirez l'amour s'accroître dans votre cœur, si toutefois vous n'y mettez obstacle par votre négligence. Que votre propre indignité ne vous alarme point; c'est pour les pécheurs que le Fils de Dieu a bien voulu souffrir. A l'amour, joignez la prière. Conjurez ce bon Maître de graver lui-même ses plaies dans votre cœur; ne craignez point de l'importuner; demandez, sollicitez jusqu'à ce que vous ayez obtenu l'objet de vos désirs.

Quiconque veut se livrer utilement et avec fruit à la méditation des souffrances du Sauveur doit spécialement se proposer six grands motifs particuliers, qui sont : d'imiter Jésus-Christ, de compatir à ses douleurs, de l'admirer, de le glorifier, de se transformer et de se reposer en lui. Premièrement donc, il doit considérer la passion du Sauveur, afin de l'imiter; c'est dans cette imitation que consiste la véritable perfection chrétienne; telle est la règle de toute notre vie, de toute notre conduite; plus nous nous en éloignons, moins nous sommes parfaits. Ainsi, autant que nous le pouvons, nous devons aimer à *être humiliés*, méprisés, vilipendés, à souffrir les peines, les persécutions, les opprobres pour le service et pour l'amour de Dieu. Soyons nus et dépouillés de toutes choses avec Jésus-Christ. Ne désirons rien posséder en ce monde, et si nous possédons quelque bien, soyons-en plutôt affligés. Fuyons également les douceurs et les plaisirs sensuels; contentons-nous d'une nourriture vile et grossière; Notre-Seigneur n'a-t-il pas été abreuvé de fiel et de vinaigre? En un mot, considérons tout ce que Jésus a souffert, comment il a souffert, et, autant qu'il nous est possible, marchons sur ses traces et suivons son exemple. Secondement, nous

devons compatir à ses souffrances. Pour cela, représentons-nous toutes les peines, tous les opprobres, toutes les douleurs, toutes les ignominies que Jésus sur la croix eut à souffrir dans son âme et dans son corps pour nos péchés. Quel sujet pour nous de larmes, et de larmes abondantes, si nous pensons que nous avons été nous-mêmes, par nos crimes, la cause de la mort du Fils de Dieu, et qu'ainsi, nous nous sommes rendus coupables de lèse-majesté divine ! Considérons encore de quelle amertume fut abreuvé le cœur de Jésus lorsque sur la croix il voyait tous nos péchés et notre ingratitude; lorsqu'il contemplait sa sainte et tendre Mère absorbée dans un abîme de douleur au pied de l'arbre infâme du supplice de son divin Fils! Pourrions-nous rester insensibles à un semblable spectacle, et ne pas avoir l'âme transpercée de douleur? Troisièmement, considérons quel est celui qui souffre, ce qu'il souffre, pour qui et de la part de qui il souffre, et nous serons saisis d'étonnement et d'admiration. Quel est en effet celui qui souffre? C'est le Fils de Dieu, et Dieu lui-même; c'est celui qui est la souveraine bonté, la souveraine sagesse, la puissance infinie. Que souffre-t-il? La fuite et l'exil; la faim et la soif; le froid et la chaleur; les insultes, les chaînes, les fouets, les ignominies, les supplices les plus affreux et les plus cruels. Celui qui est la gloire par excellence est conspué; le juge suprême des vivants et des morts est jugé lui-même; l'innocent est couvert d'opprobres, Dieu est blasphémé, le Christ est foulé aux pieds, l'Auteur de la vie est mis à mort, le vrai Soleil de justice est obscurci. Pour qui souffre-t-il? Pour ses ennemis, pour des ingrats, pour les contempteurs de la majesté divine. Qui sont ceux qui le font souffrir? Ce sont ses amis, ce sont ceux qu'il a

comblés de tous ses biens, de toutes ses faveurs, ce sont des impies, ce sont les plus viles créatures qui insultent à celui qui est la splendeur éternelle. Quel sujet pour nous de surprise, d'étonnement, d'admiration ! Quatrièmement, la passion du Sauveur doit être pour nous un sujet de joie et d'allégresse. Qui pourrait rester froid et insensible, ne pas être transporté de joie, en considérant les souffrances au prix desquelles le Fils unique de Dieu a opéré la rédemption du genre humain, a effacé la honte de nos péchés, et nous a arrachés à la puissance du démon ? Dans laquelle de ses œuvres Dieu a-t-il manifesté sa clémence et sa miséricorde d'une manière plus éclatante que dans sa passion, où, par l'excès de ses ignominies et de ses douleurs, il a délivré ses ennemis de la mort et de l'enfer pour les élever à la gloire éternelle? Cinquièmement, la méditation des souffrances du Sauveur nous transformera pour ainsi dire en lui. Si, en effet, à toute heure, en tout lieu, nous avons présente à l'esprit et au cœur la passion de Jésus, nous nous élèverons au-dessus de toutes les choses de la terre, nous renoncerons à tout et à nous-mêmes pour nous tenir continuellement unis à Jésus, pour ne plus vivre qu'en celui qui a voulu souffrir et mourir pour nous. Sixièmement, enfin, la passion du Sauveur doit être notre souverain repos, ce qui a lieu lorsque, par notre humilité, par l'ardeur de notre dévotion, pénétrant pour ainsi dire dans le trésor immense de cette passion sainte, nous nous attachons, nous nous unissons par la pensée et par la vivacité de notre amour à Jésus-Christ, qui a souffert pour nous, et qu'ainsi attachés, unis à la croix de notre divin Maître, nous nous y reposons comme l'épouse entre les bras de son époux bien-aimé.

Nous trouvons encore trois grands enseignements dans la passion du Sauveur ; nous y apprenons en effet combien le péché est abominable aux yeux de Dieu, combien sont affreux les supplices de l'enfer, et combien sont immenses les joies du ciel, puisqu'il n'a rien moins fallu que les souffrances et la mort d'un Dieu pour effacer le péché, pour nous arracher aux peines de l'enfer, et pour nous mériter les joies du paradis. Et ce que Jésus-Christ a souffert une fois, il serait disposé à le souffrir de nouveau, s'il le fallait, pour notre salut. O miséricorde infinie de mon Dieu ! Qui pourrait être insensible, qui pourrait n'être pas transporté d'admiration et embrasé d'amour à la vue de tant de bonté de la part de notre divin Sauveur ? Voici ce que nous lisons à ce sujet dans la *Vie des Pères du désert* : Un saint homme nommé Carpus, transporté d'indignation en apprenant l'apostasie d'un chrétien qu'un infidèle avait séduit et entraîné au mal, conjurait instamment le Seigneur de faire descendre le feu du ciel pour châtier ces deux coupables. Pendant qu'il priait ainsi, Jésus-Christ, dans son humanité et entouré de ses anges, lui apparut du haut des cieux en lui disant : Carpus, Carpus, me voici ; je suis prêt encore à souffrir et à répandre mon sang pour le salut des hommes.

CHAPITRE XXXVI

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA PASSION DU SAUVEUR

Revenons sur la passion du Sauveur, et notons, du commencement jusqu'à la fin, chaque point de ce drame de notre salut, comme si nous en étions les témoins.

Au sortir de la Cène, à l'heure des *Complies*, que nous pourrions appeler les *premières Vêpres*, Jésus va avec ses disciples au Jardin des Olives. Il se les associe, autant qu'il peut, dans cette marche vers son agonie; les paroles qu'il leur dit, dans cette circonstance, sont tour à tour affectueuses, amies, familières. Entré au Jardin des Olives, il leur parle ainsi : Restez là pendant que je vais me livrer à la prière, et vous-mêmes, priez à mon exemple, afin que vous ne succombiez pas à la tentation. Saint Jérôme dit (*in cap.* XIV *Marc.*) : Comme il n'était pas dans les intentions de Jésus d'adjoindre ses disciples à sa passion, il ne

les adjoint pas à sa prière. Saint Chrysostôme ajoute (*Hom.* 84, *in Matth,*): C'était l'habitude de Jésus de prier seul et à l'écart, afin de nous enseigner l'amour de la retraite et d'une profonde solitude. Saint Cyrille dit encore que le Sauveur agit ainsi pour nous apprendre que lorsque notre esprit cherche à s'unir à Dieu par la prière, il faut se séparer des hommes et du bruit du monde. Cependant Jésus ne se sépare pas de tous ses disciples. Huit seulement reçoivent l'ordre de s'arrêter et de l'attendre pendant qu'il va prier; trois le suivent, c'étaient Pierre, Jacques et Jean. Ils représentaient la foi, le mépris du monde et la grâce qui accompagnent ou qui doivent accompagner la prière. Ainsi, les trois disciples qui avaient été admis à voir de plus près sa gloire au jour de sa transfiguration, sont admis à voir de plus près sa passion. C'est là, au Jardin des Olives, qu'il commence à être triste jusqu'à la mort. Sa tristesse principale lui venait de Jérusalem dont il n'avait pu rassembler les enfants. Douleur d'un Dieu qui va jusqu'à une sueur de sang, vous ne pouviez être plus grande ! Mais quelle ne doit pas être la nôtre, fait observer saint Jérôme, puisque nous ne pouvons dire : En vertu des mérites de la passion d'un Dieu et de la grâce qu'elle nous procure, le prince de ce monde s'est présenté, et dans mon âme il n'a pas trouvé son empreinte. Saint Anselme, s'adressant au Sauveur, dit (*in Meditat.*) : Après avoir donné le précepte salutaire de la charité et de la patience, après avoir préparé à ceux que vous avez daigné appeler vos frères le royaume de votre Père céleste, vous vous êtes rendu avec eux au lieu connu de celui qui vous trahissait; vous vous y êtes rendu sachant tout ce qui devait arriver. Ainsi, la tristesse qui s'est abattue sur votre âme à l'ap-

proche de votre mort, vous l'avez embrassée volontairement. Le même saint Anselme ajoute : Jésus nous a précédés au mont des Oliviers ; suivons-le ; et bien qu'après avoir pris avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, il se soit retiré à l'écart, considérons à distance comment il s'est chargé lui-même de l'expiation de nos fautes. Voyons comment le Maître de la vie et de l'univers sait subir pour nous les dégoûts et les tristesses de la mort. Pourquoi cette extrême bonté, ô mon Dieu? L'homme se livre tellement dans votre mort et votre passion qu'un moment vous semblez oublier que vous êtes Dieu. Saint Jérôme dit encore (*in cap.* XXVI *Matth.*) que Jésus voulut éprouver la tristesse et la crainte, pour nous prouver en lui l'alliance de l'homme et du Dieu. Il est naturel à l'homme de craindre la mort. C'est de cette crainte que fut atteint le Christ dans son humanité. Ceux qui prétendent que le Christ fut de tout temps exempt de crainte, veulent parler d'une crainte servile entraînant à la chute, comme celle qui poussa Pierre à renier son Maître. Jésus, acceptant son sacrifice malgré l'horreur qu'il lui inspire, se montre toujours au-dessus d'une pareille crainte. C'est parce qu'il n'en fut jamais dominé qu'il avait blâmé Pierre, en l'assimilant presque à l'esprit tentateur, lorsque celui-ci lui avait répondu, en entendant la prédiction de sa passion prochaine : *A Dieu ne plaise, Seigneur, il ne vous arrivera rien de tel* (*Matth.*, *cap.* XVI).

Les passions chez nous préviennent le plus souvent la raison et la volonté qu'elles enchaînent ; dans le Christ au contraire, c'étaient la raison et la volonté qui enchaînaient les passions. Il éprouve la faim et la soif parce qu'il le veut bien ; la crainte et la tristesse, il les embrasse de son

plein gré et dans un sentiment de haute raison. C'est que le sacrifice du Christ était volontaire d'un bout à l'autre et que tout ce qu'on voit chez lui exclut la contrainte. Aussi, tous les évangélistes, en parlant de la crainte et de la tristesse éprouvée par le Sauveur, s'expriment au sens actif et transitif, afin de montrer qu'il les subissait par ordre de son Père, mais sans y être forcé.

Autre chose est d'être contristé dans le sens absolu, autre chose de sentir les atteintes de la tristesse. Ce sont les approches de la passion qui jettent Jésus dans l'abattement comme homme; pour la passion elle-même, le Sauveur en triomphe en Dieu, comme nous ne manquerons pas de le voir. Quand Jésus dit que son âme est troublée, il veut parler de la partie sensitive de son être, sa raison restant à l'abri de toute crainte. La nature humaine, unie en Jésus-Christ à la nature divine, pouvait ambitionner le sort d'Adam avant son péché, car nulle faute en toute sa personne, nul vestige même de faute. Jésus, en prenant véritablement la nature humaine, l'avait prise avec toutes ses infirmités, mais non avec tous les défauts qui naissent des passions, telles que l'ignorance qui dégrade, la colère qui fait de l'homme une bête fauve déchaînée, et les diverses concupiscences qui l'abrutissent.

Les passions peuvent troubler l'âme de trois manières : à l'insu de la raison et de son jugement; par un mouvement subit et spontané; malgré la raison et le jugement qu'elle a porté; la passion peut enfin troubler l'âme, malgré la raison qui voit tout avec ensemble et plénitude, qui gémit des maux prévus et inévitables qu'elle voudrait conjurer. Le trouble et la peine du pécheur réconcilié au tribunal de la pénitence, donnent une idée de ce sentiment

mêlé de résignation, de satisfaction et de crainte. Tous les hommes, même les plus parfaits, sont sujets au premier mouvement de trouble dont nous avons parlé ; les méchants sont sujets aux mouvements des passions, tels que nous les avons définis en second lieu ; le Christ seul, se portant victime innocente pour nous, le Christ dont la sensibilité s'alliait à une raison supérieure, laquelle à son tour s'alliait à un Dieu, était capable de s'attrister et de craindre, comme il le fit, en prévoyant certaines conséquences malheureuses pour un peuple que tout le bien de son sacrifice serait impuissant à conjurer.

En effet, selon saint Jérôme, le Christ ne fut pas seulement saisi de crainte à l'approche d'une mort devant laquelle tout homme recule naturellement, il fut saisi de crainte à l'aspect de la malheureuse trahison de Judas, du scandale qui en résulterait pour ses disciples, de la dispersion des Juifs sur toute la terre et de la ruine de Jérusalem. Jésus nous ayant été donné pour modèle dans ce monde, nous devons apprendre de lui dans cette circonstance à réfrener, à l'égal de nos joies, nos tristesses et nos craintes, et à les assujettir à l'empire de la raison et de la bonne volonté dans les parties inférieures de notre être. Nous devons apprendre en outre à ne jamais nous désespérer, si, dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, nous trouvons des tristesses et des dégoûts au lieu de grâces et de faveurs. Saint Augustin dit (*Serm. de Passione*) : Sur le point de mourir, le Christ est attristé pour enseigner aux martyrs de son évangile à ne pas se désespérer, si, à l'heure suprême, ils éprouvent une tristesse et une crainte dont ils demeurent victorieux.

La passion du Christ a été au ciel et sur la terre d'un

prix infini; c'est en méditant sur elle, c'est en associant nos peines et nos tribulations à celles d'un Dieu, que nous méritons de nous en voir appliquer les fruits. O Seigneur Jésus! qui avez bien voulu vous attrister pour nous, accordez-nous de joindre nos tristesses aux vôtres, et en les partageant pour ainsi dire une seconde fois, daignez nous les rendre ainsi plus légères.

Jésus voulant se séparer des trois apôtres qu'il avait pris avec lui, leur dit : *Demeurez ici et veillez. Et s'étant éloigné un peu, il tomba le visage contre terre.* Jésus prend trois de ses disciples, et, un moment il se sépare d'eux, pour les associer et nous associer en leur personne aux mérites de la passion qu'il supporte seul; il leur recommande de veiller avec lui, c'est-à-dire de se tenir éloignés de l'esprit de tentation et du démon qui avait saisi l'un d'eux. En se jetant la face contre terre, Jésus montre sa profonde humilité d'esprit. C'est ainsi prosterné qu'il adresse à son Père cette prière qui montre toute la résignation de son âme : *O mon Père, si c'est possible, que ce calice passe loin de moi!* Ces paroles : *si c'est possible,* se rapportent à la puissance et à la justice de Dieu; aux yeux de Dieu il n'y a de possible que ce qui est juste. C'est comme si Jésus avait dit à son Père : que ce calice passe loin de moi, si la rédemption du genre humain peut s'opérer sans la mort de votre Fils et par les seules souffrances déjà éprouvées. Ainsi, par sa prière, Jésus remettait son esprit entre les mains de son Père, comme au moment de mourir.

La mort et les souffrances de la passion ne plaisaient pas au Christ par elles-mêmes et comme fin. Le Christ ne voulait pas souffrir, à proprement parler; il voulait faire

la volonté de Celui qui l'avait envoyé et opérer le salut du genre humain par les moyens les moins pénibles à son humanité. C'est cette volonté de ne point mourir, et d'accepter cependant la mort, qui fait la gloire des martyrs.

Saint Augustin ajoute (*Tract.* 23, *in Joan.*) : Le Fils unique de Dieu dit : Je ne cherche pas à faire ma volonté; et les hommes cherchent surtout à faire la leur. Qui s'humilie ? le Fils de Dieu, égal en tout à son Père. Qui s'exalte ? la vile créature, qui ne peut marcher et se soutenir que si Dieu la tient par la main. Et le même saint Augustin : Jésus, par son exemple, transforme les hommes, et Celui qui ne songe qu'à la volonté de son Père leur enseigne à corriger leur volonté et à la conformer en tout à la volonté de Dieu. Depuis le commencement jusqu'à la fin, dit saint Jérôme, Jésus ne cesse de nous enseigner l'obéissance que nous devons à nos parents; il nous apprend à subordonner notre volonté à la leur. Il nous montre, selon Bède, que si la mort ou tout autre malheur devant lequel nous reculons, nous menace, rien ne nous défend, eu égard à notre infirmité, de désirer quelque adoucissement, pourvu que nous ayons d'ailleurs assez de force d'âme pour soumettre notre volonté à celle de notre Créateur. En effet, de même que nous ne devons pas avoir en notre vertu une confiance excessive, nous ne devons pas non plus nous décourager et nous laisser abattre, au point de faire croire que nous doutons de la puissance de Dieu et de sa grâce.

Jésus retournant à ses trois disciples, les trouve endormis : ce sommeil présageait la défaillance même des plus forts. Tous avaient cédé au sommeil. Cependant Pierre seul est repris de cette négligence en face du danger; c'est

que Pierre était le chef des apôtres, et que toutes choses égales, un chef est toujours plus blâmable qu'un subalterne. *Quoi, vous dormez! leur dit-il, et vous n'avez pu veiller une heure avec moi*. Comme si Jésus-Christ avait dit à Pierre : C'est ainsi que vous accomplissez votre ardente promesse de braver avec moi tous les périls ! Mais cette parole était prononcée surtout pour leur inculquer le sentiment de leur faiblesse et les réveiller moralement à l'approche du danger. C'est pourquoi il ajoute : *Veillez et priez afin que vous ne tombiez point en tentation.*

Voilà bien le pouvoir et l'efficacité de la prière; elle ne nous empêche pas d'être tentés, mais elle nous empêche de succomber à la tentation. La prière est une élévation de l'esprit vers Dieu, et notre esprit, ainsi élevé et plein de son objet, ne saurait être surmonté par la pensé du mal. Le démon est comme un voleur qui veut nous surprendre et qui y renonce, du moment qu'il voit la place de notre âme occupée par la pensée de Dieu et des saints.

Saint Isidore ajoute, faisant ressortir les excellents effets des fréquentes prières : De même qu'un serviteur qui sait le voleur dans la maison, le favorise et trahit son maître, s'il ne donne un subit éveil, ainsi celui qui se sent assailli par la tentation, trahit Dieu et se livre au démon, s'il n'a recours à la prière. Et comme le démon ne cesse jamais de nous tenter, à notre tour nous ne devons jamais cesser de prier. La pensée la plus salutaire pour éloigner de nous la tentation, c'est la pensée et la crainte de la mort éternelle.

Saint Augustin dit (*in Psal.* CXVIII) : La crainte de la mort frappe notre esprit, et cloue en quelque sorte tous les mouvements de notre orgueil sur l'arbre de a croix.

L'esprit est prompt et la chair est faible; raison de plus de prier et de nous tenir sur nos gardes du côté de notre faiblesse. Saint Jérôme ajoute que ces paroles : *L'esprit est prompt et la chair est faible,* sont à l'adresse des téméraires qui croient tout possible à eux-mêmes. Plus nous nous confions en l'ardeur de notre esprit, plus nous devons nous défier de la paresse de la chair et songer à sa fragilité et à ses défaillances.

Jésus s'en alla une seconde fois, et pria, disant : Mon Père, si ce calice ne peut passer à moins que je ne le boive, que votre volonté soit faite. Jésus montre ici, comme le dit saint Chrysostôme (*Hom.* 84, *in Matth.*), que sa volonté est d'accord avec celle de son Père, et qu'il nous est expédient de nous informer souvent de cette volonté par la prière, afin de nous y conformer une fois qu'elle nous est connue. Comme homme, Jésus trouvait le calice amer. Il le boira cependant jusqu'à la lie. Saint Léon, pape, va plus loin dans cette idée (*Serm.* 7, *de Passione*) : Cette voix du Chef invisible de l'Église opère le salut du corps entier; elle instruit tous les fidèles, elle embrase tous les confesseurs, elle a couronné tous les martyrs. En effet, qui eût été capable de braver la haine du monde, le trouble des tentations ? Qui eût pu surmonter les horreurs de la persécution, si le Christ n'avait dit pour nous à son Père en toute circonstance : *Que votre volonté s'accomplisse ?* Que tous les enfants de l'Église apprennent cette parole afin que dans toute adversité et dans toute tentation, ils acceptent la souffrance à l'exemple du divin Maître.

Et Jésus vint de nouveau, et il les trouva dormant, car ils avaient les yeux appesantis. Il s'agit ici autant des yeux intérieurs que des yeux extérieurs appesantis par le som-

meil. Le sommeil du corps, tout le prouve, vient souvent de la torpeur de l'âme que la tristesse accable, et qui, dans cette circonstance, motive cette expression d'un évangéliste : *Ils dormaient de tristesse.*

La persistance que le Sauveur met à avertir ses disciples de prier et de veiller, témoigne de son ardente charité pour le salut de ses frères. Quel exemple pour les pasteurs de son Église ! Obligés de veiller jour et nuit au soin de leur troupeau, ils ne doivent cesser de l'exhorter à de fréquentes oraisons, lui donnant en leur personne le double exemple de la vie active et de la vie contemplative.

Et Jésus, ayant laissé ses disciples, retourna pour la troisième fois, disant les mêmes paroles, c'est-à-dire faisant la même prière. Ce passage de l'Écriture ne contredit pas un autre passage de l'Ecclésiastique (*cap.* VII), où il est dit de ne pas multiplier les paroles dans la prière. Se pénétrer de l'objet de la prière, éviter la distraction dans la prière alors que l'esprit s'occupe plus des mots que du fond même des choses, voilà ce que signale l'Ecclésiastique. On ne récrimine pas une ardente et incessante prière. Son efficacité est telle, qu'un ange, par ordre de Dieu, vient consoler l'humanité du Sauveur. En effet, c'est pour nous montrer l'efficacité de la prière, selon saint Théophile, que cet exemple nous est donné d'un ange venant au secours du Sauveur. Selon Bède, nous savons qu'il y a deux natures en Jésus-Christ; mais la conduite des anges, que nous voyons durant la vie du Sauveur se subordonner à lui et le servir en Dieu, celle de l'ange qui vient aujourd'hui soutenir sa faiblesse, le prouvent surabondamment. Cependant le Créateur n'avait pas besoin du secours de la créature, selon le même Bède; mais de même que, devenu

homme, il est contristé par nous et pour nous, de même c'est par nous et pour nous qu'il est consolé dans sa passion; car l'ange qui se présente à lui dans ce but, avait revêtu la forme humaine. *Or, un ange lui apparut du ciel le fortifiant, et lui, comme en agonie, redoublait ses prières*. Le secours apporté au Christ abattu par la douleur, c'était un tribut de sympathie, et l'assurance visible que le ciel avait les yeux sur un sacrifice nécessaire dont la terre allait profiter. C'était la représentation à son esprit d'un but élevé à atteindre : Lucifer enchaîné sur la terre et dans l'enfer, comme il l'avait été sous les yeux des anges dans le ciel. L'agonie dont il est parlé dans ce passage est un combat de l'esprit contre la chair dont nous ne pouvons triompher qu'en fortifiant et en élevant notre esprit par la prière; c'est pourquoi il est dit : *Et lui, comme en agonie, redoublait ses prières.*

Saint Grégoire (*lib. XXIV Moral.*) dit : A l'approche de la mort, Jésus exprime en lui le combat de terreur et de crainte qu'éprouve notre âme au moment de paraître devant son souverain Juge. Ce n'est pas sans raison, qu'au moment de se séparer du corps, l'âme se débat ainsi dans l'agonie; encore quelque instants, et son sort sera fixé pour toujours. Cette perspective n'est-elle pas terrible ?

Pendant que le Seigneur priait, une sueur de sang sortait de toutes les parties de son corps, et se répandait jusqu'à terre. D'où venait cette sueur de sang? Des souffrances réelles du Christ. Et cependant elle reste un signe miraculeux de la mort d'un Dieu, qu'elle présageait ainsi ; car il n'est pas naturel que le sang jaillisse des pores du corps par suite d'une douleur morale. C'est ce que dit Bède, qui voit encore un miracle dans l'eau qui sortit du flanc du

Sauveur suspendu à la croix. Que tardons-nous? Accourons, et essuyons les gouttes de ce sang précieux qui coule, pendant que Pierre dort, de peur que, comme le prince des apôtres, nous ne méritions le reproche de n'avoir pu veiller une seule heure avec lui. C'est ainsi que parle le grand saint Anselme. Cette circonstance d'une sueur de sang trempant la terre est bien capable de nous montrer toute l'amertume de la passion d'un Dieu. Saint Anselme dit encore dans un élan d'amour : O mon Maître et mon Seigneur Jésus! d'où vient à votre âme cette violente tristesse? Le sacrifice de votre vie que vous avez fait à votre Père n'était-il pas volontaire? Nous pensons, Seigneur, que vous avez voulu venir au secours de notre faiblesse, en montrant celle qui paraît en vous. Nous vous en remercions d'autant plus, que nous savons que c'est pour nous que vous avez tant souffert, et que, quelle que soit notre faiblesse en ce monde, vous la soutiendrez en nous faisant participer à la grâce de votre passion.

Selon saint Augustin, le corps de Jésus-Christ, c'est l'Église, dont les persécuteurs devaient, pendant trois siècles, tirer tant de sang illustre et précieux ; telle fut la couronne éclatante des martyrs. Et, selon saint Bernard, si le Sauveur ne pleure pas seulement des larmes de ses yeux, mais de tout son corps, c'est pour nous montrer que l'Église, qui représente ce corps sacré du Sauveur, doit répandre pour se purifier des larmes universelles. Le sang qui trempe la terre nous représente l'Église militante, qui livre sur cette terre tous les combats en vue de la conquête du ciel.

De cette sueur sanglante, versée par un Dieu mort pour notre salut, ressort cet enseignement salutaire, qu'il nous

faut apporter une telle ferveur et une telle ardeur dans nos entretiens avec Dieu, que nous devons en quelque sorte suer le sang par les pores de notre dévotion et de notre charité, pour nous rendre de plus en plus conformes à Jésus-Christ. Et si notre faiblesse ne nous permettait pas ce vigoureux effort, associons notre prière à celle du Christ qui est notre avocat auprès de son Père, et qui ne s'appelle pas en vain le Messie. Notre prière et toute prière s'unissant à celle du Christ, ne saurait être que souverainement efficace et souverainement bien reçue.

Pour montrer l'efficacité des larmes de la prière, et principalement de celles qui sont répandues en mémoire de la passion d'un Dieu, il suffira de parler d'une révélation faite à une personne à qui le Seigneur apparut, en lui disant ces paroles : Si quelqu'un répand des larmes en mémoire de ma passion, avec un esprit de dévotion sincère, je veux que cet homme soit considéré comme ayant souffert pour moi et à ma place. Cette parole et cette bonté du Sauveur ne seraient-elles pas capables de nous ramener une dernière fois, pour ne plus nous en détacher, aux scènes de douleur déjà parcourues et sur celles qui restent à parcourir? Ne sont-elles pas capables de nous faire tomber la face contre terre, afin de l'arroser par la sueur de notre sang, d'arracher toutes les larmes de nos yeux, en mémoire de celles que répandit notre auguste Victime? Il y a plusieurs explications mystiques de la triple prière du Christ; en voici quelques-unes : Dieu prie trois fois parce qu'il a à demander pardon pour nous de toutes les fautes dont les hommes se sont rendus coupables dans le passé, dont ils se rendent coupables dans le présent, et dont ils

se rendront coupables dans l'avenir. Dieu donc, par sa triple prière, vient au secours de l'humanité tout entière, pour la faiblesse de laquelle il demande *pardon*, *grâce* et *miséricorde*. Il prie trois fois pour attaquer la triple concupiscence qui est en l'homme, ou mieux, pour nous donner un bouclier contre elle. Il prie trois fois pour rendre hommage en son humanité à la Trinité divine dont il fait partie. Il prie trois fois pour montrer la perfection de la prière et de la prière en général; car, la perfection consiste en trois choses qui sont le commencement, le milieu et la fin. Il serait peut-être superflu d'admirer encore ici la profonde humilité du Christ qui, égal en tout et coéternel à son Père, s'abaisse au niveau de la plus faible créature. C'est cet état qu'il a bien voulu prendre qui explique tous les miracles de sa charité pour nous.

Jésus vint pour la dernière fois vers ses disciples, et il leur dit : *Dormez, maintenant. Voici l'heure qui approche; le fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs*. On le voit, la veille du Sauveur est pour son troupeau qui va être dispersé; c'est la veille du bon pasteur, qui s'oublie lui-même et qui compatit à l'infirmité de ses ouailles. Il ne faut pas se méprendre sur les paroles : *Dormez, maintenant*, paroles plus capables que toutes les autres à ramener ses disciples au sentiment de la situation actuelle, puisqu'il ajoute : *L'heure approche où je vais être livré entre les mains des pécheurs*. Origène dit, au sujet de ces paroles (*Tract.* 35, *in Matth.*) : Jésus est livré aux mains des pécheurs toutes les fois que ceux qui paraissent croire en lui, le tiennent entre leurs mains criminelles, c'est-à-dire, sans s'être lavés de leurs fautes. Jésus est encore livré aux mains des pécheurs, toutes les

fois que l'homme juste, qui possède réellement Jésus, tombe au pouvoir des méchants.

Levez-vous, marchons, celui qui doit me livrer est près d'ici. Il s'agissait du traître Judas, que Jésus ne nomme pas, tant sa trahison lui fait horreur. Ce n'était pas une raison de montrer de la faiblesse et de paraître se cacher; c'est pourquoi Jésus invite ceux de sa suite à aller au devant de la trahison prévue et du traître qu'il connaît. Dès ce moment, les langueurs du Sauveur ont disparu, il va au devant de la mort, qu'il n'avait pas cherchée, mais qu'il ne devait pas fuir. A son exemple, les chrétiens doivent aller au devant de la mort, lorsqu'il n'est pas expédient pour eux de l'éviter.

Comme Jésus parlait encore avec ses disciples, Judas, l'un des douze, arriva, et avec lui une grande troupe armée de glaives et de bâtons. Judas marchait à la tête de ces stipendiés, stipendié lui-même, puisque c'est l'intérêt seul qui est le mobile de sa trahison. Celui qui renonce au secours de Dieu et au titre d'apôtre, a recours à la puissance séculière, dit saint Jérôme; Judas marche accompagné des ministres des pharisiens et de leurs satellites; il se présente de nuit comme un larron, pour éviter un soulèvement dans le peuple; puis, avant d'arriver au jardin où se trouvait Jésus avec ses disciples, il dit à ceux de sa suite : *Celui que je baiserai, c'est lui, arrêtez-le*, en prenant toutes les précautions qu'exigent les circonstances et l'amour du peuple pour sa personne. Jésus avait un disciple nommé Jacques le Mineur, qui lui ressemblait de figure, et que pour cela l'on appelait son frère. Judas, qui les connaissait assez pour pouvoir les distinguer parfaitement pendant la nuit malgré leur ressemblance, voulait, en

donnant pour signal de sa trahison un baiser, prévenir une erreur possible à d'autres.

Mais Jésus, *sachant ce qui lui allait arriver, marcha au devant de ceux qui le cherchaient.* Son sacrifice était fait ou accepté, et, plein de force et de douceur, il encourage ses disciples, qui le suivent saisis de crainte. Saint Anselme dit (*in speculo Evangelici sermonis*) : C'est en agissant de la sorte, ô bon Jésus, que vous avez montré la promptitude et la rectitude de votre esprit, et l'empire que cet esprit avait sur la chair, qui lui obéissait en vous. Jésus rendant inutiles les précautions de Judas, pour le livrer aux mains des soldats, leur dit : *Qui cherchez-vous*? Ils répondirent : *Jésus de Nazareth.* Jésus, sans hésiter, leur dit : *C'est moi*, renversant par cette parole ses ennemis et tout cet appareil de perfidie. Jésus agit ainsi, dit saint Chrysostôme, pour montrer que ses ennemis ne l'auraient jamais pris, s'il ne l'eût permis lui-même. Quoique entouré par eux, il aurait pu disparaître ou se rendre invisible en les frappant d'aveuglement ou par tout autre miracle. Ils tombèrent à la renverse comme des impies et des méchants, et non la face contre terre en signe de repentir, comme ont coutume de tomber les justes. Ces paroles si simples : *C'est moi*, eurent dans la bouche du Sauveur l'effet du tonnerre. Après cet éclatant miracle, Jésus s'offrit de lui-même à ceux qui venaient pour le prendre, et ce fut alors qu'il put recevoir le baiser de Judas, sans paraître sa dupe, et le foudroyer à son tour, mais d'une autre manière, en l'appelant du nom d'ami, et en ajoutant, ce qu'il savait d'ailleurs : Quel motif vous amène? Ou : *Pourquoi êtes-vous venu ici*? Paraphrasant cette parole foudroyante, saint Augustin s'écrie (*Tract.* 32

in Joan.) : Passons en revue ces soldats ; où sont-ils? Où sont les ministres des princes et des pharisiens? De quel côté est la terreur et l'éclat des armes? Je ne vois ici que l'éclat d'une voix qui tonne en prononçant ces simples paroles : *C'est moi*, et qui met en déroute toute une cohorte romaine et ceux qui s'appuyaient sur elle. Si l'on avait pu douter de la divinité de Jésus, on la voyait éclater alors, revêtue de l'humanité qui la couvrait. Avec cette puissance de parole, qui doute que Jésus trahi n'eût pu faire plus que ne firent Samson et David en face de leurs ennemis, lorsque le mieux armé n'avait entre les mains qu'un soc de charrue? Le Fils de David, plus désarmé que lui, n'a-t-il pas envoyé une pierre au front de la mort et dissipé ses longues ténèbres?

Lorsque les ennemis de Jésus se relevèrent, il leur demanda une seconde fois, comme pour les rassurer : *Qui cherchez-vous ?* Ses ennemis répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus se livrant à eux leur dit : Vous avez en moi celui qu'il vous est ordonné de prendre; contentez-vous du Maître, et laissez aller mes disciples, *car aucun d'eux ne doit périr, si ce n'est le fils de perdition*, montrant ainsi qu'il s'occupait plus du salut de ses disciples et en eux du salut de tout le genre humain, que du sien propre. Noble exemple pour les maîtres et les supérieurs à tous les degrés, dit saint Augustin! Cet ordre de Jésus donné à ceux qui venaient le prendre était si juste et si empreint de bonté et d'abnégation, qu'il s'imposa de lui-même et qu'aucun de ses disciples ne fut recherché. C'est alors que le traître Judas s'avance, et que, l'ayant salué du nom de Maître, il l'embrasse. Selon Bède, Jésus reçoit le baiser de Judas, non qu'il favorise la dissimulation, mais pour ne

pas paraître s'émouvoir de sa trahison, pour accabler de plus près le traître par une dernière bonté, pour être enfin, selon la parole du Prophète-Roi, pacifique avec ceux qui haïssaient la paix. Selon saint Augustin (*Serm. de Passione*), c'est comme si Jésus avait dit à Judas : Tu m'embrasses, et tu me livres, je n'ignore pas tes intentions; tu figures l'amitié, quand tu n'es qu'un traître; tu viens en ami, et tu couvres une trahison. Tous ces reproches sont renfermés dans cette parole de reproche : *Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser*. Saint Ambroise dit (*in cap.* XXII *Luc.*): La trahison de Judas prouve son ingratitude, lorsque le Fils de Dieu, Celui qui s'était fait homme pour lui, peut lui reprocher d'avoir trahi par un baiser le Fils de l'homme. Selon saint Jean Chrysostôme, Jésus donne à Judas le nom d'ami, qui convenait au sentiment de douleur qu'il éprouvait pour lui, et non à un sentiment voisin de l'indignation. Saint Anselme dit (*in Speculo evangelici sermonis*) : Le signal que les Juifs avaient reçu du chef de la trahison, vous l'avez donné vous-même, ô Seigneur, car Judas s'approchant pour vous baiser au visage, vous n'avez pas détourné votre bouche de celle d'une bête féroce; et en vous l'innocence même n'eût pas horreur du baiser de la méchanceté. O Agneau de Dieu! qu'y a-t-il de commun entre vous et un loup infâme? Quel rapport entre le Christ et Bélial? Mais c'était un effet de votre bonté, Seigneur, de montrer dans cette circonstance tous les sentiments capables de vaincre l'opiniâtreté dans le mal, et c'était aussi un effet des desseins de Dieu que tous ces sentiments fussent manifestés en vain.

Judas, c'est le monde, ou plutôt c'est le mal dans le monde qui nous enchaîne par de fausses caresses, nous

conduisant à une mort éternelle et au désespoir de lui avoir sacrifié Dieu et le salut de notre âme. Trois choses rendaient cruelle cette trahison de Judas : Les faveurs spéciales de Jésus pour celui qu'il avait mis au rang de ses apôtres; une hypocrisie, qui était si près de la dérision, qu'elle pouvait être confondue avec elle; la douceur montrée par Jésus jusqu'au dernier moment à celui qui le livrait à la mort, douceur qui fait dire à saint Jean Chrysostôme, que le baiser de Judas fut le baiser infect du loup donné à l'agneau sans fiel et sans tache.

Jésus est la vérité. L'horreur que nous conservons de la trahison de Judas doit nous inspirer un amour ineffable pour lui. L'exemple de Jésus nous enseigne à supporter d'ailleurs patiemment les trahisons inévitables dans un monde de perfidie et de méchanceté, et à ne nous venger des calomniateurs qui soufflent le mal et l'injustice, qu'en leur faisant du bien et en les forçant par là, mais par là seulement, à l'exemple du Sauveur, à se pendre de désespoir d'avoir toute leur vie ignoré et sacrifié la vertu à leurs intérêts.

De Jésus, après la trahison de Judas, il ne nous est plus permis que de baiser les pieds, ou plus profondément encore la terre que ses pieds ont foulée pour notre salut. O mon Seigneur Jésus, qui avez été trahi par un baiser perfide, faites que je ne vous trahisse jamais, ni dans mon prochain ni dans moi-même; et faites que pour l'amour que vous leur avez porté vous-même, mon amour s'étende sur mes calomniateurs et mes persécuteurs.

Nous avons en Joab une antique image du baiser de Judas. La conduite de Saül à l'égard de David nous donne une idée de Judas et des Juifs qui marchaient à sa suite,

et qui rendaient, à l'exemple de Saül, le mal pour le bien. Mais la conduite de Judas ne peut être bien comparée qu'à celle de Caïn tuant son frère par jalousie et par rivalité, parce qu'il était juste.

Laissons Judas; parlons de Pierre. Un serviteur du grand-prêtre, nommé Malchus, se faisait remarquer par son audace à mettre la main sur le Sauveur. Pierre, plus ardent qu'aucun des autres apôtres, tire le glaive et fait tomber à ses pieds l'oreille de ce serviteur. Pierre avait certainement voulu faire plus, et son intention avait été de fendre en deux le corps de l'insolent Malchus. Mais Dieu, qui voulait faire briller la douceur de son Fils et la puissance miraculeuse, à côté de la puissance du glaive, en avait ordonné autrement. L'oreille de Malchus fut remise en place par un éclatant miracle, et Pierre reçut l'ordre de remettre l'épée dans le fourreau. Il faut considérer, selon saint Jean Chrysostôme (*Homil.* 85, *in Matth.*), que déjà Jésus avait recommandé la patience à ses disciples, en leur disant : *Si quelqu'un vous frappe sur une joue*, présentez l'autre à celui qui vous aura frappé. Mais à cause de toutes les paroles que Jésus avait prononcées après la cène, Pierre avait conçu un tel amour pour son Maître, qu'il ne se ressouvint plus du commandement du Sauveur, et qu'un premier mouvement le porta à le défendre par la force.

Il y eut un soufflet donné au Christ pendant la passion. L'attitude de Jésus en face du soldat qui s'était rendu coupable de cette brutalité indique le sens d'un précepte qui pourrait paraître exagéré, et qui n'est qu'une manière saisissante d'exprimer une grande vérité morale. Se tourner vers celui qui vient de vous frapper, et lui dire entre

autres paroles : *Pourquoi me frappez-vous ?* est en même temps donner une leçon de modération, garder sa dignité, et présenter réellement la joue qui reste à frapper et qu'on ne frappe pas, parce que l'offenseur demeure confus. C'est ainsi que l'Écriture doit s'expliquer, en la prenant dans son ensemble. Écoutons Raban Maur (*in cap.* XXVI *Matth.*) : Il a été bon et nécessaire que l'Auteur de la grâce enseignât, par son exemple, la patience à ses fidèles. Il leur était préférable d'apprendre de lui à supporter courageusement l'adversité que d'apprendre à se rendre justice par eux-mêmes. Dieu donc, dans le premier de ses apôtres, défend l'usage des armes à tous ceux qui sont engagés dans les saints ordres. Saint Ambroise dit (*Serm.* LXXXVI) : Mes armes, ce sont les larmes et la prière. Je ne puis ni ne dois résister autrement. Saint Ambroise se demande ensuite si c'est ainsi que se comportent certains prélats de son temps qui marchent à la suite et sous la bannière des potentats, tandis que leur devoir serait de prêcher la pénitence et de se couvrir eux-mêmes d'un cilice.

Le Seigneur ajoute ces paroles : *Tous ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée*, c'est-à-dire, en d'autres termes, la vengeance sera pour eux une cause de perdition. Tout homme, en effet, qui cherche à faire du mal à son prochain, se perce lui-même du même coup, ou pour parler comme l'Écriture, il tombe dans la fosse qu'il a creusée pour autrui. *Pensez-vous*, dit Jésus à Pierre, *que je ne puisse pas prier mon Père, et qu'il ne m'enverrait pas tout à l'heure plus de douze légions d'anges ?* N'est-ce pas comme s'il lui avait dit : Si je le voulais, je pourrais me sauver, et les moyens ne me manqueraient pas. Qu'est-ce

en effet, que le secours de douze hommes faibles pour celui qui pourrait convoquer douze légions d'anges? Toutefois, du moment qu'il s'agissait non d'assujettir le monde, mais de le convertir par la prédication de la parole et par l'exemple de toutes les vertus, douze hommes simples et bons dépourvus de tout, excepté de l'esprit de Dieu, valaient mieux que douze légions de guerriers. C'est pourquoi, voulant les pénétrer par son exemple et par ses paroles de la puissance de cet esprit, Jésus dit à Pierre : Si je vous en croyais, *le calice que mon Père m'a donné à boire, je ne le boirais pas*, et les Écritures resteraient sans s'accomplir. Pierre, en agissant comme vous le faites, vous n'êtes pas loin de ressembler au tentateur; mais j'ai prié pour vous afin qu'il n'en soit pas ainsi et que vous entriez en tout temps dans les desseins de Dieu. Bède dit (*in cap.* XXII *Luc.*) : Le Seigneur est constamment fidèle à ses sentiments de bonté, même envers ses ennemis qu'il protége et guérit. Les Juifs menacent le juste de la mort, et le juste guérit les blessés dans les rangs de ses persécuteurs, enseignant ainsi d'avance que ceux-là même qui se sont souillés du crime de sa mort pourront être guéris, s'ils se convertissent à lui.

Jésus se tourne vers la foule qui l'entourait déjà, et sans sortir de son calme habituel, il lui adresse ces paroles, faisant ressortir l'injustice dont il était l'objet innocent : *Vous êtes venus avec des épées et des bâtons pour me saisir comme un voleur ; j'étais tous les jours assis parmi vous, enseignant dans le temple, et vous ne m'avez pas pris.* D'après saint Remi, c'est comme s'il avait dit : C'est le propre d'un voleur de faire le mal et de se cacher. Pour moi, j'ai fait souvent du bien, jamais de mal, et j'ai enseigné la vérité dans

les synagogues. Saint Jérôme trouve absurde l'appareil nocturne que déployèrent les Juifs pour se saisir de Jésus. Absurde, en effet, si la nuit n'avait pas servi à cacher une partie de leur malice, et si la nuit n'était pas l'heure de la puissance des ténèbres. Saint Chrysostôme dit : Les ennemis de Jésus ne s'emparèrent pas de lui dans le temple où il enseignait tous les jours, parce qu'ils craignaient de soulever le peuple ; mais Jésus, connaissant leurs pensées, ne craint pas, cette fois, de les mettre plus à leur aise et de se tenir à l'écart, pour favoriser la trahison qui l'attendait. Saint Anselme dit (*in Medit.*) : La douceur des paroles du Christ, adressées à ses persécuteurs, est ici à remarquer ; ces paroles semblent avoir pour but d'éviter un crime à ses ennemis et de nous enseigner à nous-mêmes la douceur chrétienne. Selon saint Théophile, après que Jésus eut fait tout ce qu'il était convenable de faire pour épargner aux Juifs un crime, il s'abandonna aux soldats et se laissa conduire par eux. Plusieurs fois, dit saint Remi, ses ennemis avaient voulu le prendre sans pouvoir y parvenir; ils n'y seraient pas parvenus davantage cette fois, si Jésus avait voulu se sauver aux dépens de notre rédemption. L'enseignement moral qui résulte pour nous de la conduite du Sauveur dans cette circonstance, c'est que de même qu'il se livre volontairement pour notre salut, nous devons correspondre à son amour en nous donnant de bon cœur et volontairement à lui. Privons notre cœur de toute mauvaise pensée, notre esprit et notre intelligence de toute erreur morale, de toute erreur dogmatique; conformons nous à la volonté de Dieu, conformons-y nos actions, et ne faisons rien de contraire à la justice. Fuyons les différentes concupiscences si nuisibles au salut. En lui sou-

mettant notre intelligence et toute intelligence même, selon le conseil de l'apôtre (II *Cor.*, x), prouvons-lui notre entière obéissance. Nous engager sous le joug de Jésus-Christ, ce n'est pas abdiquer notre indépendance, c'est nous affranchir de la mort éternelle. Notre maître est le meilleur et le plus doux des maîtres. Tantôt il brise les chaînes de ses serviteurs (*Psal.* CXI); tantôt il s'en charge lui-même pour nous en affranchir, comme il arrive aujourd'hui. Le Christ est assimilé à un voleur, et ses ennemis lient injustement celui à qui bientôt ils allaient préférer Barabbas. Dieu se laisse enchaîner pour nous, à cause de la faute de notre premier père, nous enseignant par là le précepte d'une divine charité. La charité qui lie l'homme au prochain le rattache en même temps à Dieu, et, par elle, à tous ses commandements; l'homme avait péché par désobéissance; c'est en obéissant à Dieu, son Père; que Jésus répare une première faute due à notre nature qu'il avait voulu réhabiliter en la revêtant. Obéissance et charité, et, par ces deux vertus, rédemption, voilà ce qui résume la passion du Sauveur.

Les disciples de Jésus voyant leur Maître aux mains de ses ennemis et enchaîné, ne comprenaient pas ce mystère; ils s'enfuirent saisis de crainte. Jésus avait prédit cette fuite de ces disciples : *Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées*, avait-il dit en parlant de ce qui devait arriver et en s'appliquant cette parole de l'Écriture. Bède dit (*in cap.* XIV *Marc.*) : Alors fut remplie la parole du Sauveur, lorsqu'il avait dit que tous ses disciples seraient scandalisés à son sujet cette nuit même. Saint Jérôme ajoute : La nuit de la passion se réalise cette prédiction du Prophète-Roi (*Psal.* LXXXVIII) ; *Vous avez éloigné de moi*

tous mes amis, vous m'avez rendu pour eux un objet d'horreur. Saint Théophile dit : Jésus permit cette chute de ses disciples, pour leur apprendre à se méfier de leurs forces. Et saint Remi ajoute : La fragilité des apôtres est, dès ce moment, évidente. Ceux qui avaient promis de mourir avec leur Maître fuient saisis de crainte, et ne se souviennent plus de leurs promesses. C'est ce qui arrive à tous ceux qui promettent de faire de grandes choses pour Dieu, et qui dans la suite ne sont témoins que de la vanité de leurs intentions. Heureux s'ils peuvent se relever comme les apôtres, et expier, dans la suite, par la sincérité de la penitence et du repentir, la chute qu'ils n'avaient pas prévue.

Lorsque tous fuyaient saisis de crainte, la Mère du Sauveur seule resta attachée à ses pas. Un instant, la primitive Église fut tout entière dans sa personne. C'est pour figurer cette circonstance en ce moment que l'Église, à l'office du matin, éteint toutes les lumières, une seule exceptée. C'est par la même raison que l'office nocturne de la passion, pendant lequel s'accomplissent les prophéties au sujet du Christ, se chante à haute voix, tandis que l'office du jour se psalmodie à voix basse. Le silence des chants et la voix même des cloches suspendue, marquent la suspension de toute prédication et le deuil de l'Église ne vivant pour ainsi dire que de la douleur d'une Mère fidèle attachée aux pas de son divin Fils.

Un jeune homme, qui était couvert de drap de lin, suivait Jésus, dans l'ombre de la nuit. Il fut pris, mais il s'échappa comme les autres disciples, en laissant cette espèce de suaire aux mains de ses ennemis. On pense que ce jeune homme, dont il est parlé ici, était Jean. Bède est de

cet avis. Il est si naturel de croire à la fidélité plus grande du disciple que Jésus aimait le mieux ! Mais cette fidélité ne fut pas exempte de crainte, comme on le voit. Dans l'action de ce jeune homme qui s'échappe nu des mains de ceux qui persécutaient son Maître, Bède voit un enseignement pour les chrétiens qui n'ont pas d'autres moyens de se débarrasser des persécutions acharnées dont ils sont l'objet, qu'en laissant aux mains de leurs ennemis tout ce qu'ils possédent de biens périssables en ce monde.

Saint Jérôme dit : Que celui qui veut s'échapper des mains des méchants leur abandonne tout ce qu'il a et tout ce qu'il aime pour s'attacher aux pas de Jésus. Qu'il fasse comme Jean, qui, ayant laissé un premier vêtement pour fuir, en reprend un second qu'il porte à la suite de son Maître jusque dans la maison du grand-prêtre Anne, où il introduit le prince des apôtres. Les apôtres, à l'exception de Pierre qui devait le renier, fuient leur divin Maître, parce que la peur s'est saisie d'eux. Mais nous, comment le fuyons-nous ? En nous donnant au péché, qui est son ennemi. Comment nous rattachons-nous à sa suite ? Par le repentir d'une première faute et par la pénitence. Les grandeurs et les défaillances de la passion du Sauveur sont l'image fidèle de la vie humaine, sous la loi de grâce. Jésus traversant le torrent de Cédron, trahi, lié, frappé par les soldats et abandonné de tous, accomplissait cette parole du Prophète-Roi : *Il boira de l'eau du torrent, et, comme un oiseau divin, il lèvera la tête et prendra son vol vers les cieux.*

Cependant, les ennemis de Jésus, s'élevant tumultueusement contre lui, triomphent momentanément de cet abandon de Dieu et des hommes. Ils l'entraînent comme un

malfaiteur à Jérusalem, où il entre par les portes d'or qui avaient vu son triomphe quelques jours auparavant. Jésus est d'abord présenté au grand-prêtre Anne, dont la maison se trouvait la première sur le chemin. Caïphe, qui était son gendre, partageait avec lui le souverain pontificat. Il n'était pas fâché que la foule des ennemis de Jésus montrât cette déférence pour son beau-père qui était d'accord avec lui. Une responsabilité partagée est toujours moins lourde. L'autorité sacerdotale d'Anne et de Caïphe n'allait pas jusqu'à pouvoir condamner Jésus, mais ils pouvaient instruire son procès et dresser une sorte de réquisitoire qui obligeait, jusqu'à un certain point, le représentant de la puissance romaine.

D'après la loi de Moïse, il n'y avait qu'un souverain-pontife qui gérait sa charge à vie. A sa mort, son fils lui succédait. Plus tard, l'ambition et l'envie s'en mêlant, le fils ne succéda plus au père, et le même homme n'exerça le souverain pontificat qu'une année seulement. La charge de grand-prêtre était même devenue vénale. Anne et Caïphe, bien qu'ils ne fussent pas de la tribu de Lévi, l'avaient achetée des Romains, et la géraient alternativement durant une année. Ce qu'ils avaient acquis à prix d'argent, ils voulaient le conserver malgré tout. Puisse cet exemple de simonie, de schisme et d'ambition, qui perdit l'antique synagogue, donner de la sagesse et une active prudence à l'Église de Jésus-Christ !

Jésus est mené en neuf endroits différents: chez Anne, nous l'avons dit; de là, chez Caïphe, le grand-prêtre de cette année ; de là encore, chez Pilate, gouverneur pour les Romains ; de Pilate chez Hérode, tétrarque, qui le renvoie à Pilate, à qui il fait dire qu'il n'avait pas trouvé Jé-

sus plus coupable que ne l'avait trouvé le gouverneur. Des puissances supérieures, Pilate l'envoie aux soldats ou puissances inférieures ; les soldats l'exposent dans le parvis du prétoire, où ils se jouent de lui. Pilate vient le délivrer pour l'exposer en public, avec une couronne sur la tête et une robe de pourpre, en signe de dérision. Enfin, Pilate, essayant de le sauver, le fait paraître une seconde fois devant son tribunal. Il montre une faiblesse coupable, il cède à demi à des passions haineuses, et fait flageller Jésus, auquel les Juifs préfèrent un insigne voleur.

C'est en mémoire de ces neuf épreuves de Jésus que les chrétiens visitent ou doivent visiter neuf églises le Jeudi saint. Pendant cette visite des églises, le sujet naturel de leurs réflexions doit être la douceur, la soumission et l'innocence de la victime offerte à leur imitation. En contemplant ce divin modèle, tout chrétien doit se dire : Si je ne suis pas sûr que les hommes ne seront pas injustes envers moi, je suis sûr qu'avec la grâce de Dieu, je ne serai pas injuste envers eux, que je leur ferai toujours du bien et jamais de mal.

Simon Pierre suivait Jésus, ainsi qu'un autre disciple ; cet autre disciple, qui suivait Jésus, c'était Jean. Chassé par un premier mouvement de crainte, Jean était revenu s'attacher aux pas du Sauveur. Pierre et Jean, suivant imparfaitement et de loin le Seigneur, signifient l'Église universelle formée de toutes les nations, Juifs et Gentils, suivant Jésus de loin et imitant imparfaitement son exemple. Il y a cette différence, toutefois, que l'Église souffre pour elle-même, et que Jésus souffrait pour l'Église. La passion des saints peut bien imiter, mais n'imite qu'imparfaitement la passion du Christ, parce qu'il n'est pas de douleur

semblable à la sienne. On a coutume aussi de voir dans Pierre et Jean l'emblème de la vie active et de la vie contemplative qui accompagnent toujours le Christ. La vie active obéit et fait obéir aux lois de l'Évangile ; la vie contemplative fait connaître et aimer le Christ en lui-même et dans ses lois ; elle nous le révèle. Jean, en effet, pénètre plus avant dans la contemplation des choses divines ; de même que dans la maison du grand-prêtre où était Jésus, Pierre, ou la vie active, reste en dehors, occupé à des choses tout extérieures. Pierre ne pénètre pas les cieux comme l'aigle de Pathmos, mais il en garde et en indique les avenues, et s'il y entre enfin, c'est qu'il y est introduit par saint Jean l'Évangéliste. Les phases de la passion rayonnent de vérité, et comme toutes les choses de Dieu, elles sont vraies dans tous les sens et à tous les points de vue.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

PAGES

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

PAGES

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

CHAPITRE XXIII

CHAPITRE XXIV

CHAPITRE XXV

CHAPITRE XXVI

CHAPITRE XXVII

PARIS. — TYPOGRAPHIE RENOU ET MAULDE, RUE DE RIVOLI, 144. 29395





